Accessions Shelf No.
G4051.1
Barton Library.
F.6.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte1821shak6

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

Précédées d'une Notice biographique et littéraire sur SCHILLER, et ornées d'un beau portrait.

Six vol. in-8°. Prix, pour les souscripteurs, 5 fr. le vol.

La cinquième livraison paraîtra le 30 juillet prochain.

(On distribue le prospectus chez l'éditeur.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME VI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

153.686
May 1873

Barlow
4051.1
6

LE ROI LEAR,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

LE ROI LEAR.

En l'an du monde 3105, disent les chroniques, pendant que Joas régnait à Jérusalem, monta sur le trône de la Bretagne Leir, fils de Baldud, prince sage et puissant, qui maintint son pays et ses sujets dans une grande prospérité, et fonda la ville de Caerleir, maintenant Leicester. Il eut trois filles, Gonerilla, Regan, et Cordeilla, de beaucoup la plus jeune des trois et la plus aimée de son père. Parvenu à une grande vieillesse, et l'âge ayant affaibli sa raison, Léir voulut s'enquérir de l'affection de ses filles, dans l'intention de laisser son royaume à celle qui mériterait le mieux la sienne. « Sur » quoi il demanda d'abord à Gonerilla, l'aînée, » comment bien elle l'aimait, laquelle appe- » lant ses dieux en témoignage, protesta qu'elle » l'aimait plus que sa propre vie qui, par droit

» et raison, lui devait être très-chère; de la-
» quelle réponse le père étant bien satisfait, se
» tourna à la seconde, et s'informa d'elle com-
» ment bien elle l'aimait, laquelle répondit:
» (confirmant ses dires avec de grands ser-
» mens) qu'elle l'aimait plus que la langue ne
» pouvait l'exprimer, et bien loin au-dessus de
» toutes les autres créatures du monde. » Lors-
qu'il fit la même question à Cordeilla, celle-ci
répondit. « Connaissant le grand amour, et les
» soins paternels que vous avez toujours portés
» en mon endroit (pour laquelle raison je ne
» puis vous répondre autrement que je ne pense
» et que ma conscience me conduit), je pro-
» teste, par-devant vous, que je vous ai tou-
» jours aimé et continuerai (tant que je vivrai)
» à vous aimer comme mon père par nature;
» et si vous voulez mieux connaître l'amour
» que je vous porte, assurez-vous qu'autant
» vous avez en vous, autant vous méritez,
» autant je vous aime et pas davantage. » Le
père, mécontent de cette réponse, maria ses
deux filles aînées, l'une à Henninus, duc de
Cornouailles, et l'autre à Maglanus, duc d'Al-
banie, les faisant héritières de ses états, après

sa mort, et leur en remettant dès-lors la moitié entre les mains. Il ne réserva rien pour Cordeilla. Mais il arriva qu'Aganippus, un des douze rois qui gouvernaient alors la Gaule, ayant entendu parler de la beauté et du mérite de cette princesse, la demanda en mariage; à quoi l'on répondit qu'elle était sans dot, tout ayant été assuré à ses deux sœurs; Aganippus insista, obtint Cordeilla et l'emmena dans ses états.

Cependant les deux gendres de Leir commençant à trouver qu'il régnait trop long-temps, s'emparèrent à main armée de ce qu'il s'était réservé, lui assignant seulement un revenu pour vivre et soutenir son rang; ce revenu fut encore graduellement diminué, et, ce qui causa à Leir le plus de douleur, avec une grave dureté de la part de ses filles qui semblaient penser que tout « ce qu'avait leur père était de trop, si petit » que cela fût jamais; si bien qu'allant de l'une » à l'autre, Leir arrive à cette misère, qu'elles » lui accordaient à peine un serviteur pour » être à ses ordres. » Le vieux roi désespéré s'enfuit du pays et se réfugia dans la Gaule, où Cordeilla et son mari le reçurent avec de grands honneurs; ils levèrent une armée et équipèrent

une flotte pour le reconduire dans ses états dont il promit la succession à Cordeilla, qui accompagnait son père et son mari dans cette expédition. Les deux ducs ayant été tués et leurs armées défaites dans une bataille que leur livra Aganippus, Leir remonta sur le trône, mourut au bout de deux ans, quarante ans après son premier avénement. Cordeilla lui succéda, et régna cinq ans; mais, dans l'intervalle son mari étant mort, les fils de ses sœurs, Margan et Cunedag, se soulevèrent contre elle, la vainquirent et l'enfermèrent dans une prison, où, *comme c'était une femme d'un courage mâle*, désespérant de recouvrer sa liberté, elle prit le parti de se tuer (1).

Ce récit d'Hollinshed est emprunté à Geoffroi de Monmouth, qui a probablement bâti l'histoire de Leir, sur une anecdote d'Ina, roi des Saxons, et la réponse de la plus *jeune et de la plus sage des filles* de ce roi, qui, dans une situation pareille à celle de Cordeilla, répond de même à son père, que bien qu'elle l'aime, l'honore et

(1) *Chronique d'Hollinshed : Hist. of England*, l. 2, c. 5; T. I, p. 12.

révère autant que le demandent au plus haut degré la nature et le devoir filial, cependant elle pense qu'il pourra lui arriver un jour d'aimer encore plus ardemment son mari avec qui, par les commandemens de Dieu, elle ne doit faire qu'une même chair, et pour qui elle doit quitter père, mère, etc. Il ne paraît pas qu'Ina ait désapprouvé le *sage dire* de sa fille. Et la suite de l'histoire de Cordeilla est probablement un développement que l'imagination des chroniqueurs aura fondé sur cette première donnée. Quoi qu'il en soit, la colère et les malheurs du roi Lear avaient, avant Shakspeare, trouvé place dans plusieurs poëmes, et fait le sujet d'une pièce de théâtre et de plusieurs ballades. Dans une de ces ballades, rapportée par Johnson, sous le titre de *A lamentable song of the death of king Leir and his three daughters*, Leir, comme dans la tragédie devient fou, et Cordeilla ayant été tuée dans la bataille que gagnent cependant les troupes du roi de France, son père meurt de douleur sur son corps; ses sœurs sont condamnées à mort par le jugement des *lords et nobles du royaume.* Soit que la ballade ait précédé ou non la tragédie de Shak-

speare, il est très-probable que celui-ci et l'auteur de la ballade auront puisé dans une source commune, et que ce n'est pas sans quelque autorité que Shakspeare, dans son dénoûment, se sera écarté des chroniques qui donnent la victoire à Cordeilla. Ce dénoûment a été changé par Tatel, et Cordeilla rétablie dans ses droits. La pièce est demeurée au théâtre sous cette seconde forme, à la grande satisfaction de Johnson, et, dit M. Steevens, des *dernières galeries* (*upper gallery*). Addisson s'est prononcé contre le changement.

Quant à l'épisode du comte de Glocester, Shakspeare l'a imité de l'aventure d'un roi de Paphlagonie, racontée dans l'*Arcadia* de Sidney; seulement, dans le récit original, c'est le bâtard lui-même qui fait arracher les yeux à son père, et le réduit à une condition semblable à celle de Lear. Léonatus, le fils légitime, qui, condamné à mort, avait été forcé de chercher du service dans une armée étrangère, apprenant les malheurs de son père, abandonne tout au moment où ses services allaient lui procurer un grade élevé, pour venir, au risque de sa vie, partager et secourir sa misère. Le vieux roi,

remis sur son trône par le secours de ses amis, meurt de joie en couronnant son fils Léonatus; et Plexirtus le bâtard, par un hypocrite repentir, parvient à désarmer la colère de son frère.

Il est évident que la situation du roi Leir et celle du roi de Paphlagonie, tous deux chassés et persécutés par les enfans qu'ils ont préférés, secourus par celui qu'ils ont rejeté, ont frappé Shakspeare comme devant entrer dans un même sujet parce qu'elles appartenaient à une même idée. Ceux qui lui ont reproché d'avoir ainsi altéré la simplicité de son action, ont prononcé comme il est assez ordinaire, d'après leur système, sans prendre la peine d'examiner celui de l'auteur qu'ils critiquaient. On pourrait cependant leur répondre, même en partant des règles qu'ils veulent imposer, que l'amour des deux femmes pour Edmond qui sert à amener leur punition, et l'intervention d'Edgar dans cette portion du dénoûment, suffisent pour absoudre à un certain point la pièce du reproche de duplicité d'action, et que, pourvu que tout vienne se réunir dans un même nœud facile à saisir, la simplicité de la marche d'une action dépend beaucoup moins du nombre des

intérêts et des personnages qui y concourent que du jeu naturel et clair des ressorts qui la font mouvoir. Mais de plus il ne faut point oublier que l'unité pour Shakspeare consiste dans une idée dominante qui, se reproduisant sous diverses formes, ramène, continue, redouble sans cesse la même impression. Ainsi comme, dans *Macbeth*, le poëte a montré l'homme aux prises avec les passions du crime; ici il le fait voir aux prises avec le malheur, dont l'action se modifie selon les divers caractères des individus qui le supportent. Le premier spectacle qu'il nous offre, c'est dans Cordélia, Kent, Edgar, la vertu ou l'innocence persécutée. Vient ensuite le malheur de ceux qui par leur passion ou leur aveuglement, se sont rendus les instrumens de l'injustice, Lear et Glocester; et c'est sur eux que porte l'effort de la pitié. Quant aux scélérats, on ne doit pas les voir souffrir; le spectacle de leur malheur serait corrompu par l'idée de leur crime: ils ne peuvent avoir de punition que la mort.

De ces cinq personnages soumis à l'action du malheur, Cordélia, figure céleste, plane presque invisible et à demi voilée sur la compo-

sition qu'elle remplit entièrement de sa présence, bien qu'elle en soit presque toujours absente. Elle souffre et ne se plaint, ni ne se défend; elle agit, mais sans action, ne se montre que par les résultats; tranquille sur son propre sort, réservée et contenue dans ses sentimens les plus légitimes, elle passe et disparaît comme l'habitant d'un monde meilleur, qui a traversé celui-ci sans subir le mouvement terrestre.

Kent et Edgar ont chacun une physionomie très-prononcée : le premier est, ainsi que Cordélia, victime de son devoir; le second n'intéresse d'abord que par son innocence. Entré dans le malheur en même temps, pour ainsi dire, que dans la vie, également neuf à l'un et à l'autre, Edgar doit s'y déployer graduellement, les apprendre à la fois, et découvrir en lui-même, selon le besoin, les qualités dont il est doué. A mesure qu'il avance, s'augmentent et ses devoirs, et ses difficultés et son importance : il grandit, et devient un homme; mais en même temps il apprend combien il en coûte, et découvre à la fin, en le soutenant avec noblesse et courage, tout le poids du fardeau qu'il avoit porté d'abord presque avec gaieté. Kent, au con-

traire, vieillard sage et ferme, a dès le premier moment tout su, tout prévu; dès qu'il entre en action, sa marche est arrêtée, son but fixé. Ce n'est point, comme Edgar, la nécessité qui le pousse, le hasard qui vient à sa rencontre; c'est sa volonté qui le détermine; rien ne la change ni ne la trouble, et le spectacle du malheur auquel il se dévoue, lui arrache à peine une exclamation de douleur.

Lear et Glocester, dans une situation analogue, en reçoivent une impression qui correspond à leurs divers caractères. Lear, impétueux, irritable, gâté par le pouvoir, par l'habitude et le besoin de l'admiration, se révolte et contre sa situation et contre sa propre conviction. Il ne peut croire à ce qu'il sait, sa raison n'y résiste pas : il devient fou. Glocester, naturellement faible, succombe à la misère, et ne résiste pas davantage à la joie : il meurt en reconnaissant Edgar. Si Cordélia vivait, Léar retrouverait encore la force de vivre; il a celle de se briser par l'effort de sa douleur.

La vérité, l'intérêt, le pathétique n'ont peut-être jamais été portés plus loin que dans cette tragédie. La simplicité du ton y est remar-

quable, et presque toujours sans mélange inutile de trivialité. Le temps où Shakspeare a pris son action, semble l'avoir affranchi de toute forme convenue; et de même qu'il ne s'est point inquiété de placer huit cents ans avant Jésus-Christ un roi de France, un duc d'Albanie, un duc de Cornouailles, etc., il ne s'est pas embarrassé de rapporter le langage et les personnages à une certaine époque; et la seule trace d'une intention qu'on puisse remarquer dans la couleur générale du style de la pièce, c'est le vague et l'incertitude des constructions grammaticales, qui paraissent vouloir appartenir à une langue encore tout-à-fait dans l'enfance; en même temps un assez grand nombre d'expressions rapprochées du français, indiquent une époque, sinon correspondante à celle où est supposé exister le roi Léar, du moins fort antérieure à celle où écrivait Shakspeare.

Le Roi Léar est, à ce qu'on croit, de l'année 1605. F. G.

LE ROI LEAR.

PERSONNAGES.

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE DUC D'ALBANIE.
LE COMTE DE GLOCESTER.
LE COMTE DE KENT.
EDGAR, fils de Glocester.
EDMOND, bâtard de Glocester.
CURAN, courtisan.
UN VIEILLARD, vassal de Glocester.
UN MÉDECIN.
LE FOU du roi Lear.
OSWALD, intendant de Gonerille.
UN OFFICIER employé par Edmond.
UN GENTILHOMME attaché à Cordélia.
UN HÉRAUT.
SERVITEUR du duc de Cornouailles.
GONERILLE, RÉGANE, CORDÉLIA, } filles du roi Lear.
CHEVALIERS de la suite du roi Lear, OFFICIERS, MESSAGERS, SOLDATS, et suite.

La scène est dans la Grande-Bretagne.

LE ROI LEAR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salle d'apparat dans le palais du roi Lear.

Entrent KENT, GLOCESTER, EDMOND.

KENT.

J'avais toujours cru au roi plus d'affection pour le duc d'Albanie que pour le duc de Cornouailles.

GLOCESTER.

C'est ce qui nous avait toujours paru; mais aujourd'hui, dans le partage de son royaume, rien n'indique quel est celui des deux qu'il préfère : l'égalité y est si exactement observée, qu'avec toute l'attention possible on ne pourrait faire un choix entre les deux parts.

KENT.

N'est-ce pas là votre fils, milord ?

GLOCESTER.

Son éducation, seigneur, a été à ma charge; et j'ai tant de fois rougi de le reconnaître, qu'à la fin je m'y suis endurci.

KENT.

Je ne saurais concevoir.....

GLOCESTER.

C'est ce qu'a très-bien su faire, seigneur, la mère de ce jeune homme : aussi son ventre en a-t-il grossi, et elle s'est trouvée avoir un fils dans son berceau avant d'avoir un mari dans son lit. Maintenant entrevoyez-vous la faute ?

KENT.

Je ne voudrais pas que cette faute n'eût pas été commise, puisque l'issue en a si bien tourné.

GLOCESTER.

Mais c'est que j'ai aussi, seigneur, un fils légitime qui est l'aîné de celui-ci de quelques années, et qui cependant ne m'est pas plus cher. Le petit drôle est arrivé, à la vérité, un peu insolemment dans ce monde avant qu'on l'y appelât; mais sa mère était belle ; j'ai eu ma foi du plaisir à le faire, et il faut bien l'avouer, le coquin [1] ! — Edmond, connaissez-vous ce noble gentilhomme ?

EDMOND.

Non, milord.

GLOCESTER.

C'est le lord de Kent. — Souvenez-vous-en comme d'un de mes plus honorables amis.

EDMOND.

Je prie votre seigneurie de me croire à son service.

KENT.

Je vous aimerai certainement et chercherai à faire avec vous plus ample connaissance.

EDMOND.

Milord, je mettrai mes soins à mériter votre estime.

GLOCESTER.

Il a été neuf ans hors du pays, et il faudra qu'il s'absente encore. (*Trompettes derrière le théâtre.*) — Voici le roi qui arrive.

(Entrent Lear, Cornouailles, Albanie, Gonerille, Régane, Cordélia ; suite.)

LEAR.

Glocester, vous accompagnerez le roi de France et le duc de Bourgogne.

GLOCESTER.

Je vais me rendre près d'eux, mon souverain.

(Il sort.)

LEAR.

Nous cependant, nous allons manifester ici nos plus secrètes résolutions. Qu'on place la carte sous mes yeux. — Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois parts, étant fermement résolus de soulager notre vieillesse de toute espèce de soins et d'affaires pour en charger de plus jeunes forces, et nous traîner vers la mort déchargé de tout fardeau. — Notre fils de Cornouailles, et vous qui ne nous êtes pas moins attaché, notre fils d'Albanie, nous sommes déterminés à régler publiquement, dès cet instant, la dot de chacune de nos filles, afin de prévenir par-là tous débats dans l'avenir. L'amour retient depuis long-temps dans notre cour le roi de France et le duc de Bourgogne, rivaux illustres dans la recherche de notre plus jeune fille : je vais ici répondre à leur demande. — Dites-moi, mes filles,

puisqu'avec les soins du gouvernement nous allons abandonner toute domination et tout intérêt de propriété, quelle est celle de vous dont nous pourrons nous dire le plus aimé, afin que notre libéralité s'exerce avec plus d'étendue là où elle sera sollicitée par des mérites plus grands? — Vous, Gonerille, notre aînée, répondez la première.

GONERILLE.

Je vous aime, seigneur, de plus d'amour que n'en peuvent porter les paroles; plus chèrement que la lumière de mes yeux, l'espace et la liberté; au delà de tout ce qui se peut estimer ou riche ou précieux. Je vous aime à l'égal de la vie accompagnée de bonheur, de santé, de beauté, de grandeur. Je vous aime autant qu'un enfant ait jamais aimé, qu'un père ait jamais obtenu de l'être. Trouvez un amour que la respiration ne puisse suffire, et les paroles parvenir à exprimer; eh bien, je vous aime encore davantage.

CORDÉLIA, à part.

Que pourra faire Cordélia? Aimer et se taire.

LEAR.

Depuis cette ligne éloignée jusqu'à celle-ci, toute cette enceinte riche d'ombrageuses forêts, de rivières abondantes et de champs contenus dans de vastes limites, t'est donnée par moi en toute souveraineté, et pour jamais assurée à votre postérité à toi et au duc d'Albanie. — Que répond notre seconde fille, notre bien-aimée Régane, l'épouse de Cornouailles? Parle.

RÉGANE.

Je suis formée des mêmes élémens que ma sœur, et je mesure mon prix sur le sien. Dans la sincérité de mon cœur, je trouve qu'elle a défini précisément l'amour que je ressens : seulement elle n'a pas été assez loin ; car moi, je me déclare ennemie de toutes les jouissances contenues dans le domaine de nos sentimens les plus exquis, et ne puis trouver de félicité que dans la chère affection de votre altesse.

CORDÉLIA, à part.

C'est maintenant que Cordélia reste pauvre. Mais non, cependant; car en moi, je le sens bien, l'amour est plus abondant que la parole.

LEAR, à Régane.

Toi et les tiens vous posséderez héréditairement ce grand tiers de notre beau royaume, portion égale en étendue, en valeur, en agrément, à celle que j'ai assurée à Gonerille. — Et vous maintenant, qui pour avoir été ma dernière joie n'en fûtes pas la moins chère, vous dont les vignobles de la France et les laitages de la Bourgogne sollicitent à l'envi les jeunes amours, qu'avez-vous à dire qui puisse vous attirer un troisième lot plus riche encore que celui de vos sœurs ? Parlez.

CORDÉLIA.

Rien, seigneur.

LEAR.

Rien ?

CORDÉLIA.

Rien.

LEAR.

De rien il pourrait bien ne résulter autre chose que rien.

CORDÉLIA.

Malheureuse que je suis, je ne puis élever mon cœur jusque sur mes lèvres. J'aime votre majesté autant que je le dois, ni plus ni moins.

LEAR.

Comment, comment, Cordélia? Corrigez un peu votre réponse, de peur qu'elle ne ruine votre fortune.

CORDÉLIA.

Mon bon seigneur, vous m'avez donné le jour, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée : je vous rends en retour tous les devoirs qui me sont justement imposés; je vous obéis, je vous aime et vous révère autant qu'il est possible. Mais pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, si elles disent n'aimer au monde que vous? Il peut arriver, quand je me marierai, que l'époux dont la main recevra la mienne en gage de ma foi emporte la moitié de ma tendresse, la moitié de mes soins et de mes devoirs. Sûrement je ne me marierai jamais comme mes sœurs, pour n'aimer au monde que mon père.

LEAR.

Mais ton cœur est-il d'accord avec tes paroles?

CORDÉLIA.

Oui, mon bon seigneur.

LEAR.

Si jeune et si peu tendre!

CORDELIA.

Si jeune et vraie, mon seigneur.

LEAR.

A la bonne heure. Que ta véracité soit donc ta dot; car, par les rayons sacrés du soleil, par les mystères d'Hécate et de la Nuit, par les influences de ces globes célestes qui règlent et déterminent notre existence, j'abjure ici tous mes sentimens paternels, tous les liens, tous les droits du sang, et je te tiens de ce moment et à jamais pour étrangère à mon cœur et à moi. Le Scythe barbare, et celui qui fait de ses enfans l'aliment dont il assouvit sa faim, sont aussi proches de mon sein, de ma pitié et de mes secours, que toi qui fus un jour ma fille [2].

KENT.

Mon bon maître....

LEAR.

Taisez-vous, Kent; ne vous mettez point entre le dragon et sa colère. Je l'ai aimée plus que personne, et je voulais confier mon repos aux soins de sa tendresse. — Sors, et prends soin d'éviter mes regards. — Puissé-je trouver la paix dans le tombeau, comme il est vrai que le cœur de son père va se retirer loin d'elle! — Qu'on fasse venir le roi de France.—M'obéit-on ?— Appelez le duc de Bourgogne. — Cornouailles, Albanie, avec la dot de mes filles acceptez encore ce tiers. Que cet orgueil qu'elle appelle franchise serve à la marier. Je vous investis en commun de ma puissance, de mon rang, et de ces vastes prérogatives qui accompagnent la majesté du trône. Nous et cent chevaliers que nous nous

réservons de garder près de nous, entretenus à vos frais, nous vivrons alternativement durant un mois chez chacun de vous, retenant seulement le nom de roi et les titres qui s'y rattachent. Nous vous remettons, fils chéris, les revenus et le soin de régler tout le reste ; ce que nous confirmons en vous donnant cette couronne (*il leur donne sa couronne*) à partager entre vous deux.

KENT.

Auguste Lear, vous que j'ai toujours honoré comme mon roi, aimé comme mon père, suivi comme mon maître, et comme mon puissant patron rappelé dans mes prières....

LEAR.

L'arc est bandé et tiré ; évites le trait.

KENT.

Qu'il tombe sur moi, dût le fer de toute sa pointe envahir la capacité de mon cœur ! Kent peut manquer au respect quand Lear devient insensé. — Que me feras-tu, vieillard ? — Penses-tu que le devoir puisse craindre de parler quand le pouvoir fléchit devant la flatterie ? La franchise est le pouvoir de l'honneur quand la majesté souveraine s'abandonne à la démence. Rétracte ton arrêt ; répare, par un jugement plus réfléchi, ta monstrueuse imprudence. Que ma vie réponde ici pour le jugement que je porte : ta plus jeune fille n'est pas celle qui t'aime le moins ; ce ne sont pas des cœurs vides que ceux dont le son peu élevé ne retentit point d'un bruit de creux.

LEAR.

Kent, sur ta vie, pas un mot de plus.

KENT.

Je n'ai jamais regardé ma vie que comme un gage à hasarder contre tes ennemis ; je ne crains pas de la perdre si c'est pour te sauver.

LEAR, en colère.

Ote-toi de ma vue.

KENT.

Regardes-y mieux, Lear, et laisse-moi demeurer devant tes yeux comme leur fidèle point de vue [3].

LEAR.

Tout à l'heure, par Apollon !....

KENT.

Tout à l'heure, par Apollon, tu viens, ô roi, de prendre le nom de tes dieux en vain.

LEAR, mettant la main sur son épée.

Vassal ! mécréant !

ALBANIE et CORNOUAILLES.

Cher seigneur, arrêtez.

KENT.

Continue, tue ton médecin, et donne un salaire à ta funeste maladie. Révoque tes dons, ou, tant que mes cris pourront s'échapper de ma poitrine, je te dirai que tu fais mal.

LEAR.

Écoute-moi, faux traître, sur la foi et l'hommage que tu me dois, écoute-moi : comme tu as tenté de nous faire violer notre serment, ce que nous n'avons

encore jamais osé, et que les efforts de ton orgueil ont voulu se placer entre notre arrêt et le pouvoir que nous avons de l'exécuter, ce que notre caractère ni notre rang ne nous permettent pas d'endurer, notre pouvoir ayant son plein effet, tu vas recevoir la récompense qui t'est due. Nous t'accordons cinq jours pour arranger tes affaires de manière à te mettre à couvert des détresses de ce monde; le sixième, tourne à notre royaume tes détestables épaules; si le dixième de ceux qui suivront, ton corps proscrit est trouvé dans l'étendue de notre domination, ce moment sera celui de ta mort. Va-t'en; par Jupiter! cet arrêt ne sera pas révoqué.

KENT.

Adieu, roi. Puisque c'est ainsi que tu te montres, la liberté vit loin d'ici, ici est l'exil. (*A Cordélia.*) — Jeune fille, que les dieux te prennent sous leur protection, toi qui penses juste et qui as parlé avec tant de sagesse! (*A Régane et Gonerille.*) — Vous, puissent vos actions justifier vos magnifiques discours, afin que de ces paroles d'affection prennent naissance des effets salutaires! — C'est ainsi, princes, que Kent vous fait à tous ses adieux. Il va façonner ses vieilles habitudes à de nouvelles contrées.

(Il sort.)

(Rentre Glocester, avec le roi de France, le duc de Bourgogne, et leur suite.)

GLOCESTER.

Voici, mon noble maître, le roi de France et le duc de Bourgogne.

LEAR.

Mon seigneur de Bourgogne, c'est à vous que nous

adressons le premier la parole, vous qui vous êtes déclaré le rival du roi de France dans la recherche de notre fille : quel est le moins que vous me demandiez actuellement pour sa dot, si je ne veux voir cesser vos poursuites amoureuses?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Royale majesté, je ne demande rien de plus que ce que m'a offert votre grandeur, et vous ne voudrez sûrement pas retrancher rien à vos offres.

LEAR.

Très-noble duc de Bourgogne, tant qu'elle nous fut chère, nous l'avions estimée à cette valeur ; mais aujourd'hui elle est déchue de son prix. — Seigneur, la voilà devant vous : si quelque partie de cette petite personne assez avenante, ou sa personne entière avec notre aversion par-dessus le marché, et rien de plus, paraît suffisamment agréable à votre seigneurie, la voilà, elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je ne sais que répondre.

LEAR.

Telle qu'elle est avec ses défauts, privée d'amis, tout récemment adoptée par ma haine, dotée de ma malédiction, et renoncée par mon serment, voulez-vous, seigneur, la prendre ou la laisser?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez, seigneur roi ; mais un choix ne se détermine pas sur de pareilles conditions.

LEAR.

Laissez-la donc, seigneur ; car, par le maître qui

m'a créé, je vous ai dit toute sa fortune. (*Au roi de France.*) — Pour vous, grand roi, je ne voudrais pas abuser de votre amour au point de vous unir à ce que je hais : ainsi, je vous en conjure, tournez votre inclination vers quelque autre objet qui en soit plus digne qu'une malheureuse que la nature a presque honte d'avouer pour sienne.

LE ROI DE FRANCE.

C'est quelque chose de bien étrange, que celle qui était il n'y a qu'un moment encore le premier objet de votre affection, le sujet de vos louanges, le baume de votre vieillesse, ce qu'il y avait de meilleur, ce qui vous était le plus cher, ait pu, dans un rapide instant, commettre une action assez monstrueuse pour se voir dépouiller de cet ample vêtement de faveur dont elle était enveloppée! Sans doute il faut que son offense blesse la nature à tel point qu'elle en devienne contraire à toutes les lois; ou bien l'affection que vous lui aviez témoignée n'est plus pour votre majesté qu'un sujet de reproche, ce que ma raison ne saurait m'obliger à croire sans le secours d'un miracle.

CORDÉLIA, à son père.

Bien que pour obtenir je manque de cet art onctueux et poli de parler sans avoir dessein d'accomplir, et que ce que mon cœur me commande soit fait avant que je l'aie dit, je supplie cependant votre majesté de déclarer que ce n'est point pour aucune souillure de vice, pour meurtre ou pour aucun autre crime, que ce n'est point pour une action contre la chasteté, ou pour une démarche

déshonorante, que j'ai perdu votre faveur et vos bonnes grâces, mais pour n'avoir pas possédé, et c'est là ma richesse, cet œil qui sollicite toujours, et cette langue que je me félicite de ne pas avoir, quoique pour ne l'avoir pas j'aie perdu votre tendresse.

LEAR.

Il vaudrait mieux pour toi n'être jamais née que de n'avoir pas su me plaire davantage.

LE ROI DE FRANCE.

N'est-ce que cela? une lenteur naturelle qui souvent néglige de raconter l'histoire de ce qu'elle va faire? — Mon seigneur de Bourgogne, que dites-vous de cette princesse? L'amour n'est point amour dès qu'il s'y mêle des considérations étrangères à son véritable objet. La voulez-vous? elle est elle-même sa dot.

LE DUC DE BOURGOGNE, à Lear.

Auguste Lear, donnez-moi seulement la part que vous aviez d'abord offerte de vous-même; et ici, à l'instant même, je reçois la main de Cordélia comme duchesse de Bourgogne.

LEAR.

Rien; je l'ai juré : je suis inébranlable.

LE DUC DE BOURGOGNE, à Cordélia.

Je suis vraiment fâché que vous ayez aliéné votre père à tel point qu'il vous faille aussi perdre un époux.

CORDÉLIA.

La paix soit avec le duc de Bourgogne. Puisque ces considérations de fortune faisaient tout son amour, je ne serai point sa femme.

LE ROI DE FRANCE.

Belle Cordélia, toi qui n'en es que plus riche parce que tu es devenue pauvre, plus précieuse parce qu'on t'a délaissée, plus aimée parce qu'on te méprise, je m'empare de toi et de tes vertus : que le droit ne m'en soit pas refusé; je prends ce qu'on rejette. — Dieux, dieux! n'est-il pas étrange que leur froid dédain ait donné à mon amour l'ardeur d'une brûlante adoration? — Roi, ta fille sans dot, et jetée comme à l'abandon et au hasard de mon choix, sera reine de nous et des nôtres, et de notre belle France. Tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de moi cette fille si précieuse et si peu appréciée. — Cordélia, fais-leur tes adieux malgré leur dureté. Tu perds ce que tu possédais ici pour retrouver ailleurs bien mieux.

LEAR.

Elle est à toi, roi de France; tu peux te l'approprier; une telle fille ne m'appartient point, je ne reverrai jamais son visage : ainsi, pars de notre cour, privée de nos bonnes grâces, de notre amitié, de notre bénédiction. — Venez, noble duc de Bourgogne.

(Fanfares. — Sortent Lear, les ducs de Bourgogne, de Cornouailles, d'Albanie, Glocester et suite.)

LE ROI DE FRANCE.

Faites vos adieux à vos sœurs.

CORDÉLIA.

Vous, les favorites de notre père, Cordélia vous quitte les yeux baignés de larmes. Je vous connais pour ce que vous êtes, et, comme votre sœur, je

n'en ai que plus de répugnance à nommer vos défauts par leurs noms. Conduisez-vous bien envers notre père ; je le remets dans votre sein qui a professé tant d'amour. Mais, hélas ! si j'étais encore dans ses bonnes grâces, je voudrais lui donner un meilleur asile. Adieu à toutes les deux.

RÉGANE.

Ne nous prescrivez pas notre devoir.

GONERILLE.

Songez plutôt à contenter votre époux, qui vous a prise réduite à la charité de la fortune. Vous avez été avare de votre obéissance, et ce qui en a manqué mérite que vous manquiez à votre tour.

CORDÉLIA.

Le temps développera les replis où se cache l'artifice : la honte vient enfin insulter à ceux qui ont des fautes à cacher. Puissiez-vous prospérer !

LE ROI DE FRANCE.

Venez, ma belle Cordélia.

(Le roi de France et Cordélia sortent.)

GONERILLE.

Ma sœur, je n'ai pas peu de chose à vous dire sur ce qui nous touche de si près toutes les deux. Je crois que mon père doit partir d'ici ce soir.

RÉGANE.

Rien n'est plus certain ; il va chez vous : le mois prochain ce sera mon tour.

GONERILLE.

Vous voyez combien sa vieillesse est pleine d'in-

constance, et nous venons d'en avoir sous les yeux une assez belle preuve. Notre sœur était celle qu'il avait toujours le plus aimée : la pauvreté de sa tête se montre par trop visiblement dans la manière dont il vient de la chasser.

RÉGANE.

C'est la faiblesse de l'âge. Cependant il n'a jamais su que très-médiocrement ce qu'il faisait.

GONERILLE.

Dans son meilleur temps, et dans la plus grande force de son jugement, il a toujours été très-inconsidéré. Il faut donc nous attendre qu'aux défauts invétérés de son caractère naturel l'âge va joindre encore les humeurs capricieuses qu'amène avec elle l'infirme et colère vieillesse.

RÉGANE.

Il y a toute apparence que nous aurons à essuyer de lui, par momens, des boutades pareilles à celle qui lui a fait bannir Kent.

GONERILLE.

Il est encore occupé à prendre congé du roi de France. Je vous en prie, concertons-nous ensemble. Si mon père, avec le caractère que nous lui connaissons, conserve quelque autorité, cet abandon qu'il vient de nous faire ne sera qu'une source d'affronts pour nous.

RÉGANE.

Nous y réfléchirons à loisir.

GONERILLE.

Il faut faire quelque chose, et dans la chaleur du moment.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

Une salle dans le château du duc de Glocester.

EDMOND, tenant une lettre.

Nature, tu es ma divinité; c'est à toi que je dois mon obéissance. Pourquoi subirai-je la maladie de la coutume, et permettrai-je aux ridicules arrangemens des nations de me dépouiller, parce que je serai de douze ou quatorze lunes le cadet d'un de mes frères? Mais quoi, je suis un bâtard! et d'où vient donc en serais-je plus avili, lorsque mon corps est aussi bien proportionné, mon esprit aussi élevé, et ma figure aussi régulière que celle du fils d'une honnête dame? Pourquoi donc nous insulter de ces mots de vil, bassesse, bâtardise. Vils! vils! nous qui, dans le vigoureux larcin des plaisirs de la nature, recevons une composition plus forte et des qualités plus énergiques que le dégoût d'un lit ennuyé, fatigué, n'en saurait fournir à la génération d'une tribu entière d'imbéciles engendrés entre le sommeil et le réveil! Ainsi donc, mon Edgar le légitime, j'aurai votre patrimoine : l'amour de notre commun père appartient au bâtard Edmond comme au légitime Edgar. *Légitime!* le beau mot! A la bonne heure, mon cher légitime; mais si cette lettre réussit et que mon invention prospère, le vil Edmond passera par-dessus la tête du légitime Edgar. — Je m'agrandis, je prospère! Maintenant, dieux! rangez-vous du parti des bâtards.

(Entre Glocester.)

GLOCESTER.

Kent banni de la sorte, et le roi de France parti en colère! et le roi qui s'en va ce soir! son autorité aliénée, et lui réduit à l'appareil de la royauté, et tout cela à la volée? (*Il aperçoit Edmond.*) — Edmond! Eh bien, quelles nouvelles?

EDMOND, cachant une lettre.

J'ose vous en assurer, seigneur, aucune.

GLOCESTER.

Pourquoi tant d'empressement à cacher cette lettre?

EDMOND.

Je ne sais aucune nouvelle, seigneur.

GLOCESTER.

Quel est ce papier que vous lisiez?

EDMOND.

Ce n'est rien, seigneur.

GLOCESTER.

Et pourquoi donc cette terrible promptitude à le faire rentrer dans votre poche? Rien n'est pas une qualité qui ait besoin de se cacher. Voyons cela; allons, si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de lunettes.

EDMOND.

Je vous conjure, seigneur, excusez-moi; c'est une lettre de mon frère que je n'ai pas encore lue en entier; mais j'en ai lu assez pour juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOCESTER.

Donnez-moi cette lettre, monsieur.

EDMOND.

Je commettrai une faute, soit que je vous la refuse, soit que je vous la donne. Son contenu, autant que j'en puis juger sur ce que j'en ai lu, est très-blâmable.

GLOCESTER.

Voyons, voyons.

EDMOND.

J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cette lettre que pour sonder, pour éprouver ma vertu.

GLOCESTER lit.

« Cet assujettissement, ce respect pour la vieil-
» lesse, rendent la vie amère à ce que nous avons
» de mieux aujourd'hui ; ils tiennent notre fortune
» hors de nos mains jusqu'à ce que l'âge nous ôte les
» moyens d'en jouir. Je commence à trouver bien
» sotte et bien débonnaire cette soumission à nous
» laisser opprimer par la tyrannie des vieillards,
» qui nous commandent non parce qu'ils ont la force,
» mais parce que nous le souffrons. Viens me trou-
» ver, afin que je t'en dise davantage. Si mon père
» voulait dormir jusqu'à ce que je le réveillasse, tu
» jouirais à perpétuité de la moitié de son revenu, et
» tu vivrais le favori bien-aimé de ton frère Edgar. »
— Hom, une conspiration ! *Dormir jusqu'à ce que je le réveillasse.... Tu jouirais de la moitié de son revenu....* — Mon fils Edgar ! Il a pu trouver une main pour tracer ces lignes, et un cœur, un cer-

veau capable de les concevoir ! — Quand avez-vous reçu cette lettre ? qui vous l'a apportée !

EDMOND.

Elle ne m'a point été apportée, seigneur. Voici la tournure qu'on a prise : je l'ai trouvée jetée sur la fenêtre de mon cabinet.

GLOCESTER.

Vous connaissez ces caractères pour être de votre frère ?

EDMOND.

Si c'était une lettre qu'on pût approuver, seigneur, j'oserais jurer que c'est son écriture ; mais pour celle-ci, j'ai bien envie de croire qu'elle n'est pas de lui.

GLOCESTER.

C'est son écriture !

EDMOND.

Oui, c'est sa main, seigneur ; mais j'espère que son cœur n'a point de part à ce que contient cet écrit.

GLOCESTER.

Ne vous a-t-il pas sondé d'après ces vues ?

EDMOND.

Jamais, seigneur : seulement, je l'ai souvent entendu soutenir qu'il serait à propos, lorsque les enfans sont parvenus à un âge mûr, et que les pères commencent à pencher vers leur déclin, que le père devînt le pupille du fils, et le fils administrateur des biens du père.

GLOCESTER.

O scélérat ! voilà son système dans cette lettre. Odieux scélérat ! fils dénaturé, exécrable, bête

féroce! pis encore que les bêtes féroces ! — Allez, s'il vous plaît, le chercher. Je veux m'assurer de sa personne. Le scélérat abominable ! où est-il ?

EDMOND.

Je ne le sais pas bien, seigneur. Mais si vous consentiez à suspendre le cours de votre indignation contre mon frère jusqu'à ce que vous pussiez tirer de sa bouche des preuves plus certaines de ses intentions, ce serait suivre une marche plus sûre : au lieu que si, en procédant violemment contre lui, vous veniez à vous méprendre sur ses desseins, cette méprise serait une plaie profonde à votre honneur et briserait un cœur soumis. J'ose engager ma vie pour lui, et garantir qu'il n'a écrit cette lettre que dans la vue d'éprouver mon attachement pour vous, et sans aucun projet dangereux.

GLOCESTER.

Le crois-tu ?

EDMOND.

Si vous le jugez à propos, je vous placerai en lieu d'où vous pourrez nous entendre conférer ensemble sur cette lettre, et vous satisfairè par vos propres oreilles ; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOCESTER.

Il n'est pas possible que ce soit un pareil monstre !

EDMOND.

Non sûrement.

GLOCESTER.

A son père qui l'aime si tendrement, si parfaitement ! — Ciel et terre ! Edmond, trouvez-le ;

amenez-le par-ici, je vous en prie; arrangez les choses selon votre prudence. Je donnerais ma fortune pour savoir là-dessus ce que j'ai à faire.

EDMOND.

Je vais le chercher dans ce moment. Je conduirai la chose comme je trouverai jour à le faire, et je vous donnerai connaissance de tout.

GLOCESTER.

Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La raison peut bien, par les lois de la sagesse naturelle, les expliquer d'une ou d'autre manière; mais la nature ne s'en trouve pas moins très-souvent victime de leurs funestes effets. L'amour se refroidit, l'amitié s'éteint, les frères se divisent: dans les villes, des révoltes; dans les campagnes, la discorde; dans les palais, la trahison; et le nœud qui unit le père et le fils, brisé. Mon scélérat rentre dans la prédiction : c'est le fils contre le père. Le roi s'écarte du penchant de la nature : c'est le père contre son enfant. — Nous avons vu notre meilleur temps : les machinations, les trames obscures, les trahisons, et tous les désordres les plus funestes, vont nous conduire en nous harcelant jusqu'à nos tombeaux. — Edmond, trouve-moi ce misérable, tu n'y perdras rien; n'épargne aucun soin. — Et ce noble Kent, au cœur si loyal, que voilà banni! Son crime c'est la probité. Étrange! étrange!

(Il sort.)

EDMOND seul.

Le monde est excellent dans son impertinence. Notre fortune se trouve-t-elle malade, souvent par

une plénitude de mauvaise conduite, il faut que nous prenions à parti des malheurs qui nous arrivent, le soleil, la lune et les étoiles, comme si nous étions infâmes par nécessité, imbéciles par une impérieuse volonté du ciel; fripons, voleurs et traîtres, par l'action invincible des sphères; ivrognes, menteurs et adultères, par une obéissance forcée aux influences des planètes; et que nous ne fussions jamais précipités dans le mal que par la violence d'une impulsion divine. Admirable excuse du libertin, que de mettre ses penchans lascifs à la charge d'une étoile! — Mon père s'arrangea avec ma mère sous la queue du dragon, et ma naissance se trouva dominée par l'*Ursa major*, d'où il s'ensuit que je suis brutal et débauché. Votre serviteur! j'aurais été ce que je suis quand la plus vierge des étoiles du firmament aurait scintillé sur le moment qui a fait de moi un bâtard. (*Entre Edgar.*) — Edgar! il arrive à point comme la catastrophe d'une vieille comédie. Mon rôle à moi, c'est une mélancolie du diable, et un soupir comme ceux de Tom de Bedlam. — Oh! ces éclipses nous présageaient ces divisions: *fa*, *sol*, *la*, *mi* (4).

EDGAR.

Qu'est-ce que c'est, mon frère Edmond? vous voilà dans une sérieuse contemplation.

EDMOND.

Je rêvais, mon frère, à une prédiction que j'ai lue l'autre jour sur ce qui doit suivre ces éclipses.

EDGAR.

Est-ce que vous vous inquiétez de cela?

EDMOND.

Je vous assure que les effets dont elle parle ne s'accomplissent que trop malheureusement [5]. — Des querelles dénaturées entre les enfans et leurs parens, des morts, des épidémies, des ruptures d'anciennes amitiés, des divisions dans l'état, des menaces et des malédictions contre le roi et les nobles, des méfiances sans fondement, des amis exilés, des cohortes dispersées, des infidélités dans le mariage, et je ne sais combien de choses encore.

EDGAR.

Depuis quand êtes-vous devenu sectateur de l'astronomie?

EDMOND.

Allons, allons; combien y a-t-il que vous n'avez vu mon père?

EDGAR.

Quoi! je l'ai vu hier au soir.

EDMOND.

Avez-vous causé avec lui?

EDGAR.

Oui, deux heures entières.

EDMOND.

Vous êtes-vous quittés en bonne intelligence? N'avez-vous remarqué dans ses paroles ou dans son air aucun signe de mécontentement?

EDGAR.

Aucun.

EDMOND.

Cherchez avec vous-même en quoi vous avez pu

l'offenser, et, je vous en conjure, évitez sa présence jusqu'à ce qu'un léger intervalle de temps ait modéré la violence de son ressentiment, si furieux en ce moment, que votre mort l'apaiserait à peine.

EDGAR.

Quelque misérable m'aura nui dans son esprit.

EDMOND.

C'est là ce que je crains. Je vous en prie, tenez-vous à l'écart jusqu'à ce que la fougue de sa colère soit un peu ralentie ; et, comme je vous le dis, venez avec moi vous retirer dans mon appartement : là, je vous mettrai à portée d'entendre les discours de mon père. Allez, je vous en prie, voilà ma clef; et si vous en sortez, sortez armé.

EDGAR.

Armé, mon frère !

EDMOND.

Mon frère, ce que je vous dis est pour le mieux : allez armé. Que je ne sois pas un honnête homme si l'on a de bonnes intentions à votre égard. Je ne vous dis que bien faiblement ce que j'ai vu et entendu, et rien qui approche de la réalité et de l'horreur de la chose. De grâce, éloignez-vous.

EDGAR.

Aurai-je bientôt de vos nouvelles?

EDMOND.

Je vais m'employer pour vous dans tout ceci. (*Edgar sort.*) — Un père crédule, un frère généreux dont le naturel est si loin de toute malice qu'il n'en soupçonne aucune dans autrui, et dont mes ar-

tifices gouverneront à l'aise la sotte honnêteté : voilà l'affaire. Le bien me viendra sinon par ma naissance, du moins par mon esprit. Tout m'est bon, si je puis le faire servir à mes vues.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Appartement dans le palais du duc d'Albanie.

GONERILLE, OSWALD.

GONERILLE.

Est-il vrai que mon père ait frappé mon écuyer parce qu'il réprimandait son fou ?

OSWALD.

Oui, madame.

GONERILLE.

Par le jour et la nuit ! c'est m'insulter. A chaque instant il s'emporte de façon ou d'autre à quelque énorme sottise qui nous met tous en désarroi : je ne l'endurerai pas. Ses chevaliers deviennent tapageurs, et lui-même il se fâche contre nous pour la moindre chose. — Il va revenir de la chasse ; je ne veux pas lui parler. Vous lui direz que je suis malade, et vous ferez bien de vous ralentir dans votre service auprès de lui : j'en prends sur moi la faute.

OSWALD.

Le voilà qui vient, madame ; je l'entends.

(Des cors derrière le théâtre.)

GONERILLE.

Mettez dans votre service tout autant d'indiffé-

rence et de dégoût qu'il vous plaira, vous et vos camarades. Je voudrais qu'il s'en plaignît. S'il le trouve mauvais, qu'il aille chez ma sœur, son intention, je le sais, et la mienne, s'accordant parfaitement en ce point que nous ne voulons pas être maîtrisées. Un vieillard inutile qui voudrait encore exercer tous ces pouvoirs dont il s'est dépouillé lui-même ! — Sur ma vie, ces vieux radoteurs redeviennent des enfans, et il faut les mener par la rigueur : quand ils se voient caressés ils en abusent [6]. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

OSWALD.

Je m'en souviendrai à merveille, madame.

GONERILLE.

Et traitez-moi ses chevaliers avec plus de froideur : ne vous inquiétez pas de ce qui pourra en arriver. Prévenez vos camarades d'en agir de même. Je voudrais que cela me donnât, et j'en trouverai bien le moyen, une occasion de m'expliquer. Je vais tout à l'heure écrire à ma sœur, et lui recommander la même conduite. — Qu'on se prépare à nous faire dîner.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une salle du palais.

Entre KENT, déguisé.

KENT.

Si je réussis seulement aussi bien à me donner un autre son de voix qu'à jeter de la bizarrerie dans mes discours, il se peut faire que les bonnes intentions qui m'ont engagé à déguiser mes traits obtiennent leur plein effet. Maintenant, Kent, si, banni comme tu l'es, tu parviens à te rendre utile dans ces lieux où tu vis condamné, (et puisse-t-il en être ainsi!) ton maître chéri te retrouvera plein de labeurs.

(Cors derrière le théâtre. Lear paraît, avec ses chevaliers et sa suite.)

LEAR.

Qu'on ne me fasse pas attendre le dîner une seule minute : allez, et qu'il soit bientôt prêt. (*Sort un domestique.*) — Ah! ah! qui es-tu, toi?

KENT.

Un homme, seigneur.

LEAR.

Qu'est-ce que tu sais faire? Que veux-tu de nous?

KENT.

Je sais n'être pas au-dessous de ce que je parais; servir fidèlement celui qui aura confiance en moi; aimer celui qui est honnête; converser avec celui qui est sage et qui parle peu; redouter les juge-

mens; me battre quand je ne peux pas faire autrement, et je ne mange pas de poisson [7].

LEAR.

Qui es-tu ?

KENT.

Un très-honnête garçon, aussi pauvre que le roi.

LEAR.

Si tu es aussi pauvre pour un sujet qu'il l'est pour un roi, en effet tu n'es pas fort riche. Que veux-tu ?

KENT.

Du service.

LEAR.

Qui voudrais-tu servir?

KENT.

Vous.

LEAR.

Me connais-tu ?

KENT.

Non, seigneur; mais vous avez dans votre physionomie quelque chose qui fait que j'aimerais à vous dire : *Mon maître.*

LEAR.

Qu'est-ce que c'est ?

KENT.

De l'autorité.

LEAR

De quel service es-tu capable?

KENT.

Je suis en état de garder d'honnêtes secrets; de courir à cheval, à pied; de gâter une histoire curieuse en la racontant, et de rendre platement un message facile. Je suis propre à tout ce que peut

faire le commun des hommes. Ce que j'ai de mieux, c'est l'activité.

LEAR.

Quel âge as-tu ?

KENT.

Je ne suis pas assez jeune, seigneur, pour m'amouracher d'une femme à l'entendre chanter, ni assez vieux pour raffoler de tout ce qu'elle fait. J'ai sur les épaules quelque quarante-huit ans.

LEAR.

Suis-moi, tu vas me servir : si après le dîner tu ne me déplais pas plus qu'à présent, je ne te congédierai pas de sitôt. — Le dîner, holà ! le dîner. — Où est mon petit drôle, mon fou? (*Entre Oswald.*) — Eh ! vous, l'ami, où est ma fille ?

OSWALD.

Avec votre permission....

(Il sort.)

LEAR.

Qu'est-ce qu'il a dit là ? Rappelez-moi ce manant. — Où est mon fou? Holà ! je crois que tout dort ici. — Eh bien, où est-il donc ce métis ?

UN CHEVALIER.

Il dit, seigneur, que votre fille ne se porte pas bien.

LEAR.

Pourquoi ce gredin-là n'est-il pas revenu sur ses pas quand je l'ai appelé?

LE CHEVALIER.

Seigneur, il m'a déclaré tout bonnement qu'il ne le voulait pas.

LEAR.

Qu'il ne le voulait pas!

LE CHEVALIER.

Seigneur, je ne sais pas quelle en est la raison; mais, à mon avis, votre grandeur n'est pas accueillie avec cette politesse affectueuse qu'on avait coutume de vous montrer. J'aperçois une grande diminution de bienveillance dans tous les gens de la maison, aussi-bien que dans le duc lui-même et dans votre fille.

LEAR.

Vraiment! le penses-tu?

LE CHEVALIER.

Je vous prie de me pardonner, seigneur, si je vois mal; mais mon devoir ne peut se taire quand je regarde votre altesse comme offensée.

LEAR.

Tu me rappelles-là mes propres idées. Je me suis bien aperçu depuis peu d'une assez froide négligence; mais j'étais disposé plutôt à m'accuser moi-même d'une exigence trop soupçonneuse, qu'à y voir une conduite et une intention désobligeantes. J'y regarderai de plus près. — Mais où est mon fou? Je ne l'ai pas vu depuis deux jours.

LE CHEVALIER.

Depuis que ma jeune maîtresse est partie pour la France, seigneur, votre fou a beaucoup gémi à l'écart.

LEAR.

En voilà assez là-dessus. Je l'ai bien remarqué.

Allez, et dites à ma fille que je veux lui parler. — Vous, allez me chercher mon fou. (*Rentre Oswald.*) — Eh! vous, l'ami! l'ami! approchez. Qui suis-je, s'il vous plaît?

OSWALD.

Le père de ma maîtresse.

LEAR.

Le père de ma maîtresse! et vous le valet de votre maître. Chien de bâtard! gredin! mâtin!

OSWALD.

Je ne suis rien de tout cela : je vous demande pardon, seigneur.

LEAR.

Je crois que tu t'avises de me regarder en face, insolent!

(Il le frappe.)

OSWALD.

Je ne veux pas être battu, seigneur.

KENT.

Ni donner du nez en terre non plus, misérable joueur de ballon [8].

(Il le prend par les jambes et le renverse.)

LEAR.

Je te remercie, ami; tu me rends service, et je t'aimerai.

KENT.

Allons, relevez-vous, mon maître, et dehors. Je vous apprendrai le respect. Hors d'ici! hors d'ici! Si cependant vous voulez prendre encore la mesure d'un lourdaut, demeurez un peu. Mais, hors d'ici! allons, y pensez-vous? Dehors!

(Il pousse Oswald dehors.)

LEAR.

Tu es un garçon attaché; je te remercie. Voilà pour ta peine.

(Il lui donne de l'argent.)

(Entre le fou.)

LE FOU, à Lear.

Laisse-moi le prendre aussi à mes gages. — Tiens, voici ma cape [9].

(Il donne à Kent son bonnet.)

LEAR.

Eh bien, pauvre petit, comment t'en va?

LE FOU, à Kent.

Tu ferais bien de prendre ma cape.

KENT.

Pourquoi, fou?

LE FOU.

Pourquoi? parce que tu prends le parti de celui qui est dans la disgrâce. Vraiment, si tu ne sais pas te tourner en souriant vers le vent qui souffle, tu auras bientôt pris froid. Allons, mets ma cape. — Eh oui, cet homme a éloigné de lui deux de ses filles, et a rendu la troisième heureuse bien malgré lui. Si tu t'attaches à lui, il faut de nécessité que tu portes ma cape. (*A Lear.*) — Ma foi, noncle [10], noncle, je voudrais avoir deux capes et deux filles.

LEAR.

La raison, mon enfant?

LE FOU.

Si je leur donnais tout mon bien, je garderais pour moi mes deux capes. Mais tiens, voilà la mienne; demandes-en une autre à tes filles.

LEAR.

Prends garde aux coups de fouet, petit drôle.

LE FOU.

La vérité est le dogue qui doit se tenir au chenil, et qu'on chasse à coups de fouet; pendant que *lady*, la chienne braque, a la permission de nous empester au coin du feu.

LEAR.

C'est une peste pour moi que ce coquin-là.

LE FOU.

Mon cher, je veux t'enseigner une sentence.

LEAR.

Voyons.

LE FOU.

Écoute bien, noncle.

Aie plus que tu ne parais avoir;
Parle moins que tu ne sais;
Prête moins que tu n'as;
Va plus à cheval qu'à pied;
Apprends plus de choses que tu n'en crois;
Parie pour un point plus bas que celui qui te vient;
Quitte ton verre et ta catin,
Et tiens-toi coi dans ta maison;
Et tu auras alors
Plus de deux dixaines à la vingtaine.

LEAR.

Cela ne signifie rien, fou.

LE FOU.

C'est, en ce cas, comme la harangue d'un avocat sans salaire : vous ne m'avez rien donné pour cela.

Est-ce que vous ne savez pas tirer parti de rien, noncle?

LEAR.

Non, en vérité, mon enfant; on ne peut rien faire de rien.

LE FOU, à Kent.

Je t'en prie, dis-lui que c'est à cela que se monte le revenu de ses terres; il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR.

Tu es un fou bien mordant.

LE FOU.

Sais-tu, mon garçon, la différence qu'il y a entre un fou mordant et un fou débonnaire?

LEAR.

Non, petit; apprends-le moi.

LE FOU.

Ce lord qui t'a conseillé
De te dépouiller de tes domaines,
Viens, place-le ici près de moi;
Ou bien toi, prends sa place.
Le fou débonnaire et le fou mordant
Seront aussitôt en présence :
L'un ici en habit bigarré,
Et on trouvera l'autre là.

LEAR.

Est-ce que tu m'appeles fou, petit?

LE FOU.

Tu as cédé tous les autres titres que tu avais apportés en naissant.

KENT.

Ceci n'est pas tout-à-fait de la folie.

LE FOU.

Non, en vérité; les lords et les grands personnages ne veulent rien me concéder. Si je faisais de mon métier un monopole, il leur en faudrait leur part, et aux dames aussi : elles ne me laisseront pas les sottises à moi tout seul, elles en tireront leur lopin. — Donne-moi un œuf, noncle, et je te donnerai deux couronnes.

LEAR.

Qu'est-ce que ce sera que ces deux couronnes?

LE FOU.

Comment! quand j'aurai coupé l'œuf par le milieu et mangé tout ce qui est dedans, je te donnerai les deux couronnes de l'œuf [11]. Lorsque tu as fendu ta couronne par le milieu, et que tu as donné à droite et à gauche les deux moitiés, tu as porté ton âne sur ton dos, au milieu de la fange. Tu n'avais guère de cervelle dans la *couronne* chauve de ton crâne, lorsque tu as laissé aller ta couronne d'or. Si je parle ici comme un fou que je suis, puisse être fouetté le premier qui le pensera.

(Il chante.)

Jamais les fous n'ont eu moins de vogue que cette année;
Car les sages sont devenus des écervelés;
Ils ne savent que faire de leur bon sens,
Tant leur conduite est baroque.

LEAR.

Et depuis quand, je vous en prie, êtes-vous si bien fourni de chansons?

LE FOU.

C'est mon usage, noncle, depuis que par ta grâce

tes filles sont devenues ta mère, quand tu leur as donné les verges et que tu as mis culotte bas.

(Il chante.)

Alors, saisies de joie, elles ont pleuré;
Et moi, j'ai chanté dans mon chagrin
De ce qu'un roi tel que toi jouait à cligne-musette,
Et s'allait mettre avec les fous.

Je t'en prie, noncle, prends un maître qui puisse enseigner à ton fou à mentir : je voudrais de bon cœur apprendre à mentir.

LEAR.

Si vous mentez, vaurien, vous serez fouetté.

LE FOU.

Il est bien étonnant que tes filles et toi soyez de la même famille. Elles veulent qu'on me fouette quand je dis la vérité, et toi tu veux me faire fouetter si je mens ; et quelquefois encore je suis fouetté pour n'avoir rien dit. J'aimerais mieux être tout autre chose qu'un fou, et cependant je ne voudrais pas être toi, noncle : tu as rogné ton bon sens des deux côtés, sans rien laisser au milieu. — Tiens, voilà une des rognures.

(Entre Gonerille.)

LEAR.

Eh bien, ma fille, pourquoi as-tu mis ton bonnet de travers [12]? Depuis quelques jours je vous trouve un peu trop refrognée.

LE FOU.

Tu étais un joli garçon quand tu pouvais ne pas t'inquiéter si elle fronçait le sourcil; mais aujour-

d'hui te voilà un zéro en chiffres : je vaux mieux que toi maintenant; je suis un fou, et toi tu n'es rien. — Allons, par ma foi, je vais tenir ma langue. (*A Gonerille.*) Car, sans que vous ayez besoin de parler, votre figure me dit, chut! chut!

Celui qui ne sait garder ni mie ni croûte,
Pour être las de tout, ne se trouvera plus même avoir quelque chose.

(*Montrant Lear.*) C'est une gousse de pois écossés.

GONERILLE.

Seigneur, ce n'est pas seulement votre fou à qui tout est permis, mais d'autres encore de votre insolente suite, qui sont continuellement à censurer et à se plaindre, élèvent sans cesse d'indécens tumultes qui ne sauraient se supporter. J'avais pensé que le plus sûr remède était de vous faire bien connaître ce qui se passe; mais je commence à craindre, d'après ce que vous avez tout récemment dit et fait vous-même, que vous ne protégiez cette conduite, et que vous ne l'encouragiez par votre approbation : si cela était, un pareil tort ne pourrait échapper à la censure, ni laisser dormir les moyens de répression. Peut-être dans l'emploi qu'on en ferait pour le rétablissement d'un ordre salutaire, vous arriverait-il de recevoir quelque offense dont on aurait honte dans tout autre cas, mais que dans celui-ci on serait forcé à regarder comme une mesure de prudence.

LE FOU.

Car imaginez-vous, noncle,

Que le pierrot nourrit si long-temps le coucou,
Qu'il fut forcé par les petits d'aller porter sa tête ailleurs.

C'est ainsi qu'on emporte la chandelle, et qu'on nous laisse dans le pot au noir.

LEAR, à Gonerille.

Êtes-vous notre fille ?

GONERILLE.

Allons, seigneur, veuillez bien user de cette raison solide dont je sais que vous êtes pourvu, et défaites-vous de ces humeurs qui depuis quelque temps vous rendent tout autre que ce que vous êtes naturellement.

LE FOU.

Il n'y a pas un âne qui ne voie quand c'est la charrette qui traîne le cheval. — Dia, huaut! cela va bien [13].

LEAR.

Quelqu'un me connaît-il ici? Ce n'est point là Lear. Lear marche-t-il ainsi? parle-t-il ainsi? Que sont devenus ses yeux? Ou son intelligence est affaiblie, ou son discernement a cessé d'agir. — Suis-je endormi ou éveillé? — Ah! sûrement les choses ne sont pas ainsi. — Qui pourra me dire qui je suis? — L'ombre de Lear? Je voudrais le savoir, car ces marques de souveraineté, ma mémoire, ma raison, pourraient à tort me persuader que j'ai eu des filles.

LE FOU.

Envers qui elles feront de vous un père obéissant.

LEAR.

Votre nom, ma belle dame?

GONERILLE.

Allons, seigneur, cet étonnement est tout-à-fait

du genre de vos autres nouvelles facéties. Je vous conjure, prenez mes intentions en bonne part : vieux comme vous l'êtes, et fait pour qu'on vous respecte, vous devriez être sage. Vous gardez ici cent chevaliers et écuyers, tous gens si désordonnés, si débauchés et si audacieux, que notre cour, diffamée par leur conduite, ressemble à une auberge de tapageurs : leurs excès et leur libertinage lui donnent l'air d'une taverne ou d'un mauvais lieu [14] beaucoup plus que d'une seigneurie. La décence elle-même demande une prompte réforme : laissez-vous donc prier, par une personne qui pourrait bien autrement prendre d'autorité ce qu'elle demande par prières, de consentir à diminuer un peu votre suite ; et que ceux qui continueront à demeurer à votre service soient des gens qui conviennent à votre âge, et qui sachent se conduire et vous respecter.

LEAR.

Enfer et démons ! — Sellez mes chevaux. Appelez ma suite. — Bâtards dégénérés ! Va, je ne te causerai plus d'embarras. — Il me reste encore une fille.

GONERILLE.

Vous frappez mes gens, et votre troupe désordonnée veut se faire servir par des gens qui valent mieux qu'elle.

(Entre Albanie.)

LEAR.

Malheur à celui qui se repent trop tard ! (*A Albanie.*) — Ah ! vous voilà, monsieur ! Sont-ce là vos intentions ? parlez, monsieur. — Qu'on prépare mes chevaux. — Ingratitude ! démon au cœur de mar-

bre, plus hideuse quand tu te montres dans un enfant que ne l'est le monstre de la mer [15] !

ALBANIE.

De grâce, seigneur, modérez-vous.

LEAR, à Gonerille.

Vautour détesté, tu mens : ma suite est composée d'hommes de choix et du plus rare mérite, soigneusement instruits de leurs devoirs, et de la dernière exactitude à soutenir la dignité de leur nom. — Oh! combien tu me parus laide à voir, faute légère de Cordélia, qui, semblable à la gehenne [16], ne laissas plus dans la structure de mon être aucune chose à la place qui lui était assignée, fis sortir tout amour de mon cœur, et vins grossir en moi le fiel. O Lear, Lear, Lear! (*Se frappant le front.*) Frappe à cette porte, qui a laissé échapper la raison et entrer la folie. — Partons, partons, mes amis.

ALBANIE.

Seigneur, je suis aussi innocent qu'ignorant de ce qui vous a mis en colère.

LEAR.

Cela peut-être, seigneur. — Entends-moi, ô nature! entends-moi, divinité chérie, entends-moi! Suspens tes desseins si tu te proposais de rendre cette créature féconde : porte dans ses flancs la stérilité, dessèche en elle les organes de la reproduction, et que jamais son corps dégénéré ne s'honore d'avoir mis au jour un nouveau-né. — Ou s'il faut qu'elle produise, fais naître d'elle un enfant de tristesse; qu'il vive pervers et dénaturé pour être son tour-

ment; qu'il imprime dès la jeunesse des rides sur son front; que les larmes qu'il lui fera répandre creusent sur ses joues une route profonde; que toutes les douleurs de sa mère, tous ses bienfaits, soient tournés par lui en dérision et en mépris, afin qu'elle puisse sentir de combien la dent du serpent est moins déchirante que la douleur d'avoir un enfant ingrat. — Allons, partons, partons.

(Il sort.)

ALBANIE.

Mais, au nom des dieux que nous adorons, d'où vient donc tout cela?

GONERILLE.

Ne vous tourmentez pas à en savoir la cause, et laissez-le radoter en pleine liberté au gré de son humeur.

(Rentre Lear.)

LEAR.

Comment! cinquante de mes chevaliers opprimés d'un seul coup, et cela au bout de quinze jours?

ALBANIE.

De quoi s'agit-il, seigneur?

LEAR.

Je te le dirai. — Mort et vie! (*A Gonerille.*) Je rougis que tu puisses à ce point ébranler ma force d'homme, et que tu sois digne encore de ces larmes brûlantes qui m'échappent malgré moi. Tombent sur toi les tourbillons et les brouillards! que les incurables blessures de la malédiction d'un père te pénètrent dans tous les sens! Yeux d'un vieillard trop prompt à s'attendrir, encore des pleurs pour un pa-

reil sujet, je vous arrache, et vous irez avec les larmes que vous laissez échapper amollir la dureté de la terre. — Ah! les choses en sont-elles à ce point? — Eh bien, soit; il me reste encore une fille qui, j'en suis sûr, est tendre et secourable : quand elle apprendra ce que tu m'as fait, de ses ongles elle déchirera ton visage de louve; tu me verras reparaître sous cette forme dont tu crois que je me suis dépouillé pour jamais; tu le verras, je t'en réponds.

(Sortent Léar, Kent et la suite.)

GONERILLE.

L'entendez-vous, seigneur?

ALBANIE.

Gonerille, tout l'amour que j'ai pour vous ne peut me rendre assez partial....

GONERILLE.

De grâce, soyez tranquille. — Holà, Oswald! — (*Au fou.*) Vous, l'ami, plus coquin que fou, à la suite de votre maître.

LE FOU.

Noncle Lear, noncle Lear, attends-moi, et emmène ton fou avec toi.

Un renard qu'on a pris
Et une fille de cette espèce
Seraient bientôt dépêchés,
Si de ma cape je pouvais acheter une corde.
C'est ainsi que le fou vous quitte le dernier.

(Il sort.)

GONERILLE.

Cet homme a été bien conseillé. Cent chevaliers!

il serait en effet fort habile et fort prudent de lui laisser sous la main cent chevaliers tout prêts ; oui, afin qu'à la première chimère qui lui passera par la tête, pour un mot, une fantaisie, au plus léger sujet de plainte ou de dégoût, il puisse, environné de pareilles forces, tenir nos vies à la merci de ses radotages. — Oswald, m'a-t-on entendu?

ALBANIE.

Vous pourriez pousser trop loin vos craintes.

GONERILLE.

Cela est plus sûr que de se trop confier. Laissez-moi continuer à tenir éloignés les maux que je crains, plutôt que d'avoir à craindre sans cesse d'en être surprise. Je connais son cœur. Tout ce qu'il a dit là, je l'ai mandé à ma sœur. Si elle veut le soutenir lui et ses cent chevaliers, maintenant que je lui en ai montré tous les inconvéniens.... (*Entre Oswald.*) — Eh bien, Oswald, avez-vous écrit cette lettre pour ma sœur ?

OSWALD.

Oui, madame.

GONERILLE.

Prenez avec vous quelque suite, et montez promptement à cheval. Allez instruire ma sœur tout au long de mes craintes particulières, et ajoutez-y de vous-même les raisons que vous jugerez convenables pour leur donner plus de consistance. Allons, partez, et pressez votre retour. (*Oswald sort.*) — (*A Albanie.*) Non, non, seigneur, croyez-moi, cette pacifique douceur qui marque toute votre conduite, bien que je ne la blâme pas, vous attire plus

souvent, souffrez que je vous le dise, le reproche de manquer de sagesse, qu'elle ne vaut d'éloges à votre inoffensive bonté.

ALBANIE.

Jusqu'où s'étend la portée de votre vue, c'est ce que j'ignore. En nous agitant pour trouver le mieux, nous gâtons souvent le bien.

GONERILLE.

Mais en ce cas....

ALBANIE.

Bien, bien ; à l'événement.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une cour devant le palais d'Albanie.

Entrent LEAR, KENT, LE FOU.

LEAR, à Kent.

Prenez les devants, et rendez-vous à Glocester avec cette lettre. N'informez ma fille de ce qui s'est passé qu'autant qu'elle vous questionnera sur ma lettre. Si vous ne faites pas la plus grande diligence, j'y arriverai avant vous.

KENT.

Je ne dormirai point, seigneur, que je n'aie remis votre lettre.

(Il sort.)

(17) LE FOU.

Si la cervelle d'un homme était dans ses talons, ne courrait-elle pas risque de gagner des engelures ?

LEAR.

Oui, mon enfant.

LE FOU.

Alors tiens-toi gai, je te le conseille, car ton esprit n'ira pas en pantoufles.

LEAR.

Ha, ha, ha!

LE FOU.

Tu verras comme ton autre fille se conduira tendrement avec toi, car, bien qu'elle ressemble autant à celle-ci qu'une pomme sauvage à une rainette, je sais bien ce que j'ai à dire.

LEAR.

Qu'as tu à dire, mon enfant?

LE FOU.

Il n'y aura pas dans ce cas-ci plus de différence de goût entre elles deux qu'entre une pomme sauvage et une pomme sauvage. Saurais-tu me dire pourquoi on a le nez au milieu du visage?

LEAR.

Non.

LE FOU.

Eh! vraiment, c'est pour qu'il y ait un œil de chaque côté du nez, afin que ce qu'un homme ne peut pas flairer, il puisse le regarder.

LEAR.

C'est moi qui l'ai mise dans son tort [18].

LE FOU.

Peux-tu me dire comment une huître fait son écaille?

LEAR.

Non.

LE FOU.

Ni moi non plus, mais je te dirai pourquoi un limaçon a une maison.

LEAR.

Pourquoi, mon enfant ?

LE FOU.

Eh quoi, c'est pour y mettre sa tête, et non pas pour l'abandonner à ses filles et laisser ses cornes sans abri.

LEAR.

J'oublierai ma bonté naturelle. — Un père si tendre ! — Mes chevaux sont-ils prêts ?

LE FOU.

Tes ânes se sont mis après [19]. — C'est une excellente raison que la raison qui fait que les sept étoiles ne sont pas plus de sept.

LEAR.

Parce qu'elles ne sont pas huit ?

LE FOU.

Précisément. Tu serais un très-bon fou.

LEAR.

Le reprendre de force [20] ! — Monstrueuse ingratitude !

LE FOU.

Si tu étais mon fou, noncle, je t'aurais fait battre pour avoir été vieux avant le temps.

LEAR.

Comment cela ?

LE FOU.

Tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être sage.

LEAR.

Oh ! ne me laisse pas devenir fou ! que je ne sois pas fou ! Ciel miséricordieux, conserve-moi de la modération. Je ne voudrais pas devenir fou. (*Entre un gentilhomme.*) — Eh bien, mes chevaux sont-ils prêts ?

LE GENTILHOMME.

Tout prêts, mon seigneur.

LEAR.

Viens, mon enfant [21].

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour dans le château du duc de Glocester.

Entrent EDMOND et CURAN, par différens côtés.

EDMOND.

Dieu te garde, Curan.

CURAN.

Et vous aussi, monsieur. J'ai vu votre père, et je lui ai annoncé que le duc de Cornouailles et Régane son épouse doivent se rendre ici ce soir.

EDMOND.

Et pourquoi viennent-ils ?

CURAN.

Vraiment, je n'en sais rien. Vous avez su les nouvelles du dehors, j'entends celles qu'on dit tout bas, car ce ne sont encore que des propos à l'oreille.

EDMOND.

Non : dites-moi, je vous prie, quelles sont ces nouvelles.

CURAN.

Vous est-il parvenu quelque chose de ces bruits

étranges d'une guerre prochaine entre le duc d'Albanie et le duc de Cornouailles ?

EDMOND.

Pas un mot.

CURAN.

Vous en entendrez parler avec le temps. Adieu, monsieur.

(Il sort.)

EDMOND.

Le duc ici ce soir ! — Bon, tant mieux ; voilà qui entre de toute nécessité dans l'enchaînement de mes projets. Mon père a déjà détaché des émissaires pour arrêter mon frère. — J'ai à exécuter ici quelque chose d'assez délicat. Célérité, fortune, à l'ouvrage ! — Mon frère ; un mot, mon frère ; descendez, vous dis-je. (*Entre Edgar.*) — Mon père vous fait observer, ô mon cher : fuyez de ce château ; on lui a découvert le lieu où vous êtes caché. Dans ce moment vous pouvez profiter de la faveur de la nuit. — N'avez-vous point parlé contre le duc de Cornouailles ? Il arrive dès ce soir, en grande diligence, et Régane avec lui. N'avez-vous rien dit de ses préparatifs contre le duc d'Albanie ? Pensez-y bien.

EDGAR.

Pas un mot, j'en suis sûr.

EDMOND.

J'entends venir mon père. Pardonnez ; pour mieux dissimuler il faut que je tire l'épée contre vous ; l'épée à la main, ayez l'air de vous défendre. — Maintenant échappez-vous. — Rends-toi ! viens devant mon père ! — Holà ! des lumières ici. — Fuyez,

mon frère. — Des torches, des torches! (*Edgar s'enfuit.*) — Bon, adieu. — Un peu de sang tiré donnerait une bien plus haute idée de la terrible défense que j'ai faite. (*Il se blesse au bras.*) J'ai vu des ivrognes se faire bien pis pour se divertir. — Mon père! mon père! — Arrête! arrête! Quoi! point de secours!

(Entrent Glocester et des domestiques avec des torches.)

GLOCESTER.

Eh bien, Edmond, où est ce scélérat?

EDMOND.

Il était ici caché dans les ténèbres, son épée bien affilée hors du fourreau, murmurant de coupables paroles magiques, et conjurant la lune de lui être favorable, comme sa divinité.

GLOCESTER.

Mais où est-il?

EDMOND.

Voyez, seigneur, mon sang coule.

GLOCESTER.

Où est ce misérable, Edmond?

EDMOND.

Il s'est enfui de ce côté, voyant qu'il ne pouvait par aucun moyen....

GLOCESTER.

Qu'on le poursuive. Holà! courez après lui. (*Sort un domestique.*) — Qu'il ne pouvait... quoi?

EDMOND.

Me persuader d'assassiner votre seigneurie, mais que je lui parlais des dieux vengeurs qui dirigent

tous leurs foudres contre les parricides; que je lui disais de combien de nœuds puissans et redoublés les enfans sont liés envers leur père; en un mot, seigneur, voyant avec quelle aversion je combattais ses projets dénaturés, dans un féroce transport il m'a attaqué l'épée à la main, et, avant que j'eusse eu le temps de me mettre en garde, il m'a percé le bras. Mais lorsqu'il m'a vu reprendre mes esprits, et qu'encouragé par la justice de ma cause j'avançais sur lui, peut-être aussi effrayé par le bruit que j'ai fait, il a pris tout soudainement la fuite.

GLOCESTER.

Qu'il fuie tant qu'il voudra, il ne pourra dans ce pays se dérober à la poursuite; et une fois pris, il n'en aura pas pour long-temps. Le noble duc mon maître, mon suprême et digne patron, vient ici ce soir : sous son autorité je ferai publier que celui qui pourra découvrir ce lâche assassin et l'amener à la potence, peut compter sur ma reconnaissance; et pour celui qui le recélera, la mort.

EDMOND.

Lorsque j'ai tenté de le faire renoncer à son dessein, le trouvant arrêté à l'exécuter, je l'ai menacé, avec des malédictions, de tout découvrir. Il m'a répondu : « Toi, un bâtard qui n'a rien au monde, » penses-tu, si je voulais te démentir, qu'aucune » opinion qu'on eût pu se former de ta probité, de » ta vertu, de ton mérite, pût suffire pour donner » confiance en tes paroles? Eh non, ce que je vou- » drais nier (et je nierais ceci, dusses-tu me mon- » trer précisément tel que je suis) tournerait à

» mon gré contre toi; il te serait imputé à fausseté,
» complot et damnable artifice : il faudrait que tu
» parvinsses à rendre les gens imbéciles, pour les
» empêcher de penser que les avantages que tu dois
» tirer de ma mort ont été un aiguillon actif et puis-
» sant pour t'engager à la chercher. »

GLOCESTER.

Scélérat endurci et consommé ! Désavouerait-il son écriture ? — Non, jamais je ne fus son père. — Écoutez, voici la trompette du duc : j'ignore pourquoi il vient. — Je vais faire fermer tous les ports. — Le malheureux n'échappera pas : il faut bien que le duc m'accorde cette grâce. — D'ailleurs je vais envoyer son signalement au loin comme aux environs, afin que dans tout le royaume on puisse le reconnaître. — Et toi, mon loyal et véritable fils, je vais m'occuper de te rendre habile à posséder mes biens.

(Entrent Cornouailles, Régane, suite.)

CORNOUAILLES.

Eh bien, mon noble ami, depuis un instant seulement que je suis arrivé ici, j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE.

Si elles sont vraies, de toutes les vengeances qui peuvent atteindre le coupable, il n'en est point qui égale son crime. Mais comment vous trouvez-vous, seigneur ?

GLOCESTER.

Oh ! madame, mon vieux cœur est brisé, il est brisé !

RÉGANE.

Quoi! le filleul de mon père attenter à vos jours! celui que mon père a nommé! votre Edgar!

GLOCESTER.

Oh! madame, madame, ma honte voudrait le cacher.

RÉGANE.

Ne vivait-il pas en société avec ces libertins de chevaliers qui composent la suite de mon père?

GLOCESTER.

Je n'en sais rien, madame. Il est trop mauvais, trop mauvais!

EDMOND.

Oui, madame, il était avec eux.

REGANE.

Je ne m'étonne plus de ses méchantes inclinations. C'est eux qui l'auront engagé à se défaire de ce vieillard, pour avoir à dépenser et dissiper ses revenus. Ce soir j'ai reçu des nouvelles de ma sœur qui m'instruisent de leur conduite, et j'ai pris mes mesures. S'ils viennent pour séjourner dans ma maison, ils ne m'y trouveront point.

CORNOUAILLES.

Ni moi non plus, Régane, je t'assure. — Edmond, j'apprends que vous avez rempli envers votre père le rôle d'un fils.

EDMOND.

C'était mon devoir, seigneur.

GLOCESTER.

Il a mis au jour les projets de ce misérable; il a

même reçu la blessure que vous voyez, en cherchant à se saisir de lui.

CORNOUAILLES.

Le poursuit-on?

GLOCESTER.

Oui, mon bon seigneur.

CORNOUAILLES.

S'il est arrêté, il n'y a plus à craindre aucun mal de sa part. Faites-en ce que vous voudrez, et employez-y mon autorité tout autant qu'il vous plaira. — Quant à vous, Edmond, qui venez de faire éclater votre vertu et votre obéissance, vous nous appartiendrez. Nous avons grand besoin de caractères sur qui l'on puisse reposer une entière confiance; et d'abord nous nous emparons de vous.

EDMOND.

Je vous servirai fidèlement, seigneur, quoi qu'il arrive [22].

GLOCESTER.

Je remercie pour lui votre grandeur.

CORNOUAILLES.

Vous ne savez pas pourquoi nous sommes venus vous voir?

RÉGANE.

A cette heure extraordinaire, voyageant sous l'œil ténébreux de la nuit? — Noble Glocester, ce sont des affaires de quelque importance, et sur lesquelles nous pouvons avoir besoin de vous consulter. Notre père nous a écrit, et notre sœur aussi, sur quelques différens élevés entre eux, et j'ai pensé qu'il valait mieux répondre de tout autre lieu que de notre mai-

son. Leurs différens messagers attendent ailleurs nos dépêches. Mon bon vieux ami, reprenez courage, et donnez-nous vos conseils, dont nous avons grand besoin dans l'affaire qui nous occupe et qui demande d'être promptement décidée.

GLOCESTER.

Madame, disposez de moi : vos seigneuries sont ici les très-bienvenues.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Devant le château de Glocester.

Entrent KENT et OSWALD, de différens côtés.

OSWALD.

Je te souhaite le bonjour [23], l'ami. Es-tu de la maison?

KENT.

Oui.

OSWALD.

Où pourrons-nous mettre nos chevaux?

KENT.

Dans le bourbier.

OSWALD.

Je t'en prie, par amitié, dis-le-moi.

KENT.

Je n'ai point d'amitié pour toi.

OSWALD.

A la bonne heure, je ne m'en soucie guère.

KENT.

Si je te tenais dans le parc de Lipsbury [24], je t'obligerais bien à t'en soucier.

OSWALD.

Et pourquoi me traites-tu ainsi? Je ne te connais pas.

KENT.

Et moi, compagnon, je te connais.

OSWALD.

Et pour qui me connais-tu?

KENT.

Pour un fripon, un bélitre, un mangeur de restes; un vil et orgueilleux faquin, caimandeur, habillé gratis [25], à cent livres de gages, un drôle aux sales chausses de laine; un poltron, une espèce qui porte ses querelles devant le juge; un délié fripon de bâtard [26], officieux, l'œil à tout, un héritier de coffres-forts; un gredin dont on tirera plutôt une coquinerie qu'un honnête service, qui n'a en lui que de quoi faire un maraud, un pleutre, un lâche, un pendard [27]; le fils et héritier d'une chienne dégénérée, et que je claquerai à coups de fouet si tu t'avises de nier la moindre syllabe de ce que j'ajoute à ton nom.

OSWALD.

Quelle étrange espèce d'homme es-tu donc, de venir accabler d'injures moi qui ne te connais pas plus que tu ne me connais?

KENT.

Et toi, quel effronté valet es-tu donc, de dire que tu ne me connais pas? Est-ce qu'il s'est passé deux

jours depuis que je t'ai pris aux jambes et que je t'ai battu en présence du roi? — L'épée à la main, fripon. Il est nuit, mais la lune brille : je vais te tailler en soupe au clair de la lune. L'épée à la main, indigne canaille de bâtard [28]; l'épée à la main.

(Il tire son épée.)

OSWALD.

Laisse-moi, je n'ai rien à démêler avec toi.

KENT.

L'épée à la main, gredin. Vous venez apporter des lettres contre le roi, et prenez le parti de mademoiselle *Vanité* [29] contre son père le véritable souverain. L'épée à la main, drôle, ou je lève sur vos gigots de telles carbonades.... L'épée à la main, gredin; à la besogne.

OSWALD.

Au secours! au meurtre! au secours!

KENT, en le frappant.

Pousse donc, lâche; tiens ferme, gredin, tiens ferme, franc misérable; frappe donc.

OSWALD.

Au secours! au meurtre! à l'assassin!

(Entrent Edmond, Cornouailles, Régane, Glocester et des domestiques.)

EDMOND.

Hé bien, qu'est-ce que c'est? Séparez-vous?

KENT.

Avec vous, mon petit bonhomme, si cela vous convient; je vous en montrerai. Avancez, mon jeune maître.

GLOCESTER.

Quoi! des épées, des armes? De quoi s'agit-il?

CORNOUAILLES.

Arrêtez, sur votre vie. — Si quelqu'un frappe un coup de plus, il est mort. — De quoi s'agit-il?

RÉGANE.

C'est le messager de notre sœur et celui du roi.

CORNOUAILLES.

Quelle est la cause de votre querelle? Parlez.

OSWALD.

Je puis à peine respirer, seigneur.

KENT.

Cela n'a rien d'étonnant; votre valeur a tellement fait rage!

CORNOUAILLES.

Tu es un singulier corps. Un manœuvre faire un homme!

KENT.

Oui, seigneur, un manœuvre : un tailleur de pierres ou un peintre ne l'aurait pas si mal fait, n'eût-il mis que deux heures à l'ouvrage. — Lâche coquin, la nature te désavoue : c'est un manœuvre qui t'a fait [30].

CORNOUAILLES.

Mais répondez donc : comment s'est élevée cette querelle?

OSWALD.

Seigneur, ce vieux brutal dont j'ai ménagé la vie par considération pour sa barbe grise....

KENT.

Toi, bâtard! Z dans l'alphabet [31]! zéro en chiffre! — Monseigneur, laissez-moi faire; je vais sous vos yeux mettre en mortier ce sale vilain, et j'en replâtrerai les murs d'un cabinet. — *Épargner ma barbe grise!* toi, espèce de pierrot?

CORNOUAILLES.

Paix, insolent. Brutal coquin, ne savez-vous pas le respect....

KENT.

Si fait, seigneur; mais la colère a ses priviléges.

CORNOUAILLES.

Et pourquoi es-tu en colère?

KENT.

De ce qu'un misérable comme celui-là a une épée quand il n'a pas d'honneur. Ces drôles à la face riante, semblables aux rats, rongent les saints nœuds qu'ils trouvent trop étroitement serrés pour les pouvoir délier; ils caressent toutes les passions révoltées dans le cœur de leurs maîtres; ils apportent au feu de l'huile, de la neige aux froideurs glacées; ils renient, affirment, et tournent leur bec d'alcyon à tous les vents et à toutes les variations de l'humeur de ceux qui les ont à leur service, n'ayant, comme le chien, d'autre instinct que de suivre. — La peste sur ton visage d'épileptique! Penses-tu rire de mes discours comme de ceux d'un fou? Oison que tu es, si je te tenais dans la plaine de Sarum, je te ramènerais devant moi en criant jusqu'aux marais de Camelot.

CORNOUAILLES.

Eh quoi ! es-tu fou vieux bonhomme ?

GLOCESTER.

Comment s'est élevée cette querelle ? Explique-toi ?

KENT.

Il n'y a pas plus d'antipathie entre les contraires qu'entre moi et ce coquin.

CORNOUAILLES.

Pourquoi l'appelles-tu coquin ? quel est son crime ?

KENT.

Sa figure ne me plaît pas.

CORNOUAILLES.

La mienne, celle de Glocester et de Régane, ne sont peut-être pas plus de ton goût ?

KENT.

Seigneur, je fais profession d'être un homme tout uni : j'ai vu dans mon temps de meilleures figures que celles que je vois placées sur les épaules actuellement devant mes yeux.

CORNOUAILLES.

Ce sera quelque gaillard qui, loué une fois pour la rondeur de ses manières, a depuis affecté une insolente rudesse, et qui se force à un personnage tout-à-fait différent de ses façons naturelles. — « Il ne sait pas flatter, lui ; c'est un honnête homme, un homme franc ; il faut qu'il dise la vérité : si elle est bien reçue, tant mieux ; si elle déplaît, c'est un homme tout uni..... »—Oh ! je connais ces drôles-là : sous leur rondeur ils cachent plus de ruses et des

desseins plus pervers que vingt bons faiseurs de révérences attentifs à déployer l'exactitude de leur civilité.

KENT.

Seigneur, en bonne foi, dans la pure vérité, avec la permission de votre présence auguste, dont l'influence, comme les feux rayonnans dont se couvre le front flamboyant de Phébus....

CORNOUAILLES.

Que veux-tu dire par-là ?

KENT.

C'est pour changer de style, puisque le mien vous déplaît si fort. — Seigneur, je le sais bien, je ne suis pas un flatteur ; mais celui qui vous a trompé avec l'accent de la franchise était un franc fripon, et c'est pour ma part ce que je ne ferai point, dussé-je y être convié par la crainte d'encourir votre ressentiment.

CORNOUAILLES.

En quoi l'avez-vous offensé ?

OSWALD.

Jamais en rien. Dernièrement il plut au roi son maître de me frapper sur un malentendu : alors celui-ci se mit de la partie, et, flattant sa colère, me prit aux jambes par derrière, et lorsque je fus à terre, m'insulta, m'injuria, et se donna tellement les airs d'un homme de courage, qu'il se fit honneur et s'attira les éloges du roi, pour s'être attaqué à un homme que sa propre volonté forçait de céder ; et, tout fier de ce redoutable exploit, il est venu tirer l'épée contre moi !

KENT.

Il n'y a pas un seul de ces fripons, de ces poltrons-là, près de qui Ajax ne soit un imbécile.

CORNOUAILLES.

Qu'on apporte des ceps. Vieux coquin d'entêté, vénérable vantard, nous vous apprendrons....

KENT.

Seigneur, je suis trop vieux pour apprendre. Ne faites pas apporter des ceps pour moi ; je sers le roi; c'est lui qui m'a envoyé vers vous ; et c'est rendre peu de respect et montrer une trop audacieuse malveillance à la personne auguste de mon maître, que de mettre son envoyé dans les ceps.

CORNOUAILLES.

Qu'on apporte les ceps. — Comme j'ai vie et honneur, il y sera retenu jusqu'à midi.

RÉGANE.

Jusqu'à midi ? Jusqu'au soir, seigneur, et toute la nuit aussi.

KENT.

Eh quoi ! madame, si j'étais le chien de votre père, vous ne me traiteriez pas ainsi.

RÉGANE.

Mais pour son coquin, mon cher, je n'y manquerai pas.

CORNOUAILLES.

C'est tout-à-fait un drôle de l'espèce de ceux dont nous parle notre sœur. — Allons, qu'on apporte les ceps.

(On apporte des ceps.)

GLOCESTER.

Seigneur, laissez-moi conjurer votre altesse de n'en pas agir ainsi. Sa faute est grande, et le bon roi son maître saura l'en punir; mais la peine que vous voulez lui faire subir ne s'applique qu'aux petits larcins et aux délits les plus vulgaires des misérables de l'espèce la plus basse et la plus méprisée. Le roi prendrait sûrement en très-mauvaise part que vous l'eussiez assez peu considéré dans la personne de son messager pour mettre celui-ci dans les ceps.

CORNOUAILLES.

Je le prends sur moi.

RÉGANE.

Et ma sœur pourrait être encore bien plus offensée de ce qu'un de ses gentilshommes a été insulté, attaqué, parce qu'il exécutait les ordres dont elle l'a chargé. — Allons, entravez-lui les jambes. (*Au duc.*) — Venez, mon bon seigneur, allons.

(On met Kent dans les ceps.)

(Régane et Cornouailles sortent.)

GLOCESTER.

J'en suis bien fâché pour toi, mon ami : c'est la volonté du duc, et tout le monde sait qu'il ne faut pas chercher à l'adoucir ni à le retenir. Mais j'intercéderai pour toi.

KENT.

N'en faites rien, seigneur, je vous prie. J'ai veillé, j'ai beaucoup fatigué; je vais dormir quelque temps, et puis je sifflerai : la fortune d'un honnête homme

peut sortir de ses talons. Je vous souhaite le bonjour.

GLOCESTER.

Le duc est blâmable d'en agir ainsi : cela sera mal pris.

(Il sort.)

KENT.

Bon roi, tu vas, suivant le proverbe populaire, quitter la bénédiction du ciel pour la chaleur du soleil [32]. — Approche-toi, flambeau de ce globe inférieur, afin qu'à tes rayons vivifians je puisse lire cette lettre. — Les miracles n'apparaissent presque jamais qu'aux malheureux. Je le vois, c'est de Cordélia : elle a été fort heureusement instruite de ma marche mystérieuse. — Elle trouvera les moyens de faire cesser ces monstrueux désordres, et s'occupe à remédier aux pertes qui ont été faites. — Je me sens excédé de fatigues et de veilles : profitez-en, mes yeux appesantis, pour ne pas voir cette honteuse demeure. — Fortune, bonsoir ; souris encore une fois, et fais tourner ta roue.

SCÈNE III.

Une partie de la bruyère.

Entre EDGAR.

EDGAR.

Je me suis entendu proclamer, et bien heureusement le creux d'un arbre m'a dérobé à leur poursuite. Il n'y a plus un port qui me soit ouvert, pas un lieu où l'on n'ait placé des soldats, et où la plus

extraordinaire vigilance n'épie l'occasion de me saisir. Tandis que je suis libre encore, je veux trouver un moyen de me conserver. — Il me vient dans l'idée de me déguiser sous la forme la plus abjecte et la plus pauvre par où la misère, au mépris de l'homme, l'ait jamais rapproché de la brute. Je défigurerai mes traits avec de la fange, je m'envelopperai les reins d'une couverture, j'ensorcellerai mes cheveux en tampons [33], et ma nudité exposée aux regards affrontera les vents et la rage des cieux. J'ai pour exemple à me donner crédit dans la campagne ces mendians de Bedlam [34] qui, avec des hurlemens, enfoncent dans les ulcères de leurs bras nus et privés de vie des épingles, des morceaux de bois pointus, des clous et des parcelles de romarin, et par ce hideux spectacle soutenu quelquefois de blasphèmes forcenés, quelquefois de prières, extorquent les aumônes des petites fermes, des pauvres misérables villages, des bergeries, des moulins : « le pauvre Turlupin [35]! le pauvre Tom! » Encore est-ce quelque chose : en restant Edgar, je ne suis plus rien.

SCÈNE IV.

Le devant du château de Glocester.

Entrent LEAR, LE FOU, UN GENTILHOMME.

LEAR.

Il est bien étrange qu'ils soient partis de chez eux sans me renvoyer mon messager.

LE GENTILHOMME.

J'ai su que le soir qui a précédé leur départ ils n'avaient aucun projet de s'éloigner.

KENT.

Salut à mon noble maître.

LEAR.

Comment, te fais-tu un divertissement de la honte où je te vois ?

KENT.

Non, mon seigneur.

LE FOU.

Ah ah ! vois donc : il a là des jarretières d'une vilaine étoffe [36] ! On attache les chevaux par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins; les hommes, c'est par les jambes : quand un homme est trop vigoureux de ses jambes, on lui met des chausses de bois.

LEAR.

Quel est celui qui s'est assez mépris sur la place qui te convient pour te mettre ici ?

KENT.

C'est lui et elle, votre fils et votre fille.

LEAR.

Non.

KENT.

Ce sont eux.

LEAR.

Non, te dis-je.

KENT.

Je vous dis que oui.

LEAR.

Non, non, ils n'en auraient pas été capables.

KENT.

Si vraiment, ils l'ont été.

LEAR.

Par Jupiter, je jure que non.

KENT.

Par Junon, je jure que oui.

LEAR.

Ils ne l'ont pas osé, ils ne l'ont pas pu, ils n'ont pas voulu le faire. — C'est plus qu'un assassinat que de manquer au respect par un si violent outrage. — Hâte-toi de m'expliquer, mais sans précipitation, par quelle conduite tu as pu mériter ce traitement, ou comment ils ont pu te l'infliger venant de notre part.

KENT.

Seigneur, lorsqu'arrivé chez eux je leur eus remis les lettres de votre altesse, je n'étais pas encore relevé du lieu où mes genoux fléchis leur avaient témoigné mon respect, lorsqu'est arrivé en toute hâte un courrier suant, fumant, presque hors d'haleine, et qui leur a halcté les salutations de sa maîtresse Gonerille : sans s'embarrasser d'interrompre mon message, il leur a délivré des lettres qu'ils ont lues sur-le-champ; et, sur leur contenu, ils ont rassemblé toute la maison, sont promptement montés à cheval, m'ont commandé de les suivre et d'attendre qu'ils eussent loisir de me répondre : je n'ai eu d'eux que de froids regards. Ici j'ai rencontré un autre

envoyé dont l'arrivée plus agréable avait, je le voyais bien, empoisonné mon message : c'est ce même coquin qui dernièrement s'est montré si insolent envers votre altesse. Plus pourvu de courage que de raison, j'ai mis l'épée à la main. Il a alarmé toute la maison par ses lâches et bruyantes clameurs. Votre fils et votre fille ont jugé qu'une telle faute méritait la honte que vous me voyez subir.

LE FOU.

L'hiver n'est pas encore passé, si les oies sauvages volent de ce côté.

Le père qui porte des haillons
Rend ses enfans aveugles;
Mais le père qui porte la bourse
Verra ses enfans affectionnés.
La Fortune, cette insigne prostituée,
Ne tourne jamais sa clef pour le pauvre.

De tout cela tu recevras de tes filles autant de douleurs [37] que tu pourrais en compter pendant une année.

LEAR.

Oh ! comme la bile se gonfle et monte vers mon cœur ! Oh ! convulsion de la colère [38], amertume que je sens s'élever, redescends ; tes élémens sont plus bas. — Où est notre fille ?

KENT.

Ici, seigneur, dans le château du comte.

LEAR.

Ne me suivez pas, restez ici.

(Il sort.)

LE GENTILHOMME.

N'avez-vous point commis d'autre faute que celle dont vous venez de parler ?

KENT.

Aucune. Mais pourquoi le roi vient-il avec une suite si peu nombreuse ?

LE FOU.

Par exemple, si l'on t'avait mis dans les ceps pour cette question, tu l'aurais bien mérité.

KENT.

Pourquoi, fou ?

LE FOU.

Nous te mènerons à l'école de la fourmi, pour t'apprendre qu'on ne travaille pas l'hiver. — Tous ceux qui suivent la direction de leur nez sont conduits par leurs yeux, excepté les aveugles ; et il n'y a pas un nez sur vingt qui ne sente bien ce qui pue. — Quand une grande roue descend en roulant le long de la montagne, lâche prise, de peur, en la suivant, de te rompre le cou : mais quand la grande roue remonte la montagne, laisse-toi tirer après elle. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien : je voudrais que ce conseil ne fût suivi que des gredins, puisque c'est un fou qui le donne.

Ce personnage qui ne sert et ne recherche que par intérêt,
Et ne suit que pour la forme,
Pliera bagage dès qu'il commencera à pleuvoir,
Et te laissera exposé à l'orage;
Mais je demeurerai : le fou restera,
Et laissera le sage s'enfuir.

Gredin devient le fou qui s'enfuit;
Mais ce n'est pas un fou que le gredin, de pardieu [39].

KENT.

Où as-tu appris tout cela, fou ?

LE FOU.

Ce n'est pas dans les ceps, fou.

(Rentre Lear, avec Glocester.)

LEAR.

Refuser de me parler ! Ils sont malades, ils sont fatigués, ils ont voyagé rapidement toute la nuit... — Purs prétextes où je vois la révolte et l'abandon. — Rapportez-moi une meilleure réponse.

GLOCESTER.

Mon cher maître, vous connaissez le caractère violent du duc, combien il est inébranlable et obstiné dans ses propres idées.

LEAR.

Vengeance, peste, mort, confusion ! — Violent ? Qu'est-ce que c'est que cela ? — Eh quoi ? — Glocester, Glocester, je voudrais parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOCESTER.

Seigneur, je viens de les en informer.

LEAR.

Les en informer ? Me comprends-tu, homme ?

GLOCESTER.

Oui, mon bon seigneur.

LEAR.

Je voudrais parler à Cornouailles. Un père chéri

voudrait parler à sa fille ; il exige d'elle son obéissance. Sont-ils informés de cela ? — Par mon sang et ma vie ! dites à ce duc si colère..... — Mais non, pas encore ; il se pourrait qu'il fût indisposé. La maladie a toujours négligé tous les devoirs auxquels est soumise la santé : nous ne sommes plus nous-mêmes quand la nature accablée commande à l'âme de souffrir avec le corps. Je veux me calmer, et j'ai à me reprocher, dans l'impétuosité de ma volonté, d'avoir pris une indisposition et l'accès de la maladie pour une complète santé. — Malédiction sur mon état ! — Mais pourquoi est-il là ? (*Montrant Kent.*) — Une telle action me donne lieu de penser que ce départ du duc et d'elle est un subterfuge. — Délivrez-moi mon serviteur. — Va, dis au duc et à sa femme que je veux leur parler à présent, à l'heure même. — Ordonne-leur de sortir et de venir m'entendre ; ou bien je vais battre la caisse à la porte de leur chambre, jusqu'à ce qu'elle réponde : *Endormis dans la mort.*

GLOCESTER.

Je voudrais voir la bonne intelligence entre vous.

(Il sort.)

LEAR.

Oh!... las!... ô mon cœur! comme mon cœur s'élève! A bas!

LE FOU.

Il faut lui dire, noncle, comme cette bonne femme de la ville [40] aux anguilles qu'elle mettait vivantes dans la pâte; elle les frappait d'un bâton sur la tête, en criant : *A bas, polissonnes! à bas!* C'était le frère de celle-là qui, par grand amour

pour son cheval, lui mettait du beurre dans son foin.

(Entrent Cornouailles, Régane, Glocester, des domestiques.)

LEAR.

Bonjour à tous deux.

CORNOUAILLES.

Salut à votre seigneurie.

RÉGANE.

Je suis joyeuse de voir votre altesse.

(On met Kent en liberté.)

LEAR.

Je le crois, Régane, que vous l'êtes, et je sais la raison que j'ai de le croire. Si tu n'étais pas joyeuse de me voir, je feraïs divorce avec le tombeau de ta mère, où ne reposerait plus qu'une adultère. (*A Kent.*) — Ha, vous voilà libre? Nous parlerons de cela dans quelque autre moment. — Ma bien-aimée Régane, ta sœur est une indigne : elle a attaché la dureté à la dent aiguë ici, comme un vautour (*montrant son cœur*); à peine puis-je te parler. Non, tu ne pourras pas le croire, de quel caractère dépravé.... O Régane!

RÉGANE.

Je vous en prie, seigneur, modérez-vous. Je me flatte que vous êtes moins bien instruit de tout ce qu'elle vaut, qu'elle ne l'est de l'étendue de ses devoirs.

LEAR.

Comment cela?

RÉGANE.

Je ne puis penser que ma sœur eût voulu man-

quer le moins du monde à ce qu'elle vous doit : s'il est arrivé, seigneur, qu'elle ait mis un frein à la licence de vos chevaliers, c'est par de telles raisons et dans des vues si louables qu'elle ne mérite pour cela aucun reproche.

LEAR.

Ma malédiction sur elle !

RÉGANE.

Ah ! seigneur, vous êtes vieux ; la nature, en vous, touche au dernier terme de sa carrière ; vous devriez vous laisser conduire et gouverner par quelque personne prudente, qui conçût mieux votre état que vous-même. Ainsi donc, je vous prie de retourner vers ma sœur, et de lui dire que vous avez eu tort avec elle.

LEAR.

Moi, lui demander son pardon ! voyez donc comme cela donnerait bon air à une famille. (*Il se met à genoux.*) « Ma chère fille, j'avoue que je suis » vieux ; la vieillesse est inutile ; je vous demande à » genoux de vouloir bien m'accorder des vêtemens, » un lit et ma nourriture. »

RÉGANE.

Cessez, mon bon seigneur ; c'est là un badinage peu convenable. Retournez chez ma sœur.

LEAR.

Jamais, Régane. Elle m'a dépouillé de la moitié de ma suite ; elle m'a jeté de noirs regards, et de sa langue, semblable à celle du serpent, m'a blessé jusqu'au fond du cœur. Tombent sur sa tête ingrate tous

les trésors de la vengeance du ciel! Vents qui saisissez les sens, frappez de difformité ses jeunes os.

CORNOUAILLES.

Fi! fi! fi!

LEAR.

Foudres agiles, lancez pour les aveugler vos flammes dans ses yeux méprisans; empoisonnez sa beauté, vapeurs que du fond des marais a fait exhaler le puissant soleil, pour qu'ensuite descendus sur elle, elles vinssent flétrir son orgueil!

RÉGANE.

Que le ciel soit béni! vous m'en souhaiterez autant quand vos accès vous prendront.

LEAR.

Non, Régane, jamais tu n'auras ma malédiction : ton cœur palpitant de tendresse ne t'abandonnera jamais à la dureté; ses yeux sont farouches; mais les tiens raniment et ne brûlent pas. Il n'est pas en toi de me plaindre mes plaisirs, de diminuer ma suite, de contester avec moi d'un ton de pétulance, de mutiler ma grandeur, et enfin d'opposer des verroux à mon entrée. Tu connais mieux les devoirs de la nature, les obligations des enfans, les règles de la courtoisie, les droits de la reconnaissance : tu n'as pas oublié la moitié de mon royaume que je t'ai donnée.

RÉGANE.

Mon bon seigneur, au fait.

(On entend une trompette derrière le théâtre.)

LEAR.

Qui a mis mon serviteur dans les ceps?

(Entre Oswald.)

CORNOUAILLES.

Quelle est cette trompette?

RÉGANE.

Je la reconnais, c'est celle de ma sœur. Sa lettre m'apprenait en effet qu'elle serait bientôt ici. — Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR, regardant l'intendant.

Voilà un esclave qui se revêt à peu de frais d'un orgueil fondé sur la fragile faveur de sa maîtresse. — Hors d'ici, valet, loin de ma présence.

CORNOUAILLES.

Que prétend votre seigneurie?

LEAR.

Qui a mis mon serviteur dans les ceps? Régane, je me flatte que tu n'en as rien su. (*Entre Gonerille.*) — Qui vient ici? — O cieux! si vous aimez les vieillards, si votre douce autorité recommande l'obéissance, si vous-mêmes vous êtes vieux, que ceci devienne votre cause; faites descendre vos pouvoirs sur la terre, et prenez mon parti. (*A Gonerille.*) — Tu n'as pas honte de jeter les yeux sur cette barbe? — O Régane! lui prendras-tu la main?

GONERILLE.

Eh! pourquoi ne prendrait-elle pas ma main, seigneur? N'est pas offense tout ce que l'indiscrétion tourne de cette manière, tout ce que le radotage peut nommer ainsi.

LEAR.

O mes flancs, comme vous vous laissez gonfler!

Pourquoi ne rompez-vous pas ? — Comment se fait-il qu'on ait mis un de mes gens dans les ceps ?

CORNOUAILLES.

C'est moi, seigneur, qui l'y ai fait mettre. Ses sottises ne méritaient pas à beaucoup près tant d'honneur.

LEAR.

C'est vous, vous qui l'avez fait ?

RÉGANE.

Je vous en prie, mon père, puisque vous n'êtes pas le plus fort, prenez-en votre parti. — Si, jusqu'à ce que votre mois soit expiré, vous voulez retourner chez ma sœur et demeurer avec elle, en congédiant la moitié de vos gens, venez ensuite chez moi : je n'y suis point à présent, et n'ai pas fait les préparatifs nécessaires pour vous recevoir.

LEAR.

Retourner chez elle, et cinquante de mes chevaliers congédiés ! Non, que plutôt j'abjure les toits, et m'expose de préférence à guerroyer contre la haine des vents ; que je devienne le compagnon du loup et de la chouette ! — Poignantes étreintes de la nécessité ! — Retourner chez elle ! Quoi ! ce bouillant roi de France, qui a pris sans dot notre plus jeune fille, on obtiendrait aussitôt de moi d'aller à genoux devant son trône, solliciter la pension et l'humble état d'un de ses écuyers. Retourner chez elle ! Que ne me persuades-tu plutôt d'être l'esclave, la bête de somme (*montrant Oswald*) de ce valet détesté.

GONERILLE.

A votre choix, seigneur....

LEAR.

Je t'en prie, ma fille, ne me fais pas devenir fou. Je ne veux te causer aucun embarras, mon enfant. Adieu, nous ne nous rencontrerons plus, nous ne nous reverrons plus. Mais cependant tu es ma chair, mon sang, ma fille; ou plutôt tu es une maladie engendrée dans ma chair, et qu'il faut de nécessité que j'appelle mienne; tu es un abcès, un ulcère douloureux, une tumeur enflammée, produit de la corruption de mon sang. — Mais je ne veux pas te faire de reproches : que la honte tombe sur toi quand il lui plaira; je ne l'appelle pas. Je n'invoque pas les coups de celui qui porte le tonnerre; je ne fais point de rapports contre toi à Jupiter, notre juge suprême. Corrige-toi quand tu le pourras, deviens meilleure à ton loisir; je puis prendre patience : je puis rester chez Régane, moi et mes cent chevaliers.

RÉGANE.

Non, il n'en peut être tout-à-fait ainsi, seigneur. Je ne vous attendais pas encore, et je n'ai rien préparé pour vous recevoir comme il convient. Prêtez l'oreille aux propositions de ma sœur. Ceux dont la raison est capable de modérer votre passion doivent prendre leur parti de songer que vous êtes vieux, et qu'ainsi.... Mais ma sœur sait bien ce qu'elle fait.

LEAR.

Est-ce donc là parler comme il convient?

RÉGANE.

J'ose le soutenir, seigneur. Quoi ! cinquante chevaliers, n'est-ce pas assez? Qu'avez-vous besoin d'un plus grand nombre, ou même d'en avoir autant, s'il est vrai que l'embarras, le danger, tout parle contre une suite si nombreuse ? Comment, dans une seule et même maison, tant de personnes soumises à deux maîtres peuvent-elles vivre en bonne intelligence ? Cela est bien difficile, cela est impossible.

GONERILLE.

Eh quoi ! seigneur, ne pourriez-vous pas être servi par ceux qui portent le titre de ses serviteurs ou par les miens ?

RÉGANE.

Eh ! pourquoi pas, seigneur ? S'il leur arrivait de se relâcher à votre égard, nous saurions y mettre ordre. Si vous voulez venir chez moi, car dans l'autre parti je commence à entrevoir un danger, je vous prie de n'en amener que vingt-cinq : je n'ai point de place ni de soins à donner à un plus grand nombre.

LEAR.

Je vous ai tout donné.

RÉGANE.

Et vous l'avez donné à temps.

LEAR.

Je vous ai fait mes gardiennes, mes dépositaires, mais en me réservant un nombre fixe d'officiers pour ma suite. — Quoi ! je n'en pourrais amener chez

vous que vingt-cinq? Régane, est-ce vous qui l'avez dit?

RÉGANE.

Et qui le répète, seigneur : pas un de plus chez moi.

LEAR.

D'indignes créatures se présentent encore à nous sous un aspect favorable, s'il s'en trouve de plus indignes qu'elles : c'est avoir quelque titre aux éloges que de n'être pas ce qu'il y a de pis. (*à Gonerille.*) — J'irai chez toi. Tes cinquante sont le double de ses vingt-cinq : tu as le double de sa tendresse.

GONERILLE.

Écoutez-moi, mon seigneur : qu'avez-vous besoin de vingt-cinq personnes, de dix, de cinq, pour vous accompagner dans une maison où deux fois autant ont ordre de vous servir?

RÉGANE.

Qu'avez-vous même besoin d'une seule?

LEAR.

Ne calcule pas le besoin : le plus vil mendiant a du superflu dans ses plus misérables jouissances. N'accorder à la nature que ce que la nature demande pour ses besoins, c'est mettre la vie de l'homme à aussi bas prix que celle des bêtes. Tu es une grande dame. Eh quoi! si la magnificence consistait seulement à se tenir chaudement, la nature a-t-elle besoin de ces vêtemens magnifiques que tu portes, et qui peuvent à peine te tenir chaud? Mais quant aux vrais besoins..... — Ciel! donne-moi pa-

tience ; c'est de patience que j'ai besoin. Vous me voyez ici, ô dieux ! moi pauvre vieillard, aussi comblé de douleurs que d'années, misérable par tous les deux ! Si c'est vous qui excitez le cœur de ces filles contre leur père, ne me réduisez pas à cette imbécillité de le supporter tranquillement ; touchez-moi d'une noble colère. Oh ! ne souffrez pas que des pleurs, armes d'une femme, souillent mon visage d'homme ! — Non, sorcières dénaturées, je tirerai de vous de telles vengeances, que le monde entier saura.... Je ferai de telles choses.... Ce que ce sera, je ne le sais pas encore ; mais ce sera l'épouvante de la terre. — Vous croyez que je pleurerai ; non, je ne pleurerai pas. J'ai bien pleinement de quoi pleurer ; mais ce cœur éclatera par cent mille ouvertures avant que je pleure. — O fou, je perdrai la raison.

(Sortent Lear, Glocester, Kent et le fou.)

CORNOUAILLES.

Retirons-nous ; il va faire de l'orage.

(On entend dans le lointain le bruit de l'orage.)

RÉGANE.

Cette maison est petite ; le vieillard et sa suite ne peuvent s'y loger commodément.

GONERILLE.

A lui la faute ; il a quitté de lui-même le lieu où il pouvait être tranquille : il faut qu'il porte la peine de sa folie.

RÉGANE.

Pour lui personnellement, je le recevrai avec plaisir ; mais pas un de sa suite avec lui.

GONERILLE.

C'est aussi mon intention. — Mais où est le lord de Glocester ?

CORNOUAILLES.

Il a suivi le vieillard. — Mais le voilà qui revient.

(Glocester rentre.)

GLOCESTER.

Le roi est dans une violente fureur.

CORNOUAILLES.

Où va-t-il ?

GLOCESTER.

Il ordonne qu'on monte àcheval, mais j'ignore où il a dessein d'aller.

CORNOUAILLES.

Le mieux est de le laisser suivre son caprice; il se conduira lui-même.

GONERILLE.

Milord, ne le pressez nullement de rester.

GLOCESTER.

Hélas! la nuit approche; des tourbillons d'un vent froid bouleversent les airs; à peine d'ici à plusieurs milles se trouve-t-il un seul buisson.

RÉGANE.

Oh! seigneur, il faut bien que les hommes opiniâtres reçoivent quelques leçons des maux qu'ils se sont attirés à eux-mêmes. Fermez vos portes. Il a avec lui une suite de gens déterminés à tout : facile à tromper comme il l'est, la sagesse nous ordonne de redouter ce qu'ils pourraient obtenir de sa colère.

CORNOUAILLES.

Fermez vos portes, milord. — Il fera mauvais temps cette nuit; ma chère Régane est de bon conseil : mettons-nous à l'abri de l'orage.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une bruyère. — On entend le bruit d'un orage accompagné de tonnerre et d'éclairs.

KENT et UN GENTILHOMME DE LEAR entrent par différens côtés.

KENT.

Qui peut être ici malgré le mauvais temps?

LE GENTILHOMME.

Un homme dont l'âme est, comme le temps, pleine d'agitation.

KENT.

Ah! je vous reconnais. Où est le roi?

LE GENTILHOMME.

Luttant contre les élémens irrités, conjurant les vents de précipiter la terre dans les flots, ou de soulever les vagues gonflées au-dessus de leurs rivages, afin que les choses changent ou s'anéantissent. Il arrache ses cheveux blancs que les tourbillons impétueux, dans leur aveugle rage, saisissent et font aussitôt disparaître. De toutes les forces de cet

étroit univers renfermé en lui-même, il insulte aux vents et à la pluie qui se combattent dans tous les sens. Dans cette nuit horrible où l'ourse même, épuisée de lait par ses petits, demeure dans sa taverne; où le lion et le loup, dont la faim déchire les entrailles, ont soin de tenir leur fourrure à sec, il court tête nue, et appelle toutes les chances de la destruction.

KENT.

Mais qui est avec lui?

LE GENTILHOMME.

Personne que son fou, qui tâche, par des bouffonneries, de distraire son cœur navré d'injures.

KENT.

Je vous connais, monsieur, et, sur la foi de mon discernement, j'ose vous confier une affaire d'un bien cher intérêt. Il y a de la mésintelligence entre les ducs d'Albanie et de Cornouailles, quoiqu'elle se cache encore sous le voile d'une dissimulation réciproque : ils ont (et qui n'en a pas parmi ceux que la supériorité de leur étoile a placés sur le trône et dans la grandeur?) ils ont des serviteurs non moins dissimulés qui, espions de la France, lui font comme un miroir intelligent de notre situation, soit qu'ils l'aient reconnue dans les gestes d'humeur des ducs ou dans leurs voyages précipités, soit dans la dureté avec laquelle ils se sont gouvernés à l'égard du vieux roi, ou dans quelques causes plus graves encore dont ces choses ne sont peut-être que le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une armée envoyée par la France va entrer dans ce royau-

me divisé. Déjà les ennemis, profitant sagement de notre négligence, se sont assuré un accès secret dans quelques-uns de nos meilleurs ports, et sont sur le point de déployer ouvertement leurs bannières. — Voici maintenant ce que j'ai à vous dire : Si j'ai pu vous inspirer assez de confiance, rendez-vous en toute hâte à Douvres ; vous y trouverez une personne qui recevra avec reconnaissance le récit fidèle que vous lui ferez, et des chagrins désespérans qu'a eus à souffrir le roi. Je suis un gentilhomme de bonne race et bien élevé ; et c'est parce que je vous connais et me fie à vous que je vous propose cette mission.

LE GENTILHOMME.

Nous en reparlerons.

KENT.

Non, c'est assez de paroles. Afin que vous ne puissiez plus douter que je ne vaille beaucoup mieux que mon apparence, ouvrez cette bourse et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélia, et soyez certain que vous la verrez, montrez-lui cet anneau; vous saurez d'elle quel est celui que vous avez trouvé pour compagnon, et que vous ne connaissez pas encore. — Infâme tempête ! je vais chercher le roi.

LE GENTILHOMME.

Donnez-moi votre main. N'avez-vous plus rien à me dire ?

KENT.

Peu de mots, mais au fait plus importans que tout le reste : veuillez bien prendre ce chemin, je

vais suivre celui-ci. Le premier de nous deux qui trouvera le roi en avertira l'autre par un cri.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La tempête redouble.

LEAR, LE FOU.

LEAR.

Soufflez, vents, jusqu'à ce que vos joues en crèvent. Ouragans, cataractes, versez vos torrens jusqu'à ce que vous ayez couvert nos clochers, noyé leurs coqs. Feux sulfureux, exécuteurs de la pensée, bruyans avant-coureurs de la foudre qui éclate et brise les chênes, venez roussir mes cheveux blancs. Et toi, tonnerre, qui ébranles tout, écrase le globe du monde, brise tous les moules de la nature, disperse d'un seul coup tous les germes qui produisent l'homme ingrat.

LE FOU.

O noncle, de l'eau bénite de cour dans une maison bien sèche, vaut mieux que cette eau de pluie quand on est dehors. Bon noncle, rentrons et implorons la bonne volonté de tes filles. Voilà une nuit qui n'a pitié ni du fou, ni du sage.

LEAR.

Gronde tant que tes entrailles y pourront suffire. Feux, lancez-vous; pluie, précipite-toi : la pluie, le vent, le tonnerre, les feux, ne sont point mes filles;

élémens, je ne vous accuse point d'ingratitude; je ne vous ai point donné un royaume, je ne vous ai point appelés mes enfans; vous ne me devez point de soumission : accablez-moi donc à votre horrible plaisir : me voici votre esclave, un pauvre et faible vieillard infirme, méprisé. Mais non, je vous traiterai de lâches ministres, vous dont les armées sont venues des hauts lieux de leur naissance s'unir à deux filles détestables, contre une tête aussi vieille et aussi blanche que la mienne. — Oh! oh! cela est odieux!

LE FOU.

Celui qui a une maison pour y mettre sa tête [41] a une tête bien garnie.

Celui qui veut avoir une femme
Avant que sa tête ait une maison,
Perdra et tête et tout :
Ainsi se sont mariés beaucoup de mendians.
Celui qui fait pour son orteil
Ce qu'il devrait faire pour son cœur,
Criera bientôt misère des cors aux pieds
Et changera son sommeil en veilles.

Car il n'y a jamais eu une belle femme qui n'ait fait la grimace à son mari dans la glace.

(Entre Kent.)

LEAR, au fou.

Non, je veux être un modèle de toute patience; je ne dirai plus rien.

KENT.

Qui est là ?

LE FOU.

Une seigneurie et un malotru [42], c'est-à-dire, un sage et un fou.

KENT.

Hélas ! seigneur, vous voilà donc ! Rien de ce qui aime la nuit n'aime de pareilles nuits. Les cieux en colère ont effrayé jusqu'aux hôtes errans des ténèbres, et les forcent à se tenir dans leurs cavernes. Depuis que je suis au monde, je ne me souviens pas d'avoir vu de tels épanchemens de feux, d'avoir entendu d'aussi effroyables éclats de tonnerre, de telles plaintes, de tels mugissemens du vent et de la pluie. La nature de l'homme n'en saurait supporter ni les souffrances ni les terreurs.

LEAR.

Que les dieux puissans qui promènent au-dessus de nos têtes cet épouvantable tumulte, distinguent en ce moment leurs ennemis ! Tremble, toi, misérable qui renfermes dans ton sein des crimes ignorés et échappés à la verge de la justice ; cache-toi, main sanglante ; et toi, parjure ; et toi, hypocrite, qui du masque de la vertu as couvert un inceste. Brise-toi dans les secousses de la peur, scélérat qui en secret, et sous d'honorables semblans, as dressé des piéges à la vie de l'homme. Forfaits soigneusement enveloppés, déchirez le voile qui vous cache : ces voix terribles vous appellent ; demandez grâce. — Moi, je suis un homme à qui l'on a fait plus de mal qu'il n'en a fait.

KENT.

Hélas ! tête nue? Mon bon maître, tout près d'ici est une hutte; elle vous prêtera contre la tempête la faveur de quelque abri. Allez vous y reposer, tandis que moi je vais retourner à cette dure maison, plus

dure que la pierre de ses murailles, et qui tout à l'heure, quand je vous ai demandé, m'a refusé l'entrée; et je forcerai la main à son avare hospitalité.

(Il sort.)

LEAR.

Ma raison commence à revenir. — Viens, mon enfant; comment te trouves-tu, mon enfant? Tu as froid; j'ai froid aussi. Où est cette paille, mon ami? Que la nécessité est étrangement habile à nous rendre précieuses les choses les plus viles! — Montrez-moi votre hutte. — Pauvre fou, pauvre garçon, j'ai encore dans mon cœur une place où je puis m'affliger pour toi.

LE FOU.

Celui qui possède la plus mince portion de sens
Doit recevoir en chantant le vent et la pluie,
Et se contenter de la situation de sa fortune;
Car la pluie tombe tous les jours.

LEAR.

Oui, tu as raison, mon bon garçon. Allons, conduisez-nous à cette hutte.

LE FOU.

Voilà une honnête nuit pour enrhumer une courtisane. Il faut qu'avant de m'en aller je fasse une prédiction.

Quand les prêtres auront plus de paroles que de science;
Quand les brasseurs gâteront leur bière avec de l'eau,
Quand les nobles donneront des idées à leurs tailleurs;
Quand les hérétiques ne seront plus brûlés, mais bien ceux qui suivent les filles;
Quand tous les procès seront bien jugés;
Qu'il n'y aura pas d'écuyers endettés,

Ni de chevaliers pauvres;
Quand les langues ne répandront plus la médisance;
Que les coupeurs de bourses ne chercheront plus la foule;
Que les usuriers compteront leur or en plein champ;
Que les entremetteurs et les prostituées bâtiront des églises;
Alors le royaume d'Albion
Tombera en grande confusion.
Le temps doit venir, pour ceux qui vivront alors,
Où l'usage sera de marcher sur ses pieds.

Merlin doit faire un jour cette prédiction, car je vis avant lui.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Un appartement dans le château de Glocester.

Entrent GLOCESTER, EDMOND.

GLOCESTER.

Dieu me pardonne, Edmond, cette conduite dénaturée me déplaît. Quand je leur ai demandé la permission d'avoir pitié de lui, ils m'ont interdit l'usage de ma propre maison; ils m'ont défendu, sous peine de leur éternel ressentiment, de leur parler de lui, de solliciter pour lui, et de le soulager en rien.

EDMOND.

Conduite sauvage et dénaturée!

GLOCESTER.

Allez, ne dites rien : il y a une mésintelligence entre les deux ducs; il y a pis encore. J'ai reçu cette nuit une lettre.... Il serait dangereux seulement

d'en parler... Je l'ai renfermée dans mon cabinet. Le roi va être vengé des injures qu'il souffre en ce moment. Déjà une armée est en partie débarquée. Il faut nous attacher au parti du roi. Je vais le chercher et le consoler en secret. Vous, allez entretenir le duc, pour qu'il ne s'aperçoive pas de mes charitables soins. S'il me demande, dites-lui que je suis malade et que j'ai été me coucher. — Quand j'en devrais mourir, et l'on ne m'a pas menacé de moins que cela, il faut que je secoure le roi mon vieux maître. — Il va arriver quelque chose d'extraordinaire, Edmond; je vous en prie, soyez circonspect.

(Il sort.)

EDMOND.

Le duc va être instruit à l'heure même de cette courtoisie à ses ordres, et de cette lettre aussi. Ce sera, ce me semble, assez bien mériter de lui, et j'y dois gagner tout ce que va perdre mon père; oui, tout, sans exception : les jeunes gens s'élèvent quand les vieux s'en vont.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Une partie de la bruyère où l'on voit une hutte. — L'orage continue.

Entrent LÉAR, KENT, LE FOU.

KENT.

Voici l'endroit, mon seigneur. Mon bon seigneur, entrez : une nuit si rigoureuse passée en plein air est quelque chose de trop rude pour les forces de la nature.

LEAR.

Laisse-moi tranquille.

KENT.

Mon bon maître, entrez.

LEAR.

Veux-tu briser mon cœur ?

KENT.

Je briserais plutôt le mien. Mon bon seigneur, entrez.

LEAR.

Tu crois que c'est grand'chose que cette tempête mutinée qui nous pénètre jusqu'aux os. C'est beaucoup pour toi ; mais là où s'est fixée une plus grande douleur, une moindre se fait à peine sentir. Tu chercherais à éviter un ours ; mais si ta fuite te conduisait vers la mer en furie, tu reviendrais affronter l'ours en face. Quand l'âme est libre, le corps est délicat ; mais la tempête qui agite mon âme ne laisse à mes sens aucune autre impression que celles qui se combattent au dedans de moi. — L'ingratitude de nos enfans !.... n'est-ce pas comme si ma bouche déchirait ma main pour lui avoir porté la nourriture ? Mais je punirai bientôt. — Non, je ne veux plus pleurer. — Dans une telle nuit, me mettre à la porte ! — Verse tes torrens, je les supporterai. — Dans une telle nuit ! — O Régane ! Gonerille ! votre vieux et tendre père, dont le cœur sans méfiance vous a tout donné ! — Oh ! c'est là le point qui touche à la folie ; évitons-le, n'en parlons plus.

KENT.

Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR.

Je te prie, entre toi-même ; et cherche à te mettre un peu plus à l'aise. Cette tempête ne me laisse pas le temps de m'arrêter sur des choses qui me feraient bien plus de mal. — Cependant je vais entrer. (*Au fou.*) — Va, mon enfant, entre le premier. — Indigence sans asile ! — Allons, entre donc. Je vais prier, et je dormirai après. (*Le fou entre.*) — Pauvres misérables privés de tout, quelque part que vous soyez à endurer les coups redoublés de cet orage impitoyable, comment vos têtes sans abri, vos flancs vides de nourriture, votre misère sous ses haillons ouverts de toutes parts, se défendront-ils contre des temps aussi cruels ? Ah ! je n'ai pas pris assez de soin de vous. Orgueil somptueux, viens essayer de ce remède ; expose-toi à sentir ce que sentent les malheureux, afin d'apprendre à leur rejeter tout son superflu, et à nous montrer les cieux plus justes.

EDGAR, derrière le théâtre.

Une brasse et demie, une brasse et demie ! Le pauvre Tom !

LE FOU, sortant de la hutte avec précipitation.

N'entrez pas, noncle ; il y a là un esprit. Au secours ! au secours !

KENT.

Donne-moi ta main. Qui est là ?

LE FOU.

Un esprit, un esprit : il dit qu'il s'appelle le pauvre Tom.

KENT.

Qui es-tu, toi qui demeures là grommelant dans la paille ? Sors.

(Entre Edgar dans le costume d'un fou.)

EDGAR.

Va-t'en ; le malin esprit me suit. A travers les buissons épineux souffle la bise piquante. Hom ! va à ton lit tout froid, et réchauffe-toi.

LEAR.

As-tu donné tout à tes filles ? en es-tu réduit là ?

EDGAR.

Qui donne quelque chose au pauvre Tom, que le malin esprit a promené à travers les feux et les flammes, à travers les gués et les gouffres, sur les marais et les étangs ? Il a mis des couteaux sous son oreiller, des cordes sur son banc, et de la mort aux rats près de sa soupe. Il l'a rendu vain de cœur, lui faisant monter un cheval bai qui trottait sur des ponts de quatre pouces de large, et poursuivre son ombre qu'il prenait pour un traître. — Dieu te conserve tes cinq sens. — Tom a froid ; oh ! oh ! oh ! oh ! euh ! euh ! — Que le ciel te préserve des ouragans, des astres malfaisans et des rhumatismes. — Faites quelque charité au pauvre Tom que tourmente le malin esprit. Oh ! si je pouvais le tenir ici, et là, — et là, — et encore là, — et puis encore là !

(La tempête continue.)

LEAR.

Quoi ! ses filles l'ont-elles réduit à cette extrémité ? — N'as-tu pu rien garder ? leur as-tu donné tout ?

LE FOU.

Non, il s'est réservé une couverture ; autrement il serait fort embarrassant à regarder.

LEAR.

Puissent tous les fléaux que dans les airs flottans une fatale destinée tient suspendus sur les crimes des hommes, se précipiter aujourd'hui sur tes filles !

KENT.

Il n'avait pas de filles, seigneur.

LEAR.

Par la mort ! traître ! rien dans le monde que des filles ingrates ne pouvait réduire la nature à ce point de dégradation. Est-ce donc la coutume aujourd'hui que les pères reniés de leurs enfans ne trouvent pas de pitié dans leur propre sang ? — Juste châtiment ! c'est de ce sang que sont sorties ces filles de pélican.

EDGAR.

(43) Pillicock était sur la montagne de Pillicock. Holà ! holà ! hoé ! hoé !

LE FOU.

Cette froide nuit fera de nous tous des fous et des frénétiques.

EDGAR.

Garde-toi du malin esprit ; obéis à tes parens ; garde loyalement ta foi ; ne jure point ; ne commets

point le péché avec celle qui a promis à un autre homme la fidélité d'épouse; ne donne point de vaine parure à ta bien-aimée. — Tom a froid.

LEAR.

Qui étais-tu?

EDGAR.

Un homme de service, vain de cœur et d'esprit : je frisais mes cheveux, je portais des gants à mon chapeau [44]; je servais les ardeurs de ma maîtresse, et commettais avec elle l'acte de ténèbres. — Je proférais autant de sermens que de mots, et je me parjurais à la face débonnaire du ciel. J'étais un homme qui s'endormait dans des projets de volupté, et se réveillait pour les exécuter. J'aimais passionnément le vin, les dés avec ardeur; et quant aux femmes, je surpassais le Turc en nombreuses maîtresses : faux de cœur, l'oreille crédule, la main sanguinaire, pourceau pour la paresse, renard au larcin, loup en voracité, un chien dans ma rage, un lion pour saisir ma proie. Ne permets pas que le bruit d'un soulier ou le frémissement de la soie livre ton cœur à la femme. Tiens ton pied éloigné des mauvais lieux, ta main des collerettes [45], ta plume des livres des prêteurs, et méfie-toi du malin esprit. — Mais toujours à travers l'aubépine souffle la bise aiguë. Elle fait *mun.... zuum....* Ah! non, nenni, dauphin, mon garçon, mon garçon, cesse, laisse-le passer [46].

(L'orage continue.)

LEAR.

Tu serais mieux dans ta fosse qu'ici tes membres nus en butte à toutes ces violences du ciel. L'homme est-il donc si peu de chose que cela? Considérons-le

bien. — Tu ne dois point de soie aux vers, de peaux aux bêtes sauvages, de parfums à la civette. — Ha! trois de nous ici sont déguisés; toi, tu es la chose comme elle est. L'homme réduit à lui-même n'est autre chose qu'un pauvre animal nu, fourchu comme toi. — Loin de moi, apparences empruntées; allons, défaites-vous.

(Il arrache ses habits.)

LE FOU.

Noncle, je te prie, calme-toi; c'est une mauvaise nuit pour y nager. Maintenant un peu de feu dans une plaine sauvage ressemblerait bien au cœur d'un vieux débauché; une légère étincelle, et le reste du corps glacé. — Regardez, regardez; voici un feu follet qui s'approche.

EDGAR.

Oh! c'est le malin esprit Flibbertigibbet; il commence sa course à l'heure du couvre-feu, et rôde jusqu'au premier chant du coq : c'est de lui que viennent la taie et la cataracte; il fait loucher les yeux et donne le bec de lièvre; il jette la nielle sur le froment et endommage le pauvre enfant de la terre.

Saint Withold parcourut trois fois la plage :
Il rencontra le cauchemar et ses neuf lutins;
Il lui ordonna de rentrer en terre,
Et lui en fit jurer sa foi.
Et décampe, sorcière, décampe.

KENT.

Comment se trouve votre seigneurie?

(Entre Glocester avec un flambeau.)

LEAR.

Quel est cet homme?

KENT.

Qui est-là? que cherchez-vous?

GLOCESTER.

Qui êtes-vous? vos noms?

EDGAR.

Le pauvre Tom, qui mange la grenouille nageuse, le crapaud, le têtard, le lézard de murailles et le lézard d'eau. Quand le malin esprit fait rage, il mange la bouse de vache en guise de salade; il avale le vieux rat et le chien jeté dans le fossé; il boit le manteau verdâtre des eaux stagnantes; il est chassé à coups de fouet de village en village; il est mis dans les ceps, puni, emprisonné; lui qui a eu jadis trois habits sur son dos, six chemises à son corps, un cheval entre ses jambes et une épée à son côté.

Mais les souris et les rats, et tout ce menu gibier,
Ont été la nourriture de Tom depuis sept longues années.

Prenez garde à celui qui est auprès de moi. — Paix, Smolkin; paix, démon.

GLOCESTER.

Quoi! votre seigneurie n'a pas meilleure compagnie?

EDGAR.

Le prince des ténèbres est gentilhomme : on l'appelle Modo et Mahu.

GLOCESTER.

Seigneur, notre chair et notre sang se sont tellement pervertis, qu'ils prennent en haine ceux qui les ont engendrés.

EDGAR.

Pauvre Tom a froid.

GLOCESTER.

Venez avec moi; mon devoir ne peut me permettre d'obéir en tout aux ordres cruels de vos filles. Quoiqu'elles m'aient enjoint de fermer les portes de ma maison, et de vous laisser à la merci de cette cruelle nuit, je me suis pourtant hasardé à venir vous chercher, pour vous conduire dans un lieu où vous trouverez du feu et des alimens.

LEAR.

Laissez-moi m'entretenir avec ce philosophe. — Quelle est la cause du tonnerre?

KENT.

Mon bon maître, acceptez son offre, rendez-vous dans cette maison.

LEAR.

J'ai un mot à dire à ce savant Thébain. — Quelle est votre étude?

EDGAR.

D'échapper au malin esprit et de tuer la vermine.

LEAR.

Laissez-moi vous dire un mot à part.

KENT, à Glocester.

Pressez-le encore de marcher, milord; sa raison commence à se troubler.

GLOCESTER.

Peux-tu le blâmer ? ses filles veulent sa mort. — Ah ! ce brave Kent, il l'avait bien prédit qu'il en serait ainsi. Pauvre banni ! Tu dis que le roi devient fou. Ami, je te dirai que je suis presque fou moi-même. J'avais un fils que j'ai proscrit de mon sang : dernièrement, tout dernièrement il a cherché à m'assassiner. Je l'aimais, mon ami : jamais un père n'aima plus chèrement son fils. Pour te dire la vérité, le chagrin a affaibli ma raison. — Quelle nuit ! (*A Lear.*) — Je conjure votre seigneurie.

LEAR.

Oh ! je vous demande pardon. — Noble philosophe, je dénie votre compagnie.

EDGAR.

Tom a froid.

GLOCESTER, à Edgar.

Va, l'ami. A ta hutte ; va t'y réchauffer.

LEAR.

Allons, entrons-y tous.

KENT.

C'est par-ici, seigneur.

LEAR.

Avec lui : je veux toujours avoir mon philosophe auprès de moi.

KENT.

Mon bon seigneur, flattez sa fantaisie ; laissez prendre cet homme avec lui.

GLOCESTER.

Emmenez-le.

KENT, à Edgar.

Allons, l'ami, viens avec nous.

LEAR.

Venez, bon Athénien.

GLOCESTER.

Silence! silence! chut!

EDGAR.

Le jeune chevalier Roland vint à la tour ténébreuse;
Il retenait ses paroles.—Fi! pouah! quelle vapeur!
Je sens ici le sang d'un Breton.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Un appartement du château de Glocester.

Entrent CORNOUAILLES, EDMOND.

CORNOUAILLES.

Je serai vengé avant de quitter sa maison.

EDMOND.

Mais, seigneur, je pourrai être blâmé d'avoir ainsi fait céder la nature à la fidélité : il y a quelque chose en moi qui s'effraie de cette pensée.

CORNOUAILLES.

Je vois maintenant que ce n'était pas uniquement le mauvais naturel de votre frère qui le portait à en vouloir à la vie de son père, mais que les vices de celui-ci ont provoqué la condamnable méchanceté de l'autre.

EDMOND.

Que ma destinée est cruelle, qu'il faille me repentir d'être juste ! — Oui, voici la lettre dont il m'a parlé, et qui prouve ses intelligences dans le parti qui sert les intérêts de la France. Oh ! cieux ! s'il avait été possible que cette trahison n'existât pas ou ne fût pas découverte par moi !

CORNOUAILLES.

Suivez-moi chez la duchesse.

EDMOND.

Si le contenu de cette lettre est véritable, vous avez de grandes affaires devant les mains.

CORNOUAILLES.

Faux ou vrai, il t'a fait comte de Glocester. Découvre où peut être ton père, afin que je n'aie qu'à le faire prendre.

EDMOND, à part.

Si je le trouve assistant le roi, cette circonstance augmentera encore les soupçons. (*Haut.*) — Je continuerai de vous être fidèle, quoique j'aie un rude combat à soutenir entre vous et la nature.

CORNOUAILLES.

Va, je mets toute ma confiance en toi, et mon affection te rendra un meilleur père.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Une chambre dans une ferme joignant au château.

Entrent GLOCESTER, LEAR, KENT, LE FOU et EDGAR.

GLOCESTER.

Il fait meilleur ici qu'en plein air : sachez-m'en quelque gré. Je vais vous fournir autant que je pourrai les moyens de rendre ceci plus commode. Je ne vous quitte pas pour long-temps.

KENT.

Toutes les puissances de la raison ont cédé en lui à la violence du chagrin. — Que le ciel récompense votre bonté.

(Glocester sort.)

EDGAR.

Frateretto m'appelle : il me dit que Néron joue du triangle dans le lac de ténèbres (47). Priez, innocens, et gardez-vous du malin esprit.

LE FOU.

Noncle, dis-moi, je t'en prie, un fou est-il noble ou roturier?

LEAR.

C'est un roi, c'est un roi.

LE FOU.

Non, c'est un roturier qui a pour fils un gentilhomme; car c'est un fou que le roturier qui consent à voir devant lui son fils gentilhomme.

LEAR.

Il m'en faut faire venir mille avec des broches rougies au feu qui siffleront dans leur chair.

EDGAR.

Le malin esprit me mord dans le dos.

LE FOU.

Il est fou celui qui se fie à la douceur d'un loup apprivoisé, à la santé d'un cheval, à l'amitié d'un jeune homme et au serment d'une prostituée.

LEAR.

Cela sera; je vais les ajourner à l'instant. (*A Edgar.*) — Viens, assieds-toi là, très-savant justicier. (*Au fou.*) — Et toi, homme de sapience, assieds-toi là. — Hé bien, traîtresses....

EDGAR.

Voyez comme il reste là, comme il fixe ses yeux ardens.... Désires-tu des spectateurs à ton procès, madame?...

Viens à moi sur la rivière, Bessy.

LE FOU.

Elle a une fente à son bateau,
Et ne veut pas dire
Pourquoi elle n'ose venir à toi.

EDGAR.

Le malin esprit poursuit le pauvre Tom avec la voix d'un rossignol. Hopdance crie dans le ventre de Tom pour avoir deux harengs blancs. Cesse de croasser, ange noir; je n'ai rien à manger pour toi.

KENT, à Lear.

Eh bien, comment vous trouvez-vous, seigneur? Ne demeurez pas ainsi dans la stupeur. Voulez-vous vous coucher et reposer sur ces coussins?

LEAR.

Voyons auparavant leur procès. — Qu'on amène les témoins. (*A Edgar.*) — Toi, juge en robe, prends ta place; et toi qui es accouplé avec lui au joug de l'équité prends siége à ses côtés. (*A Kent.*) — Vous êtes du tribunal; asseyez-vous aussi.

EDGAR.

Procédons avec justice.

Dors-tu ou veilles-tu, gentille pastourelle.
Tes brebis sont dans le blé.
Un souffle seulement de ta petite bouche,
Et tes brebis sont préservées de mal.

Pouff! le chat est gris!

LEAR.

Citez d'abord celle-ci; c'est Gonerille. J'affirme ici par serment, devant cette honorable assemblée, qu'elle a chassé à coups de pied le pauvre roi son père.

LE FOU.

Avancez, maîtresse; votre nom est-il Gonerille?

LEAR.

Elle ne peut pas le désavouer.

LE FOU.

Je vous demande pardon; je vous prenais pour un escabeau.

LEAR.

Tenez, en voici un autre dont les yeux hagards

annoncent de quelle trempe est son cœur. Arrêtez-la ici : aux armes ! aux armes ! fer, flamme ! — La corruption est entrée ici. — Juge inique, pourquoi l'as-tu laissé échapper.

EDGAR.

Dieu garde tes cinq sens de nature.

KENT.

O pitié ! Seigneur, où est donc maintenant cette patience que vous vous êtes vanté si souvent de conserver ?

EDGAR, à part.

Mes larmes commencent à se mettre tellement de son parti, qu'elles vont gâter mon personnage.

LEAR.

Les petits chiens tout comme les autres : voyez, Ange, Blanche, Petit-Cœur ; les voilà qui aboient contre moi.

EDGARD.

Tom va leur jeter sa tête. — A la cour, roquets.

Que ta gueule soit blanche ou noire,
Que tes dents empoisonnent quand tu mords,
Mâtin, lévrier, roquet hargneux,
Chien courant ou épagneul, braque ou limier,
Chien d'Yorck à la queue coupée, queue en trompette,
Tom les fera tous hurler et gémir;
Car lorsque je leur jette ainsi ma tête,
Les chiens sautent par-dessus la porte et tous se sauvent.

Don don don do. C'est çà. Allons aux dédicaces, aux foires, aux villes de marché. Pauvre Tom, ton cornet est à sec.

LEAR.

Maintenant qu'on dissèque Régane. — Voyez de quoi se nourrit son cœur. Y a-t-il dans la nature quelques élémens qui puissent former des cœurs si durs? (*A Edgar.*) — Vous, mon cher, je vous prends au nombre de mes cent chevaliers : seulement la mode de votre habit ne me plaît point. Vous me direz peut-être que c'est ainsi qu'on s'habille en Perse; cependant changez-en.

KENT.

Maintenant, mon bon maître, couchez-vous ici, et prenez un peu de repos.

LEAR.

Point de bruit, point de bruit. Tirez les rideaux; nous irons souper dans la matinée.

LE FOU.

Et je me coucherai à midi.

(Entre Glocester.)

GLOCESTER.

Approche, ami. Où est le roi mon maître?

KENT.

Le voilà, seigneur; mais ne le troublez pas; sa raison est perdue.

GLOCESTER.

Mon bon ami, je te conjure, prends-le dans tes bras : je viens d'entendre un complot pour le mettre à mort. Il y a ici une litière toute prête : porte-le dedans, et conduis-le promptement vers Douvres, ami, où tu trouveras un bon accueil et des protecteurs. Enlève ton maître : si tu différes seulement

d'une demi-heure, lui, toi et quiconque oscra prendre sa défense, êtes assurés de périr. — Prends-le, prends-le, et suis-moi. Je vais te conduire en peu d'instans au lieu où j'ai tout fait préparer.

KENT.

La nature épuisée s'est assoupie. Le sommeil aurait pu remettre quelque baume dans tes organes blessés. Si tu n'as pas commodité de t'y livrer, ta guérison sera difficile. (*Au fou.*) Allons, aide-moi à porter ton maître; il ne faut pas que tu restes en arrière.

GLOCESTER.

Allons, allons, en marche.

(Sortent Kent, Glocester et le fou, emportant le roi.)

EDGAR.

Quand nous voyons nos supérieurs souffrir les mêmes maux que nous, à peine conservons-nous quelque amertume sur nos misères. Celui qui souffre seul souffre surtout dans son âme, en laissant derrière lui des êtres exempts de peines et le spectacle du bonheur. Mais l'âme surmonte bien plus facilement la douleur quand le malheur a des compagnons, et que l'on souffre en société. Que mes peines me semblent maintenant légères et supportables, quand je vois le roi courbé sous le même poids qui me fait incliner la tête. Il est aussi malheureux en enfans que je le suis en père. — Tom, pars; sois attentif à ces grands événemens, et découvre-toi quand l'opinion trompeuse qui te flétrit de ses injurieuses pensées, détruite à bon droit par tes ac-

tions, te rétablira dans ton honneur. Arrive qui pourra cette nuit, si du moins le roi se sauve! — Cachons-nous, cachons-nous.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Un appartement du château de Glocester.

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERILLE, EDMOND, des DOMESTIQUES.

CORNOUAILLES, à Gonerille.

Partez promptement; allez trouver le duc votre époux, et montrez-lui cette lettre. L'armée française est débarquée. Qu'on cherche ce traître de Glocester.

(Quelques domestiques sortent.)

RÉGANE.

Qu'on l'étrangle à l'instant.

GONERILLE.

Qu'on lui arrache les yeux.

CORNOUAILLES.

Laissez-le à mon ressentiment. — Edmond, accompagnez notre sœur; il ne convient pas que vous soyez témoin de la vengeance que nous devons tirer de votre perfide père. Avertissez le duc chez qui vous allez vous rendre de hâter le plus possible ses préparatifs. Nous nous engageons à en faire autant: nous établirons entre nous des courriers rapides et intelligens. Adieu, chère sœur; adieu, comte de

Glocester. (*Entre Oswald.*) — Eh bien, où est le roi ?

OSWALD.

Le comte de Glocester vient de le faire partir de ces lieux; trente-cinq ou trente-six de ses chevaliers qui le cherchaient avec ardeur l'ont joint à la porte, et ils sont tous partis pour Douvres avec quelques-uns des gens du comte. Ils disent hautement qu'ils vont y trouver des amis bien armés.

CORNOUAILLES.

Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

GONERILLE.

Adieu, cher lord; adieu, ma sœur.

(Gonerille et Edmond sortent.)

CORNOUAILLES.

Adieu, Edmond. — Qu'on cherche le traître Glocester. Garrottez-le comme un voleur, et amenez-le devant nous. (*Sortent encore quelques domestiques.*) — Quoique nous ne puissions pas trop disposer de sa vie autrement qu'avec les formes de la justice, notre pouvoir se rendra complaisant à notre colère. On peut nous en blâmer, mais non pas nous en empêcher. (*Rentrent les domestiques avec Glocester.*) Qui vient ici? Est-ce le traître ?

RÉGANE.

C'est lui-même. — Fourbe ingrat!

CORNOUAILLES.

Serrez bien ses bras de carton [48].

GLOCESTER.

Que prétendent vos seigneuries? Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes; ne me faites point d'indignes traitemens, amis.

CORNOUAILLES.

Liez, vous dis-je.

(Les domestiques le lient.)

RÉGANE.

Ferme, ferme. — O l'infâme traître!

GLOCESTER.

Impitoyable dame, je ne suis point un traître.

CORNOUAILLES.

Attachez-le à cette chaise. — Scélérat, tu verras...

(Régane lui arrache la barbe.)

GLOCESTER.

Par les dieux propices, c'est me traiter bien indignement que de m'arracher ainsi la barbe.

RÉGANE.

Si blanc et si traître!

GLOCESTER.

Perverse dame, ces poils blancs dont tu dépouilles mon visage s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte: devriez-vous ainsi d'une main déloyale insulter à ma bienveillance hospitalière? Que prétendez-vous?

CORNOUAILLES.

Voyons, mon gentilhomme; quelles sont ces lettres que vous avez reçues dernièrement de France?

RÉGANE.

Répondez franchement, car nous savons la vérité.

CORNOUAILLES.

Quelle intelligence avez-vous avec les traîtres qui viennent de débarquer dans ce royaume ?

RÉGANE.

A quelles mains envoyez-vous remettre votre lunatique de roi ?

GLOCESTER.

J'ai reçu une lettre où l'on m'entretient de conjectures : elle me vient d'une personne tout-à-fait neutre, et non d'aucun de vos ennemis.

CORNOUAILLES.

Artifice.

RÉGANE.

Mensonge.

CORNOUAILLES.

Où as-tu envoyé le roi ?

GLOCESTER.

A Douvres.

RÉGANE.

Pourquoi à Douvres ? N'étais-tu pas chargé, sous peine.....

CORNOUAILLES.

Pourquoi à Douvres ? — Laissez-le d'abord répondre à cela ?

GLOCESTER.

Je suis attaché au poteau ; il me faut soutenir l'attaque de tous côtés.

RÉGANE.

Pourquoi à Douvres ?

GLOCESTER.

Parce que je ne voulais pas voir tes ongles cruels arracher ses pauvres vieux yeux, et ta sœur féroce enfoncer dans sa chair sacrée ses défenses de sanglier. Par une tempête semblable à celle que dans l'horreur de cette infernale nuit a supportée sa tête nue, la mer soulevée serait allée éteindre les feux des étoiles mises à flot ; et cependant son pauvre vieux cœur secondait encore la pluie du ciel. — Si dans cette rude nuit les loups avaient hurlé à ta porte, tu aurais dit : « Bon portier, tourne-leur la clef. » — Tout ce qu'il y a de cruel, excepté vous, avait cédé. — Mais je verrai les ailes de la vengeance atteindre de pareils enfans.

CORNOUAILLES.

Tu ne le verras jamais. — Vous autres, tenez bien cette chaise. — J'écraserai tes yeux sous mon pied.

(On tient Glocester retenu sur la chaise, tandis que le duc lui arrache un œil et l'écrase avec son pied.)

GLOCESTER.

Que celui qui espère parvenir à la vieillesse me donne quelque secours ! — O cruels ! O dieux !

RÉGANE.

Un côté se moquerait de l'autre : l'autre aussi.

CORNOUAILLES.

Si tu vois la vengeance....

UN DES DOMESTIQUES.

Arrêtez, seigneur : je vous sers depuis mon enfance ; mais je ne vous rendis jamais un plus grand service qu'en vous priant de vous arrêter....

RÉGANE.

Qu'est-ce que c'est, chien que vous êtes ?

LE DOMESTIQUE.

Si vous portiez barbe au menton, je la secouerais dans cette occasion. — Que prétendez-vous ?

CORNOUAILLES.

Quoi, un vilain qui m'appartient !

(Il tire son épée et court sur lui.)

LE DOMESTIQUE.

Eh bien, avancez donc, et prenez pour vous les hasards de la colère.

(Ils se battent, et le duc est blessé.)

RÉGANE, à un autre domestique.

Donne-moi ton épée. — Un paysan tenir tête de cette manière !

(Elle se saisit d'une épée, et le frappe par derrière.)

LE DOMESTIQUE.

Oh ! je suis mort ! — Milord, il vous reste encore un œil pour voir quelque malheur tomber sur lui.

(Il meurt.)

CORNOUAILLES.

De peur qu'il n'en voie davantage encore, il faut le prévenir. (*Il lui arrache l'autre œil et le jette à terre.*) — A terre, vile marmelade ; où est maintenant ton éclat ?

GLOCESTER.

Plus rien que ténèbres et affliction ! Où est mon fils Edmond ? — Edmond, enflamme en toi jusqu'à la moindre étincelle des sentimens de la nature, pour payer cette horrible action.

RÉGANE.

Malheur à toi, traître, scélérat ! Tu implores le

secours de celui qui te hait : c'est lui-même qui nous a dévoilé tes trahisons ; il est trop honnête homme pour avoir pitié de toi.

GLOCESTER.

O insensé que j'étais ! j'ai donc fait injure à Edgar ! Dieux clémens, pardonnez-le-moi, et le rendez heureux.

RÉGANE.

Allez, jetez-le hors des portes, et qu'il flaire son chemin d'ici à Douvres. — Qu'est-ce donc, seigneur? vous changez de visage.

CORNOUAILLES.

Je suis blessé. — Venez avec moi, madame. — Qu'on mette le vilain dehors avec ses yeux de moins. (*Montrant le corps du domestique.*) — Jetez-moi cet esclave sur le fumier. — Régane, mon sang coule en abondance : cette blessure est venue mal à propos. Donnez-moi votre bras.

(Il sort en s'appuyant sur le bras de Régane.)

(Les domestiques délient Glocester et le conduisent dehors.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Si cet homme vient à bien, je ne m'embarrasse plus de toutes les scélératesses qui pourront me tenter.

SECOND DOMESTIQUE.

Si elle vit long-temps et n'a d'autre mort que celle qu'amène la vieillesse, toutes les femmes vont devenir autant de monstres.

PREMIER DOMESTIQUE.

Suivons le vieux comte, et chargeons le mendiant

de Bedlam de le conduire où il voudra : la folie de ce drôle-là se prête à tout.

SECOND DOMESTIQUE.

Va, toi : moi je vais chercher un peu de filasse et de blanc d'œuf pour mettre sur son visage tout ensanglanté ; et puis, que le ciel ait pitié de lui.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une vaste campagne.

EDGAR, seul.

Encore vaut-il mieux être comme je suis, et me savoir méprisé, que d'être à la fois méprisé et flatté. Quand on a vu le pire, au degré le plus abject, le plus abandonné de la fortune, la vie est toute d'espérance, exempte de crainte : un changement lamentable, c'est celui qui nous fait descendre du mieux ; une fois au pis, nous retournons vers le rire. Sois donc le bienvenu, air inconstant ; je me livre à toi : celui que ton souffle a jeté au plus bas ne redoit plus rien à tes coups. — Mais qui vient ici ? (*Entre Glocester conduit par un vieillard.*) — C'est mon père, bien misérablement accompagné. O monde, monde, monde ! il faut bien que tes étranges vicissitudes te rendent haïssable, pour que la vie attente à céder au cours des ans.

LE VIEILLARD.

O mon bon maître, je suis depuis quatre-vingts ans le vassal de votre père et le vôtre.

GLOCESTER.

Va, va-t'en, mon bon ami, retire-toi : les secours que tu me donnerais ne me peuvent être d'aucune utilité, et pourraient bien te nuire.

LE VIEILLARD.

Hélas! seigneur, vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOCESTER.

Je n'ai plus de chemin devant moi; je n'ai pas besoin d'yeux : je suis tombé lorsque je voyais. Cela s'est trouvé souvent, que notre abaissement fait notre sécurité, et nos privations nous deviennent des avantages. — O mon cher fils Edgar, toi que dévorait le courroux de ton père abusé, si je pouvais seulement vivre assez pour te voir encore du toucher; oh! je dirais alors que j'ai retrouvé mes yeux.

LE VIEILLARD.

Je vois quelqu'un. Qui est là?

EDGAR, à part.

O dieux! qui peut dire : *Je suis au pis?* Me voilà plus mal que je n'ai jamais été.

LE VIEILLARD.

C'est Tom, ce pauvre fou.

EDGAR, à part.

Et je puis être plus mal encore. — Le pire n'est point arrivé tant qu'on peut dire : *Ceci est le pire.*

LE VIEILLARD.

Où vas-tu, l'ami?

GLOCESTER.

Est-ce un mendiant?

LE VIEILLARD.

Fou et mendiant tout à la fois.

GLOCESTER.

Il lui reste donc un peu de raison; autrement il ne serait pas en état de mendier. Pendant la tempête de la nuit dernière, j'ai vu un de ces malheureux, et en le voyant j'ai considéré un homme comme un ver de terre. Mon fils en cet instant m'est venu dans l'esprit, et cependant mon cœur et lui n'étaient guère amis alors. J'ai bien appris des choses depuis! Nous sommes aux dieux ce que sont les mouches aux folâtres enfans : ils nous tuent pour s'amuser.

EDGAR, à part.

Comment dois-je faire? Un fou est une bien mauvaise compagnie pour le chagrin irrité de soi-même et des autres. (*Haut.*) — Dieu te garde, mon maître.

GLOCESTER.

Est-ce là ce malheureux tout nu?

LE VIEILLARD.

Oui, seigneur.

GLOCESTER.

Alors, je t'en prie, va-t'en. Si pour l'amour de moi tu peux nous rejoindre à un ou deux milles d'ici, sur le chemin de Douvres, rends-moi ce service en considération de ton ancien attachement, et apporte avec toi quelque chose pour couvrir la nu-

dité de cette pauvre créature que j'engagerai à me conduire.

LE VIEILLARD.

Hélas ! seigneur, il est fou.

GLOCESTER.

C'est le malheur du temps ; les fous conduisent les aveugles. Fais ce que je te demande, ou plutôt fais ce que tu voudras ; mais surtout va-t'en.

LE VIEILLARD.

Je vais lui apporter le meilleur habit que je possède, arrive qui pourra.

(Il sort.)

GLOCESTER.

Mon garçon, pauvre homme tout nu.

EDGAR.

Pauvre Tom a froid. (*A part.*) — Je ne saurais le tromper plus long-temps.

GLOCESTER.

Viens près de moi, ami.

EDGAR.

Et cependant il le faut encore. — Que le ciel guérisse tes chers yeux ; ils saignent.

GLOCESTER.

Sais-tu le chemin de Douvres ?

EDGAR.

Borne ou barrière, grand chemin ou sentier, j'en connais tout. Le pauvre Tom a été privé de son bon sens ; cinq démons sont entrés à la fois dans le pauvre Tom. Que l'honnête homme soit préservé du

malin esprit *Obbidicut*, le démon de la luxure; *Hobbididance*, le prince des muets; *Mahu*, le démon du vol; *Modo*, celui du meurtre; et *Flibbertigibbet*, celui des contorsions et des grimaces, qui maintenant possède les femmes de chambre et les suivantes. Sur ce, béni sois-tu, maître.

GLOCESTER.

Tiens, prends cette bourse, toi que les fléaux du ciel ont abattu de tous leurs traits : mon infortune va te rendre plus heureux. Dieux, agissez toujours ainsi : que celui qui regorge de biens et se nourrit de voluptés, met vos commandemens sous ses pieds, et ne voit pas parce qu'il ne sait pas sentir, sente promptement votre puissance. Ainsi une juste distribution détruirait l'excès, et chaque homme aurait le nécessaire. — Connais-tu Douvres?

EDGAR.

Oui, maître.

GLOCESTER.

Là s'élève une montagne dont la tête s'avance, et d'une hauteur terrible à voir se mire dans la mer retenue à ses pieds; conduis-moi seulement à la pointe de sa cime, et j'ai sur moi quelque chose d'assez précieux pour te sortir de la misère que tu endures : une fois là, je n'ai plus besoin de guide.

EDGAR

Donne-moi ton bras; le pauvre Tom va te conduire.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Devant le palais du duc d'Albanie.

Entrent GONERILLE, EDMOND; OSWALD venant à leur rencontre.

GONERILLE.

Soyez le bien arrivé, seigneur. Je m'étonne que mon débonnaire époux ne soit pas venu au devant de nous sur le chemin. (*A Oswald.*) — Où est votre maître?

OSWALD.

Il est ici, madame; mais jamais homme ne fut si changé. Je lui ai parlé de l'armée qui vient de débarquer; il a souri à cette nouvelle. Je lui ai dit que vous veniez; il m'a répondu : « Tant pis. » Je l'ai informé de la trahison de Glocester et du service signalé rendu par son fils; il m'a appelé sot, et m'a dit que je prenais les choses à l'envers. Ce qui devrait lui déplaire lui devient agréable, et ce qui devrait lui faire plaisir l'offense.

GONERILLE, à Edmond.

En ce cas, vous n'irez pas plus loin. Il est troublé par les pusillanimes terreurs de son esprit, qui n'ose rien entreprendre. Il ne voudra pas sentir les injures qui lui commandent la vengeance. — Les vœux que nous formions sur la route pourraient bien s'accomplir. Retournez, Edmond, vers mon frère; hâtez la réunion de ses troupes, et mettez-

vous à leur tête. Je vois bien que chez moi les armes doivent changer de mains, et qu'il me faut remettre la quenouille entre celles de mon mari. Ce fidèle serviteur sera notre intermédiaire. Si vous savez oser pour votre propre avantage, vous recevrez dans peu les ordres d'une maîtresse. Portez ceci. (*Elle lui donne un gage d'amour.*) Épargnez les paroles; baissez la tête.... Ce baiser, s'il osait parler, élèverait ton esprit à des idées qui le transporteraient hors de lui-même. Comprends, et prospère.

EDMOND.

Tout à vous, jusqu'au sein de la mort.

(Il sort.)

GONERILLE.

Cher, cher Glocester! Oh! quelle différence entre un homme et un homme! C'est à toi qu'appartiennent les devoirs d'une femme: mon imbécile usurpe mon lit.

OSWALD.

Madame, voici mon seigneur.

(Il sort.)

(Entre d'Albanie.)

GONERILLE.

On a trouvé quelquefois que je valais la peine d'être cherchée [49].

ALBANIE.

O Gonerille! vous ne valez pas la poussière que le vent importun chasse dans votre visage. Votre caractère m'effraie: les penchans de celle qui méprise la source d'où elle est sortie ne sauraient plus être contenus dans un cours réglé; celle qui volontairement se sépare et s'arrache du tronc qui la

nourrit de sa sève doit nécessairement se flétrir, et servir bientôt à des usages funestes [50].

GONERILLE.

En voilà assez : ce sont là des sottises.

ALBANIE.

La sagesse et la bonté paraissent viles à l'âme vile : la corruption ne se complaît qu'en elle-même. — Qu'avez-vous fait, tigresses et non pas filles de Lear? qu'avez-vous fait? Un père, un vieillard si bon, que l'ours à la tête pendante eût léché par respect, barbares, dénaturées que vous êtes, vous l'avez rendu fou. Comment mon beau frère, un homme, un prince si comblé de ses bienfaits, a-t-il pu vous le permettre? Ah! si les cieux ne se hâtent pas d'envoyer sur la terre leurs visibles intelligences pour imposer à ces crimes odieux, les hommes vont bientôt s'entre-dévorer comme les monstres de l'Océan.

GONERILLE.

Homme au cœur vide de sang, qui as bien une joue pour recevoir les coups, une tête pour soutenir les affronts, mais point d'yeux pour discerner ton honneur de ta honte; qui ne sais pas qu'aux imbéciles seulement il appartient de plaindre le misérable qui reçoit la punition avant d'avoir commis le crime! Où sont tes tambours? La France déploie ses enseignes dans nos champs silencieux : déjà celui qui t'apporte la mort, le casque couvert de plumes, commence à te menacer; et toi, vertueux imbécile, tu demeures tranquille à crier : *Hélas! pourquoi se conduit-il ainsi?*

ALBANIE.

Va regarder tes traits, furie. La difformité des démons ne paraît pas aussi horrible en eux que dans une femme.

GONERILLE.

Oh! quel fou ridicule!

ALBANIE.

Être mensonger, et qui te sers à toi-même de masque, garde que tes traits ne deviennent ceux d'un monstre : si je voulais permettre à mes mains de suivre le mouvement de mon sang, elles ne seraient que trop disposées à briser, à déchirer ta chair et tes os; mais, tout démon que tu es, sous la figure d'une femme tu es encore en sûreté.

GONERILLE.

Vraiment vous voilà du courage maintenant!

(Entre un messager.)

ALBANIE.

Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

O mon bon seigneur, le duc de Cornouailles est mort : il a été tué par un de ses serviteurs au moment où il allait arracher l'œil qui restait au comte de Glocester.

ALBANIE.

Les yeux de Glocester!

LE MESSAGER.

Un serviteur nourri chez lui, saisi de compassion, a voulu s'opposer à ce dessein en tirant l'épée contre son puissant maître, qui, furieux, s'est élancé sur

lui : le duc et sa femme l'ont percé à mort, mais non pas avant que le duc eût reçu le coup funeste qui l'a enlevé bientôt après.

ALBANIE.

Ceci nous apprend votre existence là haut, justiciers qui vengez si promptement les crimes commis par nous sur la terre! Mais ce pauvre Glocester, a-t-il perdu son autre œil?

LE MESSAGER.

Tous les deux, tous les deux, mon seigneur. — Cette lettre, madame, exige une prompte réponse; elle est de votre sœur.

GONERILLE, à part.

D'un côté, ceci me plaît assez. — Mais à présent que la voilà veuve, et mon Glocester auprès d'elle, tout l'édifice que j'ai bâti dans mon imagination peut se renverser sur mon odieuse vie. Sous un autre rapport, cette nouvelle n'est pas si désagréable. — Je vais lire la lettre et y faire réponse.

(Elle sort.)

ALBANIE.

Et où était son fils tandis qu'ils lui arrachaient les yeux?

LE MESSAGER.

Il était venu ici avec milady.

ALBANIE.

Mais il n'est pas ici.

LE MESSAGER.

Non, mon bon seigneur; je viens de le rencontrer comme il s'en retournait.

ALBANIE.

Sait-il cette méchanceté maudite?

LE MESSAGER.

Oui, mon bon seigneur : c'est lui qui a dénoncé son père, et il n'a quitté le château que pour laisser un plus libre cours à la punition.

ALBANIE.

O Glocester, je vis pour reconnaître l'attachement que tu as montré au roi, et pour venger tes yeux! — Viens, ami, viens m'instruire de ce que tu peux savoir de plus.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp français, près de Douvres.

Entrent KENT et le GENTILHOMME.

KENT.

Pourquoi le roi de France est-il reparti si promptement? En savez-vous la raison?

LE GENTILHOMME.

Depuis son arrivée, il s'est souvenu d'avoir laissées imparfaites dans ses états des choses qui menaçaient la France d'un si grand danger, qu'elles demandaient incessamment qu'il y retournât en personne.

KENT.

Et qui a-t-il laissé à sa place pour général?

LE GENTILHOMME.

Le maréchal de France monsieur Le Fer.

KENT.

La reine, en lisant les lettres que vous avez apportées, a-t-elle témoigné par quelque signe qu'elles eussent fait pénétrer le chagrin dans son cœur ?

LE GENTILHOMME.

Oui, seigneur, elle les a prises et les a lues devant moi, et de temps en temps une grosse larme descendait de sa joue délicate. Cependant elle semblait demeurer maîtresse de sa douleur, qu'on voyait se révolter et vouloir prendre l'empire sur elle.

KENT.

Oh ! elle a donc été émue !

LE GENTILHOMME.

Non pas jusqu'à la violence..... La patience et la douleur disputaient à qui la montrerait sous une forme plus touchante. Vous avez vu le soleil au milieu de la pluie : son sourire et ses pleurs offraient l'image d'un jour plus doux encore. Le tendre sourire, errant sur ses lèvres vermeilles, semblait ignorer quels hôtes remplissaient ses yeux, d'où les larmes s'échappaient comme des perles détachées de deux diamans : en un mot, la douleur serait une beauté rare et adorée si tous les visages pouvaient lui donner autant de charme.

KENT.

Ne vous a-t-elle point adressé la parole ?

LE GENTILHOMME.

Oui, une ou deux fois ses soupirs ont élevé jusqu'à ses lèvres le nom de *père*, comme si ce nom eût oppressé son cœur. Elle s'est écriée : *Mes sœurs ! ô mes sœurs ! opprobre de mon sexe ! Mes sœurs ! O Kent ! ô mon père ! Mes sœurs ! Quoi ! pendant l'orage, pendant la nuit, qu'on ne croie plus à la pitié !* Alors l'eau sainte s'est précipitée de ses yeux célestes ; ses plaintives exclamations ont pris le son des larmes, et soudain elle s'est éloignée pour se livrer seule à sa douleur.

KENT.

Ce sont les astres, ces astres placés au-dessus de nos têtes, qui règlent nos destinées ; autrement deux époux dans une même union ne pourraient engendrer des enfans si divers. — Lui avez-vous parlé depuis ?

LE GENTILHOMME.

Non.

KENT.

Était-ce avant le départ du roi que vous l'avez vue ?

LE GENTILHOMME.

Non, c'est depuis.

KENT.

Grand merci, monsieur. — Le pauvre affligé Léar est dans la ville : quelquefois, entièrement remis dans son bon sens, il se rappelle fort bien quel motif nous a fait venir ici, et refuse absolument de voir sa fille.

LE GENTILHOMME.

Pourquoi, mon bon monsieur ?

KENT.

Une honte insurmontable l'entretient dans cette résolution : la dureté avec laquelle il lui a retiré sa bénédiction, l'a abandonnée à la merci du sort dans une contrée étrangère, et a transporté ses droits les plus précieux à ses sœurs au cœur de brute ; toutes ces pensées déchirent son âme de traits si empoisonnés, qu'une brûlante confusion le tient éloigné de Cordélia.

LE GENTILHOMME.

Hélas ! pauvre gentilhomme !

KENT.

Savez-vous quelques nouvelles de l'armée des ducs d'Albanie et de Cornouailles ?

LE GENTILHOMME.

Oui, elle est en marche.

KENT.

Allons, monsieur, je vais vous conduire à notre roi Léar, et vous laisser avec lui pour l'accompagner. Un important motif me retient encore pour quelque temps sous le déguisement qui me cache. Quand je me ferai connaître, vous ne vous repentirez pas des instructions que vous m'avez données. Je vous prie, venez avec moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Toujours dans le camp. — Une tente.

Entrent CORDÉLIA, UN MÉDECIN, des Soldats.

CORDÉLIA.

Hélas! c'est lui-même : on vient de le rencontrer furieux comme la mer agitée, chantant de toute sa force, couronné de fumeterre rampant et d'herbes des champs, de bardane, de ciguë, d'ortie, de coquelicot, d'ivraie, et de toutes ces herbes inutiles croissant dans le blé qui nous sert d'aliment. Envoyez une compagnie [51]; qu'on fasse une exacte recherche dans tous ces champs couverts d'épis, et qu'on l'amène devant nos yeux. (*Un officier sort.*) — Que peut la sagesse humaine pour rétablir en lui la raison dont il est privé? Que celui qui pourra le secourir prenne tout ce que je possède.

LE MÉDECIN.

Madame, il y a des moyens. Le sommeil est le père nourricier de la nature; c'est de sommeil qu'il a besoin : pour le provoquer en lui, nous avons des simples dont la vertu puissante parviendra à fermer les yeux de la douleur.

CORDÉLIA.

Secrets bienfaisans, vertus cachées dans le sein de la terre, sortez-en arrosées par mes larmes; secondez-nous, portez remède aux souffrances de ce bon vieillard. Cherchez, cherchez-le, de peur que

sa fureur, abandonnée à elle-même, ne brise les liens d'une vie qui n'a plus les moyens de se diriger.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Des nouvelles, madame : l'armée bretonne s'avance.

CORDÉLIA.

On le savait déjà; nos préparatifs sont faits pour la recevoir. — O père chéri, c'est pour toi seul que je travaille : le puissant roi de France a eu pitié de ma douleur et de mes justes larmes. Ce n'est point le souffle de l'ambition qui a soulevé nos armes; c'est l'amour, le tendre amour et les droits sacrés de notre vieux père.... Puissé-je bientôt avoir de ses nouvelles et le voir!

SCÈNE V.

Un appartement dans le château de Glocester.

RÉGANE et OSWALD.

RÉGANE.

Mais l'armée de mon frère est-elle en marche?

OSWALD.

Oui, madame.

REGANE.

Y est-il en personne?

OSWALD.

Oui, madame, et dans une grande activité : votre sœur est le meilleur de ses soldats.

RÉGANE.

Edmond n'a-t-il pas vu votre maîtresse chez lui?

OSWALD.

Non, madame.

RÉGANE.

Et que peut contenir la lettre que lui écrit ma sœur?

OSWALD.

Je l'ignore, madame.

RÉGANE.

Au fait, c'est pour des soins bien importans qu'il est parti d'ici en diligence. Ç'a été une grande imprévoyance, après avoir arraché les yeux à Glocester, de le laisser en vie : partout où il arrive, il soulève tous les cœurs contre nous. Edmond est parti, je pense, pour l'aller, par pitié, délivrer des misères de la vie, qui n'est plus pour lui qu'une longue nuit : il doit aussi reconnaître les forces de l'ennemi.

OSWALD.

Il faut, madame, que je me mette en quête de lui et lui porte ma lettre.

RÉGANE.

Nos troupes se mettent en marche demain : restez ici; les chemins ne sont pas sûrs.

OSWALD.

Je ne le puis, madame; ma maîtresse m'a imposé le devoir d'exécuter cet ordre.

RÉGANE.

Mais pourquoi écrit-elle à Edmond? Ne pouvait-

elle vous charger verbalement de ses ordres? Peut-être.... — Je ne sais quoi.... — Je t'aimerai de tout mon cœur.... — Laisse-moi décacheter cette lettre.

OSWALD.

Madame, j'aimerais mieux....

RÉGANE.

Je sais que votre maîtresse n'aime point son mari; j'en suis sûre : la dernière fois qu'elle vint ici, elle lançait au noble Edmond d'étranges œillades et des regards bien significatifs. Je sais que vous êtes dans son intime confiance.

OSWALD.

Moi, madame?

RÉGANE.

Oui, je sais ce que je dis ; vous y êtes, je le sais : ainsi je vous en avertis, écoutez bien ceci. — Mon époux est mort : Edmond et moi nous nous sommes parlé; il est beaucoup plus à ma convenance qu'à celle de votre maîtresse. Vous y pouvez gagner davantage. Si vous le trouvez, donnez-lui ceci, je vous prie; et quand vous rendrez compte de tout ce que je vous dis à votre maîtresse, conseillez-lui, s'il vous plaît, de rappeler à elle sa raison. Maintenant adieu. — Si vous entendez par hasard parler de cet aveugle traître, la faveur sera pour celui qui saura l'exterminer.

OSWALD.

Je voudrais pouvoir le rencontrer, madame, et je vous prouverais à quel point je suis dévoué.

RÉGANE.

Je te souhaite le bonjour.

SCÈNE VI.

Dans la campagne près de Douvres.

GLOCESTER, EDGAR vêtu en paysan.

GLOCESTER.

Quand arriverons-nous donc au sommet de cette montagne que tu sais?

EDGAR.

Vous commencez à la gravir à présent : voyez combien nous fatiguons.

GLOCESTER.

Il me semble que je marche toujours en plaine.

EDGAR.

Oh! l'horrible côte! Écoutez; n'entendez-vous pas la mer?

GLOCESTER.

Non, en vérité.

EDGAR.

Il faut donc que la douleur de vos yeux ait affaibli en vous les autre sens.

GLOCESTER.

Cela pourrait être. Il me semble même que ta voix est changée : tu parles aussi en meilleurs termes et d'une manière plus raisonnable que tu ne faisais.

EDGAR.

Vous vous trompez tout-à-fait; il n'y a de changé en moi que l'habit.

GLOCESTER.

Il me semble bien que vous parlez mieux.

EDGAR.

Avancez, seigneur; voici l'endroit; ne bougez pas. — Oh! comme cela fait tourner la tête! comme cela est effrayant de regarder ainsi là-bas! La corneille et le choucas qui volent dans les airs, vers le milieu de la montagne, paraissent à peine de la grosseur des cigales. — Sur le penchant, à mi-côte, un homme suspendu à des rochers cueille du fenouil marin. Le dangereux métier! Si je m'en croyais, il ne me paraîtrait pas plus gros que sa tête. — Ces pêcheurs qui marchent sur la grève ressemblent à des souris. — Ce grand vaisseau là-bas à l'ancre paraît petit comme sa chaloupe, et sa chaloupe comme une bouée que la vue peut à peine distinguer. — On ne saurait entendre de si haut le murmure des vagues qui se brisent en écumant sur les innombrables et stériles cailloux du rivage. — Je ne veux plus regarder : le vertige me prendrait, la vue me manquerait, et je tomberais la tête la première.

GLOCESTER.

Placez-moi à l'endroit où vous êtes.

EDGAR.

Donnez-moi votre main : vous voilà maintenant à un pied du bord. Pour tout ce qu'il y a sous la lune, je ne voudrais pas seulement sauter sur place.

GLOCESTER.

Lâche ma main. Tiens, mon ami, voilà une autre

bourse; il y a dedans un joyau précieux qui vaut bien la peine d'être accepté par un homme pauvre : que les fées et les dieux te donnent les moyens d'en tirer avantage. Éloigne-toi, dis-moi adieu; que je t'entende partir.

EDGAR, feignant de se retirer.

Adieu donc, mon bon seigneur.

GLOCESTER.

De tout mon cœur.

EDGAR.

Si je me joue ainsi de son désespoir, c'est pour l'en guérir.

GLOCESTER.

O vous, dieux puissans, je renonce au monde, et en votre présence je vais sans murmure me délivrer de ma profonde affliction. Si je pouvais la supporter plus long-temps sans tomber en révolte contre votre suprême et insurmontable volonté, cette mèche usée, cette portion méprisée de mon être, irait brûlant jusqu'au bout. — Si Edgar vit encore, bénissez-le et le rendez heureux. — Maintenant, ami, adieu.

(Il saute et tombe de sa hauteur sur la plaine.)

EDGAR.

C'est donc fini, seigneur, adieu! Et cependant je ne conçois pas comment la volonté peut parvenir à dérober le trésor de la vie, lorsque la vie elle-même cède et se laisse dérober. S'il avait été où il le pensait, en ce moment toute pensée serait finie. — Êtes-vous vivant ou mort? Hé! monsieur! ami! m'entendez-vous? parlez. — Serait-il possible qu'il eût

passé de cette manière? Mais non, il revient à lui. — Qui êtes-vous, monsieur?

GLOCESTER.

Laissez-moi mourir.

EDGAR.

Il faut que tu sois quelque chose de semblable à une plaine, un fil d'automne [52], ou bien que tu sois l'air; autrement, précipité d'une élévation de tant de brasses, tu te serais écrasé comme un œuf. Cependant tu respires, tu es une substance pesante, et ton sang ne coule point! et tu parles! et tu n'es pas blessé! Dix mâts l'un au bout de l'autre n'atteindraient pas à cette hauteur d'où tu viens de tomber perpendiculairement. Ta vie est un miracle; parle donc encore.

GLOCESTER.

Mais suis-je tombé ou non?

EDGAR.

De l'effroyable cime de cette montagne de craie. — Regarde cette hauteur d'où l'alouette à la voix perçante ne pourrait être ni vue ni entendue. — Regarde seulement en l'air.

GLOCESTER.

Hélas! je n'ai plus d'yeux. — Le malheur a-t-il donc perdu ce bien, de pouvoir par la mort se délivrer de lui-même? Il y avait encore quelque consolation en ce monde quand la misère pouvait tromper la rage d'un tyran et se soustraire à ses orgueilleuses volontés.

EDGAR.

Donnez-moi votre bras; allons, levez-vous. — Bon. — Comment êtes-vous? Pouvez-vous vous servir de vos jambes, vous tenir debout?

GLOCESTER.

Que trop bien, trop bien.

EDGAR.

C'est la chose la plus miraculeuse! — Qu'est-ce donc que de la montagne j'ai vu s'éloigner de vous?

GLOCESTER.

Un pauvre malheureux mendiant.

EDGAR.

Ici, d'en bas où j'étais ses yeux m'ont paru comme deux pleines lunes, il avait un millier de nez, des cornes de brouillard, et flottait comme la mer ondoyante : c'était quelque esprit. — Ainsi, heureux vieillard, tu dois penser que les dieux très-grands, qui font leur gloire de ce qui est impossible aux hommes, ont voulu te sauver.

GLOCESTER.

Je reviens à moi. Désormais je supporterai l'affliction jusqu'à ce qu'elle crie d'elle-même : *Assez, assez, meurs.* — Celui dont tu me parles, je l'ai pris pour un homme; il ne cessait de répéter : *L'esprit, l'esprit.* C'est lui qui m'avait conduit à cet endroit.

EDGAR.

Conserve ton esprit libre et dans des pensées de patience. (*Entre Lear, bizarrement paré de fleurs.*)

— Qui vient ici? Une tête en bon-état n'arrangerait jamais ainsi celui qui la porte.

LEAR.

Non, ils ne peuvent me rien faire pour avoir battu monnaie : je suis le roi en personne.

EDGAR.

O spectacle qui me perce le cœur!

LEAR.

En cela la nature est supérieure à l'art. — Venez, voilà l'argent de votre engagement. Ce drôle tient son arc comme un épouvantail à corbeaux. — Lancez-moi là une flèche d'une aune. — Regardez, regardez, une souris! paix, paix; ce morceau de fromage grillé fera l'affaire. — Voilà mon gantelet; j'en veux faire l'essai sur un géant. — Apportez les haches de bataille. Il vole bien l'oiseau. Dans le but! dans le but! — Holà! le mot du guet.

EDGAR.

Marjolaine.

LEAR.

Passe.

GLOCESTER.

Je connais cette voix.

LEAR.

Ah! Gonerille! — Avec une barbe blanche!—Ils me flattaient comme un chien; ils me disaient que j'avais des poils blancs dans ma barbe, avant seulement que les noirs eussent poussé. — Répondre ainsi oui et non à tout ce que je disais! — Oui, et même non, cela n'était pas d'une bonne théologie. — Quand un jour la pluie est venue me tremper, et

le vent me faire frissonner; quand le tonnerre n'a pas voulu se taire à mon ordre, c'est alors que je les ai connus, que j'ai senti ce qu'ils étaient. Allez, allez, ce ne sont pas des hommes de parole. Ils me disaient que j'étais tout ce que je voulais être : c'est un mensonge; je ne suis pas à l'épreuve de la fièvre.

GLOCESTER.

L'accent de cette voix m'est bien connu. N'est-ce pas le roi?

LEAR.

Oui, des pieds à la tête un roi. — Quand je prends un air sévère, vois comme mes sujets tremblent. — Allons, je fais grâce à cet homme de la vie. — Quel était son crime? l'adultère? Tu ne mourras point. Mourir pour un adultère? Non, non; le roitelet et la petite mouche dorée vont libertinant sous mes yeux. Encouragez les accouplemens. Le bâtard de Glocester a été plus tendre pour son père que ne l'ont été pour moi mes filles, engendrées dans les draps d'un lit légitime. A la besogne, luxure, pêle-mêle; j'ai besoin de soldats. — Voyez cette dame au sourire ingénu, dont la physionomie vous ferait supposer qu'elle cache la neige sous sa robe [53], qui raffine sur la vertu, et hoche la tête au seul nom de plaisir : le chat et l'étalon enfermé dans l'écurie n'y courent pas avec un appétit plus désordonné. De la moitié en bas ce sont des centaures, quoique tout le haut soit d'une femme; appartenant aux dieux jusqu'à la ceinture, tout ce qui est au-dessous pour les démons [54]. Fi! fi! fi! pouah! pouah! — Honnête apothicaire, donne-moi une once

de civette pour purifier mon imagination. Voilà de l'argent pour toi.

GLOCESTER.

Oh ! laissez-moi baiser cette main.

LEAR.

Attends donc que je l'essuie, car elle sent la mortalité.

GLOCESTER.

O ruines de l'œuvre de la nature ! Ce grand univers aussi finira par se réduire au néant. — Me reconnais-tu ?

LEAR.

Je me rappelle assez bien tes yeux. Je crois que tu me regardes de travers. Fais du pis que tu pourras, aveugle Cupidon ; non, je n'aimerai plus. — Lis ce cartel ; remarques-en surtout les caractères.

GLOCESTER.

Quand toutes les lettres seraient autant de soleils, je n'en pourrais pas voir une seule.

EDGAR.

Je n'avais pu y croire sur le récit d'autrui : cela est bien vrai, et mon cœur se fend.

LEAR.

Lis donc.

GLOCESTER.

Comment, avec la boîte de l'œil ?

LEAR.

Oh, oh ! est-ce bien vous qui êtes ici avec moi ? et point d'yeux à votre tête, point d'argent dans votre bourse ? — Vos yeux sont dans un cas très-grave, et

l'état de votre bourse est léger[55]; et cependant vous voyez comme va le monde.

GLOCESTER.

Je le vois parce que je le sens.

LEAR.

Quoi ! es-tu fou ? Un homme n'a pas besoin de ses yeux pour voir comment va le monde : regarde avec tes oreilles. Vois ce juge qui gourmande si sévèrement ce simple voleur. Un mot à l'oreille : change-les de place, et dis à croix ou pile : « Qui est le juge ? » qui est le voleur ? » As-tu vu le chien du fermier aboyer après un mendiant ?

GLOCESTER.

Oui, seigneur.

LEAR.

Et la pauvre créature fuir devant le mâtin ? Eh bien, tu as vu l'image parlante de l'autorité : on obéit à un chien quand il est en fonction. Coquin de sergent, retiens ta main sanguinaire. Pourquoi frappes-tu à coups de fouet cette fille de joie ? Dépouille donc tes propres épaules, car tu brûles de commettre avec elle le péché pour lequel tu la châties. L'usurier fait pendre l'escroc. Les petits vices paraissent à travers les haillons de la misère ; mais la robe, la simarre fourrée cachent tout. Couvre le péché d'une armure d'or, et la lance vigoureuse de la justice viendra s'y briser sans l'entamer : mais qu'il n'ait pour se défendre que des haillons, un pygmée va le percer d'une paille. — Personne ne fait de mal, personne, je dis personne : je les réhabiliterai. Ami, tiens cela de moi, qui ai le pouvoir de fermer la

bouche de l'accusateur. — Prends des lunettes, et, comme un malin politique, fais semblant de voir ce que tu ne vois pas. — Allons, allons, vite, vite, ôtez-moi mes bottes. Ferme, ferme; bon.

EDGAR.

Mélange de bon sens et d'extravagance! La raison en démence!

LEAR.

Si tu veux pleurer avec moi, prends mes yeux. Je te connais bien; tu te nommes Glocester. Il faut que tu prennes patience. Nous sommes venus dans ce monde en pleurant; tu le sais bien, la première fois que nous aspirons l'air, nous crions, nous pleurons. Je vais te prêcher, écoute-moi bien.

GLOCESTER.

Hélas! hélas!

LEAR.

Lorsque nous naissons, nous pleurons d'être arrivés sur ce grand théâtre de fous. — Voilà un bon chapeau. Ce serait un stratagème assez bien trouvé que de ferrer un escadron de cavalerie avec du feutre. J'en ferai l'essai; et quand j'aurai ainsi surpris ces gendres, alors tue, tue, tue, tue, tue, tue!

(Entre un gentilhomme avec des gens de suite.)

LE GENTILHOMME.

Oh! le voilà! Emparez-vous de lui. — Seigneur, votre chère fille....

LEAR.

Quoi, point de secours? Comment! moi prisonnier? je suis donc né pour être toujours le jouet de la fortune! — Traitez-moi bien, je vous paierai, je

vous paierai une rançon. Qu'on me donne des chirurgiens; j'ai la cervelle blessée.

LE GENTILHOMME.

Vous aurez tout ce qu'il vous plaira.

LEAR.

Quoi! personne qui me seconde? On me laisse à moi seul? Eh quoi! cela rendrait un homme, un homme de sel, capable de faire de ses yeux des arrosoirs, et d'en abattre la poussière d'automne.

LE GENTILHOMME.

Mon bon seigneur.

LEAR.

Je mourrai bravement comme un époux à la noce. — Je serai jovial; venez, venez : je suis un roi, savez-vous cela, mes maîtres?

GLOCESTER.

Vous êtes une personne royale, et nous sommes tous à vos ordres.

LEAR.

Encore cela veut-il dire quelque chose. Mais si vous l'attrapez, ce ne sera qu'à la course. Zest, zest.

(Il sort en courant. — Les gens de la suite le poursuivent.)

LE GENTILHOMME.

Spectacle digne de compassion dans le misérable du plus bas étage; dans un roi, au delà de toute expression. — Tu as une fille qui sauve la nature de la malédiction générale que les deux autres ont attirée sur elle.

EDGAR.

Salut, mon bon monsieur.

LE GENTILHOMME.

Ne m'arrêtez pas; que voulez-vous?

EDGAR.

Savez-vous quelque nouvelle de la bataille qui se prépare?

LE GENTILHOMME.

Les plus certaines et les plus publiques : il ne faut qu'avoir des oreilles pour en être informé.

EDGAR.

Mais faites-moi le plaisir de me dire si l'autre armée est bien éloignée.

LE GENTILHOMME.

Non, elle s'avance en diligence; on s'attend à chaque instant à la voir paraître.

EDGAR.

Je vous remercie, monsieur; je n'en demande pas davantage.

LE GENTILHOMME.

Des raisons particulières arrêtent ici la reine, mais son armée est en mouvement.

EDGAR.

Je vous remercie, monsieur.

(Le gentilhomme sort.)

GLOCESTER.

Vous, ô dieux toujours clémens, retirez-moi la vie, et ne permettez pas que mon mauvais ange vienne encore me tenter de mourir avant l'heure de votre volonté.

EDGAR.

C'est bien; je vous en prie, mon père!

GLOCESTER.

Mais vous, mon bon monsieur, qui êtes-vous ?

EDGAR.

Le plus pauvre des hommes, dompté par les coups de la fortune, et que l'apprentissage qu'il a fait des sensibles douleurs a ouvert aux tendresses de la pitié. Donnez-moi votre main ; je vous conduirai vers quelque asile.

GLOCESTER.

Je te remercie du fond du cœur : puissent la bonté et la bénédiction du ciel te payer et te payer encore.

(Entre Oswald.)

OSWALD.

Ah ! voici une capture. Il a été proclamé : ceci est tout-à-fait heureux. — La chair et les os de la tête aveugle ont été fabriqués, je crois, pour fonder mon élévation. — Vieux, malheureux traître, recueille-toi bien vite ; l'épée qui doit te détruire est levée.

GLOCESTER.

Que ta main secourable lui prête pour cela la force nécessaire.

(Edgar se met entre eux deux.)

OSWALD.

Pourquoi, rustre audacieux, oses-tu soutenir un traître public ? Ote-toi de là, de peur que la contagion de sa destinée ne s'empare également de toi. Quitte son bras.

EDGAR, en langage gallois.

Che n'le quitterai pas, monchieur, sans en savouer des meilleures résons.

OSWALD.

Quitte-le, misérable, ou tu es mort.

EDGAR.

Mon pon chentilhomme, âllez vout' chémin, et laissez pâsser le pouv' monde. Si ch' âvais été pour céder côm' ça ma vie à ces ceux-là qui font tu pruit, a s' rait téjà moins lonque qu'a ne l'a été de quince chours. Allons, n'approuche pas dé ce vieux hômme : ein peu loin, che vous avertis, ou nous verrons ce qui y â de pu dur de vout' caboche ou t' mon gourdin. Che vous parle tout bonnement, moi.

OSWALD.

Retire-toi, ordure.

EDGAR.

Che vous câsserai vos dents, monchieur ; avancez. — Ch' m'embarrasse bien de vos pottes.

(Ils se battent. Edgar abat Oswald d'un coup de bâton.)

OSWALD.

Esclave, tu m'as tué. Prends ma bourse, vilain : si tu veux prospérer en ce monde, enterre mon corps, et remets la lettre que tu trouveras sur moi à Edmond, comte de Glocester : cherche-le dans l'armée bretonne. — O mort malencontreuse !

(Il meurt.)

EDGAR.

Oh ! je te connais bien, officieux vilain, aussi dévoué aux vices de sa maîtresse que le pouvait désirer sa méchanceté.

GLOCESTER.

Quoi ! est-il mort ?

EDGAR.

Asseyez-vous, mon père, reposez-vous. — Cherchons dans ses poches : ces lettres dont il me parle peuvent m'être très-utiles. — Il est mort : je suis seulement fâché qu'il n'ait pas eu un autre bourreau que moi. — Voyons. — Avec ta permission, cire complaisante, et sans respect des procédés : pour savoir le secret de nos ennemis, nous leur ouvririons bien le cœur; ouvrir leurs papiers est plus légitime.

(Il lit la lettre)

« Rappelez-vous nos sermens mutuels ; vous avez
» mille occasions de vous en défaire. Si la volonté
» ne vous manque pas, le temps et le lieu vous of-
» friront des occasions dont vous saurez profiter.
» Il n'y a rien de fait s'il revient vainqueur : alors
» je serai sa captive, et son lit sera ma prison.
» Délivrez-moi du dégoût que j'y éprouve [56], et,
» pour votre salaire, prenez-y place. Votre épouse
» (voudrais-je dire) et affectionnée servante.

» GONERILLE. »

Oh ! combien insensible l'espace qui sépare les diverses volontés d'une femme ! — Un complot contre les jours de son vertueux époux, et mon frère pris en échange ! Je vais te couvrir de sable, courrier impie de deux impudiques assassins. — Quand il en sera temps, ce fâcheux papier frappera les yeux du duc dont on machine la perte. Il est heureux

pour lui que je puisse lui apprendre à la fois et ta mort et l'affaire dont tu étais chargé.

(Edgar sort traînant le corps d'Oswald.)

GLOCESTER.

Le roi est fou. Oh ! combien est donc tenace mon odieuse raison, qu'elle se conserve également ferme, et me laisse le sentiment réfléchi de mes énormes chagrins ! Il vaudrait bien mieux avoir perdu l'esprit : mes pensées alors seraient séparées de mes peines ; et les erreurs de l'imagination ôtent aux douleurs la connaissance d'elles-mêmes.

(Rentre Edgar.)

EDGAR.

Donnez-moi votre main : il me semble entendre au loin le bruit des tambours. — Venez, mon père, je vais vous confier à un ami.

SCÈNE VII.

Une tente dans le camp des Français. — Lear est sur un lit endormi; près de lui sont un médecin, le gentilhomme, et plusieurs autres personnes.

Entrent CORDÉLIA et KENT.

CORDÉLIA.

O toi, bon Kent, comment ma vie et mes efforts pourront-ils suffire à m'acquitter de tes bienfaits? Ma vie sera trop courte, et tous mes moyens sont faibles pour y atteindre.

KENT.

Voir mes soins ainsi reconnus, madame, c'est en être plus que payé. Tous mes récits sont d'accord avec la simple vérité : je n'ai rien ajouté, rien retranché ; je vous ai dit les choses comme elles sont.

CORDÉLIA.

Prenez de meilleurs vêtemens ; vous en avez là qui me rappellent trop des fureurs cruelles. Je t'en prie, quitte-les.

KENT.

Excusez-moi, ma chère dame : être reconnu m'arrêterait dans les projets que j'ai formés. — Accordez-moi cette grâce de me méconnaître jusqu'à ce que le temps et moi nous jugions à propos de révéler qui je suis.

CORDÉLIA.

Qu'il en soit donc ainsi, mon bon seigneur. (*Au médecin.*) Comment va le roi?

LE MÉDECIN.

Madame, il dort toujours.

CORDÉLIA.

Dieux bienfaisans, réparez cette grande plaie que lui ont faite les injures qu'il a souffertes ; remettez l'accord entre les idées dérangées et déshonorantes de ce père métamorphosé par ses enfans.

LE MÉDECIN.

Votre majesté permet-elle qu'on éveille le roi? Il y a long-temps qu'il repose.

CORDÉLIA.

Suivez ce que vous prescrit votre art, et faites ce que vous croyez à propos de faire. — Est-il habillé?

LE GENTILHOMME.

Oui, madame; à la faveur d'un sommeil profond, nous l'avons changé de vêtemens.

LE MÉDECIN.

Ma bonne dame, soyez auprès de lui quand nous l'éveillerons : je ne doute pas qu'il ne soit calme.

CORDÉLIA.

Tant mieux.

LE MÉDECIN.

Veuillez bien vous approcher. — Plus fort la musique.

CORDÉLIA.

O mon père chéri! puisse la guérison placer ses remèdes sur mes lèvres, et que ce baiser répare le mal violent que mes deux sœurs ont fait tomber sur ta tête vénérable!

KENT.

Bonne et chère princesse!

CORDÉLIA.

Quand vous n'auriez pas été leur père, ces mèches blanches réclamaient leur pitié. Était-ce là un visage qui dût être exposé à la fureur des vents, supporter les profonds roulemens du tonnerre armé de coups si redoutables, et les traits perçans et terribles des rapides éclairs qui se croisaient dans tous les sens? Te fallait-il affronter la nuit, pauvre aventurier (57), couvert d'une si faible armure? —

Le chien de mon ennemi, m'eût-il mordue, aurait passé cette nuit-là auprès de mon feu; et toi, mon pauvre père, tu devais être forcé à chercher un abri parmi les pourceaux, les misérables abandonnés du ciel, sur la paille brisée et fangeuse! — Hélas! hélas! c'est un miracle que tout n'ait pas fini à la fois, ta raison et ta vie. — Il s'éveille; parlez-lui.

LE MÉDECIN.

Madame, il vaut mieux que ce soit vous.

CORDÉLIA.

Comment se trouve mon royal seigneur? comment se porte votre majesté?

LEAR.

Vous me faites bien du tort de me tirer du tombeau. — Toi, tu es une âme bienheureuse; mais moi, je suis attaché sur une roue de feu, que mes larmes animent comme du plomb fondu.

CORDÉLIA.

Me reconnaissez-vous seigneur?

LEAR.

Vous êtes un esprit, je le sais : quand êtes-vous morte?

CORDÉLIA.

Toujours, toujours aussi égaré.

LE MÉDECIN.

Il est à peine éveillé; laissons-le un instant à lui-même.

LEAR.

Où ai-je été? où suis-je?—Est-ce la belle lumière

du jour? — Je suis cruellement maltraité : je mourrais de pure pitié d'en voir un autre souffrir ainsi. — Je ne sais que dire. — Je ne jurerais pas que ce soient là mes mains. — Voyons, je sens cette épingle me piquer. — Je la sens. — je voudrais bien être certain de mon état.

CORDÉLIA.

Oh! regardez-moi, seigneur : étendez sur moi vos mains pour me bénir. — Non, seigneur, ce n'est pas à vous à vous mettre à genoux.

LÉAR.

Je vous en prie ne vous moquez pas de moi. Je suis un pauvre bon radoteur de vieillard ; j'ai passé mes quatre-vingts ans, et, pour parler sincèrement, je crains de n'être pas tout-à-fait dans mon bon sens. — Il me semble que je devrais vous connaître, et connaître cet homme. — Cependant je doute; car je ne sais pas du tout ce que c'est que ce lieu-ci, et j'ai beau faire, je ne me rappelle pas ces vêtemens; j'ignore même où j'ai logé la nuit dernière. — Ne vous moquez pas de moi; car, comme il est vrai que je suis homme, je crois que cette dame est ma fille Cordélia.

CORDÉLIA.

C'est moi! c'est moi!

LEAR.

Vos larmes mouillent-elles? Oui, en vérité. — Je vous en prie, ne pleurez pas. Si vous avez du poison pour moi, je le prendrai. Je sais bien que vous ne m'aimez pas; car vos sœurs, autant que je me le rappelle, ont mal agi envers moi. Vous avez

des raisons de ne pas m'aimer; elles n'en avaient pas.

CORDÉLIA.

Pas une raison, pas une seule.

LEAR.

Suis-je en France?

KENT.

Vous êtes dans votre royaume, seigneur.

LEAR.

Ne me trompez point.

LE MÉDECIN.

Prenez courage, ma bonne dame : les accès de fureur, vous le voyez, sont passés; cependant il y aurait encore du danger à le ramener sur les temps dont il a perdu la mémoire. Engagez-le à rentrer; ne l'agitons plus jusqu'à ce que ses organes soient raffermis.

CORDÉLIA.

Plairait-il à votre altesse de marcher?

LEAR.

Il faut donc que vous me souteniez. — Je vous prie, maintenant oubliez et pardonnez; je suis vieux, et ma raison est affaiblie.

([58] Sortent Lear, Cordélia, le médecin et la suite.)

LE GENTILHOMME.

Est-il vrai, monsieur, que le duc de Cornouailles ait été tué de cette manière?

KENT.

Très-vrai, monsieur.

LE GENTILHOMME.

Et qui commande ses gens ?

KENT.

On dit que c'est le bâtard de Glocester.

LE GENTILHOMME.

On assure qu'Edgar, le fils que le comte a chassé, est en Germanie avec le comte Kent.

KENT.

Les ouï-dire sont variables. Il est temps de songer à soi : les armées du royaume approchent à grands pas.

LE GENTILHOMME.

Il y a lieu de croire que l'affaire qui va se décider sera sanglante. Adieu, monsieur.

(Il sort.)

KENT.

Mon entreprise et mes travaux vont avoir leur fin, bonne ou mauvaise selon l'issue de cette bataille.

(Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp des Bretons près de Douvres.

Entrent avec des tambours et des enseignes EDMOND, RÉGANE, des officiers, des soldats et autres.

EDMOND, à un officier.

Sachez si le duc persiste dans son dernier projet, ou si quelque nouvelle idée l'a fait changer de plan. Il est plein d'irrésolutions et sans cesse en contradiction avec lui-même. Allez, et nous rapportez sa résolution décisive.

RÉGANE.

Le mari de notre sœur a certainement tourné tout-à-fait.

EDMOND.

Il n'y a pas lieu d'en douter, madame.

RÉGANE.

Maintenant, mon doux seigneur, vous savez tout le bien que je vous veux : dites-moi, mais franchement, mais bien en vérité, n'aimez-vous point ma sœur ?

EDMOND.

D'une affection respectueuse.

RÉGANE.

Mais n'avez-vous point trouvé la route des lieux défendus à tout autre qu'à mon frère [59] ?

EDMOND.

Cette pensée vous abuse.

RÉGANE.

J'ai peur que vous n'ayez été uni bien étroitement avec elle, et autant que cela puisse être.

EDMOND

Sur mon honneur, madame.

RÉGANE.

Je ne pourrai plus la souffrir. — Mon cher lord, point de familiarités avec elle.

EDMOND.

Soyez tranquille. — Mais la voici avec le duc son époux.

(Entrent Albanie, Gonerille, soldats.)

GONERILLE, à part.

J'aimerais mieux perdre la bataille que s'il fallait que ma sœur nous désunît lui et moi.

ALBANIE.

Ma chère sœur, soyez la bien rencontrée. — Monsieur, je viens d'apprendre que le roi est allé rejoindre sa fille avec plusieurs personnes que la dureté de notre gouvernement force d'appeler des secours étrangers. — Je n'ai jamais encore été brave, lorsque je n'ai pu l'être en conscience. Cette guerre nous intéresse en ce que la France envahit nos états, mais non pas en ce qu'elle soutient le roi et les autres

armés contre nous, je le crains, par de bien justes et de bien puissans motifs.

EDGAR.

C'est parler noblement, seigneur.

RÉGANE.

Et à quoi bon ce raisonnement?

GONERILLE.

Réunissons-nous contre l'ennemi : ce n'est pas le moment de s'occuper de ces querelles domestiques et personnelles.

ALBANIE.

Consultons avec les plus anciens guerriers sur les mesures que nous devons prendre.

EDMOND.

Je vais vous rejoindre dans l'instant à votre tente.

RÉGANE.

Ma sœur, vous venez avec nous?

GONERILLE.

Non.

RÉGANE.

Cela vaut mieux... — Je vous en prie, venez avec nous.

GONERILLE, à part.

Oh, oh! je devine l'énigme.... — Je viens.

(Au moment où ils sont prêts à sortir, entre Edgar déguisé.)

EDGAR.

Si jamais votre seigneurie s'est entretenue avec un homme aussi pauvre que moi, écoutez seulement un mot.

ALBANIE.

Je vous rejoins. — Parle.

(Sortent Edmond, Régane, Gonerille, les officiers, les soldats et la suite.)

EDGAR.

Avant de livrer la bataille, ouvrez cette lettre. Si vous remportez la victoire, faites appeler à son de trompe celui qui vous l'a remise. Quelque misérable que je vous paraisse, je puis produire un champion qui soutiendra ce qu'elle contient; si l'événement tourne contre vous, votre affaire est faite dans ce monde, et tout complot cesse. — Que la fortune vous soit amie!

ALBANIE.

Attends que j'aie lu cette lettre.

EDGAR.

On me l'a défendu. Quand il en sera temps, que le héraut m'appelle, et je reparaîtrai.

ALBANIE.

Soit, adieu, je lirai ce papier.

(Edgar sort.)

(Rentre Edmond.)

EDMOND.

L'ennemi est en vue; rangez vos troupes. Voici un aperçu pris avec soin du nombre et de la force de nos ennemis : mais on vous demande de vous hâter.

ALBANIE.

Nous serons prêts à temps.

(Il sort.)

EDMOND.

J'ai juré à ces deux sœurs que je les aimais : elles

sont en méfiance l'une de l'autre, comme l'est de la vipère celui qu'elle a mordu. Laquelle des deux prendrai-je? Toutes les deux? l'une des deux? Ni l'une ni l'autre? — Tant qu'elles seront toutes les deux en vie, je n'en puis posséder aucune. — Prendre la veuve, c'est irriter jusqu'à la frénésie sa sœur Gonerille; et, le mari de celui-ci vivant, j'aurai de la peine à me maintenir. Commençons toujours par nous servir de son appui dans le combat; et après, que celle qui a tant d'envie de se débarrasser de lui se charge de trouver les moyens de l'expédier promptement. — Quant à ses projets de clémence pour Lear et Cordélia, la bataille finie et eux entre nos mains, ils ne verront pas son pardon : ma situation à moi est de me tenir sur la défensive, et non pas d'entrer dans les débats.

SCÈNE II.

Un espace entre les deux camps.

(Bruits de guerre derrière le théâtre. — Lear et Cordélia entrent et sortent avec des enseignes, des tambours et leurs troupes.)

Entrent EDGAR et GLOCESTER.

EDGAR.

Mon père, prenez ici l'hospitalité que vous offre l'ombrage de cet arbre; priez le ciel que le plus juste l'emporte. Si jamais je reviens encore vers vous, je vous apporterai des nouvelles consolantes.

(Il sort.)

GLOCESTER.

La grâce du ciel vous accompagne, ami !

(Bruits de guerre, puis une retraite.)

(Rentre Edgar.)

EDGAR.

Fuis, vieillard ; donne-moi ta main : fuyons, le roi Léar a perdu la bataille ; lui et sa fille sont prisonniers : donne-moi la main, marchons.

GLOCESTER.

Non, pas plus loin, mon cher : un homme peut pourir ici comme ailleurs.

EDGAR.

Quoi ! encore de mauvaises pensées ! Il faut que les hommes subissent en ce monde l'ordre du départ comme celui de l'arrivée. Tout arrive à son temps ; venez.

GLOCESTER.

Vous avez raison.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp breton, près de Douvres.

Entrent **EDMOND** triomphant, avec des enseignes et des tambours ; **LEAR** et **CORDÉLIA** prisonniers, des **OFFICIERS**, des soldats, etc.

EDMOND, à des officiers.

Que quelques officiers se chargent de les emmener : bonne garde jusqu'au moment où ceux à qui il ap-

partient de disposer de leur sort auront fait connaître leurs volontés.

CORDÉLIA.

Nous ne sommes pas les premiers qui, avec la meilleure intention, ont eu le plus mauvais sort. Pour toi seul, roi que le sort accable, je puis me sentir abattue : il me serait autrement bien aisé de rendre à la fortune infidèle mépris pour mépris. — Ne verrons-nous point ces filles et ces sœurs ?

LEAR.

Non, non, non, non, viens : allons à la prison ; seuls ensemble, nous deux, nous y chanterons comme des oiseaux en cage. Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux et je te demanderai pardon : nous vivrons ainsi en priant, en chantant ; nous conterons de vieilles histoires, nous rirons aux papillons dorés, et aussi d'entendre de pauvres diables s'entretenir des nouvelles de la cour ; nous en causerons avec eux ; nous dirons celui qui gagne, celui qui perd ; qui monte en faveur, qui en est sorti ; nous expliquerons le secret des choses comme si nous étions les espions des dieux ; et, de dedans les murs d'une prison, nous verrons passer les ligues, les partis, et ces grands personnages qui fluent et refluent au-dessous de la lune.

EDMOND.

Emmenez-les.

LEAR.

Sur de tels sacrifices, ma Cordélia, les dieux eux-mêmes viennent jeter l'encens. T'ai-je donc retrouvée ? Celui qui voudra nous séparer, il faudra

qu'il apporte une des torches du ciel, et nous chasse d'ici par le feu comme des renards. Essuie tes yeux, ma fille; la peste [60] les dévorera tous, chair et peau, avant qu'ils nous fassent verser une larme; nous les verrons auparavant périr de famine : viens.

(Lear et Cordélia sortent, accompagnés de gardes.)

EDMOND.

Ici, capitaine, un mot. Prends ce papier. (*Il lui donne un papier.*) Suis-les à la prison. Je t'ai avancé d'un grade : si tu obéis aux instructions contenues là-dedans, tu t'ouvres le chemin à une brillante fortune. Sache bien que les hommes sont ce que les fait la circonstance : un cœur tendre ne va pas avec une épée; l'importante mission dont je te charge ne subira aucune recherche. Ou dis-moi que tu vas l'exécuter, ou cherche d'autres moyens de fortune.

L'OFFICIER.

Je le ferai, seigneur.

EDMOND.

Va donc t'y mettre, et tiens-toi pour heureux du moment que tu l'auras accomplie. Mais fais-y bien attention : c'est dans l'instant même, et il faut exécuter la chose comme je l'ai écrit.

L'OFFICIER.

Je ne peux pas traîner une charrette, ni manger l'avoine; mais tout ce qui est de la besogne d'un homme, je le ferai.

(Il sort.)

(Fanfares. — Entrent d'Albanie, Gonerille, Régane, officiers, suite.)

ALBANIE.

Monsieur, vous avez montré aujourd'hui votre courage, et la fortune vous a bien servi. Vous tenez captifs ceux qui nous ont combattus dans cette journée : nous vous requérons de nous les remettre, pour disposer d'eux selon qu'en ordonneront à la fois notre sûreté et la justice qui leur est due.

EDMOND

J'ai cru à propos d'envoyer ce vieux et misérable roi dans un lieu fermé où je le fais garder. Son âge, et plus encore son titre, ont un charme pour attirer vers lui le cœur des peuples, et pour tourner les lances que nous avons levées pour notre service contre les yeux de qui elles doivent recevoir le commandement. J'ai envoyé la reine avec lui pour les mêmes raisons : ils seront prêts à comparaître demain au plus tard aux lieux où vous tiendrez votre cour de justice. En ce moment nous sommes couverts de sueur et de sang; l'ami a perdu son ami; et les guerres les plus justes sont, dans la chaleur des esprits, maudites par ceux qui en ressentent les maux. La décision du sort de Cordélia et de son père demande un lieu plus convenable.

ALBANIE.

Avec votre permission, monsieur, je vous regarde ici comme un soldat à mes ordres, et non pas comme un frère.

RÉGANE.

C'est précisément le titre dont il nous plaît de le gratifier : il semble qu'avant de vous avancer si loin

vous auriez pu vous informer de nos intentions. Il a conduit nos troupes, il a été revêtu de mon autorité, il a représenté ma personne, ce qui lui permet bien de soutenir l'égalité et de s'appeler votre frère.

GONERILLE.

Ne vous échauffez pas tant. C'est de sa grâce qu'il s'est élevé lui-même, beaucoup plus que par vos faveurs.

RÉGANE.

Investi par moi de mes droits, il va de pair avec les meilleurs.

GONERILLE.

Ce serait tout au plus s'il devenait votre mari.

RÉGANE.

Badinage est souvent prophétie.

GONERILLE.

Holà, holà ; l'œil qui vous a fait voir cet avenir voyait un peu louche.

RÉGANE.

Madame, je ne me sens pas bien ; autrement je vous en dirais tant que j'en ai sur le cœur. (*A Edmond.*) — Général, prends mes soldats, prisonniers, patrimoine; dispose d'eux, de moi-même; la place t'est rendue. Je prends ici le monde à témoin que je te fais mon seigneur maître.

GONERILLE, à Régane.

Prétendez-vous le posséder ?

ALBANIE.

Une telle décision ne dépend pas de votre bon plaisir.

EDMOND.

Ni du tien, seigneur.

ALBANIE.

Demi-noble, du mien.

RÉGANE, à Edmond.

Fais battre le tambour, et prouve que mes droits sont les tiens.

ALBANIE.

Attendez encore ; écoutez la raison. — Edmond, je t'accuse ici de haute trahison, et dans l'accusation je comprends ce serpent doré (*montrant Gonerille*). — Quant à vos prétentions, mon aimable sœur, je m'y oppose dans l'intérêt de ma femme : elle a sous-traité avec ce seigneur, et moi, comme son mari, je mets opposition à vos bans : si vous voulez vous marier, c'est à moi qu'il vous faut faire l'amour ; madame lui est promise.

GONERILLE.

C'est une farce que vous jouez !

ALBANIE.

Tu es armé, Glocester ; que la trompette sonne ; et si personne ne paraît pour prouver contre toi les trahisons odieuses, manifestes, accumulées, voilà mon gage. Avant que j'aie mangé un morceau de pain, je prouverai dans ton cœur que tu es tout ce que je viens de publier à haute voix.

RÉGANE.

Oh ! je me sens mal, très-mal.

GONERILLE, à part,

Si cela n'était pas, je ne me fierais jamais plus au poison.

EDMOND.

Voilà ton gage échangé. (*Il jette un gant.*) Qui que ce soit dans l'univers qui me nomme traître, il en a menti comme un vilain. Fais appeler à son de trompe, et si quelqu'un ose s'approcher, — contre lui, contre toi, contre tout venant, je maintiendrai vaillamment ma loyauté et mon honneur.

ALBANIE.

Holà! un héraut!

EDMOND.

Un héraut! holà! un héraut!

ALBANIE.

N'attends rien que de ta seule valeur, car tes soldats, levés en mon nom, ont en mon nom reçu leur congé.

RÉGANE.

Le mal me surmonte.

ALBANIE.

Elle n'est pas bien; conduisez-la dans ma tente. (*Régane sort. Entre un héraut.*) — Approche, héraut : que la trompette sonne, et lis cet écrit à haute voix.

UN OFFICIER.

Sonnez, trompettes.

LE HÉRAUT lit.

« S'il est dans l'armée quelque homme du rang » et de la qualité convenables qui veuille mainte-

» nir contre Edmond, soi-disant comte de Gloces-
» ter, qu'il est plusieurs fois traître, qu'il paraisse
» au troisième ban de la trompette : Edmond sou-
» tient hardiment le contraire. »

EDMOND.

Sonnez.

(Premier ban de la trompette.)

LE HÉRAUT.

Encore.

(Deuxième ban.)

Encore.

(Troisième ban.)

(Une autre trompette répond de derrière le théâtre. — Edgar entre armé, précédé d'un trompette.)

ALBANIE, au héraut.

Demande-lui quel est son dessein, et pourquoi il paraît à l'appel de la trompette.

LE HÉRAUT.

Qui êtes-vous? votre nom, votre qualité, et pourquoi répondez-vous à cette sommation?

EDGAR.

Sachez que j'ai perdu mon nom, mordu d'un cancre et rongé par la dent aiguë de la trahison : cependant je suis noble tout autant que l'adversaire que je viens combattre.

ALBANIE.

Quel est cet adversaire?

EDGAR.

Quel est-il celui qui parle pour Edmond, comte de Glocester?

EDMOND.

Lui-même ! Qu'as-tu à lui dire ?

EDGAR.

Tire ton épée, afin que si mon langage offense un noble cœur, ton bras puisse te faire justice. Voilà mon épée nue ; voici que par les priviléges de mon rang, de mon serment et de ma profession, je proteste, malgré ta force, ta jeunesse, ton rang, ta situation, en dépit de ton épée victorieuse, de ta fortune toute chaude de succès, de ton courage et de ton cœur, que tu n'es qu'un traître, déloyal envers tes dieux, ton frère, ton père ; que tu conspires contre les jours de ce haut et puissant prince, et que tu es depuis le sommet de ta tête, dans tout ton corps, et jusqu'à la poussière qui est sous tes pieds, un sale crapaud de traître. Si tu dis *non*, cette épée, ce bras, et tout ce que j'ai de courage, sont disposés à prouver dans ton cœur, à qui je parle, que tu en as menti.

EDMOND.

En bonne prudence, je devrais te demander ton nom. Mais comme tu te montres sous les apparences d'un franc et brave chevalier, que tes discours ont quelque chose qui sent sa noble race, je dédaigne et repousse ces formalités de précaution que, dans les règles et par les lois de la chevalerie, j'aurais le droit d'exiger. Je te rejette à la tête tes trahisons, j'écrase ton cœur sous ton odieux mensonge infernal ; et comme tes méfaits ne font encore qu'apparaître à travers ton corps sans le briser, mon épée va leur ouvrir la route du lieu où ils se renfonceront pour

toujours. — Déjà nos glaives brillent et se froissent. — Sonnez, trompettes.

(Ils se battent. — Edmond tombe.)

ALBANIE.

Ne le tuez pas, ne le tuez pas.

GONERILLE.

C'est une trahison. — Glocester, par la loi des armes, tu n'étais pas obligé de répondre à un adversaire inconnu : tu n'es pas vaincu ; tu es trompé, pris dans un piége.

ALBANIE.

Fermez la bouche, dame, ou je vais vous la clore avec ce papier. — Tenez, monsieur. (*Il donne le papier à Edmond.*) — Et toi, pire que tous les noms qu'on pourrait te donner, lis tes propres crimes.... Ne le déchirez pas, madame : je vois que vous le connaissez.

GONERILLE.

Eh bien, dis : si je le reconnais, les lois sont à moi et non pas à toi, qui aura le droit de me faire mon procès ?

ALBANIE.

Monstrueuse audace ! Connais-tu ce papier ?

GONERILLE.

Ne me demandez pas ce que je connais.

(Elle sort.)

ALBANIE.

Suivez-la ; elle est furieuse : veillez sur elle.

EDMOND.

Tout ce que vous m'avez imputé je l'ai fait, et plus, et beaucoup plus encore. — Le temps mettra

tout à découvert. — Tout cela est passé... et moi aussi ! — Mais qui es-tu, toi, qui as eu le bonheur de l'emporter sur moi ? Si tu es noble, je te le pardonne.

EDGAR.

Faisons échange de miséricorde. Mon nom n'est pas moins noble que le tien, Edmond ; et s'il l'est davantage, tu n'en as que plus de tort envers moi. Mon nom est Edgar ; je suis le fils de ton père. Les dieux sont justes ; ils font de nos vices chéris la verge dont ils nous châtient ; le lit de ténèbres et de vices où il t'a engendré lui a coûté les yeux.

EDMOND.

Tu as raison, cela est vrai : la roue a achevé son tour, et me voici !

ALBANIE.

Il m'avait bien semblé que ton maintien annonçait un sang royal. — Que je t'embrasse ! que le chagrin brise mon cœur si je t'ai jamais haï, toi ni ton père.

EDGAR.

Digne prince, je le sais bien.

ALBANIE.

Où vous êtes-vous caché ? Comment avez-vous connu les malheurs de votre père ?

EDGAR.

En le secourant, seigneur. Écoutez un court récit ; et quand j'aurai fini, oh ! si mon cœur pouvait alors se rompre !..... — Pour échapper à la sanglante proscription qui menaçait ma tête de si près, (ô douceur de la vie ! supporter de mourir à chaque

instant des angoisses de la mort, plutôt que de mourir une fois !) j'ai imaginé de me déguiser sous les haillons d'un mendiant insensé, et de me revêtir d'une apparence qui répugne aux chiens eux-mêmes. C'est dans ce travestissement que j'ai rencontré mon père, les anneaux de ses yeux tout saignans; il en avait perdu les précieuses pierres. Je suis devenu son guide, je l'ai soutenu, j'ai mendié pour lui, je l'ai sauvé du désespoir. Jamais, oh quelle faute! je ne me suis découvert à lui, jusqu'à cette dernière demi-heure, lorsque tout armé, et non pas sûr, bien qu'en espérance d'un bon succès, je lui ai demandé sa bénédiction, et depuis le commencement jusqu'à la fin je lui ai raconté mon pèlerinage. Mais, brisé entre deux passions contraires, l'excès de la joie et celui de la douleur, son cœur, hélas! trop faible pour un tel combat, s'est rompu avec un sourire.

EDMOND.

Votre récit m'a touché, et peut-être produira-t-il quelque bien. Parlez encore; vous avez l'air d'avoir quelque chose de plus à nous apprendre.

ALBANIE.

Oh! s'il y a quelque chose de plus déplorable encore, gardez-le; je me sens déjà mourir pour en avoir tant entendu.

EDGAR.

A celui qui craint l'affliction, ceci en aurait pu paraître le terme; mais un autre trouvera encore de quoi l'augmenter et arriver à son dernier degré. — Tandis que j'éclatais en cris douloureux, sur-

vient un homme qui, m'ayant vu jadis dans le pire état de misère, fuyait mon odieuse société ; mais, reconnaissant alors quel était celui qui en avait tant supporté, il se jette à mon cou, me serrant de toute la force de ses bras, et semble de ses hurlemens vouloir percer les cieux : il se précipite sur le corps de mon père, et me fait sur lui et sur Lear le plus déplorable récit que l'oreille ait jamais entendu. A mesure qu'il racontait, la douleur s'emparait de lui plus puissante, les fils de la vie commençaient à se rompre.... — La trompette a sonné pour la seconde fois : je l'ai laissé presque évanoui.

ALBANIE.

Et qui était cet homme ?

EDGAR.

Kent, seigneur ; Kent banni, et qui, déguisé, avait suivi les pas du roi son ennemi, et lui avait rendu des services qui n'eussent pas convenu à un esclave.

(Entre précipitamment un gentilhomme, un poignard sanglant à la main.)

LE GENTILHOMME.

Au secours ! au secours ! Oh ! du secours !

EDGAR.

Quel genre de secours ?

ALBANIE.

Homme, parle.

EDGAR.

Que veut dire ce poignard sanglant ?

LE GENTILHOMME.

Il est chaud encore, il est fumant ; il sort du cœur....

ALBANIE.

De qui ? parle.

LE GENTILHOMME.

De votre épouse, seigneur, de votre épouse ; et sa sœur a été empoisonnée par elle : elle l'a avoué.

EDMOND.

J'étais engagé à l'une et à l'autre ; et dans un même instant nous voilà mariés tous trois !

ALBANIE.

Qu'on apporte leurs corps, vivans ou morts. — Ce jugement du ciel nous épouvante, mais ne nous touche d'aucune pitié.

(Le gentilhomme sort.)

(Entre Kent.)

EDGAR.

Voilà Kent qui vient, seigneur.

ALBANIE.

Oh ! est-ce donc lui ? — Les circonstances ne permettent pas ici les formes que demanderait la politesse.

KENT.

Je suis venu souhaiter à mon maître et à mon roi un éternel bonsoir. N'est-il point ici ?

ALBANIE.

Quel soin important nous avions oublié ! — Parle, Edmond : où est le roi ? où est Cordélia ? — Vois-tu ce spectacle, comte ?

(On apporte les corps de Régane et de Gonerille.)

KENT.

Hélas ! et la cause ?

EDMOND.

Eh bien, pourtant Edmond était aimé! L'une a empoisonné l'autre par amour pour moi, et s'est poignardée après.

ALBANIE.

C'est la vérité. — Couvrez leurs visages.

EDMOND.

Je ne respire plus qu'avec peine l'air de la vie.... Je veux faire un peu de bien en dépit de ma propre nature.... Envoyez promptement.... sans perdre un instant.... au château : un écrit de moi met en ce moment en danger la vie de Lear et de Cordélia.... Tâchez d'envoyer à temps.

ALBANIE.

Courez, courez; oh! courez.

EDGAR.

Vers qui, monseigneur? qui en est chargé? — Envoie donc ton gage de sursis.

EDMOND.

Tu as raison. Prends mon épée; remets-la au capitaine.

ALBANIE.

Hâte-toi, sur ta vie!

(Edgar sort.)

EDMOMD.

Il a été chargé par ta femme et par moi d'étrangler Cordélia dans la prison, et d'accuser de sa mort son propre désespoir.

ALBANIE.

Que les dieux la défendent! — Emportez-le à quelque distance.

(On emporte Edmond.)

(Entrent Lear, tenant Cordélia morte dans ses bras, Edgar, l'officier et d'autres.)

LEAR.

Poussez des hurlemens, des hurlemens, des hurlemens! Oh! vous êtes des hommes de pierre. Si j'avais vos voix et vos yeux, je m'en servirais à faire fendre la voûte du firmament. Oh! elle est partie pour jamais. — Je vois bien si quelqu'un est vivant ou s'il est mort. — Elle est morte comme la terre. — Donnez-moi un miroir : si son haleine en obscurcit ou en ternit la surface, alors elle vivrait encore.

KENT.

Est-ce donc la fin du monde?

EDGAR.

Ou l'image de l'abomination de la désolation?

ALBANIE.

Que tout tombe et s'arrête.

LEAR.

La plume remue : elle vit. — Oh! si elle vit, c'est un bonheur qui rachète tous les chagrins que j'aie jamais sentis.

KENT, se mettant à genoux.

O mon bon maître!

LEAR.

Laisse-moi, je te prie.

EDGAR.

C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR.

Malédiction sur vous tous, assassins, traîtres que vous êtes! Je l'aurais pu sauver; maintenant elle

est partie pour toujours. — Cordélia, Cordélia, attends un moment. — Ha ! que dis-tu ? — Sa voix était toujours douce, gracieuse, point élevée, chose excellente dans une femme. — J'ai tué l'esclave qui t'a ôté la vie.

LE GENTILHOMME.

Cela est vrai, milords, il l'a fait.

LEAR.

N'est-ce pas, ami? — J'ai vu le jour où, avec ma bonne épée tranchante, je les aurais tous fait danser. Je suis vieux à présent, et toutes ces épreuves m'achèvent. (*A Kent.*) — Qui êtes-vous ? Mes yeux ne sont pas des meilleurs : je vais vous le dire tout à l'heure.

KENT.

S'il est deux hommes que la fortune se vante d'avoir aimés et haïs, chacun de nous en voit un.

LEAR.

Ma vue est bien mauvaise. — N'êtes-vous pas Kent ?

KENT.

Lui-même, Kent votre serviteur. Où est votre serviteur Caïus ?

LEAR.

C'est un bon garçon, je peux vous l'assurer : il sait frapper, et preste encore. Il est mort et pouri.

KENT.

Non, mon bon maître : c'est moi-même.

LEAR.

Je vais voir cela tout à l'heure.

KENT.

C'est moi qui, depuis le commencement de vos vicissitudes et de vos pertes, ai suivi vos tristes pas.

LEAR.

Vous êtes ici le bienvenu.

KENT.

Non pas, ni moi, ni personne : tout est ici triste, sombre, rempli de deuil. Vos filles aînées ont prévenu leur arrêt, et ont péri d'une mort désespérée.

LEAR.

Oui, je le crois bien.

ALBANIE.

Il ne sait pas ce qu'il dit, et c'est en vain que nous nous offrons à ses yeux.

EDGAR.

Oh! très-inutilement.

(Entre un officier.)

L'OFFICIER.

Seigneur, Edmond est mort.

ALBANIE.

Cela est bien peu important auprès de tout le reste. — Vous, seigneur et dignes amis, écoutez nos intentions. Tout ce qui sera en notre pouvoir pour réparer ce grand désastre, nous le ferons. Pour nous, durant la vie du vieux roi, nous lui remettons l'absolu pouvoir. (*A Edgar et à Kent.*) — Nous vous rétablissons dans tous vos droits, en y ajoutant de nouveaux avantages que votre honorable conduite a plus que mérités. Tous nos amis rece-

vront la récompense de leurs vertus, et nos ennemis boiront dans la coupe amère qui leur est due. — Oh! voyez! voyez!

LEAR.

Et ils ont étranglé mon pauvre fou [61]! Non, non, non, plus de vie. Quoi! un chien, un chat, un rat a de la vie; et toi pas la moindre haleine! Oh! tu ne reviendras plus, jamais, jamais, jamais, jamais! — Défaites ce bouton, je vous en prie. — Je vous remercie, monsieur. — Voyez-vous cela?.... regardez-là.... regardez.... ses lèvres.... regardez.... regardez....

(Il meurt.)

EDGAR.

Il perd connaissance.... Seigneur, seigneur!

KENT.

Brise-toi, mon cœur; je t'en prie, brise-toi.

EDGAR.

Seigneur, ouvrez les yeux.

KENT.

Ne tourmentez pas son ombre; laissez-le s'en aller. C'est le haïr que de vouloir l'étendre sur le chevalet de la vie aussi long-temps qu'il peut prêter encore.

EDGAR.

Oh! il est mort en effet.

KENT.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu souffrir si long-temps : il usurpait la vie.

ALBANIE.

Emportez ces corps : le malheur commun est

l'objet qui réclame nos soins. (*A Kent et à Edgar.*) — Vous, amis de mon cœur, commandez tous deux dans ce royaume, et rendez des forces à l'état ensanglanté.

KENT.

J'ai bientôt un voyage à faire, seigneur : mon maître m'appelle, et je ne puis lui dire non.

ALBANIE.

Il faut subir le poids de ces temps d'affliction, dire ce que nous sentons, et non tout ce qu'il y aurait à dire. Le plus vieux est celui qui en a eu le plus à porter. Nous qui sommes jeunes, nous ne verrons jamais ni tant de maux, ni tant de jours.

(Ils sortent au son d'une musique funèbre.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE ROI LEAR.

---

(1) *The whoreson.*

(2) Depuis ces mots, *le Scythe barbare*, etc., jusqu'à ceux-ci, *ma fille*, passé dans la traduction de Letourneur.

(3) *See better Lear, and let me here remain the true blank of thine eye.*

Il y a lieu de soupçonner ici un jeu de mots sur le mot *blank* (blanc, blanc des yeux), ou *blank* (but). Il ne pouvait être rendu dans une traduction littérale; et dans cette pièce, où d'ailleurs les jeux de mots ne sont pas trop communs, il a presque toujours fallu les sacrifier au sens littéral, qu'on aurait trop à se reprocher d'altérer.

(4) Il paraîtrait qu'on accordait aux dissonnances en musique une sorte d'influence magique, ou au moins mystérieuse. Les moines qui, dans le moyen âge, ont écrit sur la musique, ont dit : MI *contra* FA *est diabolicus.*

(5) Depuis ces mots, *des querelles*, etc., jusqu'à ceux-ci, *combien y a-t-il*, etc., passé dans la traduction de Letourneur.

(6) *As flatteries — when they are seen abused.*

Les commentateurs n'ont pu s'accorder sur ce passage, et aucun ne paraît l'avoir entendu dans son vrai sens, que je crois être mot à mot celui-ci : *puisque les flatteries*, ou *les caresses, quand ils les voient ils en abusent.* Cette version serait incon-

testable s'il y avait un second tiret entre *seen* et *abused* : — *when they are seen* — se trouverait ainsi entre deux tirets formant parenthèse ; mais le mot *are*, qui s'applique en même temps à *seen* et à *abused*, n'aura probablement pas permis d'isoler ainsi cette partie de la phrase où il se trouve contenu. Le vague des constructions et des expressions dans le *Roi Lear*, oblige souvent de décider sur le sens d'après les vraisemblances morales, plutôt que d'après aucune règle ou même aucune habitude grammaticale.

(7) *And to eat no fish*. Manger du poisson était en Angleterre, du temps d'Élisabeth, un signe de catholicisme, et par conséquent réprouvé par l'opinion. La phrase populaire pour désigner un vrai patriote était : *C'est un honnête homme*, *il ne mange pas de poisson*. Il fallut, pour soutenir les pêcheries, qu'un acte du parlement ordonnât pendant quelques mois l'usage du poisson : cela s'appela le *carême de Cécil* (*Cecil's fast*).

Dans l'Énéide travestie, la sibylle dit à Caron, pour l'engager à passer Énée, qu'il est

Point Mazarin, fort honnête homme.

(8) *Base foot — ball player*. Allusion aux mauvais joueurs de ballon, à qui le pied manque en courant.

(9) *Cox-comb*. C'était le nom du bonnet que portaient les fous, parce qu'il était surmonté d'une crête de coq : *cox-comb* (peigne de coq).

(10) *Nuncle* par contraction pour *mine uncle* (mon oncle, oncle à moi).

(11) Les extrémités de la coquille de l'œuf se nomment en anglais *the crowns of the egg* (les couronnes de l'œuf).

(12) *What makes frontlet on?* (que fait là ce bandeau sur ton front ?) *Frontlet* était le nom du bandeau qui composait, à une certaine époque, une partie de la coiffure des femmes, et servait métaphoriquement, à ce qu'il paraît, à exprimer l'air de mauvaise humeur.

(13) *Whoop! jug, I love thee.* Refrain d'une vieille chanson.

(14) *A brothel.*

(15) *Sea-monster.* L'hippopotame.

(16) *Like an engine. Engine* (engin, machine) était le nom de l'instrument ordinaire de la torture. *Gehenne* est sorti de la même source.

(17) Depuis ces mots, *si la cervelle*, etc., jusqu'à ceux-ci, *il puisse le regarder*, Letourneur n'a presque rien conservé de ce dialogue.

(18) *I did her wrong.* Les commentateurs veulent comprendre ces mots dans le sens de *je lui ai fait tort*, et supposent que Lear en ce moment songe à Cordélia; mais rien dans le reste de la scène n'annonce que cette idée se présente à son esprit; elle ne se retrouve même pas une seule fois ensuite, jusqu'au moment où il se réunit à Cordélia : en ce moment, tout occupé de ce qui lui arrive personnellement, il est plus naturel que Lear s'accuse du tort qu'il a eu de tout donner à Gonerille, que de celui d'avoir tout retiré à Cordélia : cette pensée est même en rapport avec ce que vient de lui dire son père; et si les paroles du fou ne servent pas à diriger les pensées de Lear, du moins peut-on supposer que, dans l'intention du poëte, elles sont quelquefois destinées à les expliquer. Les sentimens et les projets qu'il va exprimer ensuite ne sont qu'une continuation naturelle de cette marche de ses idées; le souvenir de Cordélia n'en serait qu'une interruption, et l'esprit de Lear n'a pas encore donné et ne donnera encore de quelque temps aucun indice du désordre que commencerait à annoncer une pareille incohérence. L'explication donnée par les commentateurs n'aurait qu'une présomption en sa faveur : Shakspeare aurait-il voulu, par ce mot jeté en passant, préparer les remords de Lear quand il retrouvera Cordélia? Le reste de la scène ne rend pas la chose probable. Nous croyons donc donner à ces mots : *I did her wrong*, un nouveau sens : *c'est moi qui l'ai mise dans son tort.*

(19) Les trois répliques suivantes sont passées dans la traduction de Letourneur.

(20) *To take it again perforce!* Johnson pense que Lear s'occupe ici du projet de reprendre ce qu'il a donné; les autres commentateurs appliquent ces paroles aux cinquante chevaliers supprimés par Gonerille; mais il me paraît clair que cela se rapporte à la menace qu'elle lui a faite *de prendre d'autorité ce qu'elle demande par prières.*

(21) Fool. *She that is maid now and laughs at my departure*
Shall not be a maid long, unless things be cut shorter.

Il a paru impossible de traduire ces deux vers.

(22) *However else.*

(23) *Good dawning.* Il y a en anglais des souhaits pour toutes les époques du jour.

(24) Les commentateurs se sont trouvés hors d'état d'indiquer ce que c'est que ce parc de Lipsbury.

(25) *Three suited* (qui a trois habits complets). Les commentateurs ne peuvent expliquer ce *three suited :* tout porte à croire que cette expression presque toujours injurieuse s'applique aux gens de livrée à qui l'usage, dans les grandes maisons, pouvait être de donner trois habillemens complets pour trois différens genres d'occasion, comme *habillement de deuil*, *habillement de cheval*, etc. Cela paraît d'autant plus probable, qu'Edgar, lorsque dans sa feinte folie il se donne pour un homme de service, *serving man*, se vante d'avoir *three suits.*

(26) *Whoreson.*

(27) *A pandar;* ce qui ne signifie point un *pendard*, mais, pour parler décemment, un entremetteur.

(28) *Whoreson cullionly barbamonger.*

(29) Allusion à quelques personnages des *moralités* où les vices ainsi que les vertus étaient personnifiés.

(30) Ces mots et les deux répliques suivantes sont passés par Letourneur.

(31) *Thou whoreson zed! thou unnecessary letter!*

Le Z, qu'en Anglais on avait supprimé en beaucoup d'endroits, était devenu un symbole d'inutilité.

(32) *Thou out of heaven's benediction com'st*
To the warm sun.

Vieux dicton qui répond à celui-ci, *tomber de fièvre en chaud mal*, et s'applique probablement à celui qui, n'ayant pour tout bien que *la bénédiction du ciel*, y renonce pour se réduire à *la chaleur du soleil.*

(33) *Elf all my hairs in knot* (comme la reine Mab ensorcelle les crins des chevaux). Voyez les notes de Roméo et Juliette.

(34) Ces sortes de mendians prétendus échappés de Bedlam étaient connus en Angleterre, on ne sait pourquoi, sous le nom d'*Abraham-men.*

(35) *Poor turlygood.* Warburton regarde ce nom de *Turlygood* comme une corruption de *Turlupin.* — *Turlupins* était le nom d'une confrérie de mendians qui se répandirent en Europe dans le quatorzième siècle, et qui ont été considérés par les uns comme des sectaires, par les autres comme des bohémiens et des vagabonds.

(36) *Cruel garters.* Jeu de mots entre *cruel garters* (cruelles jarretières) et *crewel garters* (jarretières de laine).

(37) *Dolours.* Le même jeu de mots que dans la Tempête entre *dolours* et *dollars.*

(38) Lear se sert ici des mots *mother*, *hysterica passio.* La première de ces deux expressions était le nom populaire, la seconde le nom médical de la maladie hystérique, qu'on regardait

dans les deux sexes comme la source de toutes les affections nerveuses. *Hystericks* en anglais veut encore dire *convulsions*, *maux de nerfs*.

(39) *The knavs turne fool, that runs away.*
The fool no knave, perdy.

Le sens naturel de ces deux vers paraît contraire à celui qu'on lui a donné dans la traduction ; mais ce dernier sens a paru de beaucoup, et avec raison, le plus vraisemblable aux commentateurs ; en sorte qu'ils ont ont été tous d'avis qu'il devait y avoir altération du texte, et qu'il fallait au moins changer ainsi le premier vers :

The fool turns knave, that runs away.

Mais peut-être l'irrégularité de langage qui se fait remarquer dans le roi Lear dispense-t-elle de recourir à une altération du texte; du moins est-il certain que c'est en conservant la construction des deux vers anglais qu'on a pu leur donner un sens contraire à celui qu'ils paraissent d'abord présenter.

(40) *The cockney*. Les commentateurs, on ne sait pourquoi, ont paru très-embarrassés du sens de ce mot *cockney*, auquel on donne partout une signification semblable à ce que nous entendons par *enfant de Paris*. Letourneur a passé toute cette réplique du fou.

(41) *The cod-piece that will house*
Before the head has any
The head and he shall louse.

(42) *A cod-piece*. Cette plaisanterie est aussi impossible à comprendre qu'à rendre.

(43) Nom d'un démon. Edgar en nommera encore plusieurs autres, qu'on reconnaîtra sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer.

(44) On portait à son chapeau ou le gant qu'on avait reçu de sa maîtresse, ou celui qu'un ennemi vous avait jeté comme un

gage de combat. Probablement les domestiques des grandes maisons imitaient en cela les manières de leurs maîtres.

(45) *Plackets.*

(46) *Ah no nonny, dolphin my boy, my boy sessa; let him trot by.* Jargon mêlé d'anglais et de français : c'est le refrain d'une vieille ballade, où l'on suppose que, dans un combat entre les Anglais et les Français, le roi de France ne se souciant pas d'exposer à des hasards trop difficiles la valeur de son fils le dauphin, lui cherche un adversaire dont il puisse triompher facilement. Tous les chevaliers qui se présentent successivement sur le champ de bataille lui paraissent trop forts, et chaque fois il répète le refrain. Enfin il ne trouve pas de meilleur expédient que de faire tenir sur les pieds, à l'aide d'un arbre, un mort contre lequel il envoie le dauphin exercer sa prouesse. Letourneur a passé ce refrain. Il serait trop long d'expliquer en détail tous les retranchemens qu'il a fait subir au dialogue dans le courant de cet acte.

(47) Selon Rabelais, c'est du violon que Néron joue en enfer, et Trajan du triangle.

(48) *Corky* (de liége).

(49) *I have been worth of the whistle* (j'ai été digne du coup de sifflet). Allusion au vieux proverbe, *c'est un pauvre chien que celui qui n'est pas digne du coup de sifflet.*

(50) Les plantes flétries étaient d'un grand usage dans la sorcellerie.

(51) *A century.*

(52) *Gossamer.* Ce sont ces fils blancs que l'on voit voltiger en automne, et qui sont connus sous le nom de *fils de la Vierge.*

(53) *Between her forks.*

(54) *There's hell, there's darkness,*
There is the sulphurous pit, burning, scalding
Stinch, consumption.

A l'exemple de Letourneur, on a omis ce passage impossible à traduire.

(55) *Your eyes are in a heavy case, your purse in a light.*

Il y a ici double et triple jeu de mots sur *case* (cas, boîte, case), et sur *light* (léger, lumière). Cela ne pouvait se rendre.

(56) *From the loathed warmth.*

(57) *Poor perdu* (enfant perdu). C'était, comme on sait, le nom qu'on donnait à un corps de guerriers plus aventureux que les autres, légèrement armés, et s'exposant plus souvent durant la nuit.

(58) Letourneur a passé cette fin d'acte.

(59) *My brother's way to the forefended place.*

(60) *The goujeers;* à ce qu'il paraît, une maladie honteuse.

(61) *And my poor fool is hanged!*

On n'a jamais pu s'accorder en Angleterre sur le sens de ces paroles de Léar : les uns ont voulu supposer qu'on avait aussi étranglé le fou, ce que rien n'indique dans la pièce, et ce que rien ne permet de supposer; d'autres ont cru que *my poor fool*, expression de tendresse quelquefois employée, s'adresse ici à Cordélia; mais Léar ne s'en est pas servi une seule fois envers elle, et les expressions de son amour pour elle ont en général quelque chose de plus exalté : cependant il est evident que c'est d'elle qu'il s'occupe. N'est-il pas vraisemblable que dans son égarement ses idées se confondent, et que celle de son fou, qu'il a aimé, qu'il a plaint dans sa folie, vient se mêler à celle de Cordélia qu'il pleure? Du reste, cette explication est arbitraire comme la plupart de celles qu'on peut vouloir essayer de donner sur les obscurités de cette pièce; c'est ce qui fait qu'on n'a pas cru devoir multiplier les notes.

COMME IL VOUS PLAIRA,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

COMME IL VOUS PLAIRA.

Après avoir vu dans Timon d'Athènes un misanthrope farouche qui fuit dans un désert où il ne cesse de maudire les hommes et d'entretenir la haine qu'il leur a jurée, nous allons faire connaissance avec un ami de la solitude, d'une mélancolie plus douce, qui se permet parfois quelques traits de satire, mais qui plus souvent se contente de la plainte, et critique le monde, inspiré par le seul regret de ne l'avoir pas trouvé meilleur. Retiré dans les bois pour y rêver au doux murmure des ruisseaux et au bruissement du feuillage, Jacques pourrait dire de lui comme un poëte de nos jours qui oublie de temps en temps ses sombres dédains :

I love not man the less, but nature more.

Childe Harold, chant IV.

Je n'aime pas moins l'homme, mais j'aime davantage la nature.

Jacques a jadis joui des plaisirs de la société; mais il est désabusé de toutes ses vanités : c'est un personnage tout-à-fait contemplatif; il pense et ne fait rien, dit Hazlit. C'est le prince des philosophes nonchalans; sa seule passion, c'est la pensée.

Avec ce rêveur aussi sensible qu'original, Shakspeare a réuni dans la forêt des Ardennes, autour du duc exilé, une espèce de cour arcadienne, dans laquelle le bon chevalier de la Manche aurait été sans doute heureux de se trouver, lorsque, dans l'accès d'un goût pastoral, il voulait se métamorphoser en berger Quichotis et faire de son écuyer le berger Pansino. Les *Arcadiens* de Shakspeare ont conservé quelque chose de leurs mœurs chevaleresques, et ses bergères nous charment les unes par la vérité de leurs mœurs champêtres, et les autres par le mélange de ces mêmes mœurs qu'elles ont adoptées, et de cet esprit cultivé qu'elles doivent à leurs premières habitudes. Peut-être trouvera-t-on que Rosalinde, dans la liberté de son langage, profite un peu trop du privilége du costume qui cache son sexe; mais elle aime de si bonne foi, et en même temps

avec une gaieté si piquante ; le dévouement de son amitié l'ennoblit tellement à nos yeux, sa coquetterie est si franche et si spirituelle, son caquetage est presque toujours si aimable qu'on se sent disposé à lui tout pardonner. Célie, plus silencieuse et plus tendre, forme avec elle un heureux contraste.

L'amour, comme le font les villageois, est peint au naturel dans Sylvius et la dédaigneuse Phébé.

Touchstone, qui est dans son genre un philosophe grotesque, n'est pas l'amoureux le plus fou de la pièce ; si pour aimer il choisit la paysanne la plus gauche, et s'il aime en vrai bouffon, ses saillies sur le mariage, l'amour et la solitude sont des traits excellens : il est le seul qu'aucune illusion n'abuse.

Il y a dans cette pièce plus de conversations que d'événemens : on y respire en quelque sorte l'air d'un monde idéal, et lorsque les mariages et la conversion subite du duc usurpateur qui forment une espèce de dénoûment vont rappeler les habitans de la forêt des Ardennes dans les habitudes de la vie réelle, si Jacques les abandonne ce n'est pas dans un caprice morose,

mais parce qu'il y a dans ce caractère insouciant et rêveur un besoin de pensées, et peut-être même de regrets vagues, qu'il espère retrouver encore auprès du duc Frédéric, devenu à son tour un solitaire.

On abandonnerait d'autant plus volontiers avec Jacques la fête générale, que Shakspeare, par oubli sans doute, ne nous y montre pas le vieux Adam, ce fidèle serviteur, ce véritable ami d'Orlando, si touchant par son dévoûment, ses larmes généreuses et sa noble sincérité.

La fable romanesque de cette pièce fut puisée dans une nouvelle pastorale de Lodge qui était sans doute bien connue du temps de Shakspeare. On y voit Adam dignement récompensé par le prince. Les emprunts que le poëte a faits au romancier sont assez nombreux; mais le caractère de Jacques, ceux de Touchstone et d'Audrey sont de l'invention de Shakspeare.

Le docteur Malone suppose que c'est en 1600 que fut écrite la comédie de *Comme il vous plaira;* c'est une de celles qui ont le plus enrichi les recueils *d'extraits élégans;* on y remarquera le fameux tableau de la vie humaine: *Le monde est un théâtre, etc., etc.* A. P.

COMME IL VOUS PLAIRA.

PERSONNAGES.

LE DUC, vivant dans l'exil.
FRÉDÉRIC, frère du duc, et usurpateur de son duché.
AMIENS, JACQUES, } seigneurs qui ont suivi le duc dans son exil.
LE BEAU, courtisan à la suite de Frédéric.
CHARLES, son lutteur.
OLIVIER, JACQUES, ORLANDO, } fils de sir Rowland des Bois.
ADAM, DENNIS, } serviteurs d'Olivier.
TOUCHSTONE, paysan bouffon.
SIR OLIVIER MAR-TEXT, vicaire.
CORIN, SYLVIUS, } bergers.
WILLIAM, paysan, amoureux d'Audrey.
Personnage représentant l'HYMEN.
ROSALINDE, fille du duc exilé.
CÉLIE, fille de Frédéric.
PHÉBÉ, bergère.
AUDREY, jeune villageoise.
SEIGNEURS à la suite des deux ducs, avec des Pages, des Gardes-forêts, etc., etc.

La scène est d'abord dans le voisinage de la maison d'Olivier, et ensuite, en partie à la cour de l'usurpateur, et en partie dans la forêt des Ardennes.

COMME IL VOUS PLAIRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Verger, près de la maison d'Olivier.

Entrent ORLANDO et ADAM.

ORLANDO.

Je me le rappelle bien, Adam; tel a été mon legs, une misérable somme de mille écus dans son testament; et, comme tu dis, il a chargé mon frère, sous peine de sa malédiction, de me donner une éducation convenable. Voilà la cause de mes chagrins. Il entretient mon frère Jacques aux écoles; la renommée parle magnifiquement de ses progrès. Pour moi, il m'entretient au logis en paysan, ou pour mieux dire, il me garde ici sans aucun entretien; car peut-on appeler éducation pour un gentilhomme de ma naissance, un traitement qui ne diffère nullement de la façon dont il étable ses bœufs. Ses chevaux sont mieux élevés; car, outre qu'ils sont pourvus d'un excellent fourrage, on les dresse au manége; et à cette fin on gage des écuyers au plus

haut prix : moi, qui suis son frère, je ne gagne sous sa tutelle que de la croissance : pour cela les animaux qui se nourrissent sur les fumiers de la basse-cour, lui sont aussi obligés que moi : et pour ce néant qu'il me prodigue sans regret, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu de dons réels que j'ai reçus de la nature. Il me fait manger avec ses valets; il m'interdit la place d'un frère, et il dégrade autant qu'il est en lui ma noblesse native par mon éducation. C'est là, cher Adam, c'est là ce qui m'afflige. Mais l'âme de mon père, que je crois sentir dans mon sein, commence à se révolter contre cette servitude. Non, je ne l'endurerai pas plus longtemps, quoique, hélas! je ne connaisse pas encore d'expédient raisonnable et sûr pour m'y soustraire.

(Olivier survient.)

ADAM.

Voilà votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO.

Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me secouer.

OLIVIER.

Hé bien, monsieur, que faites-vous ici?

ORLANDO.

Rien : on ne m'apprend point à faire aucune chose.

OLIVIER.

Que gâtez-vous donc, monsieur?

ORLANDO.

Vraiment, monsieur, je vous aide à gâter ce que Dieu a fait, votre pauvre frère, par une oisiveté funeste.

OLIVIER.

Que diable, monsieur occupez-vous mieux, et en attendant contentez-vous d'être un zéro.

ORLANDO.

Irai-je garder vos pourceaux et manger du gland avec eux? Quelle portion de patrimoine ai-je follement dépensée, pour me voir réduit à une telle détresse?

OLIVIER.

Savez-vous où vous êtes, monsieur?

ORLANDO.

Oh! très-bien, monsieur : je suis ici dans votre verger.

OLIVIER.

Savez-vous devant qui vous êtes, monsieur?

ORLANDO.

Oui, je le sais mieux que celui devant qui je suis ne sait me connaître. Je sais que vous êtes mon frère aîné; et, selon les droits du sang, vous devriez me connaître sous ce rapport. La coutume des nations veut que vous soyez plus que moi, parce que vous êtes né avant moi : mais cette tradition ne me ravit pas mon sang, y eût-il vingt frères entre nous. J'ai en moi autant de mon père que vous; j'avoue cependant, qu'étant venu avant moi, vous vous êtes trouvé plus près de ses titres.

OLIVIER.

Que dites-vous, enfant?

ORLANDO.

Allons, allons, frère aîné, quant à cela vous êtes trop jeune.

OLIVIER.

Veux-tu, vilain, [1] mettre la main sur moi?

ORLANDO.

Je ne suis point un vilain : je suis le plus jeune des fils du chevalier Rowland des Bois; il était mon père, et il est trois fois vilain celui qui dit qu'un tel père engendra des vilains. — Si tu n'étais pas mon frère, je ne détacherais pas cette main de ta gorge que l'autre main ne t'eût arraché la langue, pour avoir osé parler ainsi; tu t'es insulté toi-même.

ADAM.

Mes chers maîtres, soyez patiens : au nom du souvenir de votre père, soyez unis.

OLIVIER.

Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO.

Je ne te lâcherai que quand il me plaira. — Il faut que vous m'écoutiez. Mon père vous a chargé, par son testament, de me donner une bonne éducation, et vous m'avez élevé comme un paysan, en cherchant à obscurcir, à étouffer en moi toutes les qualités d'un gentilhomme. L'âme de mon père grandit dans moi, et je ne le souffrirai pas plus long-temps. Procurez-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou bien donnez-moi le chétif lot que mon père m'a laissé par son testament, et avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER.

Et que prétends-tu faire? Mendier, sans doute, après que tu auras tout dépensé? Allons, soit, monsieur; venez; entrez. Je ne veux plus être chargé de vous : vous aurez une partie de ce que vous demandez. Laissez-moi aller, je vous prie.

ORLANDO.

Je ne veux point vous offenser au delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER.

Retire-toi avec lui, toi, vieux chien.

ADAM.

Vieux chien : c'est donc là ma récompense! — Vous avez bien raison, car j'ai perdu mes dents à votre service. Dieu soit avec l'âme de mon vieux maître! Il ne m'aurait jamais adressé une semblable injure.

(Orlando et Adam sortent.)

OLIVIER.

Oui? en est-il ainsi? Commencez-vous à prendre un ton? Je remédierai à votre insolence, et pourtant je ne vous donnerai pas les mille écus; non. — Holà, Dennis!

(Dennis se présente.)

DENNIS.

Monsieur m'appelle-t-il?

OLIVIER.

Charles, le lutteur du duc, n'est-il pas venu ici pour me parler?

DENNIS.

Oui, monsieur ; il est ici, et il demande même avec importunité à être introduit auprès de vous.

OLIVIER.

Fais-le entrer. (*Dennis sort.*) Ce sera un excellent moyen ; c'est demain que la lutte doit se faire.

(Entre Charles.)

CHARLES.

Je souhaite le bonjour à votre seigneurie.

OLIVIER.

Mon bon monsieur Charles, quelles nouvelles toutes neuves y a-t-il à la nouvelle cour ?

CHARLES.

Il n'y a que de vieilles nouvelles à la cour, monsieur ; c'est-à-dire, que le vieux duc est banni par son jeune frère le nouveau duc, et trois ou quatre seigneurs, qui lui sont attachés, se sont exilés volontairement avec lui ; leurs terres et leurs revenus augmentent ceux du nouveau duc ; c'est ce qui fait qu'il consent volontiers qu'ils aillent où ils voudront.

OLIVIER.

Savez-vous si Rosalinde, la fille du vieux duc, est bannie avec son père ?

CHARLES.

Oh ! non, monsieur ; car sa cousine, la fille du nouveau duc, l'aime à un tel point (ayant été élevées ensemble depuis le berceau), qu'elle l'aurait suivie dans son exil, ou serait morte de douleur, si elle n'avait pu la suivre. Elle est à la cour, où son oncle

l'aime autant que sa propre fille, et jamais deux dames ne s'aimèrent comme elles s'aiment.

OLIVIER.

Quel est le lieu où le vieux duc doit résider?

CHARLES.

On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, et qu'il a avec lui plusieurs braves seigneurs, qui vivent dans cet endroit comme le vieux Robin Hood d'Angleterre : on assure que plusieurs jeunes gentilshommes se rendent tous les jours par troupes auprès de lui, et qu'ils passent les jours doucement et sans soucis, comme on faisait dans le siècle d'or.

OLIVIER.

Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau duc?

CHARLES.

Oui vraiment, monsieur, et je viens vous faire part d'une chose. On m'a donné secrètement à entendre, monsieur, que votre jeune frère Orlando avait envie de venir déguisé s'essayer contre moi. Demain, monsieur, je lutte pour ma réputation, et celui qui m'échappera sans avoir quelque membre cassé, en sera quitte à bon marché. Votre frère est jeune et délicat, et je ne voudrais pas, par considération pour vous, lui faire aucun mal; ce que je serai cependant forcé de faire pour mon honneur s'il vient me défier. Ainsi, l'affection que j'ai pour vous m'engage à vous en prévenir, afin que vous tâchiez de le dissuader de son projet, ou que vous consentiez à supporter de bonne grâce le malheur

auquel il se sera exposé lui-même; il l'aura cherché, et tout-à-fait contre mon inclination.

OLIVIER.

Je te remercie, Charles, de l'amitié que tu as pour moi, et tu verras que je t'en prouverai ma reconnaissance. J'avais déjà été averti du dessein de mon frère, et sous main j'ai fait l'impossible pour le faire renoncer à cette idée; mais il est déterminé. Je te dirai, mon cher Charles, que c'est le jeune homme le plus entêté qu'il y ait en France, rempli d'ambition, jaloux à l'excès des talens des autres, un traître qui a la lâcheté de tramer des complots contre moi-même son propre frère. Ainsi, agis à ton gré; j'aimerais autant que tu lui brisasses la tête qu'un doigt, et tu feras bien d'y prendre garde; car si tu ne le bats que légèrement, ou s'il s'acquiert par lui-même un grand honneur à tes dépens, il cherchera à t'empoisonner, il te fera tomber dans quelque piége funeste, et il ne te quittera point qu'il ne t'ait fait perdre la vie d'une façon indirecte ou d'une autre; car je t'assure, et je ne saurais presque te le dire sans pleurer, qu'il n'y a pas un être dans le monde, qui, si jeune encore, soit aussi méchant qu'il l'est. Je ne te parle de lui qu'avec la réserve d'un frère; mais si je te le disséquais en détail tel qu'il est, je serais forcé de rougir et de pleurer, et toi tu pâlirais d'effroi.

CHARLES.

Je m'applaudis bien d'être venu vous trouver: s'il vient demain, je lui donnerai son compte: s'il est jamais en état d'aller seul, après s'être essayé

contre moi, de ma vie je ne lutterai pour le prix : et là-dessus Dieu garde votre seigneurie!

OLIVIER.

Adieu, bon Charles.—A présent, il me faut exciter mon gaillard : j'espère m'en voir bientôt débarrassé; car mon âme, je ne sais cependant pas encore pourquoi, ne hait rien plus que lui; en effet, il a le cœur noble, il est instruit sans avoir jamais été aux écoles, parlant bien et avec noblesse, il est aimé des personnes de toutes classes jusqu'à l'adoration; et si bien dans le cœur de tout le monde, et surtout de mes propres gens, qui le connaissent parfaitement, que moi j'en suis méprisé. Mais cela ne durera pas : le lutteur va y mettre bon ordre. Je n'ai plus rien à faire, qu'à exciter le jeune homme à concourir pour la lutte, et j'y vais de ce pas.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Plaine devant le palais du duc.

ROSALINDE et CÉLIE.

CÉLIE.

Je t'en conjure, Rosalinde, ma charmante cousine, de grâce, sois plus gaie.

ROSALINDE.

Chère Célie, je montre bien plus de gaîté que je n'en possède; et tu veux que j'en montre encore davantage? Si tu ne peux m'apprendre à oublier un

père banni, renonce à vouloir m'apprendre à ressentir une grande joie.

CÉLIE.

Ah! je vois bien que tu ne m'aimes pas aussi tendrement que je t'aime; car si mon oncle, ton père, au lieu d'être banni, avait au contraire banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses toujours restée avec moi, mon amitié pour toi m'aurait appris à prendre ton père pour le mien; et tu en ferais autant, si la force de ton amitié égalait celle de la mienne.

ROSALINDE.

Eh bien, je veux tâcher d'oublier ma situation, pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE.

Tu sais que mon père n'a que moi d'enfans; il n'y a pas d'apparence qu'il en ait jamais d'autre; et certainement à sa mort tu seras son héritière; tout ce qu'il a enlevé par la force à ton père, mon amitié te le rendra; sur mon honneur, je le ferai, et que je devienne un monstre s'il m'arrive d'enfreindre ce serment! Ainsi, ma charmante Rose, ma chère Rose, sois donc plus gaie.

ROSALINDE.

Je le serai désormais, cousine; je veux songer à imaginer quelque amusement. Voyons, que penses-tu de faire l'amour?

CÉLIE.

Oh! ma chère, je t'en prie, fais de l'amour un amusement; mais ne te passionne sérieusement pour aucun homme, et même par amusement ne

vas jamais si loin que tu ne puisses te retirer en honneur et sans rougir.

ROSALINDE.

Hé bien, à quoi donc nous amuserons-nous?

CÉLIE.

Asséyons-nous et moquons-nous de cette bonne ménagère la fortune, et détournons-la du travail de son rouet, afin qu'à l'avenir ses dons soient plus également partagés [2].

ROSALINDE.

Je voudrais que cela fût en notre pouvoir, car ses bienfaits sont souvent bien mal placés, et la bonne aveugle fait de grandes méprises dans les dons qu'elle distribue aux femmes.

CÉLIE.

Oh! cela est bien vrai; car celles à qui elle accorde la beauté, rarement elle leur donne aussi la vertu, et celles qu'elle fait vertueuses, elle les partage ordinairement très-mal en attraits.

ROSALINDE.

Mais, cousine, tu te trompes; tu donnes à la fortune ce qui n'appartient qu'à la nature. La fortune est la souveraine des dons de ce monde, mais elle ne peut rien sur les traits naturels.

(Entre Touchstone.)

CÉLIE.

Non!.... Lorsque la nature a formé une belle créature, la fortune ne peut-elle pas la faire tomber dans le feu? Et tu vois aussi que, si la nature nous a donné de l'esprit pour railler la fortune, cette

même fortune envoie cet imbécile pour interrompre notre entretien.

ROSALINDE.

En vérité, la fortune est trop cruelle envers la nature; puisque la fortune envoie le propre enfant de la nature pour détruire l'esprit de la nature.

CÉLIE.

Peut-être n'est-ce pas ici l'ouvrage de la fortune, mais celui de la nature elle-même, qui, s'apercevant que notre esprit naturel est trop épars pour raisonner sur de telles déesses, nous envoie cet imbécile pour notre pierre à aiguiser, [3] car toujours la stupidité d'un sot sert à aiguiser l'esprit. — Eh bien! homme d'esprit, où allez-vous?

TOUCHSTONE.

Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE.

Vous a-t-on fait le messager?

TOUCHSTONE.

Non, sur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE.

Où avez-vous appris ce serment, fou?

TOUCHSTONE.

D'un certain chevalier, qui jurait sur son honneur que les beignets étaient bons, et qui jurait encore sur son honneur que la moutarde ne valait rien : moi, je soutiendrai que les beignets ne valaient

rien, et que la moutarde était bonne, et cependant le chevalier ne faisait pas un faux serment.

CÉLIE.

Comment prouverez-vous cela, avec toute la masse de votre science?

ROSALINDE.

Allons, voyons, démuselez votre sagesse.

TOUCHSTONE.

Avancez-vous toutes deux, prenez-vous le menton, et jurez par votre barbe que je suis un fripon [4].

CÉLIE.

Nous jurerions par nos barbes, si nous en avions, que tu en es un.

TOUCHSTONE.

Et moi, je jurerais par ma friponnerie, si j'en avais, que je suis un fripon; mais si vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne faites pas de faux serment; aussi le chevalier n'en fit pas davantage, lorsqu'il jura par son honneur, car il n'en eut jamais, ou s'il en avait eu, il l'avait perdu à force de faux sermens, long-temps avant qu'il vît ces beignets ou cette moutarde.

CÉLIE.

Dis-moi, je te prie, de quel chevalier veux-tu parler?

TOUCHSTONE.

De cet homme que le vieux Frédéric, votre père, aime tant.

CÉLIE.

L'amitié de mon père suffit pour l'honorer : en

voilà assez ; ne parle plus de lui ; tu seras châtié un de ces jours pour ta calomnie.

TOUCHSTONE.

Cela prouve que c'est une grande pitié, que les fous ne puissent avoir la permission de parler avec sagesse des sottises que font les gens d'esprit.

CÉLIE.

Par ma foi, tu dis vrai ; car, depuis que le peu d'esprit qu'ont les fous [5] a été condamné au silence, le peu de folie des gens sages se montre extraordinairement. — Voici monsieur Le Beau.

(Entre Le Beau.)

ROSALINDE.

Avec la bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE.

Qu'il va dégorger sur nous, comme font les pigeons dans le bec de leurs petits.

ROSALINDE.

Alors nous allons être farcies de nouvelles.

CÉLIE.

Tant mieux nous n'en trouverons que plus de chalands. Bonjour, monsieur Le Beau ; quelles nouvelles ?

LE BEAU.

Belle princesse, vous avez perdu un grand plaisir.

CÉLIE.

Du plaisir ! de quelle couleur ?

LE BEAU.

De quelle couleur, madame ? Que voulez-vous que je vous réponde ?

ROSALINDE.

Au gré de votre esprit et du hasard.

TOUCHSTONE.

Ou comme le voudront les décrets de la destinée.

CÉLIE.

Très-bien dit : voilà qui est maçonné avec une truelle [6].

TOUCHSTONE.

Ma foi, si je ne garde pas mon rang [7]....

ROSALINDE.

Tu perds ton ancienne odeur.

LE BEAU.

Vous me troublez, mesdames ; je vous aurais fait le récit d'une belle lutte que vous n'avez pas eu le plaisir de voir.

ROSALINDE.

Dites-nous toujours l'histoire de cette lutte.

LE BEAU.

Je vous en dirai le commencement ; et si cela vous amuse, vous pourrez en voir la fin ; car le plus beau est encore à faire, et ils viennent l'exécuter précisément dans l'endroit où vous êtes.

CÉLIE.

Hé bien, le commencement n'est-il pas, qu'*il est mort et enterré?*

LE BEAU.

Arrive un vieillard avec ses trois fils.

CÉLIE.

Je pourrais ajuster ce début à un vieux conte.

LE BEAU.

Trois jeunes hommes de belle taille et de bonne mine.

ROSALINDE.

Avec des écriteaux à leur cou [8] portant : « On fait à savoir par ces présentes, à tous ceux qu'il appartiendra »...

LE BEAU.

L'aîné des trois a lutté contre Charles, le lutteur du duc : Charles, en un instant, l'a renversé, et lui a cassé trois côtes ; de sorte qu'il n'y a guère d'espérance qu'il survive. Il a traité le second de même, et le troisième aussi. Ils sont étendus ici près ; le pauvre vieillard, leur père, fait de si tristes lamentations sur leurs corps, que tous les spectateurs le plaignent en pleurant.

ROSALINDE.

Hélas !

TOUCHSTONE.

Mais, monsieur, quel est donc l'amusement que les dames ont perdu ?

LE BEAU.

Quel amusement ? Hé ! celui dont je parle.

TOUCHSTONE.

Voilà donc comme les hommes deviennent plus sages de jour en jour ! C'est la première fois de ma vie que j'aie jamais entendu dire que de voir briser des côtes était un amusement pour les dames.

CÉLIE.

Et moi aussi, je te le proteste.

ROSALINDE.

Mais y en a-t-il encore d'autres qui brûlent d'envie de se voir déranger ainsi l'harmonie de leurs côtes? Y en-a-t-il un autre qui se passionne pour le charmant jeu de *brisecôtes* (9). — Verrons-nous cette lutte, cousine?

LE BEAU.

Vous la verrez sûrement, mesdames, si vous restez où vous êtes; car c'est ici l'arène que l'on a choisie pour la lutte, et ils sont prêts à l'engager.

CÉLIE.

Ce sont sûrement eux qui viennent là : restons donc, et voyons-la.

(Fanfares. — Entrent le duc Frédéric, les seigneurs de sa cour, Orlando, Charles, et suite.)

FRÉDÉRIC.

Allons, qu'on avance : puisque le jeune homme ne veut pas se laisser dissuader, qu'il soit téméraire à ses risques et périls.

ROSALINDE.

Est-ce là l'homme?

LE BEAU.

Lui-même, madame.

CÉLIE.

Hélas! il est trop jeune; il a cependant le regard plein de confiance.

FRÉDÉRIC.

— Quoi! vous voilà, ma fille, et vous aussi, ma nièce? Vous êtes-vous glissées ici toutes deux pour voir la lutte?

ROSALINDE.

Oui, monseigneur, si vous voulez nous le permettre.

FRÉDÉRIC.

Vous n'y prendrez pas beaucoup de plaisir, je vous assure : il y a une si grande inégalité de forces entre les deux athlètes ! Par pitié pour la jeunesse de l'agresseur, je serais charmé de le dissuader; mais il ne veut écouter aucun avis. Parlez-lui, mesdames ; voyez, si vous pourrez le toucher.

CÉLIE.

Faites-le venir ici, mon cher monsieur Le Beau.

FRÉDÉRIC.

— Oui, allez à lui ; je ne veux pas être présent.

(Il se retire à l'écart.)

LE BEAU.

Monsieur l'agresseur, les princesses voudraient vous parler.

ORLANDO.

Je vais leur présenter l'hommage de mon obéissance et de mon respect.

ROSALINDE.

Jeune homme, avez-vous défié Charles le lutteur?

ORLANDO.

Non, belle princesse ; il est l'agresseur général : je ne fais que venir comme les autres, pour essayer avec lui la force de ma jeunesse.

CÉLIE.

Intéressant jeune homme, vous êtes trop hardi pour votre âge : vous avez vu de cruelles preuves de

la force de cet homme. Si vous pouviez vous voir avec vos yeux, ou vous connaître avec votre jugement, la crainte du malheur où vous vous exposez vous conseillerait de chercher des entreprises moins inégales. Nous vous prions, pour l'amour de vous-même, de penser à votre vie, et de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE.

Rendez-vous, noble jeune homme; votre réputation n'en sera nullement lésée : nous nous chargeons d'obtenir du duc, que la lutte n'aille pas plus loin.

ORLANDO.

Je vous supplie, mesdames, de ne pas me punir par une opinion désavantageuse : j'avoue que je suis très-coupable de refuser quelque chose à d'aussi belles et d'aussi généreuses dames; mais accordez-moi que vos beaux yeux et vos vœux favorables me suivent dans l'essai que je vais faire. Si je suis vaincu, la honte n'atteindra qu'un homme qui n'eut jamais aucune gloire : si je suis tué, il n'y aura personne de mort que moi, qui voudrais déjà l'être : je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer; ma mort ne sera d'aucun préjudice au monde, car je n'y possède rien; je n'y occupe qu'une place, qui sera sûrement mieux remplie, quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE.

Je voudrais que le peu de force que j'ai, fût réunie à la vôtre.

CÉLIE.

Et moi, toute celle que je puis avoir, pour l'y ajouter aussi.

ROSALINDE.

Du courage! fasse le ciel que je sois trompée dans mes craintes pour vous!

ORLANDO.

Puissiez-vous voir exaucer tous les désirs de votre cœur.

CHARLES.

Allons, où est ce jeune galant, qui est si jaloux de coucher avec sa mère la terre?

ORLANDO.

Le voici tout prêt, monsieur; mais il est plus modeste dans ses vœux que vous ne dites.

FRÉDÉRIC.

Vous n'essaierez qu'une seule chute.

CHARLES.

Non, monseigneur, je vous le garantis; mais je puis vous assurer que, si vous avez fait tous vos efforts pour le détourner de tenter la première, vous n'aurez pas à le prier d'en risquer une seconde.

ORLANDO.

Je le vois : vous comptez bien vous moquer de moi après la lutte; vous ne devriez donc pas vous en moquer avant; mais voyons; avancez.

ROSALINDE

O jeune homme, qu'Hercule te seconde en ce moment!

CÉLIE.

Je souhaiterais être invisible, pour saisir ce robuste adversaire par la jambe.

(Charles et Orlando luttent.)

ROSALINDE.

O excellent jeune homme !

CÉLIE.

Si j'avais la foudre dans mes yeux, je sais bien qui des deux serait terrassé.

FRÉDÉRIC.

Pas davantage, pas davantage.

(Charles est renversé, acclamations.)

ORLANDO.

Encore, je vous en supplie, monseigneur; je ne suis pas encore en haleine.

FRÉDÉRIC.

Comment te trouves-tu Charles ?

LE BEAU.

Monseigneur, il ne saurait parler.

FRÉDÉRIC.

Emportez-le. (*A Orlando.*) Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO.

Orlando, monseigneur, le plus jeune des fils du chevalier Rowland des Bois.

FRÉDÉRIC.

Je voudrais que tu fusses le fils de tout autre homme : le monde estimait ton illustre père, mais il fut toujours mon ennemi : cet exploit que tu viens de faire m'aurait plu bien davantage, si tu descendais d'une autre maison. Adieu, sois heureux, tu es un brave jeune homme; je souhaiterais bien que tu te fusses dit d'un autre père !

(Frédéric sort avec sa suite et Le Beau.)

CÉLIE.

Si j'étais mon père, cousine, en agirais-je ainsi?

ORLANDO.

Je suis plus fier d'être le fils du chevalier Rowland, le plus jeune de ses fils, — et je ne changerais pas ce nom pour devenir l'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE.

Mon père aimait le chevalier Rowland comme lui-même, et tout le monde avait pour lui les sentimens de mon père : si j'eusse connu plus tôt ce jeune homme son fils, j'aurais employé tout, jusqu'à mes pleurs, pour l'empêcher de s'exposer comme il vient de faire.

CÉLIE.

Allons, aimable cousine, allons le remercier et l'encourager. Mon cœur souffre de la dureté et de la jalousie de mon père. — Monsieur, vous méritez des applaudissemens universels; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour comme vous venez d'aller en cette occasion au delà de ce que vous avez promis, votre maîtresse sera heureuse.

ROSALINDE, lui donnant la chaîne qu'elle avait à son cou.

Noble jeune homme, portez ceci en souvenir de moi, d'une jeune fille disgraciée de la fortune, et qui vous donnerait davantage, si sa main avait des dons à offrir. — Nous retirons-nous, cousine?

CÉLIE.

Oui. — Adieu, beau gentilhomme.

ORLANDO.

Ne puis-je donc dire, je vous rends grâces? Tout

ce qu'il y avait de mieux en moi est renversé, ce qui reste devant vous n'est qu'une quintaine [10], un bloc sans vie.

ROSALINDE.

Il nous rappelle : mon orgueil est tombé avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il veut. — Avez-vous appelé, monsieur? monsieur, vous avez lutté à merveille, et vous avez vaincu plus que vos ennemis.

CÉLIE.

Voulez-vous venir, cousine?

ROSALINDE.

Allons, du courage. Adieu.

(Rosalinde et Célie sortent.)

ORLANDO.

Quelle passion appesantit donc ma langue? Je ne peux lui parler, et cependant elle provoquait l'entretien. (*Le Beau rentre.*) Pauvre Orlando, tu es abattu, un Charles ou quelque être plus faible te maîtrise.

LE BEAU.

Mon bon monsieur, je vous conseille, en ami, de quitter ces lieux. Quoique vous ayez mérité de grands éloges, les applaudissemens sincères et l'amitié de tout le monde, cependant telles sont maintenant les dispositions du duc, qu'il interprète contre vous tout ce que vous avez fait : le duc est bizarre et capricieux; enfin il vous convient mieux à vous de juger ce qu'il est, qu'à moi de vous l'expliquer.

ORLANDO.

Je vous remercie, monsieur; mais dites-moi, je

vous prie, laquelle de ces deux dames, qui assistaient ici à la lutte, était la fille du duc?

LE BEAU.

Ni l'une ni l'autre, si nous les jugeons par le caractère : cependant la plus petite est vraiment sa fille, et l'autre est la fille du duc banni, détenue ici par son oncle l'usurpateur, pour tenir compagnie à sa fille; elles s'aiment, l'une et l'autre, plus que deux sœurs ne peuvent s'aimer. Mais je vous dirai que, depuis peu, ce duc a pris sa charmante nièce en aversion, sans aucune autre raison, que parceque tout le monde fait l'éloge de ses vertus, et la plaint pour le sort de son père. Sur ma vie, l'aversion du duc contre cette jeune dame éclatera tout à coup. — Monsieur, portez-vous bien; par la suite, dans un monde meilleur que celui-ci, je serai charmé de lier une plus étroite connaissance avec vous, et d'obtenir votre amitié.

ORLANDO.

Je vous suis très-redevable : portez-vous bien. (*Le Beau sort.*) Il faut donc que je tombe d'un feu dans un autre [11]. Je quitte un duc tyran pour rentrer sous un frère tyran : mais, ô divine Rosalinde !....

(Il sort.)

SCÈNE III.

Appartement du palais.

Entrent CÉLIE et ROSALINDE.

CÉLIE.

Quoi, cousine! quoi, chère Rosalinde! — Amour, un peu de pitié! Quoi, pas un mot!

ROSALINDE.

Pas un mot à jeter à un chien [12].

CÉLIE.

Non; tes paroles sont trop précieuses pour être jetées aux chiens; mais daigne en accorder quelques-unes à ta cousine, à ton amie : allons, mets-moi dans mon tort par de bonnes raisons.

ROSALINDE.

Alors il y aurait deux cousines d'enfermées, l'une serait estropiée par des raisons, [13] et l'autre folle sans aucune raison.

CÉLIE.

Mais tout ceci regarde-t-il votre père?

ROSALINDE.

Non; il y en a une partie pour le père de mon enfant [14]. — Oh! que ce monde misérable est rempli de ronces et d'épines!

CÉLIE.

Ce ne sont que des chardons, cousine, jetés sur toi par jeu dans la folie d'un jour de fête : mais si

nous ne marchons pas dans les sentiers battus et frayés, ils s'attacheront à nos jupons.

ROSALINDE.

S'ils ne tenaient qu'à ma robe, je la secouerais, et ils tomberaient; mais ces épines sont dans mon cœur.

CÉLIE.

Arrache-les de ton sein.

ROSALINDE.

J'essaierais, s'il ne fallait que dire hem! et l'obtenir.

CÉLIE.

Allons, allons, il faut lutter contre tes affections.

ROSALINDE.

Oh! elles sont dans l'intérêt d'un meilleur lutteur que moi!

CÉLIE.

Que le ciel te protége! Tu voudras essayer de les combattre dans un temps, même au danger d'une chute. — Mais laissons là toutes ces plaisanteries, et parlons sérieusement : est-il possible que tu tombes aussi subitement et aussi éperdument amoureuse du plus jeune des fils du vieux chevalier Rowland?

ROSALINDE.

Le duc mon père aimait passionnément son père.

CÉLIE.

S'ensuit-il de là que tu doives aimer pasionnément son fils? Si je suivais cette espèce de logique, je devrais le haïr; car mon père haïssait passionné-

ment son père : cependant je ne hais point Orlando.

ROSALINDE.

Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE.

Pourquoi le haïrais-je? N'est-il pas rempli de mérite?

ROSALINDE.

Permets donc que je l'aime pour cette raison; et toi, aime-le parce que je l'aime. — Mais regarde, voilà le duc qui vient.

CÉLIE.

Avec des yeux pleins de courroux.

(Frédéric entre avec des seigneurs de la cour.)

FRÉDÉRIC.

Hâtez-vous, madame, de partir et de vous retirer de notre cour.

ROSALINDE.

Moi, mon oncle?

FRÉDÉRIC.

Vous, ma nièce; et si dans dix jours vous vous trouvez à vingt milles de notre cour, vous mourrez.

ROSALINDE.

Je supplie votre altesse de permettre que j'emporte avec moi la connaissance de ma faute. Si j'ai quelque correspondance avec mes pensées, si mes propres désirs me sont connus, si je ne suis point dans l'erreur des songes ou du délire, comme je crois avec confiance n'y pas être, alors, cher oncle, je vous proteste que jamais je n'offensai votre altesse, pas même par une pensée à demi conçue dans mon sein.

FRÉDÉRIC.

Tel est le langage de tous les traîtres ; si leur justification dépendait de leurs paroles, ils seraient aussi innocens que la clémence même : qu'il vous suffise que je me défie de vous.

ROSALINDE.

Votre méfiance ne suffit pas seule pour faire de moi une perfide. Dites-moi quels sont les indices de ma trahison ?

FRÉDÉRIC.

Tu es fille de ton père, et c'est assez.

ROSALINDE.

Je l'étais aussi lorsque votre altesse s'est emparée de son duché; je l'étais, lorsque votre altesse l'a banni. La trahison ne se transmet pas comme un héritage, monseigneur; ou si elle passait de nos parens à nous, qu'en résulterait-il encore contre moi ? Mon père ne fut jamais un traître : ainsi, mon bon seigneur, ne me faites pas l'injustice de croire que ma pauvreté soit de la perfidie.

CÉLIE.

Cher souverain, daignez m'entendre.

FRÉDÉRIC.

Oui, Célie, ce n'est que pour l'amour de vous que nous l'avons retenue ici ; autrement, elle aurait été rôder avec son père.

CÉLIE.

Je ne vous priai pas alors de la retenir ici ; vous suivîtes votre libre volonté et votre propre pitié : j'étais trop jeune dans ce temps-là pour apprécier

tout ce qu'elle valait; mais maintenant je la connais; si elle est une traîtresse, moi j'en suis donc une aussi, nous avons toujours dormi dans le même lit, nous nous sommes levées au même instant, nous avons étudié, joué, mangé toujours ensemble, et partout où nous sommes allées, nous marchions toujours comme les cygnes de Junon, formant un couple inséparable.

FRÉDÉRIC.

Elle est trop rusée pour toi ; sa douceur, son silence même, et sa patience, parlent au peuple qui la plaint. Tu es une insensée, elle te vole ta renommée; tu auras plus d'éclat, et tes vertus brilleront davantage après qu'elle sera partie; n'ouvrez plus la bouche; rien ne saurait changer l'arrêt irrévocable que j'ai prononcé contre elle; elle est bannie.

CÉLIE.

Prononcez donc aussi, monseigneur, la même sentence contre moi; car je ne saurais vivre séparée d'elle.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes une folle. — Vous, ma nièce, songez à faire vos préparatifs; si vous passez le temps que je vous ai fixé, je vous jure, sur mon honneur et sur ma parole solennelle, que vous mourrez.

(Frédéric sort avec sa suite.)

CÉLIE.

O ma pauvre Rosalinde, où iras-tu? Veux-tu que nous changions de pères? Je t'abandonnerai le mien. Je t'en conjure, ne sois pas plus affligée que je le suis.

ROSALINDE.

J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE.

Tu n'en as pas davantage, chère cousine; console-toi, je t'en prie : ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi, sa fille?

ROSALINDE.

C'est ce qu'il n'a point fait.

CÉLIE.

Non, dis-tu? Rosalinde ne sent donc pas cet amour qui me dit que toi et moi ne faisons qu'une. Quoi! on nous arrachera l'une à l'autre? Quoi! nous nous séparerons, aimable amie? non, que mon père cherche une autre héritière. Allons, concertons ensemble le moyen de nous enfuir; voyons où nous irons et ce que nous emporterons avec nous; ne prétends pas te charger seule du fardeau, ni porter seule tes chagrins, et me laisser à l'écart : car, dis tout ce que tu voudras, je te jure, par ce ciel qui paraît triste de notre douleur, que j'irai partout avec toi.

ROSALINDE.

Mais où irons-nous?

CÉLIE.

Chercher mon oncle.

ROSALINDE.

Hélas! de jeunes filles comme nous! quel danger ne courrons-nous pas en voyageant si loin? La beauté tente les voleurs, encore plus que l'or.

CÉLIE.

Je me couvrirai d'un vêtement pauvre et grossier et je me changerai le visage avec une espèce de terre d'ombre; fais-en autant, nous passerons sans être remarquées, et sans exciter personne à nous attaquer.

ROSALINDE.

Ne vaudrait-il pas mieux, étant d'une taille plus qu'ordinaire, que je m'habillasse tout-à-fait en homme? Avec une belle et large épée à mon côté, et un épieu à la main, (que mon cœur cache toute la peur d'une femme déguisée!) j'aurai un extérieur fanfaron et martial, aussi-bien que tant de lâches qui cachent leur poltronnerie sous les apparences de la bravoure.

CÉLIE.

Comment t'appellerai-je, lorsque tu seras un homme?

ROSALINDE.

Je ne veux pas porter un nom moindre que celui du page de Jupiter : ainsi, songe bien à m'appeler Ganymède : et toi, quel nom veux-tu avoir?

CÉLIE.

Un nom qui ait du rapport à ma situation : plus de Célie; je suis *Aliéna* (15).

ROSALINDE.

Mais, cousine, si nous emmenions le fou de la cour de ton père, ne servirait-il pas à nous distraire dans le voyage?

CÉLIE.

Il me suivra, j'en réponds, au bout du monde.

Laisse-moi le soin de le gagner : allons ramasser nos bijoux et nos richesses ; concertons le temps le plus propre, et les moyens les plus sûrs pour nous soustraire aux poursuites que l'on ne manquera pas de faire après mon évasion : allons, marchons avec joie... vers la liberté, et non vers le bannissement!

(Elles sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La forêt des Ardennes.

LE VIEUX DUC, AMIENS, et deux ou trois SEIGNEURS vêtus en habit de garde-forêts.

LE VIEUX DUC.

Hé bien, mes compagnons, mes frères d'exil, l'habitude n'a-t-elle pas rendu cette vie plus douce pour nous, que celle que l'on passe dans la pompe des grandeurs? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de dangers, que ne l'est une cour envieuse? Ici, nous ne souffrons que la peine imposée au père des humains, les différences des saisons, la terre glacée et les brutales insultes du vent d'hiver, et quand il souffle et pince mon corps jusqu'à ce que je sois tout transi de froid, il me fait dire en souriant : « Ce n'est pas ici un flatteur : ce sont là des conseillers qui me persuadent et me convainquent de ce que je suis en me le faisant sentir. » On peut retirer de doux fruits de l'adversité ; telle que le crapaud horrible et venimeux, elle porte cependant dans sa tête un précieux diamant [16]. Notre vie actuelle, séparée de

tout commerce avec le monde, trouve des voix dans les arbres, des livres dans les ruisseaux qui coulent, d'utiles leçons morales dans les pierres même, et quelque bien dans tous les êtres inanimés.

AMIENS.

Je ne voudrais pas changer cette vie : votre grâce est heureuse de pouvoir traduire les rigueurs opiniâtres de la fortune en un style aussi tranquille et aussi doux.

LE VIEUX DUC.

Allons, irons-nous tuer quelque venaison ? C'est cependant une peine sensible pour moi que ces pauvres créatures tachetées, habitans natifs de cette cité déserte, se voient percer leurs flancs arrondis avec ces pointes fourchues dans leurs propres domaines.

PREMIER SEIGNEUR.

Aussi, monseigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jacques; il jure que vous êtes en cela un plus grand usurpateur que votre frère ne l'a été en vous bannissant. Aujourd'hui, le seigneur Amiens et moi, nous nous sommes glissés derrière lui, au moment où il était couché sous un chêne dont l'antique racine perce les bords du ruisseau qui murmure le long de ce bois; au même endroit est venu languir un pauvre cerf éperdu que le trait d'un chasseur avait blessé; et vraiment, monseigneur, le malheureux animal a d'abord poussé de si profonds gémissemens, que dans son effort la peau de ses côtés a failli crever; ensuite de grosses larmes [17] ont roulé piteusement l'une après l'autre sur son nez inno-

cent ; et dans cette attitude, la pauvre bête fauve, que le mélancolique Jacques observait avec attention, est restée immobile et penchée sur le bord du rapide ruisseau, qu'elle grossissait de ses pleurs.

LE VIEUX DUC.

Mais qu'a dit Jacques ? N'a-t-il point moralisé sur ce spectacle ?

PREMIER SEIGNEUR.

Oh ! oui, monseigneur, il a fait cent comparaisons différentes ; d'abord, sur les pleurs de l'animal qui tombaient dans le ruisseau, qui n'avait pas besoin de ce superflu. « Pauvre cerf, disait-il, tu fais là ce que font les habitans de ce monde dans leurs testamens ; tu donnes à qui avait déjà trop. » Ensuite, sur ce qu'il était là seul, isolé, abandonné de ses compagnons veloutés : « Voilà qui est bien, dit-il, le malheur sépare de nous la foule de nos compagnons. » Dans le moment, un troupeau sans souci et les flancs arrondis par une abondante pâture, bondit autour de l'infortuné et ne s'arrête point pour le saluer : « Oui, disait Jacques, poursuivez, gras et riches citoyens de ces lieux ; c'est la mode : pourquoi vos regards s'arrêteraient-ils sur ce pauvre malheureux, qui est ruiné et perdu sans ressource ? » C'est ainsi que Jacques, par les plus violentes invectives, attaquait la vie champêtre, la ville, la cour, et même la vie que nous menons ici, jurant que nous étions de vrais usurpateurs et de vrais tyrans, d'autant plus barbares que nous avions la cruauté d'effrayer les animaux et de les tuer dans

le lieu même que la nature leur avait assigné pour patrie et pour demeure.

LE VIEUX DUC.

Et l'avez-vous laissé dans cette méditation ?

SECOND SEIGNEUR.

Oui, monseigneur, nous l'avons laissé pleurer et faire des dissertations sur le cerf sanglotant.

LE VIEUX DUC.

Montrez-moi l'endroit; j'aime à être aux prises avec lui, lorsqu'il est dans ces accès d'humeur chagrine; car alors il est plein d'idées précieuses.

SECOND SEIGNEUR.

Je vais, monseigneur, vous conduire droit à lui.

SCÈNE II.

Appartement du palais du duc usurpateur.

FRÉDÉRIC entre avec des SEIGNEURS de sa suite.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible que personne ne les ait vues ? Cela ne peut pas être : quelques traîtres de ma cour sont d'intelligence avec elles.

PREMIER SEIGNEUR.

Je ne puis trouver personne qui dise l'avoir aperçue. Ses femmes l'ont vue le soir au lit, et le lendemain, de grand matin, elles ont trouvé le lit; mais le trésor qu'il renfermait, leur maîtresse, n'y était plus.

SECOND SEIGNEUR.

Monseigneur, on ne trouve pas non plus le paysan mal gracieux [18] dont votre altesse avait coutume de s'amuser si souvent. Hespérie, la fille d'honneur de la princesse, avoue qu'elle a surpris secrètement votre fille et sa cousine vantant beaucoup les bonnes qualités et les grâces du lutteur qui a vaincu dernièrement le robuste Charles, et elle croit qu'en quelqu'endroit que ces dames soient allées, ce jeune homme est sûrement avec elles.

FRÉDÉRIC.

Envoyez chez son frère ; ramenez ici ce galant ; s'il n'y est pas, amenez-moi son frère, je le lui ferai bien trouver ; obéissez sur-le-champ, et ne vous lassez point de continuer les démarches et les perquisitions, jusqu'à ce que vous m'ayez ramené ces folles échappées.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Devant la maison d'Olivier.

Entrent ORLANDO et ADAM, qui se rencontrent.

ORLANDO.

Qui est là ?

ADAM.

Quoi ! c'est vous, mon jeune maître ? O mon cher maître ! ô mon doux maître ! ô vous, image vivante du vieux chevalier Rowland ! Quoi ! que faites-vous ici ? Ah ! pourquoi êtes-vous vertueux ?

pourquoi le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous aimable, fort et vaillant? pourquoi avez-vous été assez imprudent pour vouloir vaincre le nerveux lutteur du capricieux duc? Votre gloire vous a trop tôt devancé dans cette maison. Ne savez-vous pas, mon maître, qu'il est des hommes pour qui toutes leurs qualités deviennent autant d'ennemis? Voilà tout le fruit que vous retirez des vôtres; vos vertus, mon cher maître, sont pour vous autant de traîtres, sous une forme céleste. Oh! quel monde est celui-ci, où ce qui est louable est le poison de celui qui le possède!

ORLANDO.

Quoi donc! de quoi s'agit-il?

ADAM.

O malheureux jeune homme, ne franchissez pas le seuil; l'ennemi de votre mérite habite sous ce toit : votre frère.... (non, il n'est pas votre frère, mais... le fils... non... pas le fils... je ne veux pas l'appeler fils... de celui que j'allais appeler son père) a appris votre gloire, et cette nuit même il se propose de brûler le logement où vous avez coutume de coucher, et vous dedans. S'il ne réussit pas dans ce projet, il trouvera d'autres moyens de vous faire périr; je l'ai entendu, par hasard, méditant son complot : ce n'est pas ici un lieu pour vous; cette maison n'est qu'une boucherie; abhorrez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO.

Mais, mon cher Adam, où veux-tu que j'aille?

ADAM.

N'importe où, pourvu que vous ne veniez pas ici.

ORLANDO.

Quoi ! voudrais-tu que j'allasse mendier mon pain ; ou qu'armé d'une épée lâche et meurtrière je fusse, comme un brigand, vivre et attaquer les passans sur le grand chemin ? Voilà ce qu'il faut que je fasse, ou je ne sais que faire ; et c'est ce que je ne ferai pas, quelque chose que je puisse faire. J'aime mieux me livrer à la haine d'un sang dégénéré, d'un frère barbare.

ADAM.

Mais ne le faites pas : j'ai cinq cents écus qui sont les pauvres gages que j'ai épargnés sous votre père ; j'ai amassé cette bourse pour me servir de nourrice lorsque mes membres vieillis et perclus me refuseraient le service, et que ma vieillesse méprisée serait jetée dans un coin obscur ; prenez cela ; et que celui qui nourrit les corbeaux, et dont la Providence amasse la provision du passereau, soit le support de ma vieillesse ! Voilà cet or ; je vous le donne tout ; recevez-moi à votre service : quoique je paraisse vieux, je suis encore nerveux et robuste ; car, dans ma jeunesse, je n'ai jamais fait usage de ces liqueurs brûlantes qui portent le trouble dans le sang, et jamais je n'ai cherché, avec un front sans pudeur, les moyens de ruiner et d'affaiblir ma constitution ; aussi ma vieillesse est telle qu'un hiver vigoureux, froid, mais serein : laissez-moi vous suivre ; je ferai le service d'un homme plus jeune, dans toutes vos affaires et dans tous vos besoins.

ORLANDO.

O bon vieillard ! que tu es une image fidèle de ces serviteurs constans de l'ancien temps, qui servaient par amour de leur devoir, et non pour le salaire ! Tu n'es pas de ce siècle où personne ne travaille que pour son avancement, et où l'acquisition de ce qu'on désire fait cesser le service : tu n'en agis pas ainsi. — Pauvre vieillard, tu veux tailler un arbre mort qui ne saurait même produire une seule fleur, pour te payer tes peines et ton économie; mais viens, suis ton penchant; nous irons ensemble; et avant que nous ayons dépensé les gages, épargnes de ta jeunesse, nous trouverons quelque modeste établissement où nous vivrons contens.

ADAM.

Allez, mon maître, allez, je vous suivrai jusqu'au dernier soupir avec fidélité et loyauté. J'ai vécu ici depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à près de quatre-vingts; mais de ce moment, je n'y reste plus. Plusieurs cherchent fortune à dix-sept ans, mais à quatre-vingts il est trop tard. La fortune ne saurait cependant me mieux récompenser, qu'en me faisant mourir en honnête homme, et non le débiteur de mon maître.

SCÈNE IV.

La forêt des Ardennes.

ROSALINDE en habit de jeune garçon, CÉLIE habillée en bergère et le paysan TOUCHSTONE.

ROSALINDE.

O dieux! que mes esprits sont fatigués!

TOUCHSTONE.

Je m'embarrasserais fort peu de mes esprits, si mes jambes ne l'étaient pas.

ROSALINDE.

Je sens dans mon cœur assez de découragement pour déshonorer l'habit d'homme que je porte, et pleurer comme une femme; mais il faut que je soutienne le vaisseau le plus faible; c'est au pourpoint et au haut-de-chausse à montrer l'exemple du courage à la jupe; ainsi courage donc, chère Aliéna.

CÉLIE.

De grâce, soutiens ma faiblesse; je ne saurais aller plus loin.

TOUCHSTONE.

Pour moi j'aimerais mieux soutenir votre faiblesse, que de vous porter vous-même; je ne porterais cependant pas de *croix* (19) en vous portant; car je ne crois pas que vous ayez d'argent dans votre bourse.

ROSALINDE.

Enfin, voilà donc la forêt des Ardennes.

TOUCHSTONE.

Oui, me voilà dans l'Ardenne, je n'en suis que plus sot; quand j'étais dans ma maison, j'étais bien mieux; mais il faut que les voyageurs apprennent à être contens de tout.

ROSALINDE.

Oui, tâche d'être content, cher Touchstone; mais qui vient ici? Un jeune homme et un vieillard en conversation sérieuse!

(Entrent Corin et Sylvius de l'autre côté du théâtre.)

CORIN.

C'est précisément là le moyen de vous faire toujours mépriser d'elle.

SYLVIUS.

O Corin! si tu savais combien je l'aime!

CORIN.

Je le devine en partie; car j'ai aimé jadis.

SYLVIUS.

Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais le deviner, quand même dans ta jeunesse tu aurais été le plus tendre des amans qui ait soupiré pendant la nuit sur son oreiller. Mais si jamais ton amour fut égal au mien (et je suis sûr qu'aucun homme n'aima jamais comme j'aime), à combien d'actions ridicules ta passion t'a-t-elle entraîné?

CORIN.

A plus de mille, que j'ai oubliées.

SYLVIUS.

Oh! tu n'as donc jamais aimé d'un cœur aussi

tendre que le mien : si tu ne te rappelles pas jusqu'à la plus petite folie que l'amour t'a fait faire, tu n'as pas aimé : si tu ne t'es pas assis comme je le suis, fatiguant celui qui t'écoutait, des louanges de ta maîtresse, tu n'as pas aimé : si tu n'as pas quitté brusquement la compagnie, comme ma passion me fait quitter la tienne en ce moment, tu n'as pas aimé. O Phébé! Phébé! Phébé!

(Sylvius sort.)

ROSALINDE.

Hélas, pauvre berger! en te voyant sonder ta blessure, un sort cruel m'a fait sentir la mienne.

TOUCHSTONE.

Et moi la mienne : je me souviens que lorsque j'étais amoureux, je brisai mon épée contre une pierre, que je rencontrai dans la nuit, en lui disant : « Voilà pour t'apprendre à rendre des visites nocturnes à Jeanne Smile ; » et je me rappelle que je baisais son battoir et les mamelles des vaches que ses jolies mains gercées avaient coutume de traire ; et je me souviens encore qu'au lieu d'elle, je courtisais une tige de pois, auquel je pris deux cosses pour les lui rendre en lui disant, avec des *larmes pleureuses* (20) : « Portez ceci pour l'amour de moi. » Nous autres vrais amans, nous sommes sujets à d'étranges caprices ; mais si tout, dans la nature, est mortel, toute nature en amour est mortellement folle (21).

ROSALINDE.

Tu parles plus sagement que tu ne prends garde.

TOUCHSTONE.

Vraiment, jamais je ne prendrai garde à mon es-

prit que lorsque je me serai cassé les os des jambes contre lui.

ROSALINDE.

O Jupiter ! Jupiter ! la passion de ce berger ressemble bien à la mienne.

TOUCHSTONE.

Et à la mienne aussi : mais elle commence à être surannée pour moi.

CÉLIE.

Qu'un de vous, de grâce, demande à cet homme-là s'il voudrait nous donner quelque nourriture pour de l'or. Je suis d'une faiblesse à mourir.

TOUCHSTONE.

Holà, vous, paysan !

ROSALINDE.

Tais-toi, sot ; il n'est pas ton parent.

CORIN.

Qui appelle ?

TOUCHSTONE.

Des personnes qui valent mieux que vous, l'ami.

CORIN.

Si elles ne valaient pas mieux que moi, elles seraient bien misérables.

ROSALINDE.

Paix ! te dis-je ; — bonsoir, l'ami !

CORIN.

Bonsoir, mon joli cavalier, bonsoir à vous tous.

ROSALINDE.

Je t'en prie, berger, si, par amitié ou pour de

l'or, l'on peut obtenir quelques alimens dans ce désert, daigne nous conduire dans un endroit où nous puissions nous reposer et manger; voilà une jeune fille que le voyage a accablée de fatigue; elle est prête à défaillir de besoin.

CORIN.

Beau cavalier, je la plains de tout mon cœur, et je souhaiterais, bien plus pour elle que pour moi, que la fortune m'eût mis plus en état de la soulager; mais je ne suis qu'un berger, aux gages d'un autre homme, et je ne tonds pas pour moi les moutons que je fais paître : mon maître est d'un caractère dur, et s'embarrasse fort peu de s'ouvrir le chemin du ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs, sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages, sont en vente, et son absence fait qu'il n'y a maintenant, dans notre bergerie, rien que je puisse vous offrir à manger : mais venez voir ce qui en est; et si ma voix y peut quelque chose, vous serez certainement bien reçus.

ROSALINDE.

Quel est l'homme qui doit acheter son troupeau et ses pâturages?

CORIN.

Ce jeune berger que vous avez vu ici il n'y a qu'un moment, et qui se soucie peu d'acheter quoi que ce soit.

ROSALINDE.

Si cela pouvait se faire sans blesser l'honnêteté, je te prierais d'acheter la cabane, les pâturages et le troupeau, et nous te donnerions de quoi payer le tout pour nous.

CÉLIE.

Et nous augmenterions tes gages. J'aime ces lieux, et j'y passerais volontiers ma vie.

CORIN.

Le tout est certainement à vendre : venez avec moi : si, sur ce qu'on vous en dira, vous aimez le terrain, si le revenu vous satisfait, et que ce genre de vie vous plaise, j'achèterai aussitôt le tout avec votre or, et je serai votre fidèle fermier.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

AMIENS, JACQUES, *et autres, paraissent.*

AMIENS.

Toi qui chéris les verts ombrages,
Viens avec moi respirer en ces lieux;
Viens avec moi mêler tes chants joyeux
Aux doux concerts qui charment ces bocages.

On ne trouve ici
D'autre ennemi
Que l'hiver seul, la pluie et les orages [22].

JACQUES.

Continuez, continuez, je vous en prie, continuez.

AMIENS.

Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES.

C'est ce que je veux. — Davantage, je vous en prie; continuez; je puis sucer la mélancolie d'une chanson

même, comme une belette suce les œufs. Encore, je vous en prie, encore.

AMIENS.

Ma voix est rude; je sais que je ne saurais vous plaire.

JACQUES.

Je ne vous prie point de me plaire; je vous prie de chanter : allons, allons, une autre stance. Ne les appelez-vous pas *stances ?*

AMIENS.

Comme vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES.

Je m'embarrasse fort peu de savoir leur nom; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter ?

AMIENS.

Plutôt pour satisfaire à votre demande, que pour mon plaisir.

JACQUES.

Hé bien, si jamais je remercie un homme, ce sera vous que je remercîrai. Mais ce qu'ils appellent compliment, ressemble à la rencontre de deux magots. Lorsqu'un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ait fait l'aumône, et qu'il me fait les remercîmens d'un pauvre. Allons, chantez. — Et vous qui ne voulez pas chanter, faites silence.

AMIENS.

Hé bien, je vais finir ma chanson. Messieurs, pendant ce temps-là, mettez le couvert; le duc veut dîner sous cet arbre. Il vous a cherché toute la journée.

JACQUES.

Et moi, je l'ai évité toute la journée : il aime trop la dispute pour moi : je puis raisonner sur autant de sujets que lui, mais je rends grâce au ciel et je ne m'en glorifie pas. Allons, chantez, allons.

CHANSON.

Toi qui fuis l'éclat de la cour,
Des champs féconds préférant la parure,
Heureux des mets que t'offre la nature,
Viens habiter avec moi ce séjour.
Dans ce bocage,
Sous cet ombrage,
Point d'ennemi que l'hiver et l'orage.

JACQUES.

Je vais vous donner sur cet air quelques vers que j'ai faits hier en dépit de mon génie.

AMIENS.

Et je les chanterai.

JACQUES.

Les voici.

(Il chante.)

S'il arrive par hasard
Qu'un homme soit changé en âne
Quittant son bien et son aisance
Pour servir une volonté obstinée,
Duc dàme, duc dàme, duc dàme,
Il trouvera ici
D'aussi grands fous que lui
S'il veut venir ici [23].

AMIENS.

Que signifie ce *duc ad me?*

JACQUES.

C'est une invocation grecque pour rassembler les sots dans un cercle. — Je vais dormir si je puis ; si je ne peux pas dormir, je me déchaînerai contre tous les premiers nés de l'Égypte [24].

AMIENS.

Et moi, je vais chercher le duc : son banquet est prêt.

(Ils sortent chacun de son côté.)

SCÈNE VI.

Entrent ORLANDO et ADAM.

ADAM.

Mon cher maître, je ne saurais aller plus loin : eh! je me meurs de faim! Je vais me coucher ici et y prendre la mesure de ma fosse. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO.

Quoi, Adam! comment! tu n'as pas plus de courage que cela? Vis encore quelques heures, console-toi un peu, prends un peu de cœur. S'il existe quelque bête sauvage dans cette affreuse forêt, ou j'en serai dévorée, ou je te l'apporterai à manger : ton imagination effrayée te fait voir la mort plus près de toi, qu'elle ne l'est en effet. Pour l'amour de moi, prends courage; tiens un instant la mort à la distance de ton bras : je suis à toi dans un moment; et si je ne t'apporte pas quelque nourriture, alors je te permets de mourir : mais si tu meurs avant

mon retour, je dirai que tu t'es moqué de mes peines. — Allons, fort bien, tu parais reprendre tes esprits. Je vais revenir te joindre à l'instant; mais tu es là couché à l'air glacé. Viens, je veux te porter sous quelque abri, et tu ne mourras pas faute d'un repas, s'il est quelque être vivant dans ce désert. Du courage, cher Adam.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Une autre partie de la forêt.

On voit une table servie. LE VIEUX DUC, AMIENS, les SEIGNEURS et autres.

LE VIEUX DUC.

Je pense qu'il est métamorphosé en bête; car je ne saurais le trouver en aucun lieu, comme un homme doit être.

PREMIER SEIGNEUR.

Monseigneur, il n'y a qu'un instant qu'il est parti d'ici, où il était fort gai, et prenait beaucoup de plaisir à entendre chanter une chanson.

LE VIEUX DUC.

Lui, qui est tout composé de dissonnances! s'il devient jamais musicien, il y aura certainement bientôt une grande discorde dans les sphères; allez le chercher; dites-lui que je voudrais lui parler.

(Entre Jacques.)

PREMIER SEIGNEUR.

Il m'en évite la peine, en paraissant lui-même.

LE VIEUX DUC.

Mais comment, monsieur, quelle vie menez-vous donc maintenant, qu'il faille que vos pauvres amis vous fassent la cour? — Mais vraiment vous paraissez tout joyeux.

JACQUES.

Un fou! un fou!... J'ai rencontré un fou dans la forêt, un fou en habit bigarré [25]. O misérable monde! Comme il est vrai que je vis en mangeant, j'ai rencontré un fou qui s'est couché sur la terre, s'est chauffé au soleil, et a invectivé dame Fortune de la bonne façon, mais en bons termes et bien placés, et cependant un vrai fou qui en portait la livrée. — Bonjour, fou, lui ai-je dit. Non, monsieur, m'a-t-il répondu, ne m'appelez pas *fou*, jusqu'à ce que le ciel m'ait envoyé la Fortune [26]. Ensuite il a tiré un cadran de sa poche, et après l'avoir regardé d'un œil terne, il a dit très-sagement : « Il est dix heures; — c'est ainsi, a-t-il continué, que nous pouvons voir comment va le monde : il n'y a qu'une heure qu'il n'en était que neuf, et dans une heure il en sera onze; et ainsi d'heure en heure nous mûrissons, mûrissons, et ensuite d'heure en heure nous pourissons, pourissons, et là finit notre histoire. » Quand j'ai entendu ce fou bigarré moraliser ainsi sur le temps, mes poumons se sont mis à chanter comme le coq, et à rire aux éclats, de voir des fous si profonds en morale; j'ai ri sans relâche, pendant une heure entière à son cadran. — O noble fou! un digne fou! Oh! l'habit de fou est le seul que l'on doive porter.

LE VIEUX DUC.

Quel est donc ce fou ?

JACQUES.

Oh ! le digne fou ! un fou qui a été un courtisan ; et il dit que, si les dames sont jeunes et belles, elles ont le don de le savoir : dans sa cervelle, qui est aussi sèche que le dernier biscuit d'un voyage de long cours, il y a d'étranges cases garnies d'observations qu'il débite par parcelles. Oh ! si je pouvais être un fou ! J'aspire à porter l'habit des fous.

LE VIEUX DUC.

Tu en auras un.

JACQUES.

C'est la seule chose que je vous demande [27], pourvu que vous arrachiez de votre cerveau la folle idée qui y est enracinée, que je suis sage. En outre, je veux avoir une liberté aussi étendue que le vent, et je veux souffler sur qui il me plaira, car les fous ont ce privilége; et ceux qui essuieront le plus de traits de ma folie, seront obligés de beaucoup rire : et pourquoi cela, monsieur ? Le *pourquoi* est aussi uni que le chemin qui conduit à une église de paroisse. Celui qu'un fou pique à propos, agit sottement (fût-il piqué au vif), s'il se montre sensible au lardon ; autrement la folie de l'homme sage s'expose à être anatomisée par mille et mille allusions d'un fou. Investissez-moi de mon habit bigarré, donnez-moi la liberté de dire ce que je pense, et je vous jure que, si l'on veut prendre ma médecine patiemment, je purgerai à fond le corps impur de ce monde infecté.

LE VIEUX DUC.

Fi, fi donc! je pourrais dire ce que tu voudrais faire.

JACQUES.

Et pour un jeton [28]! Que voudrais-je faire, si ce n'est du bien?

LE VIEUX DUC.

Tu ferais, en gourmandant le péché, un péché des plus atroces; car toi-même tu as été un libertin aussi sensuel que l'aiguillon même de la brutalité, et tu voudrais aujourd'hui dégorger sur le monde entier tous les ulcères et tous les maux que tu as gagnés par ta licence aux pieds sans entraves.

JACQUES.

Quoi! quel est celui qui, en censurant l'orgueil en général, peut être accusé d'en taxer quelqu'un en particulier? Ce vice ne coule-t-il pas gros comme les flots de la mer, jusqu'à ce que les vrais moyens le refoulent? Quelle femme de la cité nommé-je, lorsque je dis qu'une femme de la cité porte sur ses indignes épaules la fortune des princes? Quelle est celle qui peut se présenter et dire que j'entends parler d'elle, lorsque telle qu'est cette femme, telle est sa voisine? ou quel est l'homme, dans l'emploi le plus vil, qui ne décèle pas la folie dont je l'accuse, lorsque, pensant que j'ai voulu parler de lui, il répond que sa parure n'est point à mes dépens? Là donc; comment donc? Hé bien, laissez-moi donc voir en quoi ma langue lui a fait du tort. Si elle lui a rendu justice, alors c'est lui qui s'est fait du tort lui-même; s'il est libre de tout reproche, alors ma satire s'envole comme une oie

sauvage sans être réclamée de personne. Mais qui vient ici?

(Orlando entre brusquement, l'épée nue.)

ORLANDO.

Arrêtez et cessez de manger.

JACQUES.

Quoi ! je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO.

Et tu ne commenceras pas avant que le besoin ait été satisfait.

JACQUES.

De quelle espèce sort donc ce coq-là ?

LE VIEUX DUC.

Est-ce la nécessité, jeune homme, qui te rend si audacieux, ou est-ce par un grossier mépris des bonnes manières que tu te montres si dépourvu de civilité ?

ORLANDO.

Vous avez touché mon mal tout d'abord. C'est le poignant aiguillon d'un extrême besoin qui enlève à mon procédé les douces apparences de la civilité : j'ai cependant été élevé dans l'intérieur du pays, et j'ai reçu quelque éducation : mais laissez cela, vous dis-je : il meurt celui de vous qui touchera à ce fruit avant que moi et mes besoins soient satisfaits.

JACQUES.

Si vous ne voulez pas que l'on vous satisfasse avec des raisons, alors il faut donc que je meure.

LE VIEUX DUC.

Que prétendez-vous ? Votre douceur nous forcera

à d'honnêtes procédés, auxquels toute votre force ne nous amènera jamais.

ORLANDO.

Je vais mourir faute de nourriture : laisse-m'en prendre.

LE VIEUX DUC.

Asseyez-vous et mangez, et soyez le bienvenu à notre table.

ORLANDO.

Parlez-vous si honnêtement? En ce cas, pardonnez-moi, je vous en conjure; j'ai cru qu'ici tout était sauvage; voilà ce qui m'a fait prendre cet abord dur de commandement. Mais qui que vous soyez, qui dans ce désert inaccessible, à l'ombre de ce feuillage mélancolique, perdez et négligez les heures glissantes du temps, si jamais vous vîtes des jours plus heureux, si jamais vous avez habité des lieux où le son des cloches vous invitât à vous rendre à l'église; si jamais vous vous êtes assis à la table d'un homme vertueux; si jamais vous avez essuyé une larme sur vos paupières; si jamais enfin vous sûtes ce que c'est que de sentir la pitié et d'en être l'objet, que la douceur soit ma seule violence. Dans cet espoir, je rougis et cache mon épée.

LE VIEUX DUC.

Oui, n'en doutez pas, nous avons vu des jours plus heureux; le son des cloches sacrées nous a invités au temple; nous nous sommes assis à la table d'hommes vertueux; nous avons essuyé nos yeux baignés de larmes que faisait couler une sainte pitié : ainsi asseyez-vous paisiblement; disposez à votre

gré de ce que nous pouvons avoir à offrir à vos besoins.

ORLANDO.

Hé bien, abstenez-vous donc encore un moment de toucher à vos mets, tandis que, comme la biche, je vais chercher mon faon pour lui donner à manger. A quelques pas d'ici, il y a un pauvre vieillard qui, conduit par l'amitié pure, a traîné après moi ses pas inégaux : il est accablé de deux maux cruels, l'âge et la faim. Je ne goûterai de rien avant qu'il ait satisfait son besoin.

LE VIEUX DUC.

Allez le chercher; nous ne toucherons à rien avant votre retour.

ORLANDO.

Je vous rends grâces ; que le ciel vous donne ses bénédictions pour vos généreux secours.

(Il sort.)

LE VIEUX DUC.

Tu vois que nous ne sommes pas seuls malheureux : ce vaste théâtre de l'univers offre de plus tristes spectacles que cette scène où nous jouons notre rôle.

JACQUES.

Oui, le monde entier est un théâtre, et tous les mortels, hommes et femmes, sont de vrais acteurs; ils ont leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différens rôles ; et les actes de la pièce sont les sept âges [29]. Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant, bavant sur le sein de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs, le visage frais comme le matin et son petit sac à la

main, rampe, comme le limaçon, lentement et à contre-cœur jusqu'au seuil de l'école. Puis vient le jeune homme amoureux, qui soupire comme une fournaise et chante une ballade plaintive qu'il a faite pour les yeux de sa maîtresse. Bientôt soldat, prodigue de juremens étranges et le menton barbu comme le léopard [30], jaloux sur le point d'honneur, emporté, toujours prêt à se quereller, cherchant une bulle d'air, la renommée, jusque dans la bouche du canon. Après lui c'est le juge au ventre arrondi, garni d'un bon chapon, l'œil sévère, la barbe taillée d'une forme imposante; il abonde en vieilles sentences, en maximes vulgaires; et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre Pantalon [31] en pantouffles, avec des lunettes sur le nez et des poches sur le côté : les bas bien conservés de sa jeunesse se trouvent maintenant trop vastes pour sa jambe rétrécie; sa voix, jadis forte et mâle, aiguisée en fausset d'enfant, ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. Enfin le septième et dernier âge vient finir son histoire pleine d'étranges événemens; seconde enfance, état d'oubli profond où l'homme se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.

(Orlando revient avec Adam.)

LE VIEUX DUC.

Soyez le bienvenu! Déposez votre vénérable fardeau, et qu'il prenne des alimens.

ORLANDO.

Je vous remercie de tout mon cœur pour lui.

ADAM.

Vous faites bien de remercier pour moi ; car j'ai à peine la force de parler et de remercier pour moi-même.

LE VIEUX DUC.

Vous êtes reçus avec joie ; mangez : je ne vous troublerai point en ce moment par la plus petite question sur vos aventures. — Donnez-nous un peu de musique, cher cousin ; chantez-nous quelque chose.

(On joue un air.)

AMIENS.

CHANSON.

Souffle, souffle, vent d'hiver ;
Tu n'es pas si cruel
Que l'ingratitude de l'homme.
Ta dent n'est pas si pénétrante,
Car tu es invisible
Quoique ton souffle soit rude [32].
Hé! ho! chante ; hé! ho! dans le houx vert ;
La plupart des amis sont dissimulés, et les amans des fous.
Allons hé! ho! le houx!
Cette vie est joviale.

Gèle, gèle, ciel rigoureux,
Ta blessure est moins vive
Que celle d'un bienfait oublié.
Quoique tu enchaînes les eaux,
Ton atteinte n'est pas si profonde
Que celle de l'oubli d'un ami.
Hé! ho! chante, etc., etc.

LE VIEUX DUC.

S'il est vrai que vous soyez le fils du bon chevalier Rowland, ainsi qu'on vous l'a entendu dire ingénu-

ment et tout bas, et ainsi que tout me l'annonce; car il respire dans tous vos traits, et votre visage est son portrait vivant; soyez le très-bienvenu ici; je suis le duc qui aimait votre père. Venez dans ma grotte me raconter la suite de vos aventures; et toi, bon vieillard, nous te voyons du même œil que ton maître. — Soutenez-le par le bras. (*A Orlando.*) Donnez-moi votre main, et faites-moi connaître toutes vos aventures.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement du palais.

Entrent **FRÉDÉRIC**, **OLIVIER**, **SEIGNEURS** et suite.

FRÉDÉRIC.

Quoi! ne l'avoir point vu depuis? Monsieur, monsieur, cela ne peut pas être; et si la clémence ne dominait pas dans mon caractère, toi, présent, je n'irais pas chercher plus loin d'autre objet de ma vengeance : mais songes-y bien; déterre ton frère, en quelque endroit qu'il soit; cherche-le aux flambeaux; je te donne un an pour me l'amener mort ou vif; sinon renonce à l'espoir de reparaître et de vivre sur notre territoire. Jusqu'à ce que tu puisses te justifier, par la bouche de ton frère, des soupçons que nous avons contre toi, nous saisissons dans nos mains tes terres et tout ce que tu peux avoir de propriétés qui vaille la peine d'être saisi.

OLIVIER.

Oh! si votre altesse pouvait lire dans mon cœur! Jamais je n'aimai mon frère de ma vie.

FRÉDERIC.

Tu n'en es qu'un plus grand scélérat. — Allons, qu'on le mette à la porte, et que mes officiers préposés pour cette partie procèdent à l'estimation de sa maison et de ses terres : qu'on le fasse sans délai, et qu'il tourne les talons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La forêt.

ORLANDO entre avec un papier à la main.

Suspendez-vous ici, mes vers, pour attester mon amour, et toi, reine de la nuit, à la triple couronne, du haut de ta pâle sphère, abaisse tes chastes regards sur le nom de ta belle chasseresse, qui règne sur ma vie. O Rosalinde ! ces arbres seront mes tablettes, et je veux graver mes pensées sur leur écorce, afin que tous les yeux qui jetteront leurs regards sur cette forêt, rencontrent partout les témoignages rendus à ta vertu. Cours, Orlando, grave sur chaque arbre : *La belle, la chaste, l'inexprimable Rosalinde !*

(Il sort.)

(Entrent Corin et le bouffon Touchstone.)

CORIN.

Et comment trouvez-vous cette vie de berger, monsieur Touchstone?

TOUCHSTONE.

Franchement, berger, par elle-même, c'est une

bonne vie; mais par rapport à ce que c'est une vie de berger, c'est une pauvre vie. En ce qu'elle est solitaire, je l'aime beaucoup; mais par rapport à ce qu'elle est retirée, c'est une misérable vie : ensuite, par rapport à ce qu'on la passe dans les champs, elle me plaît assez; mais comme ce n'est pas une vie que l'on passe à la cour, elle est ennuyeuse. Comme vie frugale, voyez-vous, elle convient beaucoup à mon humeur; mais en voyant qu'il n'y a pas plus d'aisance que cela, elle contrarie beaucoup mon estomac; y a-t-il en toi un peu de philosophie, berger?

CORIN.

Ce que j'en ai, se borne à savoir que plus on est malade, plus on est mal à son aise; et que celui qui n'a ni argent, ni moyens, ni contentement, manque de trois bons amis; que la propriété de la pluie est de mouiller, et celle du feu de brûler; que les bons pâturages engraissent les brebis; et qu'une des grandes causes de la nuit, c'est l'absence du soleil; que celui qui n'a pas appris de l'esprit, ni par nature, ni par art, peut se plaindre d'avoir reçu une mauvaise éducation, ou sort de parens très-stupides.

TOUCHSTONE.

Un homme qui raisonne comme toi, est un philosophe naturel. As-tu vécu à la cour, berger?

CORIN.

Non, vraiment.

TOUCHSTONE.

Tu es donc damné?

CORIN.

Non pas, j'espère.

TOUCHSTONE.

Oh! tu seras sûrement damné, comme un œuf qui n'est cuit que d'un côté [33].

CORIN.

Pour n'avoir pas été à la cour? Dites-moi donc votre raison?

TOUCHSTONE.

Quoi, si tu n'as jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes façons; si tu n'as jamais vu les bonnes façons, alors tes façons sont nécessairement mauvaises; et ce qui est mauvais est péché, et le péché mène à la damnation : tu es dans une position dangereuse, berger [34].

CORIN.

Pas du tout, Touchstone : les belles manières de la cour sont aussi ridicules à la campagne que les usages de la campagne sont risibles à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se saluait pas à la cour, mais qu'on se baisait les mains. Cette courtoisie ne serait pas propre, si les courtisans étaient des bergers.

TOUCHSTONE.

Prouve-moi cela; vite, allons, une preuve.

CORIN.

Quoi! ne touchons-nous pas nos brebis à tout instant? et leur toison, vous le savez, est grasse.

TOUCHSTONE.

Quoi! les mains de nos courtisans ne suent-elles pas? et la graisse de mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur de l'homme? Mauvaise raison, mauvaise raison : une meilleure, allons.

CORIN.

En outre nos mains sont rudes.

TOUCHSTONE.

Hé bien, vos lèvres ne les sentiront que plus tôt. Encore mauvaise raison : allons, une autre plus solide.

CORIN.

Et elles sont souvent goudronnées avec les drogues de nos brebis; et voudriez-vous que nous baisassions le goudron ? Les mains des courtisans sont, au contraire, parfumées de civette.

TOUCHSTONE.

Pauvre esprit; tu n'es qu'une chair mangée de vers, comparée à un bon morceau de viande. Allons, apprends du sage, et réfléchis; sache que la civette est d'une plus basse extraction que le goudron : la civette n'est que l'impure excrétion d'un chat. Une meilleure preuve, berger.

CORIN.

Vous avez un trop grand esprit de cour pour moi : je veux me reposer.

TOUCHSTONE.

Tu veux te reposer, étant damné ? Dieu veuille t'éclairer, homme borné, car tu es bien ignorant ! Dieu veuille te faire une incision [35] ! Tu es novice.

CORIN.

Monsieur, je ne suis qu'un simple journalier; je gagne ce que je mange, je gagne ce que je porte; je ne dois de haine à personne, je n'envie le bonheur de personne; je suis bien aise de la bonne fortune

des autres, et content dans ma peine; mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître, et mes agneaux téter.

TOUCHSTONE.

Voilà encore un autre péché d'imbécile dont vous vous rendez coupable, en élevant ensemble les brebis et les beliers, en vous offrant à gagner votre vie par la copulation du bétail, en servant honteusement les plaisirs du belier qui a la sonnette au cou, et en prostituant la tendre brebis de douze mois, à un vieux cocu de belier aux cornes crochues et incapable de s'assortir raisonnablement. Si tu n'es pas damné pour cela, c'est que le diable lui-même ne veut pas de bergers; autrement, je ne vois pas comment tu pourrais échapper.

CORIN.

Voilà le jeune monsieur Ganymède, le frère de ma nouvelle maîtresse.

SCÈNE III.

ROSALINDE, TOUCHSTONE.

ROSALINDE paraît, lisant un papier.

Depuis l'Orient jusqu'aux Indes-Occidentales,
Nul joyau n'égale Rosalinde;
Tous les vents portent sur leurs ailes
Le nom de Rosalinde dans tout l'univers.
Les portraits les plus parfaits
Sont noirs à côté de Rosalinde :
Ne pensons à d'autre beauté
Qu'à celle de Rosalinde.

TOUCHSTONE.

Je vous rimerai comme cela, si vous voulez, pendant huit ans entiers, en exceptant cependant les heures du dîner, du souper et du dormir : c'est précisément ainsi que riment les marchandes de beurre en allant au marché [36].

ROSALINDE.

Retire-toi, sot.

TOUCHSTONE.

Seulement un essai.

Si un cerf a besoin d'une biche,
Qu'il cherche Rosalinde;
Si la chatte court après le chat,
Ainsi fera Rosalinde.
Les vêtemens d'hiver doivent être doublés,
Et de même la mince Rosalinde :
Ceux qui moissonnent doivent gerber et lier,
Et puis voiturer avec Rosalinde.
La plus douce noix a une écorce amère,
Cette noix, c'est Rosalinde.
Celui qui veut trouver une douce rose,
Trouve l'épine d'amour et Rosalinde.

C'est là la fausse allure des vers. Pourquoi vous empoisonner de pareille poésie?

ROSALINDE.

Tais-toi, sot, je les ai trouvés sur un arbre.

TOUCHSTONE.

Hé bien, c'est un arbre qui produit de mauvais fruits.

ROSALINDE.

Je veux t'enter sur lui, et ce sera le greffer

avec un nefflier [37]. Ce sera le fruit le plus précoce du pays, car tu seras pouri avant d'être à demi-mûr, et c'est la vertu du néflier.

TOUCHSTONE.

Vous avez prononcé ; mais si vous avez bien ou mal jugé, que la forêt en décide.

(Entre Célie, lisant un écrit.)

ROSALINDE.

Paix, voilà ma sœur qui vient lisant un papier : tiens-toi à l'écart.

CÉLIE, lisant un écrit en vers.

Pourquoi ce désert serait-il silencieux?
Serait-ce parce qu'il n'est pas habité? Non.
Je suspendrai à chaque arbre des langues
Qui parleront le langage des cités.
Les unes diront combien la courte vie de l'homme
Finit rapidement les erreurs de son pèlerinage,
Que l'espace d'une palme
Embrasse la somme de sa durée :
D'autres montreront tous les sermens violés
Entre les cœurs de deux amis;
Mais sur les plus beaux rameaux,
Ou à la fin de chaque sentence,
J'écrirai le nom de Rosalinde,
Et j'enseignerai à tous ceux qui liront mes vers,
Que le ciel a voulu montrer en miniature
La quintescence de tous les esprits.
Le ciel ordonna donc à la nature
De rassembler toutes les grâces dans un seul objet :
Aussitôt la nature forma les joues de roses d'Hélène,
Mais sans son cœur;
La majesté de Cléopâtre,
Ce qu'Atalante avait de plus précieux,
Et la modestie de la triste Lucrèce.

C'est ainsi que le conseil céleste décida
Que Rosalinde serait formée de plusieurs belles;
Et que de plusieurs visages, de plusieurs yeux,
Et de plusieurs cœurs,
Elle n'en aurait que les traits les plus prisés.
Le ciel a voulu qu'elle ait tous ces dons,
Et que moi, je vive et meure son esclave.

ROSALINDE.

O bon Jupiter! — Comment avez-vous pu fatiguer vos paroissiens d'une si ennuyeuse homélie d'amour, sans jamais crier : *Prenez patience, bon peuple.*

CÉLIE.

Hé, vous êtes là, espions? Berger, retirez-vous un peu : et vous, Touchstone, suivez-le.

TOUCHSTONE.

Allons, berger, faisons une retraite honorable : si nous n'emportons sac et bagage, nous en avons du moins quelque chose [38].

(Corin et Touchstone sortent.)

CÉLIE.

As-tu entendu ces vers, Rosalinde?

ROSALINDE.

Oh! oui, je les ai entendus, et encore davantage; car quelques-uns d'eux avaient plus de pieds que les vers n'en doivent porter. Peu importe; les pieds pouvaient porter les vers.

CÉLIE.

Oui; mais les pieds étaient boiteux et ne pouvaient se supporter eux-mêmes sans les vers. Voilà pourquoi ils boitaient dans les vers. Mais as-tu entendu,

sans étonnement, comment ton nom se trouvait gravé sur ces arbres?

ROSALINDE.

J'avais déjà passé sept jours de surprise sur neuf avant que tu fusses venue; car vois ce que j'ai trouvé sur un palmier [39] : je n'ai jamais été tant rimée depuis le temps de Pythagore, alors que j'étais un rat d'Irlande [40]; ce dont je me souviens à peine.

CÉLIE.

Devineriez-vous qui a fait cela?

ROSALINDE.

Est-ce un homme?

CÉLIE.

Un homme ayant à son cou une chaîne que vous portâtes autrefois. Vous changez de couleur?

ROSALINDE.

Qui, je t'en prie?

CÉLIE.

O seigneur! seigneur! il est bien difficile que des amis se rencontrent [41]; mais les montagnes peuvent être déplacées par des tremblemens de terre, et se rencontrer.

ROSALINDE.

Mais, de grâce, qui est-ce?

CÉLIE.

Est-il possible?

ROSALINDE.

Oh! je t'en prie avec instance, dis-moi qui c'est.

CÉLIE.

O merveille, merveille, et la plus grande merveille, et encore merveille, merveille au-dessus de toute expression, et sur laquelle on ne peut trop s'écrier !

ROSALINDE.

O ma rougeur ! penses-tu, quoique je sois caparaçonnée comme un homme, que j'aie le pourpoint et le haut-de-chausse dans mon caractère ? Une minute de délai de plus pour moi, est un voyage dans la mer du Sud. Je t'en prie, dis-moi qui c'est ? Promptement, et parle vite : je voudrais que tu fusses bègue, afin que le nom de cet homme caché pût échapper de ta bouche malgré toi, comme le vin sort d'une bouteille dont le col est étroit : trop à la fois, ou rien du tout. Ote le liége qui te ferme la bouche, que je puisse avaler ces nouvelles.

CÉLIE.

Tu pourrais donc mettre un homme dans ton ventre ?

ROSALINDE.

Est-il formé de la main de Dieu ? quelle sorte d'homme est-ce ? sa tête est-elle digne d'un chapeau, son menton d'une barbe ?

CÉLIE.

Non ; il n'a qu'une barbe très-courte.

ROSALINDE.

Eh bien, Dieu lui en enverra une plus longue, s'il est reconnaissant envers le ciel. J'attendrai patiemment sa croissance, pourvu que tu ne diffères pas de me faire connaître le menton qui la porte.

CÉLIE.

C'est le jeune Orlando, qui au même instant vainquit le lutteur de mon père, et votre cœur.

ROSALINDE.

Allons, au diable tes plaisanteries! parle avec un ton sérieux et en fille modeste.

CÉLIE.

De bonne foi, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE.

Orlando?

CÉLIE.

Orlando.

ROSALINDE.

Hélas! que vont devenir mon pourpoint et mon haut-de-chausse? — Qu'a-t-il fait, lorsque tu l'as vu? qu'a-t-il dit? quel air avait-il? où est-il allé? qu'est-il venu faire ici? m'a-t-il demandé? où demeure-t-il? comment t'a-t-il quittée? et quand le reverras-tu? Réponds-moi en un seul mot.

CÉLIE.

Il faut donc que vous commenciez par me procurer la bouche de Gargantua [42]; ce mot que vous me demandez, est trop gros pour aucune bouche de ce siècle : répondre à la fois *oui* et *non* à toutes ces questions, est une tâche plus difficile que de répondre aux demandes d'un catéchisme.

ROSALINDE.

Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et que j'y suis sous les habillemens d'un homme? — Dis-

moi, paraît-il aussi frais qu'il l'était le jour qu'il lutta?

CÉLIE.

Il est aussi aisé d'énumérer les atomes, que de résoudre les questions d'une amante : mais prends une idée de la manière dont je l'ai rencontré, et savoures-en bien tout le plaisir. Je l'ai trouvé sous un chêne, comme un gland tombé.

ROSALINDE.

On peut bien appeler ce chêne l'arbre de Jupiter, s'il en tombe un pareil fruit.

CÉLIE.

Donnez-moi audience, ma bonne dame.

ROSALINDE.

Continue.

CÉLIE.

Il était étendu là comme un chevalier blessé.

ROSALINDE.

Quoiqu'on ne puisse voir sans pitié un pareil objet, dans cette attitude il devait être charmant.

CÉLIE.

Crie holà à ta langue, je t'en prie; elle fait des complimens qui sont bien hors de saison. Il était armé en chasseur.

ROSALINDE.

O mauvais présage! Il vient pour percer mon cœur.

CÉLIE.

Je voudrais chanter ma chanson sans refrain, et tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE.

Ne sais-tu pas que je suis femme? Quand je pense il faut que je parle : poursuis, ma chère.

CÉLIE.

Vous me faites perdre le fil de mon récit. Doucement, n'est-ce pas lui qui vient ici?

(Entrent Orlando et Jacques.)

ROSALINDE.

C'est lui-même; sauve-toi, et remarque-le bien.

(Célie et Rosalinde se retirent.)

JACQUES.

Je vous remercie de votre compagnie; mais en vérité j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO.

Et moi aussi; mais cependant, pour la forme seulement, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES.

Que Dieu soit avec vous! Ne nous rencontrons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO.

Je souhaite que nous devenions, l'un pour l'autre, encore plus étrangers que nous ne sommes.

JACQUES.

Ne gâtez plus les arbres, je vous prie, en écrivant des chansons d'amour sur leurs écorces.

ORLANDO.

Et vous ne gâtez plus mes vers, je vous en prie, en les lisant d'aussi mauvaise grâce.

JACQUES.

Rosalinde est le nom de votre maîtresse?

ORLANDO.

Oui, précisément.

JACQUES.

Je n'aime pas son nom.

ORLANDO.

On ne songeait guère à vous plaire, lorsqu'elle fut baptisée.

JACQUES.

De quelle taille est-elle?

ORLANDO.

Toute juste aussi haute que mon cœur.

JACQUES.

Vous êtes plein de jolies réponses. N'auriez-vous pas connu quelque femme d'orfévre, et ne leur auriez-vous pas escamoté leurs bagues?

ORLANDO.

Pas du tout. — Mais je vous réponds en vrai style de toile peinte [43]; c'est là que vous avez étudié toutes les questions que vous me faites.

JACQUES.

Vous avez un esprit bien léger; je pense qu'il provient des talens d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir avec moi et nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde et notre mauvaisse fortune?

ORLANDO.

Je ne veux censurer aucun être vivant dans le

monde, que moi seul à qui je connais le plus de défauts.

JACQUES.

Le plus grand défaut que vous ayez, est d'être amoureux.

ORLANDO.

C'est un défaut que je ne changerais pas contre votre plus belle vertu. Je suis las de vous.

JACQUES.

Par ma foi, je cherchais un fou quand je vous ai trouvé.

ORLANDO.

Il est noyé dans le ruisseau : tenez, regardez dans l'eau, et vous l'y verrez.(44)

JACQUES.

J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO.

Que je prends pour celle, ou d'un fou, ou d'un zéro en chiffre.

JACQUES.

Je ne reste pas plus long-tems avec vous, bon signor l'amour.

ORLANDO.

Je suis charmé de votre départ : adieu, bon monsieur la mélancolie.

(Célie et Rosalinde s'avancent.)

ROSALINDE.

Je veux lui parler du ton d'un valet impertinent, et sous cet habit jouer avec lui le rôle d'un impudent vaurien. (*A Orlando.*) Holà, garde, m'entendez-vous ?

ORLANDO.

Très-bien : que voulez-vous ?

ROSALINDE.

Quelle heure est-il, je vous prie ?

ORLANDO.

Vous devriez plutôt me demander à quelle portion du jour nous sommes, car il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE.

Il n'y a donc pas de vrais amans ; autrement, les soupirs qu'ils pousseraient à chaque minute, les gémissemens qu'on entendrait à chaque heure marqueraient les pas du pied paresseux du temps aussi bien qu'une horloge.

ORLANDO.

Et pourquoi ne dites-vous pas le pied léger du temps? Cette expression n'aurait-elle pas été aussi propre ?

ROSALINDE.

Point du tout : le temps chemine d'un pas différent, selon la différence des personnes : je vous dirai, moi, avec qui le temps va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope, et avec qui il s'arrête.

ORLANDO.

Voyons : dites-moi, je vous prie, avec qui il trotte?

ROSALINDE.

Vraiment, il va le grand trot avec la jeune fille, depuis le jour de son contrat de mariage, jusqu'au jour qu'il est célébré : quand l'intervalle ne serait

que de sept jours, le pas du temps est si pénible, qu'il semble durer sept ans.

ORLANDO.

Et avec qui le temps va-t-il l'amble?

ROSALINDE.

Avec un prêtre qui ne sait pas le latin, et avec un homme riche qui n'a pas la goutte : le premier dort tranquillement, par ce qu'il ne sait pas étudier; et le second mène une vie joyeuse, parce qu'il ne sent aucune peine : l'un est exempt du fardeau d'une stérile science, et l'autre ne connaît pas le poids d'une ennuyeuse et accablante indigence. Voilà les gens pour qui le temps va l'amble.

ORLANDO.

Avec qui le temps court-il le galop?

ROSALINDE.

Avec un voleur que l'on conduit au gibet : quoiqu'il aille doucement et posant lentement un pied devant l'autre, il croit qu'il arrive toujours trop tôt.

ORLANDO.

Et avec qui le temps s'arrête-t-il?

ROSALINDE.

Avec les avocats en vacations, car ils dorment entre les plaidoiries, et alors ils ne s'aperçoivent pas comme le temps chemine.

ORLANDO.

Où demeurez-vous, beau jeune homme?

ROSALINDE.

Avec cette bergère, ma sœur, ici sur les bords de cette forêt, comme une frange sur le pan d'un jupon.

ORLANDO.

Êtes-vous native de cet endroit?

ROSALINDE.

Comme le lapin que vous voyez habiter le terrier où sa mère l'enfanta.

ORLANDO.

Il y a dans votre accent quelque chose de plus fin, que vous n'auriez pu l'acquérir dans un séjour si retiré.

ROSALINDE.

Plusieurs personnes me l'ont déjà répété; mais, à dire vrai, j'ai appris à parler d'un vieil oncle dévot, qui dans sa jeunesse vécut dans le monde, et qui connut trop bien la galanterie, car il devint amoureux. Je lui ai entendu lire plusieurs sermons contre l'amour, et je remercie Dieu de n'être pas née femme, pour n'être pas exposée à toutes les folies dont il accusait tout le sexe en général.

ORLANDO.

Vous rappelleriez-vous quelques-uns des principaux défauts qu'il imputait aux femmes?

ROSALINDE.

Il n'y en avait point de principaux; ils se ressemblaient tous comme des pièces de deux liards; chaque défaut d'une femme lui paraissait monstrueux, jusqu'à ce qu'un autre défaut vînt l'égaler en tout.

ORLANDO.

Nommez-moi, je vous prie, quelques-uns de ces défauts.

ROSALINDE.

Non ; je ne veux faire usage de mon remède que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui parcourt la forêt et qui s'amuse à gâter nos jeunes arbres, en gravant *Rosalinde* sur leur écorce ; il suspend des odes sur l'aubépine, et des élégies sur les ronces ; et toutes déifient le nom de Rosalinde. Si je pouvais rencontrer ce fou, je lui donnerais quelques bons conseils ; car il paraît avoir la fièvre quotidienne d'amour.

ORLANDO.

Je suis cet homme, si tourmenté par l'amour ; enseignez-moi, de grâce, votre remède.

ROSALINDE.

Il n'y a sur vous aucun des symptômes décrits par mon oncle ; il m'a appris à distinguer quand un homme est amoureux, et je suis sûr que vous n'êtes point un oiseau pris à ce trébuchet.

ORLANDO.

Quels étaient ces symptômes ?

ROSALINDE.

Une joue maigre et pendante, que vous n'avez pas ; un œil cerné de bleu et enfoncé, que vous n'avez pas; un esprit taciturne et ennemi des questions que vous n'avez pas ; une barbe négligée, que vous n'avez pas ; mais cela, je vous le pardonne, car ce que vous avez de barbe, n'est que le revenu d'un

frère cadet : ensuite vos bas devraient être sans jarretières, votre bonnet sans bandeau, vos manches déboutonnées, vos souliers sans nœuds ; en un mot tout ce que vous avez sur vous devrait annoncer l'insouciance et le désespoir. Mais vous n'êtes pas un tel homme ; au contraire, je vous vois très-recherché dans vos ajustemens ; ce qui prouve que vous vous aimez vous-même, beaucoup plus que vous ne paraissez amoureux d'une autre personne.

ORLANDO.

Beau jeune homme, je voudrais pouvoir te faire croire que j'aime.

ROSALINDE.

Moi, le croire ? Il vous est aussi aisé de le persuader à celle que vous aimez, ce dont pourtant, j'en réponds, elle conviendra bien plus aisément, qu'elle n'avouera qu'elle vous aime : c'est un de ces points sur lesquels les femmes donnent toujours le démenti à leur conscience. Mais, dites-moi, de bonne foi, est-ce vous qui placez sur les arbres ces vers qui font un si grand éloge de Rosalinde ?

ORLANDO.

Je te jure, jeune homme, par la blanche et belle main de Rosalinde, que c'est moi-même : oui, je suis cet infortuné.

ROSALINDE.

Mais êtes-vous aussi amoureux que le disent vos rimes ?

ORLANDO.

Ni rime ni raison ne sauraient exprimer tout mon amour.

ROSALINDE.

L'amour n'est qu'une pure folie, et je vous dirai qu'il mériterait, autant que les fous, l'hôpital et le fouet; ce qui fait qu'on n'a pas recours à ces moyens pour corriger et guérir les amoureux, c'est que cette frénésie est si commune que les correcteurs même s'avisent aussi d'aimer : cependant je fais état de guérir l'amour par des conseils.

ORLANDO.

Avez-vous jamais guéri quelque amant de cette façon-là?

ROSALINDE.

Oui, j'en ai guéri un, et précisément de la manière que je vous dis. Son régime était de s'imaginer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et tous les jours je le forçais à me faire sa cour. Alors, prenant le caractère d'une jeune fille capricieuse, je jouais la femme chagrine, langoureuse, inconstante, remplie d'humeurs et de fantaisies, fière, fantasque, minaudière, sotte, volage, riant et pleurant tour à tour, affectant toutes les passions sans en sentir aucune, comme font les garçons et les filles, qui pour la plupart ont assez la physionomie de ce portrait. Tantôt je l'aimais, tantôt je le détestais; tantôt je lui faisais accueil, tantôt je le rebutais; quelquefois je pleurais de tendresse pour lui, ensuite je lui crachais au visage; je fis tant enfin que je fis passer mon amoureux d'un violent accès d'amour à un violent accès de folie, qui lui fit détester l'univers entier, et l'envoya finir ses jours dans un réduit vraiment monastique : c'est ainsi que je

l'ai guéri, et par le même régime je me fais fort de laver votre foie aussi net que l'on puisse laver le cœur d'un mouton, de façon qu'il n'y restera pas la plus petite tache d'amour.

ORLANDO.

Je ne me soucie pas d'être guéri, jeune homme.

ROSALINDE.

Je vous guérirais si vous vouliez seulement consentir à m'appeler Rosalinde, à venir tous les jours à ma cabane me faire la cour.

ORLANDO.

Oh! pour cela, je te jure sur mon amour que j'y consens : dis-moi où tu demeures.

ROSALINDE.

Venez avec moi, et je vous montrerai ma cabane; et, chemin faisant, vous me direz dans quel endroit de la forêt vous habitez : voulez-vous venir?

ORLANDO.

De tout mon cœur, aimable jeune homme.

ROSALINDE.

Non, non, il faut que vous m'appeliez Rosalinde. (*A Célie.*) Allons, ma sœur, voulez-vous venir?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Entrent TOUCHSTONE, AUDREY et JACQUES, qui les observe et se tient à l'écart.

TOUCHSTONE.

Allons vite, chère Audrey ; je vais chercher vos chèvres, Audrey : hé bien, Audrey, suis-je toujours l'homme qui vous plaît ? Mes traits simples vous contentent-ils ?

AUDREY.

Vos traits, Dieu nous garde ! Quels traits ?

TOUCHSTONE.

Je suis ici avec toi et tes chèvres, comme jadis le bon Ovide, le plus capricieux des poëtes, était parmi les Goths [45].

JACQUES, à part.

O science plus déplacée que Jupiter ne le serait dans une chaumière !

TOUCHSTONE.

On est moins confondu d'étonnement de voir arriver le long mémoire d'un petit écot dans un petit cabaret, qu'on ne l'est en voyant quelqu'un qui ne saurait comprendre les vers d'un homme, et dont l'entendement (enfant précoce et vif) ne seconde pas le bon sens : vraiment, je voudrais que les dieux t'eussent fait poétique.

AUDREY.

Je ne sais ce que c'est que *poétique* : cela est-il

honnête dans le mot et dans la chose? cela a-t-il quelque vérité?

TOUCHSTONE.

Non vraiment; car la vraie poésie est la plus remplie de fictions, et les amoureux sont adonnés à la poésie; tout ce qu'ils jurent en poésie, comme amans, on peut dire qu'ils le feignent comme poëtes.

AUDREY.

Comment pouvez-vous donc souhaiter que les dieux m'eussent fait poétique?

TOUCHSTONE.

Oui vraiment, je le souhaiterais; car tu me jures que tu es honnête. Hé bien, si tu étais poëte, je pourrais avoir quelque espoir que tu feins.

AUDREY.

Est-ce que vous voudriez que je ne fusse pas honnête?

TOUCHSTONE.

Non vraiment, à moins que tu ne fusses laide; car l'honnêteté accouplée avec la beauté, est de trop; c'est une sauce de miel pour du sucre.

JACQUES, à part.

Quel fou chargé de science!

AUDREY.

Eh bien, je ne suis pas jolie; ainsi je prie les dieux de me rendre honnête.

TOUCHSTONE.

Mais vraiment, donner de l'honnêteté à une laideron, c'est mettre un bon mets dans un plat sale.

AUDREY.

Je ne suis point une malhonnête fille quoique je remercie les dieux d'être laide.

TOUCHSTONE.

Très-bien, que les dieux soient loués de ta laideur! viendra ensuite le tour de la malhonnêteté. Qu'il en soit ce qu'on voudra, je veux me marier avec toi; et pour cela, j'ai vu sir Olivier Mar-Text [46], vicaire du village voisin, lequel m'a promis de se trouver dans cet endroit de la forêt, et de nous accoupler.

JACQUES, à part.

Je serais bien charmé de voir cette rencontre.

AUDREY.

Eh bien, que les dieux nous donnent la joie et le bonheur!

TOUCHSTONE.

Ainsi soit-il! Je fais là une entreprise capable de faire reculer un homme qui aurait le cœur timide; car nous n'avons ici d'autre temple que le bois, d'autre assemblée que celle des bêtes à cornes. Mais qu'est-ce que cela fait? Courage; si les cornes sont odieuses, elles sont nécessaires. Beaucoup d'hommes n'en connaissent pas l'avantage. — Oui, bien des maris en ont de bonnes et belles, et n'en connaissent pas la propriété. Eh bien, c'est le douaire de leurs femmes; ce n'est pas un bien qui vienne du mari et de ses propres acquêts. — Des cornes! Oui, des cornes. — N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient? Non, non. Le plus noble cerf les porte aussi grandes que le cerf le plus chétif. — L'homme

qui vit seul est-il donc heureux? Non. Comme une ville entourée de murailles vaut mieux qu'un village, de même le front couronné d'un homme marié est bien plus honorable que le front raz et nu d'un garçon. Et si l'escrime vaut mieux que la maladresse, il vaut donc mieux porter corne, que de n'en pas avoir. (*Sir Olivier Mar-Text entre.*) Voilà sir [47] Olivier. — Sir Olivier Mar-Text, vous êtes le bienvenu. Voulez-vous nous expédier ici sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle?

SIR OLIVIER.

N'y a-t-il ici personne pour présenter la femme?

TOUCHSTONE.

Je ne veux la recevoir en don de la main d'aucun homme.

SIR OLIVIER.

Vraiment, il faut bien que quelqu'un la présente; autrement le mariage serait irrégulier.

JACQUES se découvre et s'avance.

Continuez, continuez! Je la présenterai.

TOUCHSTONE.

Bonsoir, mon bon monsieur.... *comme il vous plaira*. Comment vous portez-vous, monsieur? Je suis charmé de vous avoir rencontré; je remercie Dieu de nous avoir procuré votre nouvelle compagnie; je suis vraiment enchanté de vous voir. Que faites-vous de ce jouet de fou à la main, monsieur? Allons, couvrez-vous, je vous prie.

JACQUES.

Voulez-vous être marié, fou?

TOUCHSTONE.

De même, monsieur, qu'un bœuf a son joug, un cheval son frein, et le faucon ses grelots, de même un homme a ses envies; et de même que les pigeons s'entre-baisent, de même un couple voudrait se béqueter.

JACQUES.

Quoi! un homme de votre sorte voudrait se marier sous un buisson, comme un mendiant? Allez à l'église, et prenez un prêtre capable, qui puisse vous dire ce que c'est que le mariage. Cet homme-ci ne vous joindra ensemble, qu'à peu près comme on joint une boiserie; bientôt l'un de vous deux se trouvera être un panneau rétréci et se déjettera comme un bois de charpente trop vert.

TOUCHSTONE, à part.

J'ai dans l'idée qu'il me vaudrait mieux être marié par lui plutôt que par un autre; car il ne me paraît pas en état de me bien marier; et n'étant pas bien marié, ce sera une bonne excuse pour moi dans la suite pour laisser là ma femme.

JACQUES.

Viens avec moi, et laisse-toi gouverner par mes conseils.

TOUCHSTONE.

Allons, chère Audrey, il faut nous marier, ou il nous faut vivre dans le libertinage. Adieu, bon monsieur Olivier; non. — *O doux Olivier! ô brave*

Olivier! ne me laisse pas derrière toi; mais pars, va-t'en, te dis-je, je ne veux pas aller aux épousailles avec toi.

SIR OLIVIER.

Cela est égal; mais jamais aucun de tous ces coquins fantasques, ne me fera oublier mon ministère par ses moqueries.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

On voit une cabane dans le bois.

Entrent **ROSALINDE** et **CÉLIE**.

ROSALINDE.

Non, ne me parle point; je veux pleurer.

CÉLIE.

Contente-toi, je t'en prie.... Mais cependant fais-moi la grâce de considérer que les pleurs ne siéent guère à un homme.

ROSALINDE.

Mais n'ai-je pas sujet de pleurer?

CÉLIE.

Autant qu'on puisse en avoir; ainsi pleure.

ROSALINDE.

Ses cheveux même ont une couleur fausse.

CÉLIE.

Ils ont quelque chose de plus foncé que les cheveux de Judas [48]; vraiment ses baisers sont des baisers de Judas.

ROSALINDE.

Dans le vrai, ses cheveux sont d'une bonne couleur.

CÉLIE.

Une charmante couleur! Châtains! Ce fut toujours votre couleur favorite.

ROSALINDE.

Et ses baisers sont aussi saints, aussi chastes que le toucher d'une barbe d'ermite (49).

CÉLIE.

Il s'est procuré une bouche exactement moulée sur celle de Diane : une froide nonne, dévouée au stérile hiver, ne donne pas des baisers plus innocens; ils ont toute la glace de la chasteté même.

ROSALINDE.

Mais pourquoi a-t-il juré qu'il viendrait ce matin, et ne vient-il pas?

CÉLIE.

Non certainement, il n'y a en lui aucune sincérité.

ROSALINDE.

Penses-tu ainsi?

CÉLIE.

Oui : je ne crois pas qu'il soit un filou ou un voleur de chevaux; mais quant à sa sincérité en amour, je pense qu'il est aussi creux qu'un gobelet couvert ou qu'une noix vermoulue.

ROSALINDE.

Il n'est pas sincère en amour?

CÉLIE.

Il peut l'être lorsqu'il est amoureux ; mais je ne pense pas qu'il le soit.

ROSALINDE.

Tu l'as entendu jurer sans hésiter qu'il l'était.

CÉLIE.

Il était n'est pas il est : d'ailleurs, le serment d'un amoureux ne vaut pas mieux que la parole d'un garçon de cabaret ; l'un et l'autre affirment de faux comptes. — Il est ici dans la forêt, à la suite du duc votre père.

ROSALINDE.

J'ai rencontré hier le duc, avec qui je causai long-temps : il me demanda quelle était ma famille ; je lui répondis qu'elle était aussi bonne que la sienne : il se mit à rire et me laissa aller. Mais pourquoi parlons-nous de pères lorsqu'il y a un homme dans le monde tel qu'Orlando ?

CÉLIE.

Oh ! c'est un galant à la mode ; il fait des vers à la mode, il se sert d'expressions à la mode, il fait des sermens à la mode et il les rompt de même. Amant faux et maladroit, il ne fait jamais qu'effleurer le cœur de sa maîtresse, tel qu'un faible jouteur qui ne pique son cheval que d'un côté et brise sa lance de travers comme un noble oison : mais tout ce que la jeunesse monte et ce que la folie guide, est toujours bien à la mode. — Qui vient ici ?

(Corin entre.)

CORIN.

Maîtresse et maître, vous avez souvent fait des

questions sur ce berger qui se plaignait de l'amour, ce berger que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière et dédaigneuse bergère qui est sa maîtresse.

CÉLIE.

Eh bien, qu'as-tu à nous dire de lui?

CORIN.

Si vous voulez voir jouer une vraie comédie entre la pâle couleur d'un amant sincère et la rougeur ardente du mépris et de l'orgueil dédaigneux, suivez-moi un peu, et je vous y conduirai si vous êtes d'humeur de jouir de ce spectacle.

ROSALINDE.

Oh! venez; partons sur-le-champ; la vue des amoureux nourrit ceux qui le sont. Conduis-nous à ce spectacle; vous verrez que je jouerai le rôle d'un acteur intéressé dans leur comédie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une autre partie de la forêt.

Entrent SYLVIUS et PHÉBÉ.

SYLVIUS.

Charmante Phébé, ne me méprisez pas : non, ne me dédaignez pas, Phébé; dites que vous ne m'aimez pas; mais ne le dites pas avec cette aigreur : le bourreau même dont le cœur est endurci par la vue familière de la mort, ne laisse jamais tomber sa

hache sur le cou soumis à sa main avant de demander pardon au patient : voudriez-vous être plus dure que l'homme qui fait métier de répandre le sang?

(Entrent Rosalinde, Célie et Corin.)

PHÉBÉ.

Je ne voudrais pas être ton bourreau : je te quitte; car je ne voudrais pas t'offenser. Tu me dis que mes yeux expriment le meurtre ; cela est joli et fort probable que les yeux, qui sont la chose la plus fragile et la plus douce, à qui le moindre atome fait fermer leurs portes timides, soient appelés des tyrans, des bouchers, des meurtriers. C'est maintenant que je te regarde de tout mon cœur d'un œil d'indignation; et si mes yeux peuvent blesser, hé bien, puissent-ils te tuer dans ce moment! Feins donc maintenant de tomber en faiblesse; allons, tombe. — Si tu ne peux contrefaire le mort, oh! fi, fi, ne mens donc pas, en disant que mes yeux sont des meurtriers. Montre la blessure que mes yeux t'ont faite. Égratigne-toi seulement avec une épingle, et tu verras s'il n'y restera pas quelques cicatrices ; appuie-toi seulement sur un jonc, et tu verras si la marque et l'empreinte n'en seront pas formées sur ta main : mais mes yeux, que je viens de lancer sur toi, ne te blessent pas ; et, j'en suis bien sûre, il n'y a pas dans les yeux une force capable de faire aucun mal.

SYLVIUS.

O ma chère Phébé ! si jamais (comme ce *jamais* peut être très-prochain), si jamais, dis-je, vous éprouvez de la part de quelques joues vermeilles le

pouvoir de l'Amour, vous saurez alors que les flèches aiguës de l'Amour peuvent faire des blessures invisibles.

PHÉBÉ.

Mais jusqu'à ce que ce moment arrive, ne m'approche pas; et quand il viendra, accable-moi de tes railleries; n'aie aucune pitié de moi; comme moi, jusqu'à ce moment, je n'aurai aucune pitié de toi.

ROSALINDE. Elle s'avance.

Et pourquoi, je vous prie? De quelle mère êtes-vous donc née, pour insulter et tyranniser ainsi les malheureux? Parce que vous avez quelque beauté, quoique je n'en voie cependant en vous pas plus qu'on n'en voit en allant se coucher sans lumière, faut-il pour cela que vous soyez si fière et si barbare? — Quoi? que veut dire ceci? pourquoi me regardez-vous? Je ne vois rien de plus en vous, qu'un de ces ouvrages de la nature faits à la douzaine et des plus communs. Eh! mais vraiment, la petite créature; je pense qu'elle a aussi envie de m'éblouir. Non, sur ma foi, ma fière demoiselle, ne vous flattez pas de cet espoir : ce ne sont point vos sourcils noircis d'encre, vos cheveux de couleur de soie noire, vos prunelles de bœuf, ni vos joues de crème, qui peuvent me faire impression et me forcer à vous adorer. Et vous, sot berger, pourquoi la suivez-vous toujours dans les larmes et les soupirs, comme le midi nébuleux qui souffle le vent et la pluie? Vous êtes mille fois plus bel homme qu'elle n'est belle femme. Ce sont des imbéciles tels que vous, qui, par un choix mal assorti, remplissent le monde de laids en-

fans : ce n'est point son miroir, c'est vous-même qui la flattez, et c'est par vous qu'elle se voit plus belle qu'aucun de ses traits ne pourrait la représenter. Mais, mademoiselle, apprenez à vous connaître vous-même ; mettez-vous à genoux, et remerciez le ciel, à jeun, d'avoir gagné l'amour d'un honnête homme : il faut que je vous le dise amicalement à l'oreille, vendez-vous quand vous pourrez, car vous n'êtes pas une marchandise présentable à tous les marchés. Demandez pardon à ce pauvre garçon, aimez-le, acceptez ses offres ; la laideur s'enlaidit encore quand elle veut humilier les autres : ainsi, berger, prends-la pour ta femme; adieu.

PHÉBÉ.

Charmant jeune homme, grondez-moi pendant un an entier, je vous prie ; j'aime mieux entendre vos invectives que les douceurs de celui-ci.

ROSALINDE.

Il est devenu amoureux des défauts de cette bergère, et elle veut, je crois, devenir amoureuse de ma colère. — Si cela est ainsi, aussi souvent qu'elle te répondra par des regards menaçans, je la régalerai des paroles les plus piquantes. (*A Phébé.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

PHÉBÉ.

Ce n'est pas que je vous veuille aucun mal.

ROSALINDE.

Ne devenez pas amoureuse de moi, je vous prie ; car je suis plus faux que les sermens que l'on fait dans le vin ; d'ailleurs, je ne vous aime pas. Si vous

voulez savoir ma demeure, c'est à la touffe d'oliviers, ici proche. (*A Célie.*) Voulez-vous venir, ma sœur? — Berger, serre-la de près. — Allons, ma sœur. — Bergère, regardez-le d'un œil plus favorable, et ne soyez pas si fière; quoique tout le monde puisse vous voir telle que vous êtes, personne n'a cependant la vue plus trouble que lui pour vous. Allons rejoindre notre troupeau.

(Rosalinde, Célie et Corin sortent.)

PHÉBÉ.

En vérité, berger, je trouve maintenant que ta vue a beaucoup de pouvoir. « Qui a aimé sans avoir aimé à la première vue [50] ? »

SYLVIUS.

Charmante Phébé!

PHÉBÉ.

Ah! que dis-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

Plains-moi, chère Phébé.

PHÉBÉ.

Quoi? Mais je suis vraiment fâchée de ton état, gentil Sylvius.

SYLVIUS.

Partout où est le chagrin, la consolation devrait accourir; si vous êtes chagrine de ma douleur en amour, donnez-moi votre amour, et alors vous n'aurez plus de chagrin, et moi, je n'aurai plus de douleur.

PHÉBÉ.

Tu as mon amour. Eh bien, es-tu content? Ne te joué-je pas là un tour de bon voisin?

SYLVIUS.

J'aspire aussi au bonheur de vous posséder.

PHÉBÉ.

Mais c'est être par trop avide. Il fut un temps, Sylvius, où je te haïssais : ce n'est pas cependant que je t'aime maintenant ; mais puisque tu peux si bien discourir sur l'amour, je veux bien souffrir ta compagnie, qui m'était autrefois à charge ; et aussi je saurai t'employer, mais ne demande pas d'autre récompense que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS.

Mon amour est si pur, si parfait, et si accoutumé aux privations, que je croirai faire la plus abondante moisson en ramassant seulement les épis après ceux qui auront fait la récolte : ne me refusez pas de temps en temps un sourire, et je vivrai de cela.

PHÉBÉ.

Connais-tu le jeune homme qui m'a parlé il y a un instant ?

SYLVIUS.

Pas trop, mais je l'ai rencontré très-souvent ; c'est lui qui a acheté la cabane et les terres qui appartenaient au vieux Carlot.

PHÉBÉ.

Ne va pas t'imaginer que je l'aime, quoique je te fasse des questions sur lui : ce n'est qu'un jeune impertinent. Cependant il parle très-bien ; mais qu'est-ce que je m'embarrasse des paroles ? Cependant les paroles font bien, surtout quand celui qui les dit plaît à ceux qui les entendent : c'est un joli jeune

homme ; pas autrement joli ; mais il est bien fier, et cependant sa fierté lui sied à merveille ; il fera un bel homme ; ce qu'il y a de mieux chez lui, c'est son teint ; et si sa langue blesse, ses yeux guérissent aussitôt : il n'est pas grand, cependant il est grand pour son âge ; sa jambe est comme çà, et pourtant pas mal. Le joli vermillon qui colorait ses lèvres ! un rouge un peu plus mûr et plus foncé que celui qui colorait ses joues ; c'était précisément la nuance qu'il y a entre une étoffe toute rouge et le damas mélangé. S'il y avait eu là, Sylvius, quelques femmes qui l'eussent détaillé comme j'ai fait, elles auraient été bien près de devenir amoureuses de lui : pour moi, je ne l'aime ni ne le hais ; et cependant j'ai plus de sujet de le haïr que de l'aimer : car quelle raison avait-il de me faire des reproches ? Il a dit que mes yeux étaient noirs, que mes cheveux étaient noirs ; et, maintenant que je m'en souviens, il m'a méprisée. Je suis étonnée de ce que je ne lui ai pas répondu sur le même ton ; mais c'est la même chose ; erreur n'est pas compte. Je veux lui écrire une lettre bien piquante, et tu la porteras : veux-tu, Sylvius ?

SYLVIUS.

De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ.

Je veux l'écrire tout de suite ; le sujet est dans ma tête et dans mon cœur ; ma lettre sera très-courte, mais bien mordante : viens avec moi, Sylvius.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours la forêt.

ROSALINDE, CÉLIE et JACQUES.

JACQUES.

Je t'en prie, joli jeune homme, lions ensemble une plus étroite connaissance.

ROSALINDE.

On dit que vous êtes un homme mélancolique.

JACQUES.

Je le suis, il est vrai; j'aime mieux cela que de rire.

ROSALINDE.

Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre extrême, font des gens détestables, et s'exposent, plus qu'un homme ivre, à être la risée de tout le monde.

JACQUES.

Quoi! mais il est bon d'être mélancolique et de ne rien dire.

ROSALINDE.

Il est bon alors d'être comme un poteau.

JACQUES.

Je n'ai pas la mélancolie d'un écolier, qui vient d'une émulation puérile; ni la mélancolie d'un musicien, qui est celle d'un fantasque; ni celle d'un courtisan, qui est la vanité; ni celle d'un soldat, qui est l'ambition; ni celle d'un homme de robe, qui est politique; ni celle d'une petite maîtresse, qui est frivole; ni celle d'un amoureux, qui est un composé de toutes les autres : mais j'ai une mélancolie à moi, une mélancolie formée de plusieurs ingrédiens, extraite de plusieurs objets; et je puis dire que la contemplation de tous mes voyages dans laquelle m'enveloppe ma fréquente rêverie, est une tristesse vraiment originale.

ROSALINDE.

Vous, un voyageur! Par ma foi, vous avez grande raison d'être triste : je crains bien que vous n'ayez vendu vos terres, pour avoir le plaisir de voir celles des autres : alors, avoir beaucoup vu, et n'avoir rien, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES.

Oui, j'ai acquis mon expérience.

(Entre Orlando.)

ROSALINDE.

Et le fruit de votre expérience est la tristesse : j'aimerais mieux avoir un fou pour m'égayer, que de l'expérience pour m'attrister, et avoir voyagé pour cela.

ORLANDO.

Bonjour et bonheur, chère Rosalinde.

JACQUES, voyant Orlando.

Allons, que Dieu soit avec vous puisque vous parlez en vers blancs!

(Il sort.)

ROSALINDE.

Adieu, monsieur le voyageur : songez à grasseyer et à porter des habits étrangers; dépréciez toutes les belles productions de votre pays natal; haïssez votre propre existence, et grondez presque le créateur de vous avoir donné la physionomie que vous avez; autrement, j'aurai de la peine à croire que vous ayez voyagé, même dans une gondole [51]. — Quoi, vous arrivez à présent, Orlando? Où avez-vous été tout ce temps? Vous, un amoureux? S'il vous arrive de me jouer encore un semblable tour, ne vous présentez jamais devant moi.

ORLANDO.

Ma belle Rosalinde, j'arrive à une heure près de ma parole.

ROSALINDE.

En amour, manquer d'une heure à sa parole! Qu'un homme divise une minute en mille parties, et qu'en affaire d'amour il ne manque à sa parole qu'une partie de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon l'a frappé sur l'épaule; mais je garantis son cœur sans blessure.

ORLANDO.

Pardon, chère Rosalinde.

ROSALINDE.

Non, point de pardon; puisque vous êtes si lent,

ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant être courtisée par un limaçon.

ORLANDO.

Par un limaçon?

ROSALINDE.

Oui, par un limaçon; car s'il vient lentement, c'est qu'il traîne sa maison sur son dos : meilleur douaire, à mon avis, que vous n'en pourrez assigner à une femme; d'ailleurs, il porte sa destinée avec lui.

ORLANDO.

Quelle destinée?

ROSALINDE.

Quoi donc! des cornes, que des gens tels que vous sont charmés de devoir à leurs femmes; mais le limaçon vient armé de sa destinée et prévient la médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO.

La vertu ne donne pas de cornes, et Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE.

Et je suis votre Rosalinde?

CÉLIE.

Il lui plaît de vous appeler ainsi; mais il a une Rosalinde d'un teint plus doux que le vôtre.

ROSALINDE.

Allons, faites-moi l'amour, faites-moi l'amour; car je suis maintenant dans mon humeur des dimanches, et assez disposée à consentir à tout. Que me diriez-vous à présent, si j'étais vraiment votre vraie Rosalinde?

ORLANDO.

Je voudrais vous donner un baiser avant de parler.

ROSALINDE.

Non ; vous ferez mieux de parler d'abord, et ensuite, lorsque vous vous trouverez embarrassé, faute de matière, vous pourrez alors profiter de cette occasion, pour donner un baiser. On voit tout les jours de très-bons orateurs cracher, lorsqu'ils perdent le fil de leur discours. Quant aux amoureux, lorsqu'ils ne savent plus que dire, le meilleur expédient pour eux, Dieu veuille nous en préserver ! c'est d'embrasser.

ORLANDO.

Et si le baiser est refusé, que faire alors ?

ROSALINDE.

En ce cas, vous êtes forcé de recourir aux prières, et alors commence une nouvelle matière.

ORLANDO.

Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse chérie ?

ROSALINDE.

Vraiment, vous-même, si j'étais votre maîtresse : autrement, j'aurais plus mauvaise idée de ma vertu que de mon esprit.

ORLANDO.

Que dites-vous de ma demande.

ROSALINDE.

Ne quittez pas votre habit, mais laissez votre demande [52]; ne suis-je pas votre Rosalinde?

ORLANDO.

J'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes, parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE.

Hé bien, je vous dis en sa personne, que je ne veux point de vous.

ORLANDO.

Alors il faut que je meure en personne.

ROSALINDE.

Non, vraiment, mourez par procuration : le pauvre monde est presque âgé de six mille ans, et pendant tout ce temps, il n'y a jamais eu un homme qui soit mort en personne; pour cause d'amour, s'entend. Troïlus eut la tête brisée par une massue grecque, cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu auparavant pour mourir d'amour, et il est un des modèles d'amour. Léandre, sans l'accident d'une très-chaude nuit d'été, aurait encore vécu plusieurs belles années, et même fort agréablement, quand même Héro se fût faite religieuse; car sachez, aimable jeune homme, que Léandre ne voulait que se baigner dans l'Hellespont, mais qu'il y fut surpris par une crampe, et s'y noya; et les sots historiens de ce siècle dirent que c'était pour Héro de Sestos. Mais tout cela n'est que mensonge; il est bien vrai que les hommes moururent dans tous les temps, et que les vers les ont toujours mangés; mais jamais ils ne sont morts d'amour.

ORLANDO.

Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde eût

cette façon de penser ; car je proteste qu'un seul de ses regards sévères serait capable de me faire mourir.

ROSALINDE.

Je jure par cette main, qu'un tel regard de Rosalinde ne ferait pas mourir une mouche : mais allons, je veux être maintenant votre Rosalinde d'une humeur plus complaisante : demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai.

ORLANDO.

Hé bien, Rosalinde, aimez-moi.

ROSALINDE.

Oui, en vérité, je le veux bien; les vendredis, les samedis et tous les jours.

ORLANDO.

Et voulez-vous m'avoir?

ROSALINDE.

Oui, et vingt comme vous.

ORLANDO.

Que dites-vous?

ROSALINDE.

N'êtes-vous pas bon à avoir?

ORLANDO.

Je m'en flatte.

ROSALINDE.

Hé bien, peut-on trop désirer d'une bonne chose? (*A Célie.*) Allons, ma sœur, vous serez le prêtre, et vous nous marierez. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dites-vous, ma sœur?

ORLANDO, à Célie.

Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE.

Je ne saurais dire les paroles.

ROSALINDE.

Il faut que vous commenciez ainsi : *Voulez-vous, Orlando....*

CÉLIE.

— Voyons : voulez-vous, Orlando, prendre cette Rosalinde pour épouse?

ORLANDO.

Oui.

ROSALINDE.

Oui.... Mais.... quand?

ORLANDO.

Tout à l'heure; aussitôt qu'elle pourra nous marier.

ROSALINDE.

Alors il faut que vous disiez : *Je te prends toi, Rosalinde, pour épouse.*

ORLANDO.

Rosalinde, je te prends pour épouse.

ROSALINDE.

Je pourrais vous demander vos pouvoirs; mais, passons. — Je vous prends, Orlando, pour mon mari. Ici c'est une fille qui devance le prêtre, et la pensée d'une femme devance toujours ses actions.

ORLANDO.

Ainsi font toutes les pensées; elles ont des ailes.

ROSALINDE.

Dites-moi maintenant combien de temps vous voudrez l'avoir, lorsqu'une fois elle sera en votre possession?

ORLANDO.

Une éternité et un jour.

ROSALINDE.

Dites un jour, sans l'éternité. Non, non, Orlando : les hommes sont en avril lorsqu'ils font l'amour, et en décembre lorsqu'ils se marient : les filles sont en mai lorsqu'elles sont vierges, mais le temps change lorsqu'elles sont femmes. Je serai plus jalouse de vous qu'un pigeon de Barbarie ne l'est de sa colombe; plus babillarde que ne l'est un perroquet à l'approche de la pluie; j'aurai plus de griffes qu'un singe; plus de caprices dans mes désirs que sa femelle; je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine [53], et cela lorsque vous serez le plus disposé à la gaieté; je rirai aux éclats comme une hyène, à l'instant où vous serez prêt à vous endormir.

ORLANDO.

Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela?

ROSALINDE.

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO.

Oh! oh! oui, mais elle est sage.

ROSALINDE.

Sans doute; autrement, elle n'aurait pas l'esprit de faire tout cela : plus une femme a d'esprit, plus

elle a de caprices : fermez la porte sur l'esprit d'une femme, et il se fera jour par la fenêtre; mettez-le sous la clef, et il passera par le trou de la serrure; bouchez la serrure, et il s'envolera par la cheminée avec la fumée.

ORLANDO.

Un homme qui aurait une femme avec cet esprit, pourrait dire : *Esprit où vas-tu* (54)?

ROSALINDE.

Non, vous pourriez lui réserver cette réprimande, pour le moment où vous verriez l'esprit de votre femme aller dans le lit de votre voisin.

ORLANDO.

Et quel esprit alors pourrait avoir l'esprit pour se justifier d'une telle démarche?

ROSALINDE.

Vraiment, la femme dirait qu'elle venait vous y chercher : vous ne la trouverez jamais sans réponse, à moins que vous la trouviez sans langue. Qu'une femme, qui ne sait pas prouver que son mari est toujours la cause de ses torts, ne prétende pas nourrir elle-même son enfant; car elle l'élèverait comme un sot.

ORLANDO.

Je vais vous quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE.

Hélas, cher amant, je ne saurai rester deux heures sans toi.

ORLANDO.

Il faut que je me trouve au dîner du duc; je vous rejoindrai dans deux heures.

ROSALINDE.

Oui, allez, allez où vous voudrez; je savais comment tourneraient toutes vos belles protestations; mes amis m'en avaient bien prévenu, et je n'en pensais pas moins qu'eux. Vous m'avez gagnée avec votre langue flatteuse; vous m'abandonnez; ce n'est qu'une femme de mise de côté : bon! — Viens, ô mort! — Vous serez de retour dans deux heures, dites-vous?

ORLANDO.

Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE.

Sur ma parole, et très-sérieusement, et que Dieu me rende meilleure, et par tous les jolis sermens qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou si vous venez une minute plus tard que l'heure que vous fixez, je vous prendrai pour le parjure le plus insigne, pour l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous appelez Rosalinde, que l'on puisse trouver dans toute la bande des infidèles; ainsi songez bien à éviter mes reproches, et tenez votre promesse.

ORLANDO.

Aussi scrupuleusement que si vous étiez vraiment ma Rosalinde : ainsi, adieu.

ROSALINDE.

Allons, le temps est le vieux juge, qui connaît de ces délits; le temps vous jugera. Adieu.

(Orlando sort.)

CÉLIE.

Vous avez eu la sottise de déchirer notre sexe dans votre caquet amoureux : il faut que nous relèvions votre pourpoint par-dessus votre tête, et que nous montrions à tout le monde l'injure que l'oiseau a faite à son propre nid.

ROSALINDE.

O cousine, cousine, ma jolie petite cousine ! si tu savais à quelle profondeur je suis enfoncée dans l'abîme de l'amour; mais cela ne saurait être sondé : ma passion a un fond inconnu, comme la baie de Portugal.

CÉLIE.

Dis plutôt qu'elle est sans fond, et que toute la tendresse que tu épanches dans le cœur de ton infidèle, s'écoule aussitôt.

ROSALINDE.

Non, prenons pour juge de la profondeur de mon amour, ce malin bâtard de Vénus, enfant engendré d'une pensée, conçu par la mélancolie fantasque, et né de la folie. Que ce petit vaurien d'aveugle, qui trompe tous les yeux parce qu'il a perdu les siens, prononce. — Je te dirai, chère Aliéna, que je ne saurais vivre sans voir Orlando : je vais chercher un ombrage et soupirer jusqu'à son retour.

CÉLIE.

Et moi, je vais dormir.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

JACQUES, LES SEIGNEURS, en habits de garde-forêts.

JACQUES.

Quel est celui qui a tué le daim ?

PREMIER SEIGNEUR.

Monsieur, c'est moi.

JACQUES.

Présentons-le au duc comme un conquérant romain ; et il serait bon de placer sur sa tête les cornes du daim, pour laurier de sa victoire. Garde, n'auriez-vous pas quelque chanson qui revînt à cette idée ?

SECOND SEIGNEUR.

Oui, monsieur.

JACQUES.

Chantez-la : n'importe sur quel air, pourvu que vous fassiez du bruit.

CHANSON.

PREMIER SEIGNEUR.

Que donnerons-nous à celui qui a tué le daim ?

SECOND SEIGNEUR.

Nous lui ferons porter sa peau et son bois ;

PREMIER SEIGNEUR.

Ensuite conduisons-le chez lui en chantant.

Ne dédaignez point de porter la corne;
Elle servit de cimier, avant que vous fussiez né.

SECOND SEIGNEUR.

Le père de ton père la porta,
Et ton propre père l'a portée aussi.
La corne, la corne, la noble corne,
N'est pas une chose à dédaigner.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La forêt.

ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE.

Qu'en pensez-vous maintenant? N'est-il pas deux heures passées? et voyez comme Orlando se trouve ici?

CÉLIE.

Je vous assure qu'avec l'amour le plus pur et la cervelle la plus troublée, il a pris son arc et ses flèches, et qu'il est allé tout d'abord... dormir. Mais qui vient ici?

(Entre Sylvius.)

SYLVIUS, à Rosalinde.

J'apporte un message pour vous, beau jeune homme. Ma charmante Phébé m'a chargée de vous remettre cette lettre (*lui remettant la lettre*); je n'en sais pas le contenu; mais, à en juger par l'air chagrin et la mauvaise humeur qu'elle avait en l'écrivant, ce qu'elle contient exprime la colère. Pardonnez-

moi, je vous prie, car je ne suis qu'un messager très-innocent.

ROSALINDE.

La patience elle-même tressaillerait à cette lecture, et ferait la menaçante; si on souffre cela, il faudra tout souffrir. Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque aux usages du monde, que je suis fier, et qu'elle ne pourrait m'aimer, les hommes fussent-ils aussi rares que le phénix. Oh! de par moi, son amour n'est pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écrirait-elle sur ce ton-là? Allons, berger, allons, cette lettre est de votre invention.

SYLVIUS.

Non; je vous proteste que je n'en sais pas le contenu; c'est Phébé qui l'a écrite.

ROSALINDE.

Allons, allons, vous êtes un sot à qui un excès d'amour fait perdre la tête. J'ai vu sa main; elle a une main de cuir, une main couleur de pierre de taille; j'ai vraiment cru qu'elle avait mis ses vieux gants, mais c'étaient ses mains : elle a la main d'une ménagère; mais cela n'y fait rien, je dis qu'elle n'inventa jamais cette lettre; cette lettre est de l'invention et de l'écriture d'un homme.

SYLVIUS.

Elle est certainement d'elle.

ROSALINDE.

Quoi! c'est un style emporté et sanglant, un style de cartel. Quoi! elle me défie comme un Turc défierait un chrétien? Le doux esprit d'une femme ne

fut jamais capable d'une invention digne d'un cruel géant, de ces expressions éthiopiennes. Voulez-vous que je vous la lise cette lettre?

SYLVIUS.

Oui, s'il vous plaît; car je ne l'ai pas encore entendu lire; mais je ne connais que trop d'exemples de la cruauté de Phébé.

ROSALINDE.

Elle me *Phébéïse*. Remarquez le style dont écrit ce tyran femelle.

(Elle lit.)

Serais-tu un dieu changé en berger,
Toi qui as brûlé le cœur d'une jeune fille?

Une femme dirait-elle de pareilles injures?

SYLVIUS

Appelez-vous cela des injures?

ROSALINDE.

(Elle continue de lire.)

Pourquoi, te dépouillant de ta divinité,
Fais-tu la guerre au cœur d'une femme?

Avez-vous jamais entendu pareilles invectives?

(Elle lit encore.)

Jusqu'ici les yeux qui m'ont parlé d'amour,
N'ont jamais pu me faire aucun mal.

Elle veut dire que je suis une bête.

(Elle continue de lire.)

Si les dédains de tes yeux brillans
Ont le pouvoir d'allumer tant d'amour dans mon sein :
Hélas! quel serait donc leur étrange effet sur moi,

S'ils me regardaient avec douceur?
Lors même que tu me grondais, je t'aimais :
A quel point serais-je donc émue de tes prières?
Celui qui te porte cet aveu de mon amour,
Ne sait pas l'amour que je sens pour toi.
Sers-toi de lui pour m'ouvrir ton âme,
Si ta jeunesse et ta bonté native veulent accepter de moi
l'offre d'un cœur fidèle,
Et tout ce qui est en ma puissance;
Ou bien envoie-moi par lui le refus de mon amour,
Et alors je ne chercherai plus qu'à mourir.

SYLVIUS.

Appelez-vous cela des duretés?

CÉLIE.

Hélas! pauvre berger!

ROSALINDE.

Le plaignez-vous? Non; il ne mérite aucune pitié. (*A Sylvius.*) Veux-tu donc aimer une pareille femme? Quoi! pour faire de toi un instrument de sa perfidie et de ses traits railleurs? Cela n'est pas tolérable. Eh bien, va donc la joindre; car je vois que l'amour a fait de toi un serpent apprivoisé, et dis-lui de ma part, que si elle m'aime, je la charge de t'aimer; que si elle ne veut pas t'aimer, je ne veux point d'elle, à moins que tu ne me supplies pour elle. Si tu es un véritable amant, pars, et ne réplique pas un mot; car voici de la compagnie qui vient.

(Sylvius sort.)

(Entre Olivier, frère aîné d'Orlando.)

OLIVIER.

Bonjour, belle jeunesse; sauriez-vous, je vous

prie, dans quel endroit de cette forêt est située une bergerie entourée d'oliviers?

CÉLIE.

Au couchant du lieu où nous sommes, au bas de la vallée que vous voyez; laissez à droite cette rangée de saules qui est auprès du ruisseau dont vous entendez le doux murmure, et vous arriverez droit à la cabane que vous demandez. Mais en ce moment la maison se garde elle-même; vous n'y trouverez personne.

OLIVIER.

Si la vue peut s'aider du son de la voix, je devrais vous reconnaître sur la description que l'on m'a faite... *Mêmes habillemens... et même âge... Le jeune homme est blond; il a les traits d'une femme, et il se donne une sœur d'un âge mûr : mais celle-ci est une fille d'une petite stature, et plus brune que son frère.* N'êtes-vous point le propriétaire de la maison qui fait l'objet de mes recherches?

CÉLIE.

Puisque vous nous le demandez, il n'y a pas de vanité à dire qu'elle nous appartient.

OLIVIER.

Orlando m'a chargé de vous saluer tous deux de sa part, et il envoie ce mouchoir ensanglanté à ce jeune homme qu'il appelle sa Rosalinde : est-ce vous?

ROSALINDE.

Oui, c'est moi; que devons-nous conjecturer de ceci?

OLIVIER.

Quelque chose à ma honte, si vous voulez que je vous dise qui je suis, et comment, et pourquoi, et où ce mouchoir a été ensanglanté.

ROSALINDE.

Dites-nous tout cela, je vous prie.

OLIVIER.

La dernière fois que le jeune Orlando vous a quitté, il vous a promis de vous rejoindre dans une heure. Comme il allait à travers la forêt, roulant dans son esprit mille idées, tantôt riantes et tantôt fâcheuses, soudain qu'arrive-t-il? Il jette ses regards de côté, et remarquez ce qui se présenta à sa vue. Sous un chêne, dont l'âge avait couvert les rameaux de mousse et dont la tête élevée était chauve de vieillesse, un malheureux couvert de haillons, enveloppé d'une longue chevelure, dormait couché sur le dos; un serpent vert et doré s'était entortillé autour de son cou, et avançant sa tête active et menaçante, il s'approchait de la bouche ouverte de l'homme, quand tout à coup, apercevant Orlando, il se dégage et se glisse en replis tortueux à travers un buisson, à l'ombre duquel une lionne, les mamelles épuisées, reposait sa tête sur la terre, épiant comme un chat le moment où l'homme endormi ferait un mouvement; car tel est le généreux naturel de cet animal, qu'il dédaigne toute proie qui lui semble morte. A sa vue, Orlando s'est approché de l'homme et il a reconnu son frère, son frère aîné!

CÉLIE.

Oh ! je lui ai entendu parler quelquefois de ce frère ; et il le peignait comme le frère le plus dénaturé qui jamais ait vécu parmi les hommes.

OLIVIER.

Et il avait bien raison; car je le sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE.

Mais, revenons à Orlando. — L'a-t-il laissé dans ce péril, en proie à la lionne pressée par la faim et le besoin de ses petits ?

OLIVIER.

Deux fois il a reculé et tourné le dos pour se retirer : mais sa générosité plus noble, la nature plus forte que la vengeance, que son juste ressentiment, lui ont fait livrer combat à la lionne, qui bientôt est tombée devant lui; et c'est au bruit de cet assaut terrible que je me suis réveillé de mon dangereux sommeil.

CÉLIE.

Êtes-vous son frère ?

ROSALINDE.

Est-ce vous qu'il a sauvé ?

CÉLIE.

Est-ce bien vous qui aviez tant de fois comploté de le faire périr ?

OLIVIER.

C'était moi; mais ce n'est plus moi. Je ne rougis point de vous avouer ce que je fus, depuis que mon

cœur changé me fait trouver tant de douceur à être ce que je suis à présent.

ROSALINDE.

Mais.... et le mouchoir sanglant?

OLIVIER.

Tout à l'heure. Après que nos larmes de tendresse eurent coulé sur nos récits mutuels depuis la première jusqu'à la dernière aventure, et que j'eus dit ce qui avait guidé mes pas dans cette forêt déserte... Pour abréger, il me conduisit au noble duc, qui me donna des habits et des rafraîchissemens, et me recommanda à la tendresse fraternelle. Mon frère, aussitôt, me mena dans sa grotte : et là, venant à se dépouiller, nous vîmes qu'ici, sous le bras, la lionne lui avoit enlevé un lambeau de chair, dont la plaie avait toujours saigné depuis ce moment. Aussitôt il se trouva faible, et demanda, en s'évanouissant, Rosalinde. Je vins à bout de le ranimer. Je bandai sa blessure; et, après un peu de temps, son cœur s'étant remis, il m'a envoyé ici, quelqu'étranger que je fusse en ces lieux, pour vous informer de cette aventure, s'excuser auprès de vous d'avoir manqué à sa promesse, me chargeant de donner ce mouchoir, teint de son sang, au jeune berger qu'il a coutume d'appeler en plaisantant du nom de Rosalinde.

CÉLIE, à Rosalinde, qui pâlit et s'évanouit.

Quoi, quoi, cher Ganymède! mon cher Ganymède!

OLIVIER.

Bien des personnes s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIE.

Il y a plus que cela ici. — Chère cousine ! — Ganymède !

OLIVIER.

Voyez ; il revient à lui.

ROSALINDE, rouvrant les yeux.

Je voudrais bien être dans ma cabane.

CÉLIE.

Nous allons vous y mener. (*A Olivier.*) Voudriez-vous, je vous prie, lui prendre le bras ?

OLIVIER,

Rassurez-vous, jeune homme. — Mais êtes-vous bien un homme ? Vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE.

Non, je ne l'ai pas ; j'en fais l'aveu. — Ah ! mon ami, on pourrait croire que cet évanouissement n'est qu'une feinte bien jouée : je vous en prie, dites à votre frère combien cette feinte ressemblait à la vérité.

OLIVIER.

Il n'y avait là nulle feinte : il n'est que trop visible dans tous vos traits que c'était une émotion bien sérieuse.

ROSALINDE.

Ce n'est qu'une feinte, je vous le proteste.

OLIVIER.

Allons donc ; prenez un cœur ferme, et tâchez d'imiter le courage d'un homme.

ROSALINDE.

C'est ce que je fais : mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CÉLIE.

Allons, vous pâlissez de plus en plus : je vous en prie, entrons dans la cabane. — Vous, bon monsieur, venez avec nous.

OLIVIER.

Très-volontiers ; car il faut, Rosalinde, que je rapporte à mon frère l'assurance que vous l'excusez.

ROSALINDE.

Je songerai à quelque chose... Mais, je vous prie, ne manquez pas de lui dire avec quelle vérité j'ai joué mon rôle. — Voulez-vous venir ?

(Tous sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours la forêt.

TOUCHSTONE, AUDREY.

TOUCHSTONE.

Nous trouverons le moment, Audrey. Patience, chère Audrey.

AUDREY.

En bonne foi, ce prêtre était tout ce qu'il fallait, quoiqu'en ait pu dire le vieux monsieur.

TOUCHSTONE.

Un des plus grands misérables, Audrey, un méchant homme que cet Olivier Gâte-Texte ! Mais, Audrey, il y a ici dans la forêt un jeune homme qui a des prétentions sur vous.

AUDREY.

Oui, je sais qui : il ne m'intéresse en rien au monde : tenez, le voilà, l'homme dont vous parlez.

(Entre William.)

TOUCHSTONE.

C'est boire et manger pour moi, que de voir un paysan. Sur ma foi, nous, qui avons du bon sens,

nous avons un grand compte à rendre. Nous allons rire et nous moquer de lui ; on n'y peut pas tenir.

WILLIAM.

Bonsoir, Audrey.

AUDREY.

Dieu vous donne le bonsoir, William.

WILLIAM.

Et bonsoir à vous aussi, monsieur.

TOUCHSTOME.

Bonsoir, ami. Couvre ta tête, couvre ta tête : allons, je t'en prie, reste couvert. Quel âge avez-vous, mon ami ?

WILLIAM.

Vingt-cinq ans, monsieur.

TOUCHSTONE.

C'est un âge mûr. William est-il ton nom ?

WILLIAM.

Oui, monsieur, William.

TOUCHSTONE.

Un beau nom ! Es-tu né dans cette forêt ?

WILLIAM.

Oui, monsieur, et j'en remercie Dieu.

TOUCHSTONE.

Tu en remercies Dieu ? Voilà une belle réponse. — Es-tu riche ?

WILLIAM.

Ma foi, monsieur, comme ça.

TOUCHSTONE.

Comme ça : cela est bon, très-bon, excellent. —

Et pourtant non ; car, *comme ça*, ne veut dire que *comme ça*. Es-tu sage comme ça ?

WILLIAM.

Oui, monsieur; j'ai assez d'esprit.

TOUCHSTONE.

Tu réponds à merveille. Je me souviens, en ce moment, d'un proverbe : Le fou se croit sage; mais le sage sait qu'il n'est qu'un fou. — Le philosophe païen, lorsqu'il avait envie de manger une grappe, ouvrait les lèvres quand il mettait la grappe dans sa bouche, voulant nous faire entendre par-là que les grappes étaient faites pour être mangées, et les lèvres pour s'ouvrir. — Vous aimez cette jeune fille ?

WILLIAM.

Je l'aime, monsieur.

TOUCHSTONE.

Donnez-moi votre main. Êtes-vous savant ?

WILLIAM.

Non, monsieur.

TOUCHSTONE.

Hé bien, apprenez de moi ceci : avoir, c'est avoir. Car c'est une figure de rhétorique, que la boisson, étant versée d'une coupe dans un verre, en remplissant l'un vide l'autre. Tous vos écrivains sont d'accord que *ipse* c'est *lui* : ainsi vous n'êtes pas *ipse ;* car c'est moi qui suis *lui*.

WILLIAM.

Quel *lui*, monsieur ?

TOUCHSTONE.

Le *lui*, monsieur, qui doit épouser cette fille : ainsi, vous, paysan, *abandonnez;* c'est-à-dire, en langue vulgaire, laissez... *la société,* — qui, en style de campagne, est la compagnie *de cette femelle,* — qui, en langage commun, est une femme : et le tout ensemble se réduit à dire : Rènonce à la société de cette femelle ; ou, paysan, tu péris ; ou, pour te faire mieux comprendre, tu meurs ; ou, si tu l'aime mieux, je te tue, je te congédie de ce monde, je traduis ta vie en mort, ta liberté en esclavage, et je t'arrangerai avec le poison, ou la bastonnade, ou le fer ; je me ferai ton adversaire et je fondrai sur toi avec politique ; je te tuerai de cent cinquante manières : ainsi, tremble et déloge.

AUDREY.

Va-t'en, bon William.

WILLIAM.

Dieu vous tienne en joie, monsieur !

(Il sort.)

(Entre Corin.)

CORIN.

Notre maître et notre maîtresse vous cherchent : allons, partez, partez.

TOUCHSTONE.

Trotte, Audrey; trotte, Audrey. Je te suis, je te suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent ORLANDO, OLIVIER.

ORLANDO.

Est-il possible que, la connaissant à peine, vous ayez sitôt pris du goût pour elle [55]? qu'en ne faisant que la voir, vous en soyez devenu amoureux, et que, dès le premier mot d'amour, vous lui ayez fait votre déclaration; et que, sur cette déclaration, elle ait consenti, et que vous persistiez à vouloir la posséder?

OLIVIER.

Ne me parlez point de l'ivresse de cette passion soudaine, de l'indigence de ma maîtresse, du peu de temps qu'a duré la connaissance; de ma déclaration précipitée, ni de son rapide consentement; mais dites avec moi que j'aime Aliéna : dites avec elle qu'elle m'aime : donnez-nous à tous deux votre agrément à notre possession mutuelle : ce sera un avantage pour vous; car la maison de mon père et tous les revenus qu'a laissés le vieux chevalier Rowland, je veux les faire passer sur votre tête, et moi, vivre et mourir ici berger.

(Entre Rosalinde.)

ORLANDO.

Vous avez mon consentement : que vos noces se fassent demain. J'y inviterai le duc et toute sa cour joyeuse : allez et disposez Aliéna; car voici ma Rosalinde.

ROSALINDE.

Dieu vous conserve, digne frère!

OLIVIER.

Et vous aussi, aimable sœur.

ROSALINDE.

O mon cher Orlando, combien je souffre de vous voir ainsi votre cœur en écharpe!

ORLANDO.

Ce n'est que mon bras.

ROSALINDE.

J'avais cru votre cœur blessé par les dents de la lionne.

ORLANDO.

Il est blessé, mais c'est par les yeux d'une dame.

ROSALINDE.

Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai fait semblant de m'évanouir lorsqu'il m'a montré votre mouchoir?

ORLANDO.

Oui; et d'autres prodiges plus étonnans que celui-là.

ROSALINDE.

Oh! je vois où vous en voulez venir.... En effet, cela est très-vrai. Il n'y a jamais rien eu de si soudain, si ce n'est le combat de deux beliers qui se rencontrent, et la fanfaronnade de César, *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Car votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt rencontrés, qu'ils se sont envisagés; pas plus tôt envisagés, qu'ils se sont aimés; pas plus tôt aimés, qu'ils ont soupiré mutuellement; pas plus tôt soupiré, qu'ils s'en sont demandé l'un à

l'autre la cause ; ils n'ont pas plus tôt su la cause, qu'ils ont cherché le remède : et, dans cette rapide gradation, ils ont fait un escalier de mariage qu'il leur faudra monter incontinent, ou être incontinent avant le mariage : ils sont vraiment dans la rage d'amour, et il faut qu'ils s'unissent. Des massues ne les sépareraient pas.

ORLANDO.

Ils seront mariés demain, et je veux inviter le duc à la noce. Mais, hélas! qu'il est amer de ne voir le bonheur que dans les yeux d'autrui! Demain, plus je croirai mon frère heureux de posséder l'objet de ses désirs, plus la tristesse de mon cœur sera profonde.

ROSALINDE.

Quoi donc! ne puis-je demain faire avec vous le rôle de Rosalinde?

ORLANDO.

Non, je ne puis plus me nourrir par la pensée.

ROSALINDE.

Hé bien, je ne veux plus vous fatiguer de vains discours. Apprenez donc (et maintenant je parle un peu sérieusement) que je sais que vous êtes un cavalier du plus grand mérite. — Je ne dis pas cela pour vous donner une idée avantageuse de ma science... mais je dis seulement que je sais que vous êtes tel. — Et je ne cherche point à usurper plus d'estime qu'il n'en faut pour vous inspirer quelque confiance en moi ; c'est uniquement dans la vue de vous faire du bien, et non de me satisfaire moi-même. Croyez donc, si vous voulez, que je peux opérer d'étranges choses : depuis l'âge de trois ans, j'ai eu des liaisons

avec un magicien très-profond dans son art, mais non pas jusqu'à être damné. Si votre amour pour Rosalinde tient d'aussi près à votre cœur, que l'annoncent vos démonstrations, vous l'épouserez au moment même où votre frère épousera Aliéna. Je sais à quelles extrémités la fortune a réduit Rosalinde ; il ne m'est pas impossible, si cela pourtant peut vous convenir, de la placer demain devant vos yeux, elle-même en personne, et cela sans danger.

ORLANDO.

Parlez-vous ici raison ?

ROSALINDE.

Oui, je le proteste sur ma vie, à laquelle je suis tendrement attaché, quoique je me dise magicien : ainsi, mettez votre plus belle parure, invitez vos amis ; car si vous voulez décidément être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, si vous le voulez. (*Entrent Sylvius et Phébé.*) Voyez : voici une bergère qui m'aime et un berger qui est amoureux d'elle.

PHÉBÉ.

Jeune homme, vous en avez bien mal agi avec moi, en montrant la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE.

Je ne m'en embarrasse guère. C'est mon but de me montrer dédaigneux et sans égard pour vous. Vous traînez là à votre suite un berger fidèle : tournez vos regards sur lui ; aimez-le : il vous adore.

PHÉBÉ.

Bon berger, dis à ce jeune homme ce que c'est que l'amour.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être toujours plein de larmes et de soupirs ; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHEBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne suis tel pour aucune femme.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être tout fidélité et dévouement. Et voilà ce que je suis pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS.

Aimer ; c'est être tout rempli de caprices, de passions, de désirs : c'est être toute adoration, respect et obéissance, humilité, patience et impatience : l'amour est un sentiment toujours pur, résigné à toute épreuve, à tous les sacrifices : et je suis tout cela pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi pour aucune femme.

PHÉBÉ, à Rosalinde.

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

SYLVIUS.

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ORLANDO.

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ROSALINDE.

A qui adressez-vous ces mots : *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?*

ORLANDO.

A celle, hélas! qui n'est point ici, et qui ne m'entend pas.

ROSALINDE.

De grâce, ne parlez plus de cela : c'est perdre ses paroles comme les loups d'Irlande perdent en vain leurs abois contre la lune. (*A Sylvius.*) Je vous secourrai si je puis. (*A Phébé.*) Je vous aimerais si je le pouvais. — Demain, venez me trouver tous ensemble. (*A Phébé.*) Je vous épouserai, si jamais j'épouse une femme, et je veux être marié demain. (*A Orlando.*) Je vous satisferai, si jamais j'ai satisfait un homme, et vous serez marié demain.

(*A Sylvius.*) Je vous rendrai content, si l'objet qui vous plaît peut vous rendre content, et vous serez marié demain. (*A Orlando.*) Si vous aimez Rosalinde, venez me trouver. (*A Sylvius.*) Si vous aimez Phébé, venez me trouver. — Et, comme il est vrai que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. Adieu, tous : je vous ai laissé mes intentions.

SYLVIUS.

Je n'y manquerai pas, si je vis.

PHÉBÉ.

Ni moi.

ORLANDO.

Ni moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

TOUCHSTONE et AUDREY.

TOUCHSTONE.

Demain est le jour de notre bonheur, Audrey : demain nous serons mariés.

AUDREY.

Je le désire de tout mon cœur ; et j'espère que ce n'est pas un désir malhonnête que de désirer d'être une femme établie. — Voici deux pages du duc exilé qui viennent.

(Entrent deux pages du duc.)

PREMIER PAGE.

Charmé de la rencontre, mon brave monsieur.

TOUCHSTONE.

Et moi de même, sur ma parole : allons, venez, asseyons-nous, asseyons-nous; et... une chanson.

SECOND PAGE.

Nous sommes à vos ordres : asseyez-vous dans le milieu.

PREMIER PAGE.

L'entonnerons-nous sur-le-champ, sans cracher ni tousser, sans dire que nous sommes enroués, et sans toutes ces formalités qui sont les préludes d'une méchante voix ?

SECOND PAGE.

Oui, oui, et tous deux sur un même ton, comme deux Bohémiennes sur un même cheval.

CHANSON.

C'était un amant et sa bergère,
Avec un ah! un ho! et un ah nonino!
Qui passèrent sur l'herbe verte des champs.
Dans le printemps, le joli temps fertile,
Où les oiseaux chantent, eh ding à ding, ding,
Tendres amans aiment le printemps.

Entre les sillons de seigle,
Avec un ah! un ho, et un ah nonino!
Ces jolis bergers se couchèrent.
Au printemps, etc., etc.

Ils commencèrent aussitôt cette chanson,
Avec un ah! un ho! et un ah nonino!
Cette chanson qui dit que la vie n'est qu'une fleur.
Au printemps, etc., etc.

Profitez donc du temps présent,
Avec un ah! un ho! et un ah nonino!

Car l'amour est couronné de fleurs premières.
Au printemps, etc., etc.

TOUCHSTONE.

En vérité, jeunes gens, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, cependant l'air était fort discordant.

PREMIER PAGE.

Vous vous trompez, monsieur : nous avons gardé le temps, nous n'avons pas perdu notre *temps*.

TOUCHSTONE.

Si, sur ma parole. Je regarde comme un *temps* perdu celui qu'on passe à entendre une si sotte chanson. Dieu soit avec vous! et Dieu veuille amender vos voix! — Venez, Audrey.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Le vieux DUC, AMIENS, JACQUES, ORLANDO, OLIVIER et CÉLIE.

LE VIEUX DUC.

Croyez-vous, Orlando, que le jeune homme puisse faire tout ce qu'il a promis.

ORLANDO.

Tantôt je le crois, et tantôt je ne le crois plus; comme tous ceux qui craignent en espérant, et qui en craignant espèrent.

(Entrent Rosalinde, Sylvius, Phébé.)

ROSALINDE.

Encore un peu de patience, tandis que notre plan se prépare et s'arrange. (*Au duc.*) Vous dites que, si je vous présente votre chère Rosalinde, vous en ferez ici même le don à Orlando?

LE VIEUX DUC.

Oui, je le ferais, quand j'aurais des royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE, à Orlando.

Et vous, vous assurez que vous accepterez sa main à l'instant où je vous la présenterai?

ORLANDO.

Oui, fussé-je le roi de tous les empires de la terre.

ROSALINDE, à Phébé.

Vous dites que vous m'épouserez si j'y veux consentir?

PHÉBÉ.

Oui, dussé-je mourir une heure après.

ROSALINDE.

Mais s'il arrive que vous me refusiez, vous donnerez-vous alors à ce berger si fidèle?

PHÉBÉ.

Telle est la convention.

ROSALINDE, à Sylvius.

Vous dites que vous épouserez Phébé si elle veut vous accepter?

SYLVIUS.

Oui, quand il faudrait accepter en même temps Phébé et la mort.

ROSALINDE.

J'ai promis d'aplanir toutes ces difficultés. — Duc, songez à tenir votre promesse de donner votre fille. — Et vous, Orlando, tenez votre promesse de l'accepter. — Tenez la vôtre, Phébé, que vous m'épouserez, ou, qu'en me refusant, vous vous unirez à ce berger. — Et vous la vôtre, Sylvius, que vous épouserez Phébé, si elle me refuse.—Et je vous quitte à l'instant pour aller préparer la solution de tous ces doutes.

(Rosalinde et Célie sortent.)

LE VIEUX DUC.

Ma mémoire me fait retrouver dans ce jeune berger quelques traits frappans du visage de ma fille.

ORLANDO.

Seigneur, la première fois que je l'ai vu, j'ai cru que c'était un frère de votre fille : mais, mon digne seigneur, ce jeune homme est né dans ces bois; il a été instruit dans les secrets de plusieurs sciences profondes et dangereuses, par son oncle, qu'il nous donne pour être un grand magicien caché dans l'enceinte de cette forêt.

(Entrent Touchstone et Audrey.)

JACQUES.

Il y a sûrement un second déluge en l'air : et ces couples viennent tous se rendre à l'arche ! Voici encore une paire d'animaux étranges, qui, dans toutes les langues, seront appelés des fous.

TOUCHSTONE.

Salut et complimens à tous!

JACQUES, au duc.

Mon bon seigneur, faites-lui accueil : c'est ce fou que j'ai si souvent rencontré dans la forêt; il jure qu'il a été jadis homme de cour.

TOUCHSTONE.

Si quelqu'un en doute, qu'il me soumette à l'épreuve. J'ai dansé un menuet, j'ai cajolé une dame, j'ai été double avec mon ami, j'ai caressé mon ennemi, j'ai ruiné trois tailleurs, j'ai eu quatre querelles, et j'ai été à la veille d'en vider une l'épée à la main.

JACQUES.

Et comment s'est-elle terminée?

TOUCHSTONE.

D'honneur, nous nous sommes joints au rendez-vous, et nous avons trouvé que la querelle n'en était pas à la *septième cause*.

JACQUES.

Que voulez-vous dire par la *septième cause ?* — Mon bon seigneur, comment goûtez-vous cet homme là.

LE VIEUX DUC.

Il me plaît singulièrement.

TOUCHSTONE.

Dieu veuille vous en récompenser, monsieur! je désire la même chose de vous, et que vous me plaisiez aussi. — J'accours ici en hâte, monsieur, au milieu de ces couples, pour jurer, et me parjurer;

car le mariage enchaîne, mais le sang brise ses nœuds. Une pauvre pucelle, monsieur, un minois assez laid, monsieur, mais qui est à moi : une pauvre fantaisie à moi, monsieur, de prendre ce dont nul autre homme ne veut. La riche honnêteté se loge comme un avare, monsieur, dans une pauvre chaumière, comme votre perle dans votre vilaine huître.

LE VIEUX DUC.

Sur ma parole, il a la repartie sentencieuse et vive.

TOUCHSTONE.

Comme le trait que lance le fou, monsieur.

JACQUES.

Mais revenons à la *septième cause*. Comment avez-vous trouvé que la querelle était près de monter à la septième cause ?

TOUCHSTONE.

Par un démenti sept fois écarté... — Audrey, donnez à votre corps un maintien plus décent... — à peu près comme ceci, monsieur : Je désapprouvai la forme qu'un certain courtisan avait donnée à sa barbe : il m'envoya dire que, si je ne trouvais pas sa barbe bien faite, il pensait lui qu'elle l'était très-bien. C'est ce qu'on appelle une *réponse courtoise*. Que si je lui soutenais encore qu'elle était mal coupée, il me répondrait, qu'il l'avait coupée ainsi, parce quelle lui plaisait ainsi. C'est ce qu'on appelle, *le lardon modéré*. Que si je prétendais encore qu'elle est mal coupée, il me taxerait de manquer de jugement. C'est ce qu'on appelle la *réplique grossière*. Si je persistais encore à dire qu'elle n'était pas bien coupée, il me

répondrait, *cela n'est pas vrai*. C'est ce qu'on appelle la *riposte vaillante*. Si j'insistais encore à dire, qu'elle n'est pas bien coupée, il me dirait, que j'en ai menti. C'est ce qu'on appelle la *riposte querelleuse*. Et ainsi jusqu'au démenti conditionnel, et au démenti direct.

JACQUES.

Et combien de fois avez-vous dit que sa barbe était mal faite ?

TOUCHSTONE.

Je n'ai pas osé passer le démenti conditionnel, et lui n'a pas osé non plus me donner le démenti direct; et comme cela, nous avons mesuré nos épées, et nous nous sommes séparés.

JACQUES.

Pourriez-vous maintenant nous nommer, par ordre, les différentes gradations d'un démenti ?

TOUCHSTONE.

Oh ! monsieur, nous querellons d'après l'imprimé [56], suivant le livre ; comme nous avons aussi des livres pour les belles manières. Je vais vous nommer les degrés d'un démenti. Le premier, est la réponse courtoise ; le second, le lardon modéré ; le troisième, la réponse grossière ; le quatrième, la riposte vaillante ; le cinquième, la riposte querelleuse ; le sixième, le démenti conditionnel ; et le septième, le démenti direct. Vous pouvez éviter le duel dans tous les degrés, excepté au démenti direct ; et même vous le pouvez encore dans celui-ci, au moyen d'un *si*. J'ai vu des cas, où sept juges ensemble ne seraient pas venus à bout de pacifier une

querelle; et lorsque les deux adversaires venaient à se joindre, l'un des deux s'avisait seulement d'un *si*; par exemple, *si vous avez dit cela, moi j'ai donc dit cela;* et ils se serraient les mains, et se juraient une amitié de frères. Votre *si* est le seul arbitre qui fasse la paix : il y a beaucoup de vertu dans le *si!*

JACQUES, au duc.

N'est-ce pas là, seigneur, un rare original? Il est bon à tout, et cependant c'est un fou.

LE VIEUX DUC.

Sa folie lui sert comme un cheval de chasse à la tonnelle; et sous son abri, son esprit lance ses traits malins.

(Entrent l'Hymen conduisant Rosalinde en habits de femme, et Célie. Une musique douce.)

L'HYMEN chante.

Il y a joie dans le ciel
Quand les mortels sont d'accord,
Et s'unissent entre eux.

Bon duc, reçois ta fille;
L'hymen te l'amène du ciel,
Oui, l'hymen te l'amène ici,
Afin que tu unisses sa main
A celle de l'homme qui vit dans son cœur.

ROSALINDE, au duc.

Je me donne à vous, car je suis à vous. (*A Orlando.*) Je me donne à vous, car je suis à vous.

LE VIEUX DUC, à Rosalinde.

Si mes yeux voient la vérité, vous êtes ma fille.

ORLANDO.

Si mes yeux voient la vérité, vous êtes ma Rosalinde.

PHÉBÉ.

Si sa présence et sa forme sont réelles... adieu mon amour.

ROSALINDE, au duc.

Je n'aurai plus de père, si vous n'êtes pas le mien. (*A Orlando.*) Je n'aurai point d'époux, si vous n'êtes pas le mien. (*A Phébé.*) Je n'épouserai pas d'autre femme que vous.

L'HYMEN.

Silence. Oh! je défends le désordre :
C'est moi qui dois conclure
Ces étranges événemens.
Voici huit personnes qui doivent se prendre par la main
Pour s'unir au cortége de l'hymen,
Si la vérité est la vérité.

(A Orlando et Rosalinde.)

Aucun obstacle ne pourra vous séparer.

(A Olivier et Célie.)

Vos deux cœurs ne forment plus qu'un cœur.

(A Phébé.)

Vous, cédez à son amour,

(Montrant Sylvius.)

Ou prenez une femme pour époux.

(A Touchstone et Audrey.)

Vous êtes certainement l'un pour l'autre,
Comme l'hiver est uni au mauvais temps.

(A tous.)

Pendant que nous chantons un hymne nuptial,
Nourrissez-vous de questions et de réponses,

Afin que la raison diminue l'étonnement
Que vous causent cette rencontre et cette conclusion.

Le mariage est la couronne de l'auguste Junon.
Lien céleste de la table et du lit.
C'est l'hymen qui peuple les cités;
Que le mariage soit donc honoré.
Honneur, honneur et renom
A l'hymen, dieu des cités.

LE VIEUX DUC, à Célie.

O ma chère nièce, avec quel plaisir je te revois! non, tu ne m'es pas moins chère que ma fille même.

PHÉBÉ, à Sylvius.

Je ne retirerai pas ma parole : de ce moment tu es à moi. Voilà ma main; ta fidélité te donne mon amour.

(Entre Jacques de Boys.)

JACQUES DE BOYS, au duc.

Daignez m'accorder audience un moment. — Je suis le second fils du vieux chevalier Rowland, et voici les nouvelles que j'apporte à cette illustre assemblée. — Le duc Frédéric, fatigué d'entendre raconter tous les jours combien de personnes de marque et de distinction se rendaient à cette forêt, avait levé une forte armée : il marchait lui-même à la tête de ses troupes, résolu de s'emparer ici de son frère, et de le faire périr par le fer; et déjà il touchait à la ceinture de ce bois sauvage : mais là, il a rencontré un vieux et saint ermite qui, après quelques momens d'entretien, l'a fait renoncer à son entreprise et au monde. Le duc a abdiqué sur-le-champ, léguant sa couronne au frère qu'il avait banni, et

restituant à ceux qui l'avaient suivi dans son exil tous leurs domaines. J'engage ma vie sur la vérité de ce récit.

LE VIEUX DUC.

Soyez le bienvenu, jeune homme. Vous venez offrir un beau présent de noces à vos deux frères; à l'un, le patrimoine dont on l'avait dépouillé, et à l'autre, une terre immense, un puissant duché. Mais d'abord achevons dans cette forêt l'ouvrage que nous y avons si heureusement commencé, et, après, chacun des heureux compagnons qui ont supporté ici avec nous tant de tristes jours et de sombres nuits, partageront l'avantage de la fortune qui revient à nous, selon la mesure de leur condition. En attendant, oublions cette dignité inespérée qui nous survient, et livrons-nous à nos divertissemens rustisques. — Jouez, musiciens. Et vous, époux et épouses de ce jour, suivez en cadence les mouvemens de la musique, dans une mesure inspirée par la joie.

JACQUES, à Jacques de Boys.

Monsieur, avec votre permission. — Si je vous ai bien entendu, le duc a embrassé la vie religieuse, et abjuré avec dédain le faste des cours?

JACQUES DE BOYS.

Oui, monsieur.

JACQUES.

Je veux aller le trouver. Il y a beaucoup à apprendre et à profiter avec ces convertis. (*Au duc.*) Je vous lègue, à vous, vos anciennes dignités : votre patience et vos vertus les méritent. (*A Orlando.*) A vous, l'amour que mérite votre foi sincère. (*A Olivier.*) A

vous, vos terres, la tendresse d'une épouse, et des alliés illustres. (*A Sylvius.*) A vous, un mariage long-temps attendu et bien mérité. (*A Touchstone.*) Et vous, je vous livre aux querelles d'un ménage fâcheux; car vous n'avez, pour votre voyage d'amour, de provisions que pour deux mois. — Ainsi, allez à vos plaisirs. Pour moi, il m'en faut d'autres que celui de la danse.

LE VIEUX DUC.

Arrête, Jacques; reste avec nous.

JACQUES.

Moi, je ne reste point pour de frivoles passe-temps. Pourquoi voudriez-vous que je restasse? Qu'apprendrais-je de plus dans votre grotte abandonnée?

(Il sort.)

LE VIEUX DUC, aux musiciens.

Poursuivez, poursuivez; nous allons commencer ces rites dans les transports d'une joie pure, avec la confiance qu'ils finiront de même.

(Danse.)

ÉPILOGUE.

ROSALINDE.

Vous n'avez pas coutume de voir l'*épilogue* habillé en lady; mais cela n'est pas plus mal-séant, que de voir le prologue en habit de lord. Si le proverbe est vrai, que le bon vin n'a pas besoin d'enseigne, il est également vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Cependant on annonce le bon vin par des enseignes attrayantes; et les bonnes pièces paraissent encore meilleures avec le secours

de bons épilogues. Dans quelle position embarrassante suis-je donc placée, moi qui ne suis point un bon épilogue, et qui ne peux pas non plus vous captiver en faveur d'une bonne pièce? Je ne suis point équipée en mendiant; il ne me conviendrait donc pas de vous supplier : le seul parti qui me reste, est de vous commander avec l'autorité d'un enchanteur. Femmes, je vous somme, par l'amour que vous portez aux hommes, d'approuver dans cette pièce tout ce qui leur en plaît. Et vous, hommes, je vous somme, au nom de l'amour que vous portez aux femmes (car je m'aperçois à votre sourire, que nul de vous ne les hait), d'approuver de cette pièce ce qui en plaît aux dames; en sorte qu'entre elles et vous, vous partagiez la tâche de son succès. Si j'étais une femme, j'embrasserais tous ceux qui, parmi vous, auraient des barbes qui me plairaient, des physionomies à mon goût, et des haleines qui ne me rebuteraient pas; et je suis sûr que tous ceux d'entre vous qui ont de belles barbes, des faces joyeuses, et de douces haleines, ne manqueront pas, en reconnaissance de mon offre gracieuse, de m'adresser un galant adieu, quand je vous ferai la révérence.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

COMME IL VOUS PLAIRA.

---

(1) *Vilain*, coquin et homme de basse extraction; chaque frère lui donne un sens différent.

(2) Nous avons déjà vu que Shakspeare donne un rouet à la fortune et en fait une ménagère. (*Note* 40 *d'Antoine et Cléopâtre.*)

(3) Célie et Rosalinde jouent sur le sens du nom de *Touchstone* qui veut dire en anglais pierre à aiguiser. Les *clowns* de Shakspeare sont les *gracioso*, les bouffons du théâtre anglais. Il ne faut pas les confondre avec les fous à titre.

(4) On trouve une phrase équivalente dans le Gargantua.

(5) Tôt ou tard la vérité devait déplaire à la cour et chez les grands seigneurs, et perdre jusqu'au privilége qu'on lui avait laissé de parler par la bouche des fous.

(6) Grossièrement, expression proverbiale.

(7) *Rank*, *rang* et *rance*, équivoque.

(8) *Bill*, *pertuisane*, billet, écriteau. L'équivoque roule sur la double signification du mot.

(9) Côtes rompues, musique rompue; analogie entre la *flûte inégale de Pan* et la disposition anatomique des côtes.

(10) Quintaine, poteau fiché en plaine auquel on suspendait un bouclier qui servait de but aux javelots, ou aux lances dans les joutes :

Lasse enfin de servir au peuple de quintaine.

(11) *From the smoke into the smoker*, de la fumée dans la fumée.

(12) Expression proverbiale.

(13) *Lame, me with reasons*, rends-moi boiteuse par de bonnes raisons.

On a dernièrement voulu prouver par ces mots que Shakspeare était boiteux en traduisant : *Prouvez-moi que je suis boiteux*. On a compté combien de fois le mot *lame* était dans ses œuvres; et chaque fois a été une preuve.

(14) Mon futur époux.

(15) *Aliena*, mot latin : étrangère, bannie.

(16) C'était une opinion reçue, du temps de Shakspeare, que la tête d'un vieux crapaud contenait une pierre précieuse, ou une perle, à laquelle on attribuait de grandes vertus.

(17) Dans l'ancienne matière médicale, les larmes du cerf mourant étaient réputées jouir d'une vertu miraculeuse.

(18) *Roynish* du mot français *rogneux*.

(19) Une espèce de monnaie était marquée d'une croix; ce mot est pour Shakspeare une source de pointes.

(20) Trait contre une expression ridicule de la Rosalinde de Lodge. (*Warburton.*)

(21) *Mortal* est pris ici adverbialement pour excessivement.

(22) Assez heureux, dans ce couplet indifférent, nous avons pu conserver le sens et la rime. Le tourneur avait délayé le couplet en deux.

(23) Nous n'avons pu ici accorder le sens avec le mètre.

Duc dàme est mis pour *duc ad me*, conduisez-moi; allusion au refrain d'Amiens. Celui-ci n'est pas un savant, Jacques lui peut donner ce mot pour du grec, très-innocemment.

(24) Expression proverbiale pour dire les personnes d'une haute naissance. (*Johnson.*)

(25) *Motley foal. Motley*, bigarré, le costume des fous se rapprochait de celui des arlequins.

(26) *Fortuna favet fatuis.*

Fortuna nimiùm quem fovet, stultum facit.
P. Syrus.

(27) *'Tis my only suit. Suit*, habit et demande, requête.

(28) *What, for a counter, would i do but good.*

(29) Anciennement, il y avait des pièces divisées en sept actes. (*Warburton.*)

(30) Chaque profession avait jadis une forme de barbe particulière. La barbe du juge différait de celle du soldat.

(31) *Allusion* au personnage de la comédie italienne, appelé *il Pantalone*, le seul qui joue son rôle en pantouffles.

(32) Le sens de ces vers a beaucoup tourmenté les commentateurs, et reste encore inexplicable : combien de chansons anglaises (et même combien de françaises) ne sont que des mots *avec rime et sans raison !*

(33) Johnson dit ne pas comprendre cette réponse.

Steevens cite un proverbe qui dit qu'un fou est celui qui fait le mieux cuire un œuf parce qu'il le tourne toujours; et Touchstone semble vouloir faire entendre qu'un homme qui n'a pas vécu à la cour n'a qu'une demi-éducation.

(34) Ce raisonnement ressemble à celui que frère Jean fait à

Panurge : si tu es cocu, *ergò* ta femme sera belle; *ergo* tu seras bien traité d'elle; *ergo* tu auras des amis et beaucoup; *ergò* tu seras sauvé ! (*Warburton.*)

(35) Expression proverbiale pour dire faire comprendre. (*Warburton.*)

(36) Ce sont les vers cités par Horace dont on fait deux cents *stans pede in uno.*

(37) Équivoque sur *medlar* et *medler ; néflier* et entremetteur.

(38) *Though not with bag and baggage, yet with scrip and scripage.*

(39) Tout à l'heure nous trouverons une lionne dans la forêt. Shakspeare se souciait fort peu de la vérité géographique.

(40) On croyait tuer les rats en Irlande avec un charme en vers.

(41) Voilà un proverbe bien connu qui est ici renversé.

(42) On se rappelle que Gargantua avala un jour cinq pèlerins, bourdons et tout dans une salade.

(43) Tapisseries à personnages de la bouche desquels sortaient des sentences imprimées.

(44) Y a-t-il long-temps que tu n'as vu la figure d'un sot? — Puisque mes yeux te servent si bien de miroir, etc. (*Le Mariage de Figaro.*)

(45) *Barbarus his ego quià non intelligor illis !*

(46) *Mar-text ;* gâte-texte.

(47) Celui qui a pris son premier degré à l'université est en style d'école appelé *dominus ;* et en langue vulgaire, *sir.* (*Johnson.*)

(48) Judas était peint la barbe et les cheveux roux dans les anciennes tapisseries.

(49) Allusion aux *baisers de charité* que donnaient les ermites.

(50) Citation d'Héro et Léandre, par Marlow.

(51) C'est-à-dire que vous ayez été à Venise, alors le rendez-vous de la jeunesse dissipée.

(52) *Suit*, habit, requête, équivoque.

(53) La statue de Diane servait souvent d'ornement aux fontaines.

(54) Exclamations en usage quand quelqu'un déraisonnait.

(55) Shakspeare semble avoir senti ce que peut avoir d'invraisemblable la passion soudaine d'Aliéna.

(56) Le poëte se moque ici de la mode du duel en forme, qui dominait tant de son temps; et il le fait avec beaucoup de gaieté et d'adresse : il ne pouvait la traiter avec plus de mépris, qu'en montrant un manant aussi bien instruit dans les formes et les préliminaires du duel. Le livre auquel il fait allusion ici, est un traité fort ridicule d'un certain Vincentio Saviolo, intitulé : *De l'honneur et des querelles honorables*, *in*-4. imprimé par Wolf, en 1594. La première partie de ce traité porte : *Discours très-nécessaire à tous les cavaliers qui font cas de leur honneur, concernant la manière de donner et de recevoir le démenti, d'où s'ensuivent le duel et le combat en diverses formes; et beaucoup d'autres inconvéniens faute de bien savoir la science de l'honneur, et le juste sens des termes, qui sont ici expliqués*. Voici les titres des chapitres.

I. Quelle est la raison pour laquelle la partie à qui on donne le démenti, doit devenir l'agresseur au défi, et de la nature des démentis.

II. De la méthode et de la diversité des démentis.

III. Du démenti certain ou indirect.

IV. Des démentis conditionnels, ou du démenti circonstanciel.

V. Du démenti en général.

VI. Du démenti en particulier.

VII. Des démentis fous.

VIII. Conclusion sur la manière d'arracher ou de rendre le démenti ; ou la contradiction querelleuse.

Dans le chapitre du démenti conditionnel, l'auteur dit, en parlant de la particule *si* : « Les démentis conditionnels sont ceux qui sont donnés conditionnellement de cette manière. — Si vous avez dit cela ou cela, alors vous mentez. » De ces sortes de démentis, donnés dans cette forme, naissent souvent de grandes disputes, qui ne peuvent aboutir à une issue décidée. L'auteur entend par-là que les deux parties ne peuvent procéder à se couper le gorge, tant qu'il y a un *si* entre deux. Voilà pourquoi Shakspeare fait dire à son paysan : « J'ai vu des cas où sept juges ensemble ne pouvaient parvenir à pacifier une querelle : mais lorsque deux adversaires venaient à se joindre, l'un des deux ne faisait que s'aviser d'un *si*, comme, *si vous avez dit cela, alors moi j'ai dit cela;* et ils finissaient par se serrer la main et à être amis comme frères. Votre *si* est le seul juge de paix : il y a beaucoup de vertu dans le *si*. » Caranza était encore un auteur qui a écrit dans ce goût-là sur le duel, et dont on consultait l'autorité.

TITUS ANDRONICUS,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

TITUS ANDRONICUS.

On dit qu'à la première représentation des Euménides, tragédie d'Eschyle, la terreur qu'inspira le spectacle, fit avorter plusieurs femmes; je ne sais quel effet eût produit sur un auditoire grec la tragédie de Titus Andronicus; mais, à la seule lecture, on serait tenté de la croire composée pour un peuple de cannibales, ou pour être représentée au milieu des saturnales d'une révolution. Cependant la tradition nous apprend que cette pièce, aujourd'hui repoussée de la scène a excité à plusieurs reprises les applaudissemens du parterre anglais. On ajoute même qu'en 1686, Ravenseroft la remit au théâtre avec des changemens; mais qu'au lieu d'en diminuer l'horreur, il saisit toutes les occasions de l'augmenter : quand, par exemple, Tamora massacre son enfant, le More dit : Elle

m'a surpassé dans l'art d'assassiner ; elle a tué son propre enfant, donnez-le-moi . . . que je le dévore.

Titus Andronicus, tel que nous l'imprimons aujourd'hui, n'a déjà que trop de traits de cette force, et plusieurs fois, nous l'avouerons, un frémissement involontaire nous en a fait interrompre la révision.

Hâtons-nous de dire que presque tous les commentateurs ont mis en doute que cette pièce fût de Shakspeare, et quelques-uns en ont donné des raisons assez concluantes. Le style a une toute autre couleur que celle de ses autres tragédies ; il y a dans les vers une prétention à l'élégance, des abréviations vulgaires, et un vice de construction grammaticale, qui ne ressemblent en rien à la manière de Shakspeare. Qu'on lise, dit Malone, quelques lignes d'Appius et Virginia, de Tancrède et Sigismonde, de la bataille d'Alcazar, de Jeronimo, de Selim, de Locrine, etc., et en général de toutes les pièces mises en scène avant Shakspeare, on reconnaîtra que Titus Andronicus porte le même cachet.

Ceux qui admettent Titus Andronicus au

nombre des véritables ouvrages de Shakspeare, sont obligés de considérer celui-ci comme la première production de sa jeunesse; mais Titus Andronicus n'est point un coup d'essai; on y reconnaît une habitude, un système calculé de composition. Cependant le troisième acte entièrement tragique, le caractère original quoique toujours horrible d'Aaron le More, quelques pensées, quelques descriptions, semblent appartenir à l'auteur du roi Lear.

La fable qui fait le fond de Titus Andronicus est toute entière de l'invention du poëte ou de quelqu'un de ces compilateurs du treizième siècle, qui confondaient les lieux, les noms et les époques dans leurs prétendues nouvelles historiques.

On trouve aussi dans le recueil de Percy (1), une ballade que quelques-uns ont voulu faire plus ancienne que la pièce, mais ce qui n'est pas facile à décider: nous la renvoyons à la tête des notes.

A. P.

---

(1) *Relics of anc. poet.*, v. I, p. 222.

TITUS ANDRONICUS.

PERSONNAGES.

SATURNINUS, fils du dernier empereur de Rome, et ensuite proclamé empereur.
BASSIANUS, frère de Saturninus, amant de Lavinia.
TITUS ANDRONICUS, noble romain, général dans la guerre contre les Goths.
MARCUS ANDRONICUS, tribun du peuple, et frère de Titus.
MARTIUS, QUINTUS, LUCIUS, MUTIUS, } fils de Titus Andronicus.
LE JEUNE LUCIUS, enfant de Lucius.
PUBLIUS, fils de Marcus le tribun.
ÉMILIUS, noble romain.
ALARBUS, CHIRON, DÉMÉTRIUS, } fils de Tamora.
AARON, More, amant de Tamora.
UN CAPITAINE du camp de Titus.
TROUPE DE GOTHS et DE ROMAINS.
UN PAYSAN.
TAMORA, reine des Goths.
LAVINIA, fille de Titus Andronicus.
UNE NOURRICE, avec un enfant More.
PARENS DE TITUS, SÉNATEURS, JUGES, OFFICIERS, SOLDATS, etc.

La scène est à Rome, et dans la campagne voisine.

TITUS ANDRONICUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rome. — Devant le Capitole on aperçoit le monument des Andronicus.

Les SÉNATEURS et les TRIBUNS entrent par la partie supérieure du temple; ensuite SATURNINUS avec ses partisans se présente à une des portes; BASSIANUS et les siens à l'autre porte : les tambours battent, et les enseignes sont déployées.

SATURNINUS.

Nobles patriciens, protecteurs de mes droits, défendez par les armes la justice de ma cause; et vous, mes concitoyens, que votre amour attache à mes pas, soutenez avec l'épée mes droits héréditaires. Je suis le fils aîné du dernier empereur qui portait le diadème impérial de Rome : faites donc revivre en moi la dignité de mon père, et ne souffrez pas l'injure qu'on veut faire à mon âge.

BASSIANUS.

Romains, mes amis, qui suivez mes pas et favo-

risez mes droits, si jamais Bassianus, le fils de César, fut agréable aux yeux de Rome impériale, gardez donc ce passage au Capitole, et ne souffrez pas que le déshonneur approche du trône auguste consacré à la vertu, à la justice, à la continence, et à la grandeur d'âme : mais que le mérite brille dans une élection libre; et ensuite, Romains, combattez pour maintenir la liberté de votre choix.

(Marcus Andronicus entre par la partie supérieure, tenant une couronne)

MARCUS.

Princes, dont l'ambition secondée par des factions et par les forces de vos amis, lutte pour le commandement et l'empire, sachez que le peuple romain, dont nous épousons spécialement le parti, a, d'une commune voix, dans l'élection d'un maître, choisi Andronicus, surnommé le Pieux, en considération des grands et nombreux services qu'il a rendus à Rome. Rome ne renferme point aujourd'hui dans son enceinte un plus noble personnage, un plus brave guerrier. Le sénat l'a rappelé dans cette ville, à la fin des longues et sanglantes guerres qu'il a soutenues contre les barbares Goths. Ce général, la terreur de nos ennemis, secondé de ses vaillans fils, a enfin enchaîné cette nation robuste et nourrie dans les armes. Dix années se sont écoulées depuis le jour qu'il se chargea des intérêts de Rome, et qu'il châtie avec ses armes l'orgueil de nos ennemis : cinq fois il est revenu sanglant dans Rome, rapportant du camp ses vaillans fils dans un cercueil. — Et aujourd'hui enfin, l'illustre Titus Andronicus rentre dans Rome chargé des dépouilles

de la gloire, et ennobli par de nouveaux exploits. Au nom de celui que vous désirez voir dignement remplacé, au nom des droits sacrés du Capitole que vous prétendez adorer, et de ceux du sénat que vous prétendez respecter, nous vous conjurons de vous retirer, et de désarmer les forces qui vous accompagnent; congédiez vos soldats, et faites valoir vos prétentions rivales en paix et avec modestie, comme il convient à des candidats.

SATURNINUS.

Combien l'éloquence de ce tribun réussit à calmer mes pensées!

BASSIANUS.

Marcus Andronicus, je mets ma confiance dans ta vertu et ton intégrité; et j'ai tant de respect et d'amour pour toi et les tiens, pour ton noble frère Titus, pour ses fils, et celle devant qui toutes mes pensées s'abaissent, l'aimable Lavinia, le riche ornement de Rome, que je veux à l'instant congédier mes amis, et remettre ma cause à ma destinée et à la faveur du peuple, afin qu'elle soit pesée dans la balance de l'équité.

(Il congédie ses soldats.)

SATURNINUS, aux siens.

Amis, qui vous êtes montrés si zélés pour mes droits, je vous rends grâces, et vous licencie tous. J'abandonne à l'affection et à la faveur de ma patrie, ma personne et ma cause. Rome, sois juste et favorable pour moi, comme je suis confiant et généreux pour toi. — Ouvrez les portes et laissez-moi entrer.

BASSIANUS.

Tribuns, et moi aussi, son simple compétiteur.

(Saturninus et Bassianus entrent dans le Capitole, accompagnés de Marcus, des sénateurs, etc., etc.)

SCÈNE II.

UN CAPITAINE, et foule.

LE CAPITAINE.

Romains, ouvrez un passage : le digne Andronicus, le patron de la vertu, et le plus brave appui de Rome, toujours heureux dans les batailles qu'il donne, revient, couronné par la gloire et la fortune, des pays lointains où il a circonscrit avec son épée et mis sous le joug les ennemis de Rome.

(On entend les trompettes. Paraissent Mutius et Martius : suivent deux soldats portant un cercueil couvert d'un drap funèbre; après marchent Quintus et Lucius. Ensuite paraît Titus Andronicus, suivi de Tamora, reine des Goths, d'Alarbus, Chiron et Démétrius, avec le More Aaron, prisonniers. Cette marche est fermée par une troupe de soldats et de peuple : on dépose à terre le cercueil, et Titus parle.)

TITUS.

Salut, Rome, victorieuse dans tes robes de deuil! tel que la nef, qui a porté au loin sa cargaison, rentre chargée d'un fardeau précieux dans la baie chérie d'où elle a levé l'ancre : tel Andronicus, ceint de guirlandes de laurier, revient de nouveau saluer sa patrie de ses larmes; larmes versées par la joie sincère de se revoir dans Rome! — O toi, puissant protecteur de ce Capitole, sois propice aux religieux devoirs que nous nous proposons de remplir. — Romains, de vingt-cinq fils vaillans, moitié du nom-

bre dont Priam se vantait, voilà tous ceux qui me restent vivans ou morts! Que Rome récompense de son amour ceux qui survivent, et que ceux que je conduis à leur dernière demeure reçoivent leur sépulture parmi les tombeaux de leurs ancêtres : c'est ici que les Goths m'ont permis de renfermer mon épée dans le fourreau. — Mais, Titus, père ingrat, et trop insouciant pour les tiens, pourquoi laisses-tu tes enfans, sans sépulture, errer sur la redoutable rive du Styx? Allons les déposer près de leurs frères. (*On ouvre la tombe de sa famille.*) O vous, je vous salue dans le silence qui convient aux morts! dormez en paix, victimes immolées dans les guerres de votre patrie. O asile sacré, qui renfermes toute ma joie, paisible retraite de la vertu et de l'honneur, combien de mes enfans as-tu accumulés dans ton sein, et que tu ne me rendras jamais!

LUCIUS.

Cédez-nous le plus illustre de vos captifs, pour couper ses membres, les entasser dans un bûcher, et les brûler en sacrifice aux mânes de ces généreux frères, devant cette tombe où reposent leurs ossemens, afin que leurs ombres ne soient pas mécontentes, et que nous-mêmes nous ne soyons pas obsédés sur la terre par d'effrayantes apparitions.

TITUS.

Je vous donne celui-ci, le plus noble des prisonniers qui survivent, le fils aîné de cette malheureuse reine.

TAMORA.

Arrêtez, Romains! — Généreux conquérant, vic-

torieux Titus, prends pitié des larmes que je verse, larmes d'une mère qui aime son fils. Et si jamais tes enfans te furent chers, ah! songe que mon fils n'est pas moins cher à sa mère. N'est-ce pas assez que nous soyons conduits à Rome pour orner ton triomphe et ton retour, captifs traînés sur tes pas et enchaînés au joug romain? Faut-il encore que mes fils soient égorgés dans vos rues, pour avoir vaillamment défendu la cause de leur pays? Oh! si ce fut en toi un pieux devoir de combattre pour ton souverain et pour ta patrie, le même zèle est en eux également innocent. Andronicus, ne souille point de sang ta tombe. Veux-tu te rapprocher de la nature des dieux? Tu le feras en imitant leur clémence : la douce pitié est le symbole de la vraie grandeur. Noble et magnanime Titus, épargne le premier né de mes fils.

TITUS.

Modérez-vous, madame, et pardonnez-moi. Ceux que vous voyez autour de moi, sont les frères de ceux que les Goths ont vus mourir, et leur piété demande un sacrifice pour leurs frères immolés. Votre fils est marqué pour être la victime; il faut qu'il meure pour apaiser les ombres plaintives de ceux qui ne sont plus.

LUCIUS.

Qu'on l'emmène, et qu'on allume à l'instant le bûcher : coupons ses membres avec nos épées, jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé.

(Mutius, Marcus, Quintus, Lucius, sortent emmenant Alarbus.)

TAMORA.

O piété impie et barbare!

CHIRON.

Jamais la Scythie fut-elle à moitié aussi féroce?

DÉMÉTRIUS.

Ne compare point la Scythie à l'ambitieuse Rome. Alarbus va reposer en paix ; et nous, nous survivons pour trembler sous le regard menaçant de Titus.—Allons, madame, armez-vous de patience; mais espérez en même temps que les mêmes dieux qui armèrent la reine de Troie [1], et lui offrirent l'occasion d'exercer sa vengeance sur le tyran de Thrace surpris dans sa tente, pourront favoriser également Tamora, reine des Goths (lorsque les Goths étaient Goths et Tamora reine), et lui offrir le moyen de venger sur ses ennemis ses sanglans affronts.

(Lucius, Quintus, Martius et Mutius rentrent avec leurs épées sanglantes.)

LUCIUS.

Enfin, mon souverain et mon père, nous avons accompli nos rites romains : les membres d'Alarbus sont coupés, et ses entrailles alimentent la flamme du sacrifice, dont la fumée, comme l'encens, parfume les cieux : il ne reste plus qu'à ensevelir nos frères, et à les déposer dans le sein de Rome au bruit de nos acclamations.

TITUS.

Accomplissez ce devoir, et qu'Andronicus adresse à leurs ombres le dernier adieu. (*Les trompettes sonnent, tandis qu'on dépose les cercueils dans la tombe.*) Reposez ici, mes enfans, dans la paix et l'honneur, intrépides défenseurs de Rome! reposez-

vous ici, affranchis désormais des vicissitudes et des malheurs de ce monde. Cet asile ne recèle ni trahisons, ni envie : ici n'entre point l'infernal haine; ici nulle tempête, nul bruit ne troubleront votre repos; vous y goûterez un silence, un sommeil éternels. (*Entre Lavinia.*) Reposez ici, ô mes fils, dans le sein de la paix et de la gloire.

LAVINIA.

Que Titus aussi vive long-temps dans la paix et l'honneur! Mon illustre souverain, mon tendre père, vivez dans la gloire! Hélas! je viens aussi payer le tribut de ma douleur à cette tombe, à la mémoire de mes frères; et je me jette à vos pieds, en répandant sur la terre mes larmes de joie, pour votre heureux retour dans Rome. Ah! bénissez-moi ici de votre main victorieuse, dont les plus illustres citoyens de Rome célèbrent les succès.

TITUS.

Bienfaisante Rome, tu m'as conservé avec amour la consolation de ma vieillesse, pour faire goûter la joie à mon cœur. — Vis, Lavinia : que tes jours surpassent les jours de ton père, et que l'éloge de tes vertus survive à l'éternité de la gloire.

(Entrent Marcus Andronicus, Saturninus, Bassianus et autres.)

MARCUS.

Vive à jamais Titus, mon frère chéri, héros triomphant sous les yeux de Rome!

TITUS.

Je vous rends grâces, généreux tribun, mon noble frère Marcus.

MARCUS.

Et vous, soyez les bienvenus dans Rome, chers neveux qui revenez d'une guerre heureuse, et vous qui survivez, et vous qui dormez dans la gloire. Jeunes héros, votre bonheur est égal, à vous tous qui avez tiré l'épée pour votre patrie, et cependant ceux qui sont l'objet de cette pompe funèbre jouissent d'un triomphe plus sûr : ils ont atteint au bonheur de Solon [2] et triomphé du hasard dans le lit de l'honneur. — Titus Andronicus, le peuple romain, dont vous avez été toujours l'ami dans la justice de sa cause, vous envoie par moi, son tribun et son ministre de confiance, ce *pallium* d'une blancheur pure et sans tache, et vous admet à l'élection pour l'empire, concurremment avec les enfans de notre dernier empereur. Placez-vous donc au nombre des candidats [3]; mettez cette robe et aidez à donner un chef à Rome, aujourd'hui sans maître [4].

TITUS.

Le corps glorieux de l'état demande une tête plus forte que la mienne, rendue chancelante par l'âge et la faiblesse. Quoi, irai-je revêtir cette robe et vous importuner de moi; me laisser proclamer aujourd'hui empereur pour céder demain l'empire et ma vie, et vous laisser à tous le trouble et les soins d'une nouvelle élection? Rome, j'ai été ton soldat pendant quarante années; j'ai enseveli vingt-un fils, tous vaillans, tous armés chevaliers dans le champ de bataille, et tués honorablement les armes à la main, dans la cause et le service de leur illustre patrie : donnez-moi un bâton d'honneur

pour appuyer ma vieillesse, mais non pas un sceptre pour gouverner l'univers : il le soutint d'une main ferme et sûre, seigneurs, celui qui l'a porté le dernier.

MARCUS.

Titus, tu demanderas l'empire, et tu l'obtiendras.

SATURNINUS.

Orgueilleux et ambitieux tribun, peux-tu oser...

MARCUS.

Modérez-vous, prince.

SATURNINUS.

Romains, faites-moi justice. Patriciens, tirez vos épées et ne les renfermez qu'après que Saturninus sera empereur de Rome. — Andronicus, il vaudrait mieux que tu fusses embarqué sur le Styx pour les enfers que de venir me voler les cœurs des peuples.

LUCIUS.

Présomptueux Saturninus, qui interromps le bien que te veut faire le génereux Titus.....

TITUS.

Calmez-vous, prince : je vous restituerai les cœurs des peuples et les séparerai d'eux-mêmes, pour qu'ils se donnent à vous.

SATURNINUS.

Andronicus, je ne te flatte point; mais je t'honore et je t'honorerai tant que je vivrai. Si tu veux seconder mon parti de tes amis, j'en serai reconnaissant; et la reconnaissance est un noble et digne salaire pour les âmes généreuses.

TITUS.

Peuple romain, et vous tribuns du peuple, je

demande vos voix et vos suffrages ; voulez-vous en accorder la faveur à Andronicus ?

LES TRIBUNS.

Pour récompenser le brave Andronicus et le féliciter de son retour à Rome, le peuple acceptera l'empereur qu'il aura nommé.

TITUS.

Tribuns, je vous rends grâces : je demande donc que vous élisiez empereur le fils aîné de votre dernier souverain, le prince Saturninus, dont j'espère que les vertus réfléchiront leur éclat sur Rome, comme le soleil réfléchit ses rayons sur la terre, et mûriront la justice dans toute cette république : si votre choix veut confirmer ma voix, couronnez-le et criez *vive notre empereur !*

MARCUS.

Par le suffrage et avec les applaudissemens unanimes de la nation, des patriciens et des plébéiens, nous créons Saturninus empereur, souverain de Rome, et nous crions *vive Saturninus, notre empereur !*

(Une longue fanfare, jusqu'à ce que les tribuns descendent.)

SATURNINUS.

Titus Andronicus, en reconnaissance de la faveur de ton suffrage dans notre élection, je te fais les remercîmens que méritent tes importans services, et je veux d'abord payer par des effets ta générosité ; pour illustrer ton nom et ton honorable famille, je veux élever ta fille Lavinia au titre d'impératrice, la faire à la fois la souveraine de Rome et de mon cœur, et la prendre pour épouse dans le Panthéon

sacré : parle, Andronicus, cette proposition a-t-elle ton agrément?

TITUS.

Elle me flatte infiniment, mon digne souverain; je me tiens singulièrement honoré de cette alliance; et ici, à la vue de Rome, je consacre à Saturninus, le maître et le chef de notre république, l'empereur du vaste univers, mon épée, mon char de triomphe et mes captifs, présens dignes du souverain maître de Rome. — Daignez recevoir, comme un tribut que je vous dois, les marques de mon honneur abaissées à vos pieds.

SATURNINUS.

Je te rends grâces, noble Titus; toi, le créateur de mon existence. Rome se souviendra combien je suis fier de ton alliance et de tes dons, et lorsqu'il m'arrivera d'oublier jamais le moindre de tes inappréciables services, Romains, oubliez aussi vos sermens de fidélité envers moi.

TITUS, à Tamora.

Maintenant, madame, vous êtes la prisonnière de l'empereur; d'un homme qui, en considération de votre rang et de votre mérite, vous traitera avec noblesse, ainsi que votre suite.

SATURNINUS.

Une belle reine, assurément, et du teint dont je voudrais choisir mon épouse, si mon choix était encore à faire. Belle reine, écartez ces sombres nuages dont votre front est attristé : quoique la fortune de la guerre vous ait fait subir cette étrange révolution, vous ne venez point pour être méprisée

dans Rome ; partout vous serez traitée en reine. Reposez-vous sur ma parole ; et n'éteignez pas toute espérance dans l'abattement. Madame, celui qui cherche à vous consoler peut vous faire plus que n'est la reine des Goths. — Lavinia, vous n'êtes pas choquée de ce que je viens de dire ?

LAVINIA.

Moi, seigneur? Non. Vos nobles intentions me garantissent que ce compliment n'est qu'une politesse qui sied bien à un prince [5].

SATURNINUS.

Je vous rends grâce, aimable Lavinia. — Romains, sortons ; nous rendons ici la liberté à nos prisonniers sans aucune rançon ; vous, seigneur, faites proclamer notre élection au son des tambours et des trompettes.

BASSIANUS, s'emparant de Lavinia.

Seigneur Titus, permettez, cette jeune fille est à moi.

TITUS.

Quoi ? agissez-vous sérieusement, seigneur ?

BASSIANUS.

Oui, noble Titus, et je suis résolu de me faire justice à moi-même, et de reprendre ce qui m'appartient.

(L'empereur fait sa cour à Tamora par signes.)

MARCUS.

[6] *Suum cuique* est le droit de notre justice romaine ; ce prince en use et ne reprend que son bien.

LUCIUS.

Et il en restera le possesseur, tant que Lucius vivra.

TITUS.

Traîtres, loin de moi. Où est la garde de l'empereur? Trahison, seigneur! Lavinia est ravie.

SATURNINUS.

Ravie? par qui?

BASSIANUS.

Par celui qui pourrait avec justice enlever au monde entier l'épouse qui est fiancée avec lui.

(Marcus et Bassianus sortent avec Lavinia.)

MUTIUS.

Mes frères, aidez-nous à la conduire en sûreté hors de cette enceinte; et moi, avec mon épée, je me charge de garder cette porte.

TITUS, à Saturninus.

Suivez-moi, seigneur, et bientôt je la ramènerai dans vos bras.

MUTIUS, à Titus.

Seigneur, vous ne passerez point cette porte.

TITUS.

Quoi, traître, tu me fermeras mon chemin dans Rome?

(Il le poignarde.)

MUTIUS, tombant.

Au secours, Lucius, au secours?

LUCIUS.

Seigneur, vous êtes injuste, pour ne rien dire de plus; vous avez tué votre fils dans une querelle mal fondée.

TITUS.

Ni toi, ni lui, vous n'êtes plus mes enfans : mes enfans n'auraient jamais voulu me déshonorer. Traître, rends Lavinia à l'empereur.

LUCIUS.

Morte, si vous le voulez ; mais non pas pour être son épouse, après qu'elle est promise par un contrat légitime à la tendresse d'un autre époux.

(Il sort.)

SATURNINUS.

Non, Titus, non. L'empereur n'a pas besoin d'elle ; ni d'elle, ni de toi, ni d'aucun de ta race; il me faut du temps pour me fier à celui qui m'a joué une fois; jamais tu n'auras ma confiance, ni toi, ni tes fils perfides et insolens, tous ligués ensemble pour me déshonorer. N'y avait-il donc dans Rome que Saturninus, dont tu pusses faire l'objet de ton insulte et de ton mépris? Cette conduite, Andronicus, cadre bien avec l'insolent propos que tu tiens, que j'ai mendié l'empire de tes mains.

TITUS.

O horreur! quels sont les reproches qui me sont adressés?

SATURNINUS.

Poursuis; va, cède cette créature volage à celui qui a levé pour elle son épée menaçante; tu auras un vaillant gendre, un homme bien fait pour errer vagabond avec tes fils effrénés dans la république de Rome.

TITUS.

Ces paroles sont autant de rasoirs pour mon cœur.

SATURNINUS.

Et vous, aimable Tamora, reine des Goths, qui surpassez en beauté les plus belles dames romaines, comme Diane efface ses nymphes, si vous agréez ce choix soudain que je fais de vous, dans l'instant même, Tamora, je vous choisis pour épouse, et je veux vous créer impératrice de Rome. — Parlez, reine des Goths, applaudissez-vous à mon choix? Et je le jure ici par tous les dieux de Rome, puisque le pontife et l'eau sacrée sont si près de nous, que ces flambeaux sont allumés, et que tout est préparé pour l'hyménée, je ne reverrai point les rues de Rome, ni ne monterai à mon palais, que je n'emmène avec moi mon épouse, unie à moi dans toutes les formes solennelles.

TAMORA.

Et ici, à la vue du ciel, je jure à Rome, que si Saturninus élève à cet honneur la reine des Goths, elle sera dévouée humblement à tous ses désirs; tendre mère, et nourrice soigneuse de sa jeunesse.

SATURNINUS.

Montez, belle reine, les degrés du Panthéon. Seigneurs, accompagnez votre illustre empereur, et son aimable épouse, envoyée par le ciel pour être unie à Saturninus, dont la sagesse répare l'injustice de sa fortune : là, nous accomplirons les cérémonies de notre hymen.

(Saturninus sort avec son cortége, avec lui sortent aussi Tamora et ses fils, Aaron et les Goths.)

TITUS ANDRONICUS seul.

Je ne suis pas invité à suivre la cour de cette

épouse. — Titus, quand donc t'es-tu jamais vu ainsi seul, déshonoré, et provoqué par mille affronts?

(Rentrent Marcus, Lucius, Quintus et Martius.)

MARCUS.

Ah! vois, Titus, vois, vois ce que tu as fait; ton vertueux fils tué par son père dans une injuste querelle!

TITUS.

Non, tribun insensé, non; il n'est point mon fils — ni toi, ni ces hommes complices de l'attentat qui a déshonoré toute notre famille. Indigne frère! indignes enfans!

LUCIUS.

Mais accordez-lui du moins la sépulture convenable, donnons à Mutius une part dans le tombeau de ses frères.

TITUS.

Traîtres, écartez-vous : il ne reposera point dans cette tombe. Ce monument subsiste depuis cinq siècles, réédifié par moi avec magnificence : ici n'habitent que les guerriers, les enfans qui ont servi Rome; eux seuls ont droit à ce tombeau glorieux : il ne renferme point de rebelle tué dans une querelle honteuse! Allez l'ensevelir où vous pourrez, il n'entrera pas ici.

MARCUS.

Mon frère, c'est en vous une impiété; les exploits de mon neveu Mutius parlent en sa faveur; il doit être enseveli avec ses frères.

QUINTUS ET MARTIUS.

Il le sera, ou nous le suivrons.

TITUS.

Il le sera, dites-vous? Quel est l'insolent qui a proféré ce mot?

QUINTUS.

Celui qui le soutiendrait en tout autre lieu que celui-ci.

TITUS.

Quoi! voudrez-vous l'y ensevelir malgré moi?

MARCUS.

Non, noble Titus : mais nous te prions de pardonner à Mutius, et de lui accorder la sépulture.

TITUS.

Marcus, c'est toi-même qui as souillé ma gloire; c'est toi qui, avec ces ingrats, as blessé mon honneur : je vous mets au rang de mes ennemis : ne m'importunez plus davantage, et retirez-vous.

LUCIUS.

Il est dans le délire. — Retirons-nous.

QUINTUS.

Moi, non, tant que les ossemens de Mutius ne seront pas ensevelis.

(Le frère et les enfans se jettent aux genoux d'Andronicus.)

MARCUS.

Mon frère, la nature parle dans ce titre.

QUINTUS.

Mon père, la nature parle dans ce doux nom.

TITUS.

Ne me parlez plus, si vous aimez votre bonheur.

MARCUS.

Illustre Titus, toi qui es plus que la moitié de mon âme.

LUCIUS.

Tendre père, l'âme de nous tous...

MARCUS.

Permets que ton frère Marcus enterre ici dans l'asile de la vertu son noble neveu, qui est mort dans la cause de l'honneur et de Lavinie : tu es Romain, ne sois donc pas barbare. Les Grecs, mieux conseillés, consentirent à ensevelir Ajax (7), qui s'était tué lui-même, et le sage fils de Laërte plaida avec une éloquence touchante pour ses funérailles : ne refuse donc pas l'entrée de ce tombeau au jeune Mutius qui faisait ta joie.

TITUS.

Lève-toi, Marcus, lève-toi. — Le plus désastreux jour que j'aie vu jamais, c'est celui-ci ; être déshonoré par mes enfans dans le sein de Rome même ! Allons, ensevelissez-le... et moi après.

(Ses frères déposent Mutius dans le tombeau.)

LUCIUS.

Cher Mutius, repose ici avec tes frères jusqu'à ce que nous venions orner ta tombe de glorieux trophées.

TOUS.

Que personne ne verse des larmes sur le noble Mutius : celui-là vit pour la gloire qui mourut dans la cause de la vertu.

MARCUS.

Mon frère . . . pour faire diversion à ce mortel

chagrin, dis-moi comment il arrive que la rusée reine des Goths se trouve soudain la souveraine de Rome ?

TITUS.

Je l'ignore, Marcus; mais je sais que rien n'est plus vrai. Si c'était un projet ou l'ouvrage du moment, je ne puis le dire; mais n'a-t-elle donc pas une immense obligation à l'homme qui l'a amenée d'un pays si lointain pour monter ici à cette fortune suprême? Oui, et sans doute elle le récompensera généreusement.

(Une fanfare. — L'empereur, Tamora, Chiron et Démétrius, avec le More Aaron, entrent par une porte du Capitole : Bassianus et Lavinia, avec un parti, paraissent à l'autre porte.)

SATURNINUS.

Ainsi, Bassianus, vous avez obtenu ce que vous désiriez; que le ciel vous rende heureux dans la possession de votre aimable épouse !

BASSIANUS.

Et vous, dans la possession de la vôtre, seigneur : je n'en dis pas davantage, ni ne vous en souhaite pas moins; et je vous fais mes adieux.

SATURNINUS.

Traître, si Rome a des lois ou nous du pouvoir, toi et ta faction vous vous repentirez de ce rapt.

BASSIANUS.

Qu'appelez-vous *rapt*, seigneur? prendre mon bien, celle qui fut ma fiancée fidèle et qui est à présent mon épouse? Mais que les lois de Rome en décident; en attendant, je suis possesseur de mon bien.

SATURNINUS.

Fort bien, fort bien, vous êtes précis avec nous : mais, si nous vivons, je serai aussi tranchant avec vous.

BASSIANUS.

Seigneur, je dois répondre de ce que j'ai fait, du mieux que je pourrai, et j'en répondrai sur ma tête. Je n'ai plus qu'une observation à soumettre à votre majesté ; — par tous les devoirs que je dois à Rome, ce noble Romain, Titus que voilà ici, est outragé dans l'opinion d'autrui, et dans son honneur ; lui qui, pour vous rendre Lavinia, a tué de sa propre main son plus jeune fils par zèle pour vous, et enflammé de colère de se voir traversé dans le don qu'il vous avait fait sincèrement de sa fille. Rendez-lui donc vos bonnes grâces, Saturninus, à lui, qui dans toutes ses actions s'est montré le père et l'ami de Rome et de vous.

TITUS.

Prince, laisse-moi le soin de justifier mes actions. C'est toi, et ceux qui te suivent qui m'ont déshonoré. Que Rome et le ciel juste soient mes juges, et déposent combien j'ai chéri et honoré Saturninus.

TAMORA, à l'empereur.

Mon digne souverain, si jamais Tamora eut quelques grâces aux yeux de votre majesté, daignez m'entendre parler d'une voix impartiale pour tous, et à ma prière, cher époux, pardonnez le passé.

SATURNINUS.

Quoi, madame, me voir déshonoré publique-

ment, et le souffrir lâchement sans en tirer vengeance !

TAMORA.

Non pas, seigneur; que les dieux de Rome me préservent de vous conseiller jamais de vous déshonorer! Mais, sur mon honneur, j'ose protester de l'innocence du brave Titus dans ce qui s'est passé ; et sa fureur, qu'il n'a pas dissimulée, atteste son chagrin. Daignez donc, à ma prière, jeter sur lui un regard favorable : ne perdez pas, sur un soupçon injuste, un si noble ami, et n'affligez pas de vos regards irrités son cœur généreux. (*A part à l'empereur.*) Seigneur, laissez-vous guider par moi, laissez-vous gagner : dissimulez tous vos ressentimens; vous n'êtes que depuis un moment placé sur le trône; craignez que le peuple et les patriciens aussi, après un examen approfondi, ne prennent le parti de Titus, et ne vous renversent, offensés de votre ingratitude, crime que Rome met au rang des plus odieux forfaits. Cédez à leurs prières, et laissez-moi le soin de l'avenir. Je trouverai un jour pour les massacrer tous, pour effacer de la terre leur faction et leur famille, ce père barbare, et ses traîtres enfans, à qui j'ai demandé en vain la vie de mon fils; je leur ferai connaître ce qu'il en coûte pour laisser une reine s'humilier à genoux dans les rues, et demander grâce en vain. (*Haut.*) Allons, allons, mon cher empereur — Approchez, Andronicus. — Saturninus, rendez votre estime à ce vertueux vieillard, et consolez son cœur, accablé sous les menaces de votre front courroucé.

SATURNINUS.

Levez-vous, Titus, levez-vous, mon impératrice a fléchi mon cœur.

TITUS.

Je rends grâces à votre majesté, et à l'impératrice. Ces paroles et ces regards, versent en moi une nouvelle vie.

TAMORA.

Titus, je suis incorporée à l'empire de Rome; je suis maintenant devenue Romaine par une heureuse adoption, et mon devoir m'oblige de veiller au bien de l'empereur. Toutes querelles expirent en ce jour, Andronicus. — Et que j'aie l'honneur, mon cher empereur, de vous avoir réconcilié avec vos amis.—Quant à vous, prince Bassianus, j'ai donné ma parole à l'empereur que vous serez plus doux et plus traitable. — Dissipez toute crainte, seigneur; — et vous aussi, Lavinia : guidés par mon conseil, vous allez tous, humblement à genoux, demander pardon à sa majesté.

LUCIUS.

Nous l'implorons, et nous prenons le ciel et sa majesté à témoin, que nous avons mis dans notre conduite toute la modération qui nous a été possible, en défendant l'honneur de notre sœur et le nôtre.

MARCUS.

J'atteste la même chose sur mon honneur.

SATURNINUS.

Retirez-vous, et ne me parlez plus; ne m'importunez pas plus long-temps.

TAMORA.

Non, non, généreux empereur. Il faut que nous soyons tous amis. Le tribun et ses neveux vous demandent grâce : je ne serai pas refusée de vous : cher époux, ramenez vos regards sur eux.

SATURNINUS.

Marcus, à ta considération, à celle de ton frère Titus, et cédant aux sollicitations de mon aimable Tamora, je pardonne à ces jeunes gens leurs attentats odieux. — Levez-vous tous. Lavinia, vous m'avez abandonné comme un rustre. J'ai retrouvé une amie ; et j'ai juré par la mort, que je ne quitterais pas le prêtre sans être marié. — Venez : si la cour de l'empereur peut fêter deux noces à la fois, vous serez ma convive, Lavinia, vous et vos amis. — Ce jour sera tout à l'amour, Tamora.

TITUS.

Demain, si c'est le bon plaisir de votre majesté, que nous chassions la panthère et le cerf ensemble, avec les cors et les meutes, nous irons donner à votre majesté le salut du matin.

SATURNINUS.

Volontiers, Titus ; et je vous sais bon gré de la proposition.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE. (8)

Rome. — La scène est devant le palais impérial.

AARON.

Maintenant Tamora monte au sommet de l'Olympe, loin de la portée des traits de la fortune : elle ne craint ni les feux de l'éclair, ni les éclats de la foudre; elle est au-dessus des atteintes menaçantes de la pâle Envie. Telle que le soleil, lorsqu'il salue l'aurore, et que dorant l'Océan de ses rayons il parcourt le zodiaque dans son char radieux, et voit au-dessous de lui la cime des monts les plus élevés, telle est aujourd'hui Tamora. — Toutes les grandeurs de la terre rendent hommage à son génie et à sa fortune, et la vertu s'humilie et tremble à l'aspect sévère de son front. Allons, Aaron, arme ton cœur, et dispose tes pensées pour t'élever avec ta royale maîtresse, et parvenir à la hauteur où elle règne : long-temps tu l'as traînée en triomphe sur tes pas, captive dans les liens de l'amour; plus fortement attachée aux yeux séduisans d'Aaron, que ne l'était Prométhée aux rochers du Caucase. Loin de moi ces vêtemens d'esclave, loin de moi les humbles et vai-

nes pensées. Je veux briller et reluire d'or et de perles, pour servir ma nouvelle impératrice; qu'ai-je dit, *servir?* pour m'enivrer de plaisir avec cette reine, cette déesse, cette Sémiramis; sirène enchanteresse, elle charmera le Saturninus de Rome, et verra son naufrage et celui de ses états. — Qu'entends-je? quel est ce bruit?

(Chiron et Démétrius en querelle.)

DÉMÉTRIUS.

Chiron, tu es trop jeune, ton esprit est trop novice et manque d'usage pour venir usurper ma place dans le cœur à qui je prétends plaire, et qui pourrait bien, comme tu le sens, se prendre d'affection pour moi.

CHIRON.

Démétrius, tu es trop présomptueux en tout, et surtout en prétendant m'accabler par tes forfanteries : ce n'est pas la différence d'une ou deux années qui peut me rendre moins agréable ou te rendre plus fortuné : j'ai tout ce qu'il faut, aussi-bien que toi, pour servir ma maîtresse et mériter ses faveurs : et mon épée te le prouvera, et défendra mes droits à l'amour de Lavinia.

AARON.

Des massues, des massues [9] pour les séparer. — Ces amoureux ne pourront pas se tenir en paix.

DÉMÉTRIUS.

Faible enfant, parce que ma mère a imprudemment armé ton côté d'une épée de danseur, as-tu la téméraire insolence de menacer tes amis? Va clouer

ta lame dans ton fourreau, jusqu'à ce que tu aies appris à mieux la manier.

CHIRON.

En attendant, avec le peu de science que je puis avoir, tu vas connaître jusqu'où va mon courage.

(Ils tirent l'épée.)

DÉMÉTRIUS.

Oui ! es-tu devenu si brave ?

AARON.

Hé bien ! hé bien ! seigneurs ? Quoi ! osez-vous tirer vos armes si près du palais de l'empereur, et engager cette querelle indiscrète ? Je connais à merveille la source de cette animosité ; je ne voudrais pas pour un trésor que la cause en fût connue de ceux qu'elle intéresse le plus ; et, pour tous les trésors ensemble, que votre illustre mère fût ainsi déshonorée dans la cour de Rome. Au nom de la honte, renfermez vos épées.

CHIRON.

Non pas, moi, que je ne l'aie enfoncée dans son sein, et que je lui aie fait rentrer par la gorge tous les insultans reproches dont il a voulu me déshonorer ici.

DEMÉTRIUS.

Je suis tout prêt et déterminé... Lâche, hardi en propos insultans, qui tonnes avec la langue et n'oses rien avec ton arme !

AARON.

Séparez-vous, vous dis-je. — Par les dieux qu'adorent les Goths belliqueux, ce petit querelleur nous perdra tous. — Comment ! prince, ne savez-

vous pas combien il est dangereux d'empiéter sur les droits d'un prince? Quoi, Lavinia est-elle donc devenue si abandonnée, ou Bassianus si dégénéré, que vous puissiez élever pareilles querelles pour l'amour de cette dame, sans contradiction, sans justice et sans vengeance? Jeunes gens, prenez garde. — Si l'impératrice savait la cause de cette discorde, le bruit n'en plairait pas à son oreille.

CHIRON.

Je ne m'embarrasse guère qu'elle le sache, elle et l'univers entier : j'aime Lavinia plus que l'univers.

DÉMÉTRIUS.

Jeune imberbe, apprends à faire un choix plus rabaissé à ta portée : Lavinia est l'espérance de ton frère aîné.

AARON.

Quoi! avez-vous perdu la raison? — Ne savez-vous pas combien ces Romains sont furieux et impatiens, et qu'ils ne peuvent souffrir de rivaux dans leurs amours? Je vous le dis, princes; vous tramez vous-mêmes votre mort par ce complot.

CHIRON.

Aaron, je donnerais mille morts [10] pour jouir de celle que j'aime.

AARON.

Pour jouir d'elle! hé! comment?...

DÉMÉTRIUS.

Et quel est donc ce grand sujet d'étonnement? C'est une femme, elle peut être recherchée; c'est une femme, elle peut être conquise; c'est Lavinia,

elle doit être aimée. Allez, allez; il passe plus d'eau par le moulin, que n'en voit le meunier; et nous savons de reste qu'il est aisé d'enlever une tranche au chanteau sans qu'il y paraisse. Quoique Bassianus soit le frère de l'empereur, des personnages qui valaient mieux que lui ont porté l'aigrette de Vulcain.

AARON, à part.

Oui, des personnages aussi grands que Saturninus pourraient bien la porter aussi.

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi donc désespérerait-il du succès, celui qui sait faire sa cour avec de douces paroles, de tendres regards, et de riches présens? Quoi, n'avez-vous pas souvent frappé la biche, et ne l'avez-vous pas enlevée sous les yeux même du garde.

AARON.

Allons, il paraît que quelque jouissance à la dérobée vous ferait grand plaisir.

CHIRON.

Oui, certes.

DÉMÉTRIUS.

Aaron, tu as touché le but.

AARON.

Je voudrais que vous l'eussiez touché aussi. Nous ne serions plus étourdis de vos querelles. Eh bien, écoutez, écoutez-moi. — Êtes-vous donc assez fous pour vous quereller pour pareil sujet? Un moyen qui vous ferait réussir tous deux, vous offenserait-il?

CHIRON.

Non pas moi, d'honneur.

DÉMÉTRIUS.

Ni moi, pourvu que j'aie ma part.

AARON.

Allons, rougissez de votre querelle, et soyez amis; unissez-vous pour l'objet même qui vous met en discorde. C'est la dissimulation et la ruse qui doivent vous obtenir ce que vous désirez tant. Et il faut vous mettre en tête cette maxime : c'est qu'on est bien forcé de faire comme on peut ce qu'on ne peut faire comme on veut. Apprenez ceci de moi; Lucrèce ne fut pas plus chaste que ne l'est cette Lavinie, l'amour de Bassianus. Il faut vous ouvrir une carrière plus rapide que ces lentes langueurs qui n'avancent à rien; je vais vous montrer le chemin qu'il faut suivre. Princes, on prépare une chasse royale, les beautés romaines vont y accourir en foule; les allées des forêts sont larges et spacieuses; et il y a des réduits solitaires et infréquentés, que la nature semble avoir ménagés pour la fraude et le rapt : écartez dans ces retraites votre jolie biche; si les paroles sont inutiles, obtenez-la par violence. Espérez le succès par ce moyen, ou renoncez à tout espoir. Allons, allons, nous instruirons notre impératrice, et son génie consacré au crime et à la vengeance, de tous les projets que nous méditons. — Elle saura par ses conseils aplanir les obstacles, et assouplir les ressorts de notre entreprise; elle ne souffrira pas que vous querelliez ensemble, et elle vous conduira tous deux au comble

de vos vœux. La cour de l'empereur ressemble au temple de la renommée; son palais est rempli d'yeux, d'oreilles et de langues; les bois, au contraire, sont impitoyables, effrayans, sourds et insensibles. C'est là, braves jeunes gens, qu'il faut parler, qu'il faut frapper et saisir votre avantage; assouvissez votre passion loin des regards du ciel, et rassasiez-vous à loisir des trésors de Lavinie.

CHIRON.

Ton conseil, ami, ne sent pas la lâcheté.

DÉMÉTRIUS.

Sit fas aut nefas (11), peu importe; jusqu'à ce que je trouve le ruisseau qui peut apaiser l'ardeur de mon sang, et le charme qui peut calmer ses transports, *per Styga et manes vehor* (12).

SCÈNE II.

Forêt près de Rome. — Cabane de garde à quelque distance: on entend des cors et les cris d'une meute.

Entrent TITUS ANDRONICUS avec des chasseurs; MARCUS, LUCIUS, QUINTUS, MARTIUS.

TITUS.

La chasse est en train, la matinée est brillante et gaie, les plaines sont parfumées, les bois sont verts; découplons ici la meute, et faisons-lui faire un chorus d'abois qui réveille l'empereur et son aimable épouse, et qui appelle le prince son frère; joignons-y un éclat de cors si perçant, que toute la

cour en retentisse. Mes enfans, chargez-vous, avec nous, du soin d'accompagner et de protéger avec vigilance la personne de l'empereur. J'ai été troublé cette nuit dans mon sommeil par des visions alarmantes ; mais le jour naissant a rafraîchi et consolé mon cœur. (*Fanfares des cors. Entrent Saturninus, Tamora, Bassianus, Lavinia, Chiron, Démétrius et suite.*) Mille heureux jours à votre majesté ! — Et à vous aussi, madame ! J'avais promis à vos majestés un bruit de cors éclatant.

SATURNINUS.

Et vous l'avez donné des plus vigoureux et des plus sonores ; et peut-être un peu trop matin pour de nouvelles mariées.

BASSIANUS.

Qu'en dites-vous, Lavinia?

LAVINIA.

Moi, je ne m'en plains pas : il y avait deux heures et plus que j'étais pleinement éveillée.

SATURNINUS.

Allons, qu'on nous amène nos chariots et nos chevaux, et partons pour notre chasse. — (*A Tamora.*) Madame, vous allez voir notre chasse romaine.

MARCUS.

Seigneur, j'ai une meute qui vous relancera la plus fière panthère, et qui montera jusqu'à la cime du promontoire le plus élevé.

TITUS.

Et moi, j'ai un cheval qui suivra le gibier dans

tous ses détours, et qui rasera la plaine avec la vitesse des hirondelles.

DÉMÉTRIUS, à son frère.

Chiron, nous ne chassons pas, nous, avec des chevaux ni des chiens; mais nous espérons terrasser une jolie biche.

(Tous partent.)

SCÈNE III.

On voit une partie de la forêt déserte et sauvage.

AARON avec un sac d'or.

Un homme qui aurait du sens croirait que je n'en aurais pas d'ensevelir tant d'or sous un arbre, pour jamais ne le posséder. Que celui qui concevra de moi une opinion si abjecte sache que cet or doit forger un stratagème qui, adroitement ménagé, produira un excellent tour de scélératesse. Ainsi, repose ici, cher or, pour ôter le repos à ceux qui trouveront ce trésor sorti de la cassette de l'Impératrice.

(Il cache l'or.)

(Entre Tamora.)

TAMORA.

Mon aimable Aaron, pourquoi parais-tu triste, lorsque tous les objets sont rians autour de toi ? Sur chaque buisson les oiseaux chantent des airs mélodieux : le serpent roulé dort aux rayons du soleil ; un zéphyr rafraîchissant agite doucement les verts feuillages, dont les ombres mobiles se dessinent sur la terre. Asseyons-nous, Aaron, sous leur doux

ombrage ; et tandis que l'écho babillard se fait un jeu d'égarer les chiens, en répondant de sa voix grêle aux sons éclatans des cors, comme si l'on entendait à la fois les clameurs d'une double chasse, reposons-nous, écoutons à loisir le bruit de leurs abois ; et après une lutte comme celle dont jouit jadis le prince errant de Didon... lorsque, surpris par un heureux orage, il se réfugia dans l'ombre d'une grotte discrète, nous pouvons, tous deux enlacés dans les bras l'un de l'autre, après nos doux ébats, goûter un sommeil doré, tandis que la voix des chiens, les cors et le ramage des oiseaux seront pour nous ce qu'est le chant de la nourrice pour endormir son tendre nourrisson.

AARON.

Madame, si Vénus gouverne vos désirs, Saturne domine sur les miens[13]. — Que vous annoncent mon œil farouche et fixe, mon morne silence et ma sombre mélancolie ? la laine de ma chevelure pendante en désordre et sans boucles comme un serpent qui se déroule pour accomplir un projet funeste ? Non, madame, non, vous ne voyez là aucuns symptômes amoureux. La vengeance est dans mon cœur, la mort est dans mes mains ; mon cerveau ne roule que projets de sang et de carnage. Écoutez, Tamora, vous, la souveraine de mon âme, qui n'espère d'autre ciel que le bonheur de vous posséder ; voici le jour fatal pour Bassianus : il faut que sa Philomèle perde sa langue aujourd'hui ; que vos enfans pillent les trésors de sa chasteté, et lavent leurs mains dans le sang de son époux. Voyez-vous cette lettre ? prenez-la, je vous prie, et donnez au roi ce rouleau

chargé d'un complot sinistre. — Ne me faites point de questions en ce moment; nous sommes espionnés: je vois venir à nous une portion de notre heureuse proie; ils ne songent guère à la destruction de leur vie.

TAMORA.

Ah! mon cher More, plus cher pour moi que la vie même.

AARON.

Pas un mot de plus, belle impératrice; Bassianus vient; suscitez une querelle avec lui, et j'amènerai vos enfans pour soutenir votre parti, quelle que soit votre dispute.

(Aaron sort.)

(Entrent Bassianus et Lavinia.)

BASSIANUS.

Qui rencontrons-nous ici? Est-ce la souveraine impératrice de Rome, séparée de son brillant cortége? Est-ce Diane, vêtue comme elle, qui aurait quitté ses bois sacrés pour venir jouir dans cette forêt du spectacle de la chasse?

TAMORA.

Espion insolent de nos secrètes promenades, si j'avais le pouvoir qu'on attribue à Diane, ton front serait à l'instant surmonté du bois qui sortit du front d'Actéon; et les chiens donneraient la chasse à tes membres métamorphosés, importun, impoli que tu es!

LAVINIA.

Avec votre permission, aimable impératrice, on vous croit douée du don des cornes; et l'on pourrait soupçonner que votre More et vous vous êtes écartés

pour en faire de nouveaux essais. Que Jupiter préserve aujourd'hui votre époux des poursuites de sa meute ! Il serait malheureux qu'ils le prissent pour un cerf.

BASSIANUS.

Croyez-moi, reine, votre noir Cimmérien [14] donne à votre honneur la teinte de sa couleur odieuse; il le rend comme elle, souillé, détesté et abominable. Pourquoi êtes-vous ici séparée de toute votre suite ; démontée de votre beau coursier blanc comme la neige, et errante dans ce désert pour des desseins clandestins, accompagnée d'un barbare More, si vous n'y avez pas été conduite par d'impurs désirs?

LAVINIA.

Et vous voyant troublée dans vos passe-temps, il est bien juste que vous taxiez mon noble époux d'insolence. (*A Bassianus.*) Je vous en prie, quittons ces lieux, et laissons-la jouir à son gré de son amant noir comme le corbeau : cette vallée sert à merveille ses désirs.

BASSIANUS.

Le roi, mon frère, sera informé de ce rendez-vous.

LAVINIA.

Oui, car ces écarts ont déjà fait remarquer son front. Ce bon roi! être si indignement trompé !

TAMORA.

D'où me vient la patience d'endurer tant d'outrages?

(Entrent Chiron et Démétrius.)

DÉMÉTRIUS.

Quoi donc, chère souveraine, notre aimable

mère, pourquoi votre majesté est-elle si pâle et si triste ?

TAMORA.

Et n'en ai-je pas bien sujet d'être pâle et tremblante ? Ces deux ennemis m'ont attirée dans ce lieu que vous voyez être une vallée horrible et déserte : les arbres, au milieu de l'été, sont encore dépouillés et nus, chargés de mousse et du gui funeste : jamais le soleil n'en perce l'horreur ; rien de vivant que le nocturne hibou et le sinistre corbeau ; et en me montrant cet abîme horrible, ils m'ont dit qu'ici, à l'heure de la nuit profonde, mille spectres ennemis, mille serpens sifflans, mille crapauds gonflés de poisons, et autant d'affreux hérissons, feraient un vacarme épouvantable de cris confus qui jetteraient dans un soudain délire ou frapperaient d'une mort soudaine tout mortel qui les entendrait [15] : aussitôt après m'avoir épouvantée de cet infernal récit, ils m'ont menacée de m'attacher au tronc d'un if odieux, et de m'y abandonner à cette cruelle mort ; ensuite ils m'ont appelée infâme, adultère, Gothe lascive, et m'ont accablée de tous les noms les plus insultans que jamais oreille humaine ait entendus. Si un heureux et surprenant hasard ne vous eût pas conduits dans ce lieu, ils allaient exécuter sur moi cette vengeance. Vengez-moi si vous aimez votre mère, ou votre mère vous refuse à jamais le nom de ses enfans.

DÉMÉTRIUS, poignardant Bassianus.

Voilà la preuve que je suis votre fils.

CHIRON, lui portant aussi un coup de poignard.

Et ce coup, enfoncé jusqu'au cœur, pour prouver ma force.

LAVINIA.

O nouvelle Sémiramis, ou plutôt barbare Tamora ; car il n'est point d'autre nom que le tien qui convienne à ton affreux caractère.

TAMORA, à son fils.

Donnez-moi votre poignard : vous verrez, mes enfans, que la main de votre mère saura venger l'outrage fait à votre mère.

DÉMÉTRIUS.

Arrêtez, madame : nous lui devons d'autres vengeances : d'abord battons le blé ; et après brûlons la paille ; cette mignonne fonde son orgueil sur sa chasteté, sur son vœu nuptial, sur sa fidélité ; et, fière de ces belles et spécieuses apparences, elle brave votre majesté. Eh ! faudra-t-il donc qu'elle emporte cet orgueil dans le tombeau ?

CHIRON.

Si elle l'y emporte, je consens qu'on me fasse eunuque : traînons son époux hors de ce lieu, dans quelque fosse cachée, et que son cadavre serve d'oreiller à nos voluptés.

TAMORA.

Mais après que vous aurez cueilli le miel qui vous tente, songez à ne pas laisser cette guêpe survivre, pour nous piquer de son aiguillon.

CHIRON.

Je vous promets, madame, de la mettre hors

d'état de nuire. — Allons, ma belle, la violence va nous faire jouir de cet honneur si scrupuleusement conservé.

LAVINIA.

O Tamora ! tu portes la figure d'une femme....

TAMORA.

Je ne veux pas l'entendre parler davantage : entraînez-la loin de moi.

LAVINIA.

Chers seigneurs, priez-la d'entendre seulement un mot de moi.

DÉMÉTRIUS.

Écoutez-la, belle reine : faites-vous un triomphe de voir couler ses larmes : mais que votre cœur les reçoive avec l'insensibilité dont la roche reçoit les gouttes de pluie.

LAVINIA, à Démétrius.

Depuis quand les jeunes tigres ont-ils enseigné leur mère ? Oh ! ne lui apprends pas la cruauté : c'est elle qui t'en a donné des leçons. Le lait que tu as sucé de son sein s'est changé en marbre : tu as puisé de ses mamelles même ta tyrannie. — (*A Chiron.*) Et cependant toutes les mères n'enfantent pas des fils qui leur ressemblent. Prie-la plutôt de montrer la pitié d'une femme.

CHIRON.

Quoi ! voudrais-tu que je prouvasse par ma conduite que je suis un bâtard !

LAVINIA.

Il est vrai que le noir corbeau n'engendre pas l'alouette. Cependant j'ai ouï dire (oh ! je crois en

voir aujourd'hui la vérité) que le lion, touché de pitié, souffrit qu'on lui coupât les griffes; on dit que les corbeaux nourrissent les enfans d'autres oiseaux délaissés orphelins, tandis que leurs propres enfans languissent affamés dans leur nid. En dépit de ton cœur barbare, montre-toi, non pas aussi généreux, mais susceptible de quelque pitié.

TAMORA.

Je n'entends pas ce qu'elle veut dire : entraînez-la.

LAVINIA.

Ah ! permets que j'instruise ton cœur à la pitié : au nom de mon père qui t'a donné la vie, dans un temps où il était le maître de te l'ôter, ne t'endurcis point contre ma plainte; ouvre ton oreille à ma prière.

TAMORA.

Quand tu ne m'aurais pas fait un outrage personnel, le nom de ton père me rendrait impitoyable pour toi. — Souvenez-vous, mes enfans, que mes larmes ont coulé en vain pour sauver votre frère du barbare sacrifice : le cruel Andronicus n'a pas voulu s'attendrir : emmenez-la donc; traitez-la à votre gré : plus vous l'outragerez et plus vous serez aimés de votre mère.

LAVINIA.

Tamora, mérite le nom d'une reine généreuse, en me tuant ici de ta propre main : car ce n'est pas la vie que je te demande depuis que je te supplie : infortunée que je suis, j'ai perdu la vie du moment que Bassianus a expiré !

TAMORA.

Que demandes-tu donc? Femme insensée, laisse-moi.

LAVINIA.

C'est une mort présente que j'implore ; et une grâce encore, que la pudeur empêche ma langue de nommer. Ah! sauve-moi des fureurs de leur passion, plus fatale pour moi que le coup de la mort, et ensevelis-moi dans quelque abîme odieux, où jamais l'œil de l'homme ne puisse considérer mon corps : accorde-moi cette grâce et sois un meurtrier charitable.

TAMORA.

Je volerais à mes enfans leur salaire! non; qu'ils assouvissent leurs désirs.

DÉMÉTRIUS, l'entraînant.

Allons, viens : tu n'as que trop resté ici.

LAVINIA.

Quoi! point de grâce de toi, point de pitié! Ah! brutale créature, l'opprobre et l'ennemie de tout notre sexe! que la destruction tombe....

CHIRON.

Ah! je vais te fermer la bouche. (*Il la saisit et l'entraîne.*) (*A son frère.*) Toi, traîne son mari ; voici la fosse où Aaron nous a dit de le cacher.

(Ils sortent en traînant leur victime.)

TAMORA.

Adieu, mes enfans : songez à la bien mettre en sûreté. Que jamais mon cœur ne goûte un sentiment de joie jusqu'à ce que la race entière des Andronicus

soit détruite. Maintenant je vais chercher mon aimable More et laisser mes enfans irrités déshonorer cette malheureuse.

(Elle sort.)

(Entrent Aaron, Quintus et Martius.)

AARON.

Venez, princes posez en avant le pied le plus ferme; je vais tout à l'heure vous conduire à la fosse dégoûtante où j'ai découvert la panthère profondément endormie.

QUINTUS.

Ma vue est extrêmement obscurcie, quel qu'en soit le présage.

MARTIUS.

Et la mienne aussi, je vous le proteste; s'il n'y avait pas de la honte, je laisserais volontiers la chasse pour dormir quelques instans.

(Martius tombe dans la fosse.)

QUINTUS.

Quoi, es-tu tombé? Quel dangereux précipice, couvert d'un amas de ronces épineuses dont les feuilles sont teintes d'un sang tout nouvellement répandu, et aussi frais que la rosée du matin distillée sur les fleurs! Cet endroit me semble fatal. — Parle-moi, mon frère, t'es-tu blessé dans ta chute?

MARTIUS.

O mon frère! je le suis de l'aspect du plus triste objet dont la vue ait fait gémir un cœur.

AARON, à part.

Maintenant je vais chercher le roi et l'amener ici, afin qu'il les y trouve; par-là il aura un indice probable que ce sont eux qui ont assassiné son frère.

(Aaron sort.)

MARTIUS, du fond de la fosse.

Pourquoi ne m'aides-tu pas à me retirer de cette exécrable fosse toute souillée de sang.

QUINTUS.

Je me sens transi d'une terreur extraordinaire : une sueur glacée parcourt tous mes membres tremblans ; mon cœur soupçonne plus d'horreurs que n'en voient mes yeux.

MARTIUS.

Pour te prouver que ton cœur devine juste, Aaron et toi, plongez votre œil au fond de cette caverne, et voyez un affreux spectacle de mort et de sang.

QUINTUS.

Aaron est parti : et mon cœur pénétré de pitié ne peut permettre à mes yeux de regarder l'objet dont le soupçon seul le fait frissonner ; fais-m'en la description : jamais, jusqu'à ce moment, je n'avais eu la pareille faiblesse de m'épouvanter ainsi de je ne sais quelle crainte.

MARTIUS.

Le prince Bassianus est gissant en un monceau, comme un agneau égorgé, dans cet antre détestable, ténébreux et abreuvé de sang.

QUINTUS.

S'il est si sombre, comment peux-tu distinguer que c'est lui ?

MARTIUS.

A son doigt tout sanglant qui porte un anneau précieux (16) dont les feux éclairent toute cette profondeur, comme une lampe sépulcrale dans un

monument brille sur les visages terreux des morts rangés autour : telle la pâle lueur de la lune tombait sur Pyrame, gissant dans la nuit et baigné dans son sang. — O mon frère! aide-moi de ta main défaillante..... si la crainte t'a rendu aussi faible que je le suis..... Aide-moi à sortir de ce cruel et dévorant repaire, aussi odieux que la bouche fangeuse du noir Cocyte.

QUINTUS.

Tends-moi la main, afin que je puisse t'aider à remonter..... ou, si la force me manque pour t'attirer à moi, que je sois entraîné par ton poids dans le sein de cet abîme, tombeau de l'infortuné Bassianus. Ah! je n'ai pas la force de t'attirer sur le bord.

MARTIUS.

Et moi, je n'ai pas la force de monter sans ton secours.

QUINTUS.

Donne-moi ta main encore, je ne la lâcherai pas cette fois que tu ne sois dehors, ou moi au fond. — Tu ne peux venir à moi, je vais donc à toi.

(Il tombe dans la caverne.)

(Entrent Saturninus et Aaron.)

SATURNINUS.

Accompagnez-moi. — Je veux voir cette caverne, et quel est celui qui vient de s'y précipiter. — Parle, qui es-tu, toi, qui viens de descendre dans cette crevasse de la terre.

MARTIUS.

Le malheureux fils du vieillard Andronicus, con-

duit ici par la plus fatale destinée, pour y trouver ton frère Bassianus mort.

SATURNINUS.

Mon frère mort? Tu ne parles pas sérieusement; son épouse et lui sont vers le nord de la forêt, au rendez-vous de cette agréable chasse; il n'y a pas encore une heure que je l'y ai laissé.

MARTIUS.

Nous ne savons pas où vous l'avez laissé vivant, mais, hélas! nous l'avons ici trouvé mort.

(Entrent Tamora et sa suite, Andronicus et Lucius.)

TAMORA.

Où est mon époux, où est l'empereur?

SATURNINUS.

Ici, Tamora; mais navré d'un chagrin mortel.

TAMORA.

Où est votre frère Bassianus?

SATURNINUS.

Oh! vous touchez au fond de ma plaie; l'infortuné Bassianus est assassiné ici.

TAMORA.

C'est donc trop tard que je vous apporte ce fatal écrit, où est le complot de ce malheur tragique et prématuré; et je suis bien étonnée que le visage d'un homme puisse cacher dans les replis d'un sourire gracieux tant de cruauté et de barbarie.

(Elle donne une lettre à Saturninus.)

SATURNINUS la lit.

« Si nous manquons de le joindre à propos; —

» officieux chasseur! — C'est Bassianus, que nous
» disons. — Songe seulement à creuser un tombeau
» pour lui; tu nous entends. — Va chercher ta ré-
» compense dans les orties au pied d'un sureau,
» qui couvre de son ombrage l'ouverture de cette
» même fosse; fais cela, et tu acquerras en nous
» des amis durables. »

O Tamora! a-t-on jamais entendu pareille horreur? Voici la fosse, et voilà l'arbre; voyez, amis, si vous pourriez découvrir le chasseur qui doit avoir assassiné ici Bassianus.

AARON, cherchant.

Mon digne souverain, voici le sac d'or.

(Il le montre.)

SATURNINUS, à Titus.

Deux dogues nés de toi, dogues cruels et sanguinaires, ont ici ôté la vie à mon frère. (*A sa suite.*) Arrachez-les de la fosse pour les traîner en prison; qu'ils y restent jusqu'à ce que nous ayons inventé pour leur supplice des tortures nouvelles et inouïes.

TAMORA.

Quoi! ils sont dans cette fosse? O prodige! avec quelle facilité ce meurtre s'est découvert!

TITUS.

Auguste empereur, je vous demande à genoux une grâce, au nom des larmes que vous voyez couler à grands flots, c'est que ce crime atroce de mes enfans maudits, si ce crime est prouvé le leur....

SATURNINUS.

S'il est prouvé! vous voyez qu'il est manifeste. — Qui a trouvé cette lettre? Tamora, est-ce vous?

TAMORA.

C'est Andronicus lui-même qui l'a ramassée.

TITUS.

Oui, c'est moi, seigneur; et cependant souffrez que je sois leur caution, car je fais vœu, par la tombe de mon vénérable père, qu'ils seront toujours prêts à se représenter aux ordres de votre majesté; et à répondre sur leurs vies au soupçon de ce crime.

SATURNINUS.

Tu ne seras pas leur caution; allons, suis-moi. Que quelques-uns enlèvent le corps, et que d'autres emmènent les meurtriers; qu'ils ne disent pas une parole; le crime est évident; sur mon âme, s'il était une fin plus funeste que la mort, je la leur ferais subir.

TAMORA.

Andronicus, je prierai le roi pour toi; n'aies point d'inquiétude sur tes fils, il ne leur arrivera point de mal.

TITUS.

Viens, Lucius, viens; ne t'arrête pas à leur parler.

(Ils sortent par différens côtés.)

SCÈNE IV.

DÉMÉTRIUS et CHIRON, avec LAVINIA violée, les mains et la langue coupées.

DÉMÉTRIUS.

Va maintenant; dis, si tu peux parler, qui t'a coupé la langue, et t'a déshonorée.

CHIRON.

Écris ta pensée, publie tes sentimens; et si tes bras mutilés le veulent, fais l'office d'écrivain.

DÉMÉTRIUS, à Chiron.

Vois, si elle ne peut pas encore avec des signes et des indices nous accuser.

CHIRON, à Lavinia.

Va, rentre dans ta demeure, demande de l'eau de senteur et lave tes mains.

DÉMÉTRIUS.

Elle n'a point de langue pour appeler ses gens, ni de mains à laver; ainsi laissons-la libre à ses promenades silencieuses.

CHIRON.

Si j'étais à sa place, j'irais me pendre.

DÉMÉTRIUS.

Oui, si tu avais des mains pour t'aider à serrer le nœud fatal.

(Démétrius et Chiron sortent.)

(Entre Marcus.)

MARCUS.

Qui vois-je? Serait-ce ma nièce qui me fuirait

ainsi ? Chère nièce, un mot : où est ton mari ? Si c'est un songe, je voudrais pour tous mes trésors en être délivré par le réveil. Et si je suis éveillé, que l'influence de quelque astre fatal me renverse à terre, et me plonge dans un sommeil éternel. — Parle-moi, chère nièce, quelle main féroce et sans pitié t'a ainsi mutilée ? qui a privé ton corps de ses deux branches qui l'ornaient si agréablement ? Des rois auraient été heureux de s'endormir pressés dans leurs doux embrassemens, et la moitié de ta tendresse eût été le plus grand bonheur qu'ils pussent jamais obtenir. Pourquoi ne me réponds-tu pas ? — Hélas ! un ruisseau de sang fumant comme une source bouillonnante et agitée par le vent, sort et tombe entre tes deux lèvres de rose ; il coule ; il s'arrête avec le souffle de ta respiration. Sûrement quelque nouveau Térée a profané ta fleur, et, pour t'empêcher de découvrir son forfait, t'a tranché la langue. Ah ! je le vois ; la honte te fait détourner de moi ton visage confus,—et malgré tout ce sang que tu perds, et qui sort comme des issues d'un canal, tes joues se colorent encore et s'enflamment comme la face de Titan lorsqu'il rougit d'être assailli par un nuage. Répondrai-je pour toi ? Dirai-je que cet affreux malheur est certain ? Que ne puis-je lire dans ton cœur, et connaître cette bête féroce, afin que je puisse soulager mon âme à l'accabler de mes reproches ! Le chagrin caché, fermé comme un four étoupé, brûle et calcine le cœur où il est renfermé. La belle Philomèle ne perdit que la langue ; et elle parvint à broder ses sentimens sur un ennuyeux canevas ; mais, toi, mon aimable nièce, cette ressource t'a été en-

levée. Tu as rencontré un Térée plus cruel et plus rusé, qui t'a coupé ces jolis doigts qui auraient brodé bien mieux que ceux de Philomèle. Ah! si le monstre avait vu ces mains de lis trembler, comme les feuilles du tremble, sur un luth, et faire frémir ses cordes de soie du plaisir d'en être caressées, il n'eût pu se résoudre à les offenser, au prix même de sa vie. S'il eût entendu la céleste harmonie que produisait cette langue mélodieuse, il eût laissé échapper de ses mains le couteau cruel, et fût tombé dans l'assoupissement, comme Cerbère aux pieds du poëte de Thrace. — Allons, viens avec moi, viens frapper ton père d'aveuglement; car une pareille vue doit rendre un père aveugle. Un orage d'une heure suffit pour noyer les plaines odorantes : que ne doivent donc pas produire sur les yeux de ton père des années de larmes? Ne me fuis point : nous pleurerons ton sort avec toi; plût au ciel que nos larmes pussent soulager l'horreur de ta déplorable situation!

(Ils sortent tous deux.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une rue de Rome.

Les SÉNATEURS et les JUGES, suivis de MARCUS et de QUINTUS enchaînés passent sur le théâtre, allant à la place de l'exécution : TITUS les précède, parlant pour ses enfans.

TITUS.

Écoutez-moi, vénérables sénateurs. Nobles tribuns, arrêtez un moment, par pitié de mon grand âge, dont la jeunesse fut employée à des guerres dangereuses, tandis que vous dormiez en paix et en sûreté; au nom de tout le sang que j'ai versé pour la défense et la gloire de Rome, de toutes les nuits glacées que j'ai passées sans sommeil; au nom de ces larmes amères que vous voyez remplir sur mes joues les rides de la vieillesse, soyez pitoyables pour mes enfans condamnés, dont les âmes ne sont pas aussi perverses qu'on l'imagine! J'ai perdu vingt-deux enfans sans jamais répandre une larme; ils sont morts dans le lit d'honneur. (*Il se couche sur la terre : les juges passent tous près de lui.*) C'est pour ceux-ci,

pour ceux-ci, tribuns, que mon corps étendu sur la poussière y marque son empreinte et l'angoisse profonde de mon cœur, et que je l'arrose de mes douloureuses larmes. Ah! qu'elles abreuvent la terre altérée : le sang de mes chers enfans la fera rougir de honte. (*Les sénateurs et les tribuns sortent avec les prisonniers.*) O terre! je prodiguerai à ta soif plus de pleurs tombant de ces deux urnes vieillies, que que le jeune avril ne te donnera de ses rosées; dans les ardeurs de l'été, je t'en arroserai encore : dans l'hiver, je fondrai tes neiges dans mes larmes brûlantes, et j'entretiendrai une verdure éternelle sur ta surface, si tu refuses de boire le sang de mes chers enfans. (*Entre Lucius avec son épée nue.*) Tribuns révérés; sénateurs, blanchis comme moi par l'âge, délivrez mes enfans de leurs chaînes, révoquez l'arrêt de leur mort, et faites-moi dire, à moi, qui jamais avant ce jour n'ai versé de larmes, que mes larmes sont douées d'une éloquence persuasive.

LUCIUS.

Mon noble père, vous vous lamentez en vain; les tribuns ne vous entendent point; personne ne vous écoute ici, et vous racontez vos douleurs à une pierre insensible.

TITUS.

Ah! Lucius, laisse-moi plaider la cause de tes frères.—Respectables tribuns, je vous adrese encore une fois ma prière.

LUCIUS.

Mon vénérable père, il n'y a pas de tribuns pour vous entendre.

TITUS.

N'importe : s'ils m'entendaient, ils ne feraient pas attention à moi ; ou bien, comme je leur suis entièrement inutile, ils m'entendraient sans prendre aucune pitié de moi : ainsi c'est aux pierres que je raconte mes douleurs ; si les pierres ne peuvent répondre à mes plaintes, du moins sont-elles en quelque sorte plus pitoyables que les tribuns ; elles n'interrompent point mon douloureux récit : quand je pleure elles reçoivent humblement mes larmes et semblent pleurer avec moi. Si elles étaient couvertes de deuil, Rome n'aurait point de tribun aussi sensible qu'elles. Oui, la pierre est une cire flexible ; les tribuns sont plus durs que les rochers : la pierre est silencieuse et n'offense point ; les tribuns ont des langues homicides : mais pourquoi te vois-je armé de ton épée nue ?

LUCIUS.

C'était pour arracher à la mort mes deux frères ; et, pour l'avoir entrepris, les juges ont prononcé contre moi la sentence d'un bannissement éternel.

TITUS.

Que tu es heureux ! Ils t'ont traité avec amitié. Quoi ! insensé Lucius, tu ne vois donc pas que Rome n'est qu'un repaire de tigres ; et il faut aux tigres une proie ; et Rome n'en a point d'autre à leur offrir que moi et les miens. Ah ! que tu es heureux d'être banni loin de ces tigres dévorans ! — Mais qui vient ici avec notre frère Marcus ?

(Entrent Marcus et Lavinia.)

MARCUS.

Titus, prépare-toi à verser bien des larmes; ou si tu ne peux te soulager à en répandre, il faudra que ton cœur se brise de douleur; j'apporte à ta vieillesse un chagrin qui doit consumer le reste de ta vie.

TITUS.

Ah! s'il en est ainsi, hâte-toi donc de me montrer ce chagrin.

MARCUS, montrant Lavinia.

Ce fut là ta fille.

TITUS.

Oui, Marcus, et elle l'est encore.

LUCIUS.

Ah! malheureux que je suis! cet objet me tue.

TITUS.

Faible jeune homme, cœur pusillanime, relève ton courage et regarde-la. — Parle, ma chère Lavinia, quelle main maudite t'envoie ainsi mutilée devant les regards de ton père? Quel insensé va porter de l'eau à l'Océan, ou jeter du bois dans Troie en flammes? Avant que je t'eusse vue, ma douleur était au comble, et maintenant, comme le Nil débordé, elle ne connaît plus de limites. Donnez-moi une épée, je trancherai mes mains aussi, pour les punir d'avoir combattu pour Rome, et combattu en vain; d'avoir nourri ma vie et prolongé mes jours pour cet horrible malheur : je les ai tendues en vain dans une prière inutile, et maintenant tout le service que je leur demande est que l'une aide à couper

l'autre. — Il est bon, Lavinia, que tu n'aies plus de mains; car il est inutile d'en avoir pour servir Rome.

LUCIUS.

Parle, chère sœur; dis qui t'a ainsi mutilée?

MARCUS.

Hélas! ce charmant organe de ses pensées, qui les exprimait avec une si douce éloquence, est arraché de sa jolie cage où, comme un oiseau mélodieux, il chantait ces sons agréables et variés qui ravissaient l'oreille!

LUCIUS, à Marcus.

Toi, parle donc pour elle; dis, qui lui a fait cet outrage.

MARCUS.

Hélas! je l'ai trouvée dans cet état errante dans la forêt, cherchant à se cacher à elle-même, comme la biche timide qui a reçu une blessure incurable.

TITUS.

Elle était ma biche chérie, et celui qui l'a blessée m'a fait plus de mal que s'il m'eût étendu mort. Maintenant je suis comme un homme sur un rocher environné d'une vaste étendue de mer, et qui observe le flux croître et chaque vague s'avancer de plus en plus, attendant le moment où une vague ennemie l'engloutira dans ses entrailles salées. C'est par ce chemin que mes deux fils ont marché à la mort : voilà ici mon autre fils, condamné à l'exil, et voilà mon frère qui se lamente sur mes malheurs: mais de tous mes maux, celui qui porte à mon âme le coup le plus mortel, c'est le sort de ma chère

Lavinia, plus chère pour moi que mon âme. — La seule vue de ton portrait dans cet état affreux aurait suffi pour me rendre fou : que deviendrai-je, lorsque je te vois en personne présente à mes yeux dans cette horrible situation? Tu n'as plus de mains pour essuyer tes larmes, ni de langue pour nommer le cruel qui t'a ainsi martyrisée : ton époux est mort, et tes frères, pour sa mort, sont condamnés et exécutés. — Vois, Marcus : ah! Lucius, mon fils, considère-la. Quand j'ai nommé ses frères, de nouvelles larmes ont coulé sur ses joues comme une douce rosée sur un lis arraché et déjà flétri.

MARCUS.

Peut-être pleure-t-elle parce que ses frères ont tué son mari : peut-être aussi parce qu'elle les sait innocens.

TITUS, à sa fille.

Si ce sont eux qui ont tué ton époux, montre donc ta joie en voyant que la loi a vengé sa mort. — Non, non, tes frères n'ont point commis un forfait aussi atroce : j'en atteste la douleur que montre leur sœur. — Aimable Lavinia, laisse-moi baiser tes lèvres; ou fais-moi comprendre par quelques signes comment je pourrais te soulager. Veux-tu que ton bon oncle, et ton frère Lucius, et toi, et moi, nous allions nous asseoir autour de quelque fontaine, tous, les yeux baissés vers son onde, pour y contempler nos visages flétris par nos larmes amères, semblables à des prairies encore humides du limon qu'a laissé sur leur surface un fleuve débordé. Irons-nous attacher nos regards sur la fon-

taine jusqu'à ce que la douceur de ses eaux limpides soit altérée par l'amertume de nos larmes; ou bien veux-tu que nous coupions nos mains comme on a coupé les tiennes ; ou que nous tranchions nos langues avec nos dents, et que nous passions, sans autre voix que nos signes muets, le reste de nos exécrables jours? Que veux-tu que nous fassions? — Nous, à qui reste l'organe de la parole, imaginons quelque plan de misères plus horribles pour étonner l'avenir de nos désastres.

LUCIUS.

Mon tendre père, cessez vos pleurs : car voyez comme votre désespoir fait pleurer et sangloter ma sœur.

MARCUS.

Prends patience, chère nièce. — Bon Titus, sèche tes yeux.

TITUS.

Ah! Marcus, Marcus! mon frère, je le sais trop, que ton mouchoir ne peut plus boire une seule de mes larmes; car toi, homme infortuné, tu l'as tout trempé des tiennes.

LUCIUS.

Ah! ma chère Lavinia, je veux essuyer tes joues.

TITUS.

Vois, Marcus, vois; je comprends ses signes; si elle avait une langue pour parler, elle dirait en ce moment à son frère, ce que je viens de te dire: « que le mouchoir tout trempé des pleurs de ton » frère, ne peut plus servir à essuyer ses joues. » O quelle société, quelle affreuse sympathie de maux!

et de maux irremédiables, aussi éloignés de tout remède que les limbes le sont du ciel !

(Entre Aaron.)

AARON.

Andronicus, l'empereur mon maître m'envoie te déclarer que, si tu aimes tes fils, vous pouvez, soit Marcus, soit Lucius, soit toi-même, vieillard, quelqu'un de vous enfin, vous couper la main et l'envoyer au roi ; qu'en retour il te renverra tes deux fils vivans, et que ce sera la rançon de leur crime.

TITUS.

O généreux empereur ! ô gracieux Aaron ! Le noir corbeau a-t-il donc jamais fait entendre des accens aussi doux que la joyeuse alouette, qui nous avertit par ses chants du lever du soleil? De tout mon cœur, je consens à envoyer ma main à l'empereur ; bon Aaron, veux-tu m'aider à la couper?

LUCIUS.

Arrêtez, mon père; non, vous n'enverrez point votre main, cette main glorieuse qui a terrassé tant d'ennemis, la mienne la remplacera ; ma jeunesse a plus de sang à perdre que vous ; et ce sera ma vie qui servira à sauver celle de mes frères.

MARCUS.

Laquelle de vos mains n'a pas défendu Rome, et levé la hache sanglante des combats, traçant la destruction sur le casque des ennemis ? Ah ! vous n'avez point de main qui ne soit illustrée par de rares exploits, la mienne n'a rien fait pour l'état ; qu'elle serve aujourd'hui de rançon pour mes

neveux; je l'aurai conservée alors pour un digne usage.

AARON.

Allons, accordez-vous promptement, et décidez quelle main sera sacrifiée, de crainte qu'ils ne meurent, avant que leur pardon arrive.

MARCUS.

Ce sera ma main.

LUCIUS.

Non, par le ciel, ce ne sera pas la vôtre.

TITUS.

Mes amis, ne vous disputez plus; des herbes si flétries (*montrant ses mains*) sont bonnes à arracher, et ce doit être la mienne.

LUCIUS.

Mon tendre père, s'il est vrai que je sois réputé ton fils, laisse-moi racheter mes deux frères de la mort.

MARCUS.

Au nom de la tendresse de notre père, et de celle de notre mère, laisse-moi te prouver en ce moment mon amour pour toi.

TITUS.

Convenez entre vous; je veux bien épargner ma main.

LUCIUS.

Je vais chercher une hache.

MARCUS.

Mais c'est à moi qu'elle servira.

(Lucius et Marcus sortent.)

TITUS.

Approche, Aaron, je veux les tromper tous

deux; prête-moi ta main, et je vais te donner la mienne.

AARON.

Si cela s'appelle tromper, je veux être honnête, et ne jamais tromper ainsi les hommes tant que je vivrai. (*A part.*) Mais je te tromperai d'une autre manière, et tu le verras avant l'espace d'une heure.

(Il coupe la main à Titus.)

(Lucius et Marcus reviennent.)

TITUS.

Maintenant cessez vos combats; ce qui devait être est fait. Bon Aaron, va, donne ma main à l'empereur. Dis-lui que c'est elle qui l'a protégé contre mille dangers; recommande-lui de l'ensevelir; elle a mérité davantage; qu'elle obtienne du moins cette seule grâce. Quant à mes fils, dis-lui qu'ils sont pour moi deux trésors achetés à peu de frais, et cependant bien chèrement aussi; car je n'ai racheté que ce qui est à moi.

AARON.

Je pars, Andronicus; et, pour le sacrifice de ta main, attends-toi à voir incessamment tes fils rendus à leur père, (*à part*) leurs têtes, s'entend. Oh! comme cette scélératesse me remplit d'aise à sa seule idée! Que les insensés fassent le bien, et que les beaux hommes cherchent à plaire; Aaron veut avoir une âme aussi noire que son visage.

(Il sort.)

TITUS, à sa fille.

Je lève cette main qui me reste vers le ciel, et je fléchis jusqu'à terre ce corps caduc; s'il est quel-

que puissance qui prenne pitié des larmes des malheureux, c'est elle que j'implore. Veux-tu donc te prosterner avec moi? Fais-le, chère âme; le ciel entendra nos prières, ou, avec nos soupirs, nous obscurcirons la voûte du ciel, et nous ternirons, par une vapeur, la face du soleil, comme font quelquefois les nuages quand ils l'emprisonnent dans leur sein humide.

MARCUS.

Mon frère, demande des choses possibles, et ne te jette point dans cet abîme de chagrins.

TITUS.

Mon malheur n'est-il donc pas un abîme, puisqu'il n'a point de fond? Que ma douleur soit donc sans fond comme lui.

MARCUS.

Mais encore, laisse la raison gouverner ta douleur.

TITUS.

S'il était quelque raison pour une telle douleur, je pourrais la contenir dans quelques bornes. Quand le ciel pleure, la terre n'est-elle pas submergée d'eau? Si les vents sont en fureur, la mer ne devient-elle pas furieuse, menaçant d'élever jusqu'au firmament la masse enflée de ses ondes? Et veux-tu avoir une raison pour ce tumulte? Je suis la mer; écoute la violence de mes soupirs. Ma fille est le firmament en pleurs, et moi la terre; il faut donc que la mer soit émue de ses soupirs; il faut donc que ma terre inondée de ses larmes continuelles devienne un déluge. Mes entrailles ne peuvent contenir mon désespoir; il faut donc que, comme un

homme surchargé de boisson, je le rejette au dehors. Ainsi, laisse-moi me livrer librement à l'excès de mes chagrins : celui qui perd doit avoir la liberté de soulager, par les invectives de sa langue, son cœur accablé.

(Entre un messager, portant deux têtes et une main.)

LE MESSAGER.

Vertueux Andronicus, tu es bien mal payé du sacrifice de cette noble main que tu as envoyée à l'empereur : voici les têtes de tes deux braves fils, et voilà ta main qu'on te renvoie avec mépris. Tes chagrins font leur amusement, et ton courage est le sujet de leur risée. Je souffre plus de penser à tes maux affreux que du souvenir de la mort de mon père.

(Il sort.)

MARCUS.

Maintenant que le bouillant Etna s'éteigne en Sicile, et que mon cœur nourrisse la flamme éternelle d'un enfer! C'est trop de maux pour pouvoir les supporter! Pleurer avec ceux qui pleurent donne quelque soulagement; mais un chagrin qu'on insulte est une double mort.

LUCIUS.

Quoi! comment se peut-il que cet affreux spectacle fasse dans mon cœur une blessure si profonde, et que l'odieuse vie ne succombe pas? Se peut-il que la mort permette à la vie d'usurper son nom, quand la vie n'a plus d'autre bien que de respirer?

(Lavinia lui donne un baiser.)

MARCUS.

Hélas ! pauvre cœur, ce baiser est sans consolation, comme l'impression d'une eau glacée pour un serpent transi par la faim.

TITUS.

Quand finira cet effrayant sommeil ?

MARCUS.

Adieu, maintenant, toute illusion : malheureux Andronicus, tu ne sommeilles pas : vois les têtes de tes deux fils, ta main guerrière tranchée, ta fille mutilée, ton autre fils banni, pâle et inanimé à cet horrible aspect; et moi, ton frère, muet et immobile comme une statue de pierre. Ah! je ne veux plus chercher à modérer ton désespoir : arrache tes cheveux blancs; tranche de tes dents ton autre main, et que cette affreuse vie ferme enfin tes yeux trop infortunés ! Voilà le moment de te livrer à toute la tempête de ta rage : pourquoi restes-tu paisible ?

TITUS, riant.

Ha, ha, ha.

MARCUS.

Pourquoi ris-tu ? ce n'est guère là le moment.

TITUS.

Il ne me reste pas une seule larme de plus à verser; d'ailleurs, ce désespoir est un ennemi qui veut envahir mes yeux humides, et les rendre aveugles en les forçant de payer le tribut de leurs larmes. Par quel chemin trouverai-je la caverne de la vengeance? car ces deux têtes semblent me parler et me menacer de ne jamais entrer dans le séjour du

bonheur, jusqu'à ce que tous ces forfaits retombent sur ceux qui les ont commis. Allons, voyons quelle tâche il me faut remplir. — Vous, tristes compagnons, environnez-moi en cercle, afin que je puisse me tourner vers chacun de vous, et jurer à mon âme de venger vos affronts. Le vœu est prononcé. — Allons, mon frère prends une tête, et moi je porterai l'autre dans cette main. Lavinia, tu seras employée dans cette entreprise : porte ma main, chère fille, entre tes dents. Toi, jeune homme, va-t'en de ma vue : tu es un banni, et tu ne dois plus rester ici; cours vers les Goths, lève parmi eux une forte armée ; et si tu m'aimes, comme je crois que tu m'aimes, embrassons-nous et séparons-nous, car nous avons bien des choses à faire.

(Ils sortent tous, excepté Lucius.)

LUCIUS, seul.

Adieu, Andronicus, mon noble père, le mortel le plus malheureux qui ait jamais vécu dans Rome! Adieu, superbe Rome : Lucius laisse ici, jusqu'à son retour, des gages plus chers que sa vie. Adieu, Lavinia, ma vertueuse sœur ; ah ! que tu fusses encore ce que tu étais auparavant ! Mais à présent Lucius et Lavinia ne vivent plus que dans l'oubli et dans un abîme de chagrins insupportables. Si Lucius vit, il vengera vos outrages et forcera le fier Saturninus et sa reine cruelle à demander grâce aux portes de Rome, comme autrefois Tarquin et sa reine. Je vais chez les Goths, et j'assemblerai une armée pour me venger de Rome et de Saturninus.

(Il sort.)

SCÈNE II.

On voit un appartement dans la maison de Titus.

Un banquet est dressé. TITUS, MARCUS, LAVINIA, et le jeune LUCIUS, enfant de Lucius.

TITUS.

Bon, bon. — Maintenant asseyons-nous, et songez à ne prendre de nourriture que ce qui est nécessaire pour conserver en nous assez de forces pour venger les affreux malheurs qui nous accablent. Marcus, dénoue le nœud de ton douloureux embrassement; ta nièce et moi, créatures infortunées, sommes privés de nos mains, et nous ne pouvons attendrir notre profond chagrin en nous pressant de nos bras. Cette pauvre main qui me reste ne m'est laissée que pour tourmenter mon sein; et lorsque mon cœur, forcené du sentiment de ses misères, bat violemment dans cette prison de chair, je le réprime ainsi à grands coups. (*A Lavinia.*) Toi, monde entier de maux compliqués, qui me parles par signes, tu ne peux, quand ton cœur précipite ses battemens douloureux, te frapper le sein comme moi pour l'apaiser. Blesse-le par tes soupirs, ma fille; détruis-le par des gémissemens, ou saisis un poignard et fais une ouverture là où palpite ton cœur, afin que toutes les larmes que laissent tomber tes pauvres yeux puissent y descendre et noyer dans des flots amers ce cœur insensé qui se lamente.

MARCUS.

Honte, mon frère, honte! N'enseigne point à ta fille à porter des mains homicides sur sa frêle vie!

TITUS.

Quoi, le chagrin te fait-il déjà extravaguer, Marcus? ce n'est qu'à moi seul qu'il appartient d'être insensé. Quelles mains homicides peut-elle porter sur sa vie? Ah! pourquoi prononces-tu le nom de *mains?* c'est presser Énée de raconter deux fois l'embrasement de Troie et l'histoire de ses cruelles infortunes. Ah! évite de rien dire qui te mène à parler de *mains;* c'est nous rappeler que nous n'en avons point. — Honte, honte! quels discours extravagans! Comme si nous oublierions que nous n'avons pas de mains, quand Marcus n'en prononcerait pas le nom. — Allons, commençons : chère fille, mange de ce mets. — Il n'y a point à boire? Écoute, Marcus, ce qu'elle veut dire. — Je suis en état d'interpréter tous ses signes douloureux. Elle dit qu'elle n'avale d'autre boisson que ses larmes brassées avec ses sanglots et fermentées sur ses joues [17]. Muette infortunée, je m'instruirai à entendre ta pensée, et je deviendrai aussi habile à connaître tes gestes muets que les ermites mendians sont familiers avec leurs prières. Tu ne pousseras point de soupir, tu n'élèveras point tes bras mutilés vers le ciel, tu ne feras pas un clin d'œil, un signe de tête, une inclination du genou, aucun geste, enfin, que je n'en compose un alphabet, et que je ne parvienne, par une pratique assidue, à pénétrer toutes tes intentions.

LE JEUNE ENFANT.

Mon bon grand-père, laisse ces plaintes amères, et égaie ma tante par quelque conte joyeux.

MARCUS.

Hélas! ce tendre enfant, ému de nos douleurs, pleure de voir le chagrin de son grand-père.

TITUS.

Calme-toi, tendre rejeton, ton être fragile n'est formé que de larmes, et ta vie s'écoulerait bientôt avec elles. (*Marcus frappe le plat avec un couteau.*) Que voulais-tu frapper de ton couteau, Marcus?

MARCUS.

Ce que j'ai tué, seigneur, une mouche.

TITUS.

Malédiction sur toi, meurtrier, tu assassines mon cœur : mes yeux sont rassasiés de voir la tyrannie. Un acte de mort exercé sur un être innocent ne sied point au frère de Titus. — Sors de ma présence, je vois que tu n'es pas fait pour être ma société.

MARCUS.

Hélas! seigneur, je n'ai tué qu'une mouche.

TITUS.

Eh quoi! si cette mouche avait un père, comme tu le verrais, ses ailes délicates et dorées pendantes, frapper l'air de son murmure gémissant! Pauvre et innocent insecte, qui étais venu ici pour charmer nos maux par son bourdonnement mélodieux! et tu l'as tué!

MARCUS.

Pardonnez, seigneur, c'était un insecte noir et difforme, semblable au More de l'impératrice : voilà pourquoi je l'ai tué.

TITUS.

Oh ! oh ! alors pardonne-moi à moi-même de t'avoir blâmé, car tu as fait un acte charitable. Donne-moi ton couteau ; je veux outrager son cadavre, me faisant illusion comme si je voyais en lui le More qui serait venu exprès pour m'empoisonner. (*Il porte des coups à l'insecte.*) Voilà pour toi, et voilà pour Tamora ; ah ! scélérat ! — Et je ne crois pas que nous soyons encore réduits si bas que nous ne puissions entre nous tuer un insecte qui vient nous offrir la ressemblance de ce noir et odieux More.

MARCUS.

Hélas, l'infortuné ! la douleur a fait tant de ravages sur lui, qu'il prend de vains fantômes pour des objets réels.

TITUS.

Allons, levons-nous. — Lavinia, viens avec moi : je vais à mon cabinet ; je veux lire avec toi les tristes aventures arrivées dans les temps anciens. — (*Au jeune Lucius.*) Viens, mon enfant ; ta vue est jeune, et tu liras lorsque la mienne commencera à se troubler.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est devant la maison de Titus.

Entrent TITUS et MARCUS; survient en même temps le JEUNE LUCIUS, après lequel court LAVINIA.

L'ENFANT.

Au secours, mon grand-père, au secours! ma tante Lavinia me suit partout, je ne sais pourquoi. Mon cher oncle Marcus, voyez comme elle court après moi.—Hélas, chère tante, je ne sais pas ce que vous voulez.

MARCUS.

Reste près de moi, Lucius; n'aie pas peur de ta tante.

TITUS.

Elle t'aime trop, mon enfant, pour te faire du mal.

L'ENFANT.

Oh! oui, quand mon père était dans Rome, elle m'aimait bien.

MARCUS.

Que veut me faire entendre ma nièce Lavinia par ces signes qu'elle fait?

TITUS, à l'enfant.

N'aie pas peur d'elle, mon enfant. — Elle veut dire quelque chose. — Vois, Lucius, vois comme elle t'invite. — Elle veut que tu ailles quelque part avec elle. Ah! mon enfant, jamais Cornélie ne mit autant de zèle à apprendre à lire à ses enfans, que Lavinia à te faire connaître de bonnes poésies et les harangues de Cicéron. Ne peux-tu deviner pourquoi elle te sollicite d'une manière si pressante?

L'ENFANT.

Je n'en sais rien, moi, ni ne peux le deviner, à moins que ce ne soit quelque accès de frénésie qui l'agite; car j'ai souvent ouï dire à mon grand-père que l'excès du chagrin rendait les hommes fous, et j'ai lu que Hécube de Troie devint folle de douleur : c'est ce qui m'a effrayé, quoique je sache bien que ma noble tante m'aime aussi tendrement qu'ait jamais fait ma mère, et qu'elle ne voudrait pas effrayer mon enfance, à moins qu'elle ne fût dans sa folie. C'est cette idée-là qui me fait jeter mes livres, et fuir sans raison, peut-être; mais pardon, chère tante; oui, madame, si mon oncle Marcus veut y aller, je vous accompagnerai bien volontiers où vous voudrez.

MARCUS.

Lucius, je le veux bien.

(Lavinia retourne du pied les livres que Lucius a laissés tomber.)

TITUS.

Hé bien, Lavinia? — Marcus, que veut-elle dire? il y a un livre qu'elle demande à voir. — Lequel de

ces livres, ma fille? Ouvre-les, mon enfant.—Mais tu es plus lettrée, ma fille, et plus instruite. Viens, et choisis dans toute ma bibliothéque, et trompe ainsi tes chagrins jusqu'à ce que le ciel révèle l'exécrable auteur de ces atrocités. — Pourquoi lève-t-elle ses bras ainsi l'un après l'autre?

MARCUS.

Je crois qu'elle veut dire qu'il y avait plus d'un scélérat ligué contre elle dans cet affreux complot.— Oui, qu'il y en avait plus d'un, — ou bien, elle lève les bras vers le ciel pour implorer sa vengeance.

TITUS.

Lucius, quel est ce livre qu'elle agite ainsi?

L'ENFANT.

Mon grand-père, ce sont les Métamorphoses d'Ovide : c'est ma mère qui me l'a donné.

MARCUS.

C'est peut-être par tendresse pour cette mère décédée qu'elle a choisi ce livre entre tous les autres.

TITUS.

Doucement, doucement. — Voyez avec quelle activité elle tourne les feuillets! aidez-la : que veut-elle trouver? Lavinia, dois-je lire? Ce passage est l'histoire tragique de Philomèle; il parle de la trahison de Térée et de son viol; et le viol, je le crains bien, a été la source de tes malheurs.

MARCUS.

Voyez, mon frère, voyez : remarquez avec quelle attention elle considère les pages!

TITUS.

Lavinia, chère fille, aurais-tu été ainsi surprise, violée et outragée, comme l'a été Philomèle, forcée dans le vaste silence des bois sombres et insensibles à tes cris? Voyez, voyez! — Oui, voilà la description d'un lieu pareil à l'endroit où nous chassions; (ah! plût au ciel que nous n'eussions jamais chassé dans ce lieu fatal!) il est semblable en tout à celui que le poëte décrit, et la nature semble l'avoir formé pour le meurtre et le rapt.

MARCUS.

Pourquoi la nature aurait-elle bâti une si horrible caverne, à moins que les dieux ne se plaisent dans les tragiques désastres des mortels?

TITUS.

Donne-moi quelques signes, chère fille. — Il n'y a ici que tes amis. — Quel est le Romain qui a osé commettre cet attentat? ou Saturninus se serait-il écarté, comme fit jadis Tarquin, qui quitta son camp pour aller souiller le lit de Lucrèce?

MARCUS.

Assieds-toi, ma chère nièce. — Mon frère, asseyez-vous près de moi. — Apollon, Pallas, Jupiter, Mercure, inspirez-moi, aidez-moi à découvrir cette trahison. — Seigneur, regardez ici. — Regarde ici, Lavinia. (*Il écrit son nom avec son bâton, qu'il tient dans sa bouche et qu'il conduit avec ses pieds.*) Ce sable est uni; tâche de conduire comme moi le bâton, si tu le peux, après que j'aurai écrit mon nom sans le secours des mains. Maudit soit l'infâme qui nous

force à user de ces expédiens ! — Trace sur le sable, ma chère nièce, et dévoile ici en caractères visibles ce crime que les dieux veulent qui se découvre, pour en tirer vengeance : que le ciel guide ce burin pour imprimer tes douleurs en lettres intelligibles, afin que nous puissions connaître les traîtres et la vérité !

(Lavinia prend le bâton dans ses dents, et, le guidant avec les restes de ses bras, elle écrit sur le sable.)

TITUS.

Lisez-vous, mon frère, ce qu'elle a écrit ? *Viol*, — *Chiron*, — *Démétrius*.

MARCUS.

Quoi ! quoi ! ce sont les enfans dissolus de Tamora qui sont les auteurs de cet abominable et sanglant forfait !

TITUS.

Magne dominator poli tam lentus audis scelera ? tam lentus vides (18) ?

MARCUS.

Calme-toi, cher Titus ; quoique je convienne qu'il y en a assez d'écrit sur ce sable pour soulever et révolter les âmes les plus douces, pour armer de fureur le cœur paisible de l'enfance même. Seigneur, prosternez-vous à genoux avec moi : Lavinia, tombe à genoux ; et toi, jeune enfant, l'espérance de l'Hector de Rome, agenouille-toi aussi et jurez tous avec moi, comme autrefois Servius Brutus jura, pour le viol de Lucrèce, avec l'époux désolé et le père de cette dame vertueuse et déshonorée. — Jurez que nous poursuivrons, par les moyens les plus réfléchis, une vengeance mortelle sur ces traîtres Goths,

et que nous verrons couler leur sang, ou que nous mourrons de cet affront.

TITUS.

Il n'est pas besoin de serment : c'est le moyen qui est incertain. Si vous offensez ces jeunes ours, tenez-vous bien sur vos gardes : leur mère se réveillera ; et si elle vous flaire une fois, songez qu'elle est étroitement liguée avec le lion, qu'elle le berce et l'endort sur son sein, et que pendant son sommeil elle peut tout ce qu'elle veut. Vous êtes un jeune chasseur, Marcus, et sans expérience : laissons dormir cette idée, et venez ; je vais me procurer une feuille d'airain, et avec un stylet d'acier j'y écrirai ces mots pour les mettre en réserve. — Les vents irrités vont disperser ces fables dans l'air, comme les feuilles de la sibylle ; et que devient alors votre leçon ? Enfant, qu'en dis-tu ?

L'ENFANT.

Je dis, seigneur, que si j'étais homme, la chambre où couche leur mère ne serait pas un asile sûr pour ces scélérats, esclaves du joug romain.

MARCUS.

A ce trait je reconnais mon enfant ! Ton père en a souvent agi ainsi pour cette ingrate patrie.

L'ENFANT.

Et moi, mon oncle, je veux le faire aussi, si je vis.

TITUS.

Viens, viens avec moi dans mon arsenal. Lucius, je veux t'équiper ; et ensuite, mon enfant, tu por-

teras de ma part aux fils de l'impératrice les présens que je me propose de leur envoyer à tous deux. Viens, viens : tu feras ce message ; n'y consens-tu pas ?

L'ENFANT.

Oui, avec mon poignard dans leur sein, mon grand-père.

TITUS.

Non, non, mon enfant ; non pas cela : je t'enseignerai un autre moyen. Viens, Lavinia. — Marcus, garde la maison : Lucius et moi, nous allons faire les braves à la cour : oui, d'honneur, nous le ferons comme je le dis, et on nous secondera.

(Titus sort avec Lavinia et l'enfant.)

MARCUS.

Ciel, peux-tu entendre les gémissemens d'un homme de bien, et ne pas t'attendrir, et ne pas prendre pitié de ses maux ? Marcus, suis dans sa fureur cet infortuné ; la douleur a déchiré son cœur de plus de blessures que les coups de l'ennemi n'ont laissé d'empreintes sur son bouclier usé ; et cependant il est si juste qu'il ne veut pas se venger. — Ciel ! charge-toi donc de venger le vieillard Andronicus.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Appartement du palais.

AARON, CHIRON, et DÉMÉTRIUS à une des portes du palais ; LUCIUS et un autre, avec un faisceau d'armes où sont gravés des vers, à l'autre porte.

CHIRON.

Démétrius, voilà le fils de Lucius : il est chargé de quelque message pour nous.

AARON.

Oui, de quelque message extravagant de la part de son grand-père, devenu fou.

L'ENFANT.

Seigneurs, avec tout l'humble respect que je peux exprimer, je salue vos grandeurs de la part d'Andronicus ; (*à part*) et je prie tous les dieux qu'ils vous exterminent tous deux.

DÉMÉTRIUS.

Grand merci, aimable Lucius ; qu'y a-t-il de nouveau ?

L'ENFANT, à part.

Que vous êtes tous les deux découverts pour des scélérats souillés du viol ; voilà ce qu'il y a de nouveau. — (*Haut.*) Sous votre bon plaisir, mon grand-père, d'après un sage conseil, vous envoie par moi les plus belles armes de son arsenal, pour en gratifier votre illustre jeunesse, qui fait l'espoir de Rome :

car c'est ainsi qu'il m'a ordonné de vous appeler ; je m'en acquitte, et je présente à vos grandeurs ces dons, afin que dans l'occasion vous soyez bien armés et bien équipés ; et je prends congé de vous, (*à part*) et je vous laisse comme de sanguinaires scélérats.

(L'enfant sort avec celui qui l'accompagne.)

DÉMÉTRIUS.

Que vois-je ici? Un rouleau écrit tout autour ? Voyons.

Integer vitæ, scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis, non arcu (19).

CHIRON.

Oh ! c'est un passage d'Horace ; je me le rappelle à merveille ; je l'ai lu il y a bien long-temps dans notre grammaire.

AARON.

Oui, fort bien. C'est un passage d'Horace : justement, vous y êtes. (*A part.*) Ce que c'est que d'être stupide ! Ce n'est pas ici une folle plaisanterie : le vieillard a découvert leur crime, et il leur envoie ces armes enveloppées de ces vers, qui les blessent au vif, sans qu'ils le sentent. Si notre rusée impératrice était levée, elle applaudirait à l'idée ingénieuse d'Andronicus : mais laissons-la reposer quelque temps sur son lit de douleur. — (*Haut.*) Hé bien, mes jeunes seigneurs, n'est-ce pas une heureuse étoile qui nous a conduits à Rome, étrangers, captifs, pour être élevés à cette fortune suprême? Quelle a été ma joie de braver le tribun devant la porte du palais, à l'oreille même de son frère !

DÉMÉTRIUS.

Et moi je jouis plus encore de voir un homme si illustre s'insinuer bassement dans notre faveur, et nous envoyer des présens.

AARON.

N'a-t-il pas raison, Démétrius? N'avez-vous pas traité sa fille en ami?

DÉMÉTRIUS.

Je voudrais que nous eussions un millier de dames romaines à notre merci, pour assouvir tour à tour nos lascifs désirs.

CHIRON.

Voilà un souhait charitable et plein d'amour!

AARON.

Il ne manque ici que votre mère pour applaudir à votre vœu.

CHIRON.

Et elle y applaudirait, y eût-il vingt mille Romaines de plus dans le même cas.

DÉMÉTRIUS.

Partons : allons prier les dieux pour notre tendre mère qui est à présent dans les douleurs.

AARON, à part.

Priez plutôt tous les démons; les dieux nous ont abandonnés.

(On entend une fanfare.)

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi les trompettes de l'empereur retentissent-elles ainsi?

CHIRON.

Apparemment pour la joie qu'il ressent d'avoir un fils.

DÉMÉTRIUS.

Silence; qui vient à nous?

(Entre une nourrice, portant dans ses bras un enfant more.)

LA NOURRICE.

Salut, seigneurs! Dites-moi, avez-vous vu le More Aaron?

AARON.

Le voici, Aaron : que voulez-vous à Aaron?

LA NOURRICE.

Mon cher Aaron, nous sommes tous perdus; venez à notre secours, ou le malheur vous accable à jamais.

AARON.

Quoi? que tenez-vous là qui miaule dans vos bras?

LA NOURRICE.

Oh! ce que je voudrais cacher à l'œil des cieux; l'opprobre de notre impératrice, et la disgrâce de la superbe Rome. — Elle est délivrée, seigneurs, elle est délivrée.

AARON.

A qui [20]?

LA NOURRICE.

Je veux dire qu'elle est accouchée [21].

AARON.

Hé bien, que Dieu lui donne bon repos! Que lui a-t-il envoyé?

LA NOURRICE.

Un démon.

AARON.

Elle est donc la reine de Pluton? une heureuse lignée!

LA NOURRICE.

Dites une malheureuse lignée : un fruit des plus hideux, affreux et noir; une source de maux et de chagrins. Le voilà l'enfant, aussi dégoûtant qu'un crapaud, au milieu des beaux nourrissons de notre climat. — L'impératrice vous l'envoie, comme votre image, marquée de votre empreinte, et vous ordonne de le baptiser avec la pointe de votre poignard.

AARON.

Fi donc! fi donc! créature! La couleur noire est-elle donc une couleur si vile? Cher joufflu, tu fais un joli bouton de fleur, cela est sûr.

DÉMÉTRIUS.

Misérable, qu'as-tu fait?

AARON.

Ce que tu ne peux défaire.

CHIRON.

Tu as perdu [22] notre mère.

AARON.

Malheureux, j'ai trouvé ta mère.

DÉMETRIUS.

Oui, dogue infernal, et c'est en cela que tu l'as perdue. Malheur à son fruit, et maudit soit son

choix détestable! malédiction sur la lignée d'un si noir démon.

CHIRON.

Il ne vivra pas.

AARON.

Il ne mourra pas.

LA NOURRICE.

Aaron, il le faut; sa mère le veut ainsi.

AARON.

Le faut-il absolument, nourrice? En ce cas, qu'aucun autre que moi n'attente à la vie de ma chair et mon sang.

DÉMÉTRIUS.

J'embrocherai le petit crapaud avec la pointe de mon épée. Nourrice, donne-le moi, mon épée l'aura bientôt expédié.

AARON, portant la main sur son sabre.

Ce fer t'aurait plus vite encore labouré les entrailles. — Arrêtez, lâches meurtriers! Voulez-vous tuer votre frère? Par les flambeaux du firmament, qui brillaient d'un si grand éclat lorsque cet enfant fut engendré, il meurt de la pointe affilée de mon cimeterre, celui qui ose toucher à cet enfant, mon premier né et mon héritier! Je vous dis, jeunes étourdis, qu'Encelade lui-même avec toute la race menaçante des enfans de Typhon, ni le grand Hercule, ni le dieu de la guerre, n'auraient pas le pouvoir d'arracher cet enfant des mains de son père. Quoi! quoi! vous, physionomies sanguines aux cœurs vides, visages couleur de murs plâtrés,

rouges enseignes de cabaret ! le noir est au-dessus de tout autre teint, il dédaigne de recevoir aucune autre couleur; toute l'eau de l'Océan ne blanchit jamais les jambes noires du cygne, quoiqu'il les lave à toutes les heures dans les flots. — Dites de ma part à l'impératrice, que je suis d'âge à conserver ma postérité; qu'elle le prenne comme elle voudra.

DÉMÉTRIUS.

Veux-tu donc trahir et déshonorer ton auguste maîtresse !

AARON.

Ma maîtresse n'est que ma maîtresse; et cet enfant, c'est moi-même; la vigueur et le portrait de ma jeunesse; je le préfère à l'univers entier; et en dépit de l'univers entier, je conserverai ses jours; ou Rome verra quelques-uns de vous en porter la peine.

DÉMÉTRIUS.

Cet enfant déshonore à jamais notre mère.

CHIRON.

Rome la méprisera pour cette indigne faiblesse.

LA NOURRICE.

L'empereur, dans sa rage, la condamnera à la mort.

CHIRON.

Je rougis, quand je songe à cette ignominie.

AARON.

Voilà donc le privilége de votre beau teint; malheur à cette couleur traîtresse, qui trahit par la

rougeur les secrètes pensées du cœur! Ce jeune enfant est formé d'une autre nuance. Voyez comme le petit coquin sourit à son père, et semble lui dire : « mon vieux père, je suis semblable à toi. » Il est votre frère, seigneurs; visiblement nourri du même sang qui vous a donné la vie, et il s'est élancé à la lumière du même sein, où, comme lui, vous avez été emprisonnés. Oui, il est votre frère, et du côté le plus certain, quoique mon sceau soit empreint sur sa face.

LA NOURRICE.

Aaron, que dirai-je à l'impératrice?

DÉMÉTRIUS.

Réfléchis, Aaron, sur le parti qu'il faut prendre, et nous souscrirons tous à ton avis. Sauve l'enfant, pourvu que nous soyons tous en sûreté.

AARON.

Asseyons-nous et délibérons tous ensemble; mon fils et moi nous nous placerons au vent de vous; tenez-vous là; maintenant parlez à loisir des moyens de votre sûreté.

(Ils s'asseyent à terre.)

DÉMÉTRIUS.

Combien de femmes ont déjà vu cet enfant?

AARON.

Allons, fort bien, braves seigneurs. Quand nous sommes tous unis, je suis doux comme un agneau. Mais si vous irritez le More, — le sanglier en fureur, la lionne des montagnes, l'Océan en courroux ne seraient pas aussi redoutables qu'Aaron. —

Mais répondez, combien de personnes ont vu l'enfant?

LA NOURRICE.

Cornélie la sage-femme, et moi; hors elles deux, personne autre que l'impératrice sa mère.

AARON.

L'impératrice, la sage-femme et vous. — Deux peuvent garder le secret, quand le troisième n'est plus [23]; va trouver l'impératrice, dis-lui ce que je viens de dire. (*Il poignarde la nourrice.*) Aie! aie! ainsi crie un cochon de lait qu'on arrange pour la broche.

DÉMÉTRIUS.

Que prétends-tu donc, Aaron? pourquoi t'es-tu porté à cette action?

AARON.

Seigneur, c'est un acte de politique; la laisserai-je vivre pour trahir le crime de l'impératrice et le mien? Une commère de son espèce à qui la langue démange? Non, seigneur, non. Et maintenant connaissez toute l'étendue de mes desseins. Près d'ici habite un certain Muliteus, mon compatriote; sa femme n'est accouchée que d'hier. Son enfant lui ressemble, il est beau comme vous et de votre couleur; allez arranger le marché avec lui, donnez de l'or à la mère, et instruisez-les tous deux de tous les détails de l'affaire; peignez-leur comment leur fils, par cet arrangement, sera élevé et reçu pour héritier de l'empereur, et substitué à la place du mien, afin d'apaiser cet orage qui se forme à la cour, et que l'empereur le caresse pour son enfant.

M'entendez-vous, seigneurs? Et voyez, (*montrant la nourrice*) je lui ai donné sa potion. — Il faut que vous preniez soin de ses funérailles. Les champs ne sont pas loin, et vous êtes de braves compagnons. Cela fait, songez à ne pas prolonger les délais, mais envoyez-moi sur-le-champ la sage-femme. La sage-femme et la nourrice une fois écartées, libre alors aux dames de jaser à leur gré.

CHIRON.

Aaron, je vois que tu ne veux pas confier aux vents tes secrets.

DÉMÉTRIUS.

Pour le soin que tu prends de l'honneur de Tamora, elle et les siens te doivent la plus haute reconnaissance.

(Démétrius et Chiron sortent en emportant le cadavre de la nourrice.)

AARON, seul.

Courons vers les Goths, aussi rapidement que l'hirondelle, pour y placer le trésor qui est dans mes bras; et saluer secrètement les amis de l'impératrice. — Allons, viens, petit esclave aux lèvres épaisses; je t'emporte de ce palais; car c'est toi qui nous donnes de l'embarras; je te ferai nourrir de fruits sauvages, de racines, de lait caillé, de petit lait; je te ferai téter la chèvre, et loger dans une caverne, et je t'élèverai pour être un guerrier, et commander un camp.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Place publique de Rome.

TITUS, MARCUS père, le jeune LUCIUS et autres Romains tenant des arcs; Titus porte les flèches, lesquelles ont des lettres à leurs pointes.

TITUS.

Viens, Marcus, viens. — Cousins, voici le chemin. — Allons, mon enfant, — voyons ton adresse à tirer. Vraiment, tu ne manques pas le but, et la flèche le frappe aussi-tôt. *Terras Astræa reliquit* (24). — Rappelez-vous bien, Marcus. — Elle est partie, elle est partie. — Monsieur, songez à vos instrumens. — Vous, vous irez sonder l'Océan, et vous jetterez vos filets; peut-être trouverez-vous la justice au fond de la mer; et cependant il y en a aussi peu sur mer que sur terre. — Non, Publius et Sempronius, il faut que vous fassiez cela; c'est vous qui devez creuser avec la bêche et la pioche, et percer le centre profond de la terre; et lorsque vous serez arrivés à la région de Pluton, je vous prie, présentez-lui cette requête : dites-lui que c'est pour demander justice et implorer son secours; et que c'est de la part du vieillard Andronicus, accablé de chagrins et gémissant dans le sein de l'ingrate Rome. — Ah! Rome! — Oui, j'ai fait ton malheur du jour que j'ai réuni les suffrages du peuple sur l'ingrat qui me tyrannise ainsi. — Allez, partez, et,

je vous prie, soyez bien attentifs tous, et ne laissez pas un seul vaisseau de guerre, sans y faire une exacte recherche; cet impie empereur pourrait bien l'avoir embarquée pour l'écarter d'ici, et alors, cousins, nous pourrions appeler en vain, et chercher long-temps la Justice.

MARCUS.

O Publius! n'est-il pas déplorable de voir ainsi ton digne oncle dans le délire de la démence?

PUBLIUS.

C'est pour cela qu'il nous importe beaucoup de ne pas le quitter, de veiller sur sa personne jour et nuit, et de traiter le plus doucement que nous pourrons sa folie, jusqu'à ce que le temps apporte quelque remède salutaire à son mal.

MARCUS.

Cousins, les chagrins sont au-dessus de tous les remèdes. Joignons-nous aux Goths; déclarons une guerre vengeresse à Rome, punissons-la de son ingratitude par sa ruine, et que la vengeance atteigne le traître Saturninus.

TITUS.

Hé bien, Publius? hé bien, mes amis, l'avez-vous rencontrée?

PUBLIUS.

Non, seigneur; mais Pluton vous envoie dire que si vous voulez obtenir vengeance de l'enfer vous l'aurez. Quant à la Justice, elle est occupée, à ce qu'il croit, avec Jupiter dans l'Olympe, ou quelque part ailleurs; en sorte que vous êtes forcé d'attendre quelque temps.

TITUS.

Il me fait outrage de m'éconduire ainsi avec ses délais; je me plongerai dans le lac brûlant de l'abîme, et je saurai arracher la Justice de l'Achéron par les talons. — Marcus, nous ne sommes que des roseaux; nous ne sommes pas des cédres; nous ne sommes pas des hommes charpentés d'ossemens gigantesques, ni de la force et de la stature des cyclopes; mais nous sommes d'une trempe dure comme l'acier, et cependant écrasés de plus d'outrages que notre dos n'en peut supporter. — Puisque la Justice n'est ni sur la terre ni dans les enfers, nous solliciterons le ciel et nous fléchirons les dieux et les déterminerons à renvoyer la Justice ici-bas pour venger nos affronts. Allons, à l'ouvrage. — Vous êtes un habile archer, Marcus. (*Il lui donne des flèches.*) *Ad Jovem* [25], voilà pour toi. — Ici, *ad Apollinem* [26], *ad Martem* [27]. C'est pour moi-même. — Ici, mon enfant, à *Pallas*. — Ici, à *Mercure*. — A *Saturne* et à *Caïus*, et non pas pour Saturninus. — Il vaudrait autant que tu lançasses ta flèche contre le vent. — Allons, décoche, enfant. Marcus, tire quand je te l'ordonnerai. Sur ma parole, j'ai écrit cette liste à merveille : il ne reste pas un dieu qui n'ait sa requête.

MARCUS.

Cousins, lancez toutes vos flèches vers la cour, nous mortifierons l'empereur dans son orgueil.

TITUS.

Allons, amis, décochez. (*Ils tirent.*) A merveille,

Lucius. Cher enfant, dans le sein de la vierge, vise à Pallas.

MARCUS.

Seigneur, je suis un mille par-delà la lune : de ce coup, votre lettre est arrivée à Jupiter.

TITUS.

Ah! Publius, Publius, qu'as-tu fait? Vois, vois, tu as coupé une des cornes du taureau.

MARCUS.

C'était là le jeu, seigneur; quand Publius a lancé sa flèche, le taureau, dans sa douleur, a donné un si furieux coup au belier que les deux cornes de l'animal sont tombées dans le palais; et qui les pouvait trouver que le traître corrupteur de l'impératrice? — Elle s'est mise à rire, et elle a dit au More qu'elle ne pouvait s'empêcher de les donner en présent à son maître.

TITUS.

Oui, cela va bien : Dieu donne la prospérité à votre grandeur! (*Entre un paysan avec un panier et une paire de pigeons.*) Des nouvelles, des nouvelles du ciel! Marcus, le message est arrivé. — Hé bien, l'ami, quelles nouvelles apportes-tu? as-tu quelques lettres? aurai-je justice? Que dit Jupiter?

LE PAYSAN.

Quoi, le faiseur de potences [28]? Il dit qu'il les a fait descendre, parce que l'homme ne doit être pendu que la semaine prochaine.

TITUS.

Que dit Jupiter? Voilà ce que je te demande.

LE PAYSAN.

Hélas! monsieur, je ne connais pas Jupiter, jamais je n'ai bu avec lui de ma vie.

TITUS.

Comment, coquin, n'es-tu pas le porteur?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, de mes pigeons : de rien autre chose.

TITUS.

Quoi, ne viens-tu pas du ciel?

LE PAYSAN.

Du ciel? Hélas, monsieur, jamais je n'ai été là : Dieu me préserve d'avoir la témérité de me presser pour le ciel dans mon jeune âge! Quoi! je vais tout simplement avec mes pigeons au *Tribunal peuple* (29), pour arranger une matière de querelle entre mon oncle et un des gens de l'*impérial* (30).

MARCUS.

Allons, seigneur, cela est juste comme il faut pour votre harangue. Qu'il aille remettre les pigeons à l'empereur de votre part.

TITUS.

Dis-moi, peux-tu débiter une harangue à l'empereur avec *grâce*.

LE PAYSAN.

Franchement, monsieur, je n'ai jamais pu dire une fois *grâces* dans toute ma vie.

TITUS.

Allons, approche : ne fais plus de difficulté; mais

donne tes pigeons à l'empereur. Par moi, tu obtiendras de lui justice.—Arrête, arrête!—En attendant, voilà de l'argent pour ta commission. — Donnez-moi une plume et de l'encre. -- L'ami, peux-tu remettre une supplique avec grâce?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur.

TITUS.

Hé bien, voilà ici une supplique pour toi. Et quand tu seras introduit près de l'empereur, dès le premier abord il faut te prosterner; ensuite lui baiser les pieds ; et alors remets-lui tes pigeons, et attends ta récompense. Je serai près de toi, l'ami : vois à t'acquitter bravement de ce message.

LE PAYSAN.

Oh! je vous le garantis, que je m'en acquitterai bien : laissez-moi faire.

TITUS.

Dis, as-tu un couteau? Voyons-le. — Marcus, plie-le dans la harangue : car tu l'as faite sur le ton d'un humble suppliant. — Et lorsque tu l'auras donnée à l'empereur, reviens frapper à ma porte, et rapporte-moi ce qu'il t'aura dit.

LE PAYSAN.

Dieu soit avec vous, monsieur! J'y vais.

TITUS.

Allons, Marcus, partons. — Publius, suis-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

La scène est devant le palais.

Entrent SATURNINUS, TAMORA, CHIRON, DÉMÉTRIUS, Seigneurs et autres. Saturninus porte à la main les flèches lancées par Titus.

SATURNINUS.

Que dites-vous, seigneurs, de ces outrages? A-t-on jamais vu un empereur de Rome insulté, vexé, et bravé en face avec tant d'impudence, et traité avec ce mépris pour avoir déployé une justice impartiale? Vous le savez, seigneurs, comme le savent aussi les dieux, que, quelques calomnies que les perturbateurs de notre paix murmurent à l'oreille du peuple, il ne s'est rien fait que de l'aveu des lois et dans les formes de la justice, contre les fils téméraires du vieux Andronicus. Et parce que ses chagrins ont troublé sa raison, faudra-t-il que nous soyons ainsi persécutés de ses vengeances, des accès de sa frénésie, et de ses insultes amères? Le voilà maintenant qui appelle le ciel pour le venger. Voyez, voici une adresse à Jupiter, une autre à Mercure; celle-ci à Apollon; celle-là au dieu de la guerre. Désagréables écrits, vraiment, à voir circuler dans les rues de Rome! Quel est le but de ces adresses satiriques, si ce n'est de diffamer le sénat et de nous flétrir en tous lieux du reproche d'injustice? N'est-ce pas là une agréable tournure de folie, seigneurs? Comme s'il voulait dire qu'il n'y a point de justice

dans Rome. Mais si je vis, sa feinte démence ne lui servira pas d'abri contre la vengeance. Lui et les siens apprendront que la justice respire dans Saturninus ; et si elle sommeille, ses insolens procédés la réveilleront si bien, que dans sa fureur elle fera disparaître du monde le plus impudent des conspirateurs qui soient dans son enceinte.

TAMORA.

Mon aimable souverain, mon cher Saturninus, le maître de ma vie, le roi de toutes mes pensées, calmez-vous et supportez les fautes de la vieillesse de Titus ; c'est l'effet des chagrins qu'il ressent de la perte de ses vaillans fils, dont la mort a fait dans son cœur une large plaie. Prenez pitié de l'état déplorable de ses organes troublés, plutôt que de poursuivre, pour ces insultes, le plus faible ou le plus honnête homme de Rome. (*A part.*) Oui, il convient à la profonde et pénétrante Tamora de les flatter tous. — Mais, Titus, je t'ai touché au vif, et tout le sang de ta vie s'écoulera : si Aaron est maintenant en sûreté, tout alors est bien, et l'ancre est dans le port. (*Entre le paysan avec sa paire de colombes.*) — Hé bien, qu'y a-t-il mon ami ? Veux-tu nous parler ?

LE PAYSAN.

Oui, vraiment, si vous êtes la majesté impériale.

TAMORA.

Je suis l'impératrice. — Mais voilà l'empereur assis là-bas.

LE PAYSAN.

C'est lui que je demande. (*A l'empereur.*) — Que

Dieu et saint Étienne vous donnent le bonheur ! Je vous ai apporté une lettre, et une paire de colombes que voilà.

(L'empereur lit la lettre.)

SATURNINUS.

Qu'on le saisisse et qu'on le pende sur l'heure.

LE PAYSAN.

Combien aurai-je d'argent ?

TAMORA.

Allons, misérable, il faut que tu sois pendu.

LE PAYSAN.

Pendu ! Par Notre-Dame, j'ai donc apporté ici mon cou pour un bel usage !

(Il sort avec les gardes.)

SATURNINUS.

Des outrages sanglans et qu'on ne peut pas tolérer ! Endurerai-je plus long-temps ces odieuses scélératesses ? Je sais d'où part encore cette lettre : cela peut-il se supporter ? Comme si ses traîtres enfans, que la loi a condamnés à mourir pour le meurtre de notre frère, avaient été injustement égorgés par un ordre arbitraire de mon caprice. Allez, traînez ici ce scélérat par les cheveux : ni son âge, ni la considération de ses services ne seront un privilége pour lui. Va, pour cette audacieuse insulte, je serai moi-même ton meurtrier, insolent et frénétique misérable, qui m'aidas à monter au faîte des grandeurs dans l'espérance que tu gouvernerais et Rome et moi. (*Entre Émilius.*) Quelles nouvelles, Émilius ?

ÉMILIUS.

Aux armes, aux armes, seigneurs! Jamais Rome n'eut un plus grand sujet d'alarme! Les Goths ont rassemblé une armée; et avec des troupes de soldats courageux, déterminés, avides de butin, ils marchent à grandes journées vers Rome, sous la conduite de Lucius, le fils du vieux Andronicus : il menace d'imiter Coriolan dans le cours de ses vengeances.

SATURNINUS.

Le belliqueux Lucius est-il le général des Goths? Cette nouvelle me glace d'effroi; et je penche ma tête comme les fleurs frappées de la gelée ou l'herbe battue par la tempête. Ah! c'est maintenant que nos désastres sont prêts à commencer : c'est lui que le menu peuple chérit si passionnément : moi-même, lorsque vêtu en simple particulier je me suis confondu avec eux, je leur ai souvent ouï dire, que le bannissement de Lucius était injuste, et souhaiter que le jeune Lucius fût leur empereur.

TAMORA.

Pourquoi trembleriez-vous? Notre ville n'est-elle pas en état de défense?

SATURNINUS.

Oui, mais les citoyens favorisent Lucius, et ils déserteront mon parti pour se ranger du sien.

TAMORA.

Roi, prenez les sentimens d'un empereur, comme vous en portez le titre. Le soleil est-il éclipsé par les insectes qui volent devant ses rayons? L'aigle permet aux faibles oiseaux leur vain ramage et ne s'embar-

rasse pas de ce qu'il signifie, certain qu'il peut, de l'ombre de ses ailes, faire taire à son gré le babil de leurs voix. Vous pouvez de même imposer silence à la populace insensée de Rome. Rassurez donc vos esprits; et sachez, empereur, que je saurai charmer le vieux Andronicus par des paroles plus douces, mais plus dangereuses que ne l'est l'appât qui séduit le poisson, et le miel du trèfle fleuri pour la brebis [31] : l'un meurt blessé par l'hameçon, et l'autre par une pâture délicieuse.

SATURNINUS.

Mais il ne voudra pas fléchir son fils en notre faveur.

TAMORA.

Si Tamora l'en prie, il le voudra; car je puis flatter sa vieillesse et l'endormir par des promesses dorées : et quand son cœur serait presque inflexible et son oreille sourde, son cœur et son oreille obéiraient au charme de ma langue. — (*A Émilius.*) Allez, précédez-nous, et soyez notre ambassadeur. Dites-lui que l'empereur demande une conférence avec le brave Lucius, et fixe le lieu du rendez-vous dans la maison même de son père le vieux Andronicus.

SATURNINUS.

Émilius, acquittez-vous honorablement de ce message; et s'il exige des otages pour sa sûreté, dites-lui de demander les gages qu'il préfère.

ÉMILIUS.

Je vais remplir vos ordres.

(Il sort.)

TAMORA.

Moi, je vais aller trouver le vieux Andronicus, et l'adoucir par toutes les ressources de l'art que je possède, pour arracher aux Goths le guerrier Lucius. Allons, cher empereur, reprenez votre gaieté; ensevelissez toutes vos alarmes dans la confiance; reposez-vous sur mes plans.

SATURNINUS.

Allez; puissiez-vous réussir et le persuader!

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Plaine aux environs de Rome.

LUCIUS, à la tête des Goths; tambours, drapeaux.

LUCIUS.

Guerriers éprouvés, mes fidèles amis, j'ai reçu des lettres de la superbe Rome, qui m'annoncent la haine que les Romains portent à leur empereur, et combien ils aspirent à nous voir près de leurs murs. Ainsi, nobles chefs, soyez ce qu'annoncent vos titres, fiers et impatiens de venger vos affronts, et prenez une triple vengeance de tous les maux que Rome vous a causés.

UN CHEF DES GOTHS.

Brave rejeton sorti du grand Andronicus, dont le nom, qui nous remplissait jadis de terreur, fait maintenant notre confiance et notre espoir; vous, dont l'ingrate Rome paye d'un odieux mépris les rares exploits et les actions honorables, comptez sur nous : nous vous suivrons partout où vous nous conduirez; comme dans un jour brûlant d'été les abeilles, armées de leurs dards, suivent leur roi

aux champs émaillés de fleurs. Vengez-vous de l'exécrable Tamora.

TOUS ENSEMBLE.

Et ce que vous dit ce guerrier, nous le répétons tous d'une voix.

LUCIUS.

Je lui rends grâces, et à vous tous. — Mais qui vient à nous, conduit par ce robuste soldat votre compatriote ?

(Entre un soldat goth, conduisant Aaron qui tient son fils dans ses bras.)

LE SOLDAT.

Illustre Lucius, je me suis écarté de notre armée pour aller considérer les ruines d'un monastère, et comme j'avais les yeux fixés avec attention sur cet antique et vaste édifice, soudain la voix d'un enfant qui criait au pied d'une muraille a frappé mon oreille. Me tournant du côté de la voix, j'ai entendu gronder l'enfant et lui dire : « Paix, petit marmot » basané dont la couleur et les traits tiennent moitié » de moi et moitié de ta mère ; ta nuance ne décèle- » t-elle pas de qui tu es né? Si la nature t'avait seu- » lement donné la physionomie de ta mère, petit » misérable, tu aurais pu devenir un empereur : » mais quand le taureau et la génisse sont tous deux » blancs comme lait, jamais ils n'engendrent un » veau noir comme le charbon. Tais-toi, petit mal- » heureux, tais-toi. » Voilà ce qu'on disait à l'enfant ; et continuant : « Il faut que je te confie à un » Goth qui, quand il saura que tu es fils de l'im- » pératrice, prendra de ton enfance un tendre soin » en considération de ta mère. » Aussitôt, moi, je tire mon épée, je fonds sur ce More que j'ai surpris

à l'improviste, et que je vous amène ici ; ordonnez de lui ce que vous jugerez à propos.

LUCIUS.

O vaillant soldat ! voilà le démon incarné qui a privé le bon Andronicus de sa main glorieuse : voilà la perle qui charmait les yeux de votre impératrice, et vous voyez le vil fruit de ses lascives amours. (*A Aaron.*)—Réponds, esclave à l'œil blanc, où voulais-tu porter cette image de ta face infernale ? Pourquoi ne parles-tu pas ? — Quoi ! es-tu sourd ? Quoi ! pas un seul mot ? Une corde, soldats ; pendez-le à cet arbre, et à côté de lui le fruit honteux de sa débauche.

AARON.

Ne touche pas à cet enfant : il est du sang royal.

LUCIUS.

Il ressemble trop à son père pour devenir jamais homme de bien. Allons, commencez par pendre l'enfant, et que son père soit témoin de son agonie ; spectacle fait pour tourmenter son cœur. Apportez-moi une échelle.

(On apporte une échelle sur laquelle on force Aaron de monter.)

AARON.

Lucius, épargne l'enfant, et portez-le de ma part à l'impératrice. Si tu m'accordes ma prière, je te révélerai d'étonnans secrets qu'il est de ton plus grand intérêt de connaître ; si tu me la refuses, arrive ce qui pourra, je ne parle plus, et que la vengeance vous confonde tous !

LUCIUS.

Continue, et si ce que tu as à me dire me sa-

tisfait, ton enfant vivra, et je me charge de le faire élever.

AARON.

Si cela te satisfait? Oh! sois certain, Lucius, que ce que je te dirai fera le tourment de ton âme; car j'ai à t'entretenir de meurtres, de viol et de massacres, d'actes horribles commis dans l'ombre de la nuit, d'abominables forfaits, de noirs complots de malice et de trahison, de lâches scélératesses dont le récit te fera frémir d'horreur, et qui pourtant ont été exécutés par des motifs de pitié. Tous ces secrets seront ensevelis avec ma vie, si tu ne me jures pas de sauver celle de mon enfant.

LUCIUS.

Révèle ta pensée; je te dis que ton enfant vivra.

AARON.

Jure-le, et je commence.

LUCIUS.

Par quel dieu jurerai-je? Tu ne crois à aucun, et dès lors comment peux-tu te fier à un serment?

AARON.

Quand je ne croirais à aucun dieu, comme en effet je ne crois à aucun, n'importe; je sais que tu es un homme religieux, et que tu as en toi une voix intérieure qu'on appelle conscience, et vingt autres superstitions papales que je t'ai vu très-soigneux d'écouter. — J'exige donc ton serment. — Car je sais qu'un idiot se fait un dieu de son hochet, et tient la parole qu'il a jurée par ce dieu. C'est là le serment que j'exige. — Ainsi tu jureras par le dieu,

quel qu'il soit, que tu adores et que tu vénères, de conserver les jours de mon enfant, de le nourrir et de l'élever; ou je ne te révèle rien.

LUCIUS.

Hé bien, je te jure par le dieu que j'adore que je le ferai.

AARON.

D'abord, apprends que j'ai eu cet enfant de l'impératrice.

LUCIUS.

O femme impudique et d'une luxure insatiable!

AARON.

Arrête, Lucius! Ce n'est là qu'une action charitable, en comparaison de ce que tu vas entendre. Ce sont ses deux fils qui ont massacré Bassianus; ce sont eux qui ont arraché la langue à ta sœur, qui lui ont fait violence, l'ont déshonorée, lui ont coupé les mains, et l'ont *parée* comme tu l'as vue.

LUCIUS.

O exécrable scélérat! tu appelles cela *parer?*

AARON.

Hé, elle a été lavée, émondée, équipée, et ç'a été un fort agréable exercice pour ceux qui ont fait cet office.

LUCIUS.

Oh! les brutaux et barbares scélérats, semblables à toi!

AARON.

C'est moi qui ai été leur maître, et qui les ai instruits. C'est de leur mère qu'ils tiennent cet esprit de débauche, ce qui est aussi sûr que l'est la carte

qui gagne la partie ; quant à leur âme sanguinaire, je crois qu'ils l'ont formée sur la mienne, et cela est aussi infaillible que l'est le dogue qui a toujours attaqué le taureau à la tête. Que mes actions parlent pour moi et attestent ce que je vaux ; j'ai indiqué à tes frères cette fosse insidieuse, où le corps de Bassianus était gissant ; j'ai écrit la lettre que ton père a trouvée, et j'avais caché l'or avec cette lettre, d'accord avec la reine et ses deux fils. Et que s'est-il fait dont tu aies eu à gémir, où je n'aie pas mis ma part de méchanceté? J'ai trompé ton père pour le priver de sa main ; et dès que je l'ai eue, je me suis retiré à l'écart, et là, mes flancs ont pensé se rompre à force de rire. Je l'ai épié à travers la crevasse d'une muraille, après qu'en échange de sa main il a reçu les têtes de ses deux fils, j'ai contemplé ses larmes, et j'ai ri de si bon cœur que mes yeux ont aussi versé des larmes comme lui ; j'ai raconté tout ce jeu à l'impératrice, elle s'est presque évanouie de plaisir à mon récit, et elle m'a payé ma nouvelle par vingt baisers.

UN GOTH.

Comment peux-tu redire ces horreurs et ne pas rougir ?

AARON.

Je rougis autant qu'un chien noir, comme dit le proverbe.

LUCIUS.

N'as-tu point de remords de ces forfaits atroces ?

AARON.

J'en ai, mais c'est de n'en avoir pas fait mille fois

davantage, et même en ce moment je maudis le jour (cependant je crois qu'il est peu de jours de ma vie sur lesquels puisse tomber ma malédiction) où je n'ai pas fait quelque grand mal, comme de massacrer un homme ou de machiner sa mort, de violer une vierge ou d'en tramer le complot, d'accuser quelque innocent ou de me parjurer moi-même, de semer une haine mortelle entre deux amis, d'égarer le troupeau d'un pauvre berger et de le précipiter lui-même dans quelque abîme, d'incendier les fermes et les meules de foin dans la nuit, et de dire aux propriétaires d'éteindre l'incendie avec leurs pleurs : souvent j'ai exhumé les morts de leurs tombeaux, et j'ai placé leurs cadavres à la porte de leurs plus tendres amis lorsque leur douleur était presque oubliée, et sur leur peau, comme sur l'écorce d'un arbre, j'ai gravé avec mon couteau en lettres romaines, *que votre douleur ne meure pas quoique je sois mort*. En un mot, j'ai commis mille horreurs avec l'indifférence dont un autre tue une mouche ; et rien ne peine plus mon cœur que de ce que je ne puis en commettre mille autres encore.

LUCIUS.

Descendez ce démon : le gibet est une mort trop douce pour lui.

AARON.

S'il existe des démons, je voudrais en être un, pour vivre et brûler dans des flammes éternelles ; pourvu seulement que j'eusse ta compagnie en enfer, et que je pusse à mon gré te tourmenter de mes paroles amères.

LUCIUS, aux soldats.

Amis, fermez sa bouche impure, et qu'on ne l'entende plus.

(Entre un Goth.)

LE GOTH.

Seigneur, voici un député de Rome qui désire être introduit en votre présence.

LUCIUS.

Qu'il vienne. (*Entre Émilius.*) Salut, Émilius; quelles nouvelles apportez-vous de Rome?

ÉMILIUS.

Seigneur Lucius, et vous, princes des Goths, l'empereur romain vous salue tous par ma voix : ayant appris que vous vous avancez les armes à la main, il demande une entrevue avec vous à la maison de votre père. Vous pouvez choisir vos otages, ils vous seront remis sur-le-champ.

UN CHEF DES GOTHS.

Que dit notre général?

LUCIUS.

Émilius, que l'empereur donne ses otages à mon père et à mon oncle Marcus, et nous irons le trouver. (*A ses troupes.*) — Marchez.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Rome. — La scène est devant la maison de Titus.

TAMORA, CHIRON et DÉMÉTRIUS déguisés.

TAMORA.

C'est dans cet étrange et singulier habillement que je veux me présenter à Andronicus, et lui dire que je suis la vengeance envoyée du fond des abîmes pour me joindre à lui et venger ses cruels outrages. Frappez à son cabinet, où l'on dit qu'il se renferme pour méditer les plans des plus furieuses représailles. Dites-lui que la vengeance elle-même est venue pour se liguer avec lui et faire tomber la destruction sur ses ennemis.

(Ils frappent, et Titus se montre en haut.)

TITUS.

Pourquoi troublez-vous mes méditations? Vous faites-vous un jeu de forcer la porte de ma retraite, dans la vue de faire évanouir mes tristes résolutions et de rendre sans effet toutes mes études? Vous vous trompez; car ce que j'ai intention d'exécuter, voyez, je l'ai tracé ici en caractères de sang; et ce qui est écrit s'accomplira.

TAMORA.

Titus, je suis venue pour avoir un entretien avec toi.

TITUS.

Non, pas un seul mot. Comment puis-je donner de la grâce et de la force à mon discours, étant privé

de la main dont le geste doit s'accorder avec ma voix? Tu as en cela l'avantage sur moi; ainsi retire-toi.

TAMORA.

Si tu me connaissais, tu voudrais conférer avec moi.

TITUS.

Je ne suis pas insensé : je te connais très-bien; j'atteste ce bras mutilé, et ces lignes sanglantes, et ces rides profondes, creusées par le chagrin et les soucis : j'atteste cette lumière importune du jour et l'accablante nuit; j'atteste tout mon désespoir que je te connais bien pour notre fière impératrice, la puissante Tamora : ne viens-tu pas me demander mon autre main?

TAMORA.

Sache, triste vieillard, que je ne suis point Tamora : elle est ton ennemie, et moi je suis ton amie. Je suis la Vengeance, envoyée du royaume des enfers pour te soulager du vautour qui te ronge le cœur, en exerçant d'horribles représailles sur tes ennemis. Descends et accueille mon arrivée dans ce royaume de la lumière : viens t'entretenir avec moi de meurtre et de mort. Il n'est point d'antre sombre, de retraite profonde, de vaste obscurité, de vallon fangeux servant d'asile contre leurs terreurs au meurtre sanglant ou à l'affreux viol, où je ne puisse les découvrir, et faire retentir à leurs oreilles mon nom terrible, la Vengeance, nom qui fait frissonner les coupables.

TITUS.

Es-tu la Vengeance? Est-tu envoyée vers moi pour tourmenter mes ennemis?

TAMORA.

Je suis la Vengeance; ainsi descends et reçois-moi.

TITUS.

Commence par me rendre quelque service avant que j'aille te recevoir. A tes côtés sont le meurtre et le viol : donne-moi quelque assurance que tu es en effet la Vengeance : poignarde-les et écrase leurs membres sous les roues de ton char ; alors j'irai te trouver, et je conduirai ton char, et je roulerai avec toi autour des globes. Procure-toi deux coursiers fougueux, noirs comme le jais, pour enfoncer ton char vengeur avec rapidité, et déterrer les meurtriers dans leurs coupables repaires. Et lorsque ton char sera chargé de leurs têtes, j'en descendrai et je courrai à pied près de la roue tout le long de la journée, comme un esclave ; oui, depuis le lever d'Hypérien dans l'Orient jusqu'à ce qu'il se précipite dans l'Océan : et tous les jours je recommencerai cette pénible tâche, à condition que tu détruiras le meurtre et le viol sur la terre.

TAMORA.

Ce sont mes ministres, et ils m'accompagnent.

TITUS.

Sont-ils tes ministres ? Quels sont leurs noms ?

TAMORA.

Le Viol et le Meurtre : ils portent ces noms parce qu'ils punissent les coupables de ces deux crimes.

TITUS.

Grand Dieu ! comme ils ressemblent aux deux fils

de l'impératrice! Mais nous autres, pauvres humains, nous n'avons que des yeux faibles et qui nous trompent. O douce Vengeance, maintenant je vole vers toi; et si l'étreinte d'un seul bras peut te satisfaire, je vais te serrer amoureusement avec celui qui me reste.

(Titus se retire.)

TAMORA, à ses fils.

Ce pacte que je fais avec lui convient à sa folie : quelque invention que je forge pour nourrir la chimère de son cerveau malade, songez à l'appuyer, à l'entretenir par vos discours; car il ne lui reste plus aucun doute, et il me prend pour la Vengeance. Profitant de sa crédulité et de sa folle idée, je le déterminerai à mander son fils Lucius; et lorsque je serai assurée de sa personne à la table d'un festin, je trouverai quelque ruse, quelque adroit coup de main, pour écarter et disperser cette armée de Goths inconstans, ou au moins je saurai tourner leurs armes contre lui et les rendre ses ennemis. Voyez : le voilà qui vient; il faut que je joue mon rôle.

TITUS.

J'ai long-temps été délaissé, et cela pour toi; sois la bienvenue, furie terrible, dans ma maison désastreuse! Meurtre, Viol, vous êtes aussi les bienvenus tous deux. — Oh! comme vous ressemblez tous trois à l'impératrice et à ses deux fils! Je vous trouve bien assortis, il ne vous manque qu'un More. — Est-ce que tout l'enfer n'a pu vous procurer un démon qui lui ressemble? car je sais bien que jamais l'impératrice ne roule dans son char qu'elle

ne soit accompagnée d'un More; et pour représenter en tout notre reine, il conviendrait que vous eussiez un pareil démon. Mais soyez les bienvenus, tels que vous êtes; que ferons-nous?

TAMORA.

Que voudrais-tu que nous fissions, Andronicus?

DEMÉTRIUS.

Montre-moi un meurtrier, et je me charge de lui.

CHIRON.

Montre-moi un scélérat coupable de viol; je suis envoyé pour en tirer vengeance.

TAMORA.

Montre-moi mille méchans qui t'aient fait quelque outrage, et je te vengerai d'eux tous.

TITUS.

Promène tes regards sur les rues corrompues de Rome, et quand tu apercevras un homme qui te ressemble, cher Meurtre, massacre-le; c'est un meurtrier. — Toi, accompagne-le, et quand le hasard te fera rencontrer un autre homme qui ait ta physionomie, cher Viol, massacre-le; c'est un ravisseur. — Toi, suis-les; il y a dans le palais de l'empereur une reine suivie d'un More; tu pourras aisément la reconnaître en la comparant à toi, car elle te ressemble dans toute sa personne: je t'en conjure, fais-leur souffrir quelque mort violente et barbare, ils ont été cruels pour moi.

TAMORA.

Nous voilà bien instruits; nous l'exécuterons:

mais si tu voulais, bon Andronicus, envoyer vers Lucius, ton belliqueux fils, qui conduit vers Rome une armée de Goths aguerris, et l'inviter à se rendre à un festin dans ton palais; lorsqu'il sera ici, au milieu de ta fête solennelle, j'amènerai l'impératrice et ses fils, l'empereur même et tous tes ennemis, et ils s'humilieront à ton gré, soumis à ta merci; et tu pourras soulager sur eux ton cœur irrité. Que répond Andronicus à cette proposition?

TITUS appelant.

Marcus, mon frère! — C'est le triste Titus qui t'appelle. (*Entre Titus.*) Pars, cher Marcus, va trouver ton neveu Lucius; tu le chercheras dans l'armée des Goths. Dis-lui de venir vers son père, et d'amener avec lui quelques-uns de ses principaux chefs; dis-lui de faire camper ses soldats au lieu où ils sont; dis-lui que l'empereur et l'impératrice viennent à une fête chez moi, et qu'il la partagera avec eux. Fais cela pour l'amitié que tu me portes, et qu'il se rende à mon désir, s'il est vrai qu'il s'intéresse aux derniers jours de son père en cheveux blancs.

MARCUS.

Je vais faire ton message, et revenir aussitôt.

(Il sort.)

TAMORA.

Je vais te quitter pour m'occuper de tes intérêts, et j'emmène avec moi mes deux ministres.

TITUS.

Non, non, que le Meurtre et le Viol restent avec moi; autrement je rappelle mon frère, et je ne

cherche plus d'autre vengeance que par les armes de Lucius.

TAMORA, à part, à ses deux fils.

Qu'en dites-vous, mes enfans? Voulez-vous rester, tandis que je vais informer l'empereur de la manière dont j'ai conduit notre stratagème? Cédez à sa fantaisie, flattez-le, caressez-le, et demeurez avec lui jusqu'à mon retour.

TITUS, à part.

Je les connais bien tous, quoiqu'ils me croient fou; et j'envelopperai dans la trame de leurs propres filets ce couple de dogues infernaux et leur détestable mère.

DÉMÉTRIUS.

Madame, vous pouvez partir quand il vous plaira, et nous laisser ici.

TAMORA.

Adieu, Andronicus; la Vengeance va ourdir un plan pour surprendre tes ennemis.

(Elle sort.)

TITUS.

Je le sais que tu vas t'en occuper; adieu, chère Vengeance.

CHIRON.

Dis-nous, vieillard, à quoi nous emploîrons le temps.

TITUS.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai de l'ouvrage assez pour vous. (*Il appelle.*) — Publius, Caïus, Valentin, venez ici!

(Entrent Publius et autres.)

PUBLIUS.

Que désirez-vous?

TITUS.

Connais-tu ces deux hommes?

PUBLIUS.

Ce sont les fils de l'impératrice, je le crois du moins, Chiron et Démétrius.

TITUS.

Erreur, Publius, erreur; tu te trompes étrangement. L'un est le Meurtre, et l'autre s'appelle le Viol; en conséquence, enchaîne-les, bon Publius. — Caïus, Valentin, mettez la main sur eux. Vous m'avez souvent entendu soupirer après cet instant, je le trouve enfin. Enchaînez-les bien, et fermez-leur la bouche s'ils veulent crier.

(Titus sort.)

(Publius, Caïus, Valentin, etc., se saisissent de Chiron et de Démétrius.)

CHIRON.

Lâches, arrêtez; nous sommes les fils de l'impératrice!

PUBLIUS.

Et c'est pour cela que nous exécutons son ordre. — Fermez-leur la bouche; qu'ils ne puissent pas dire un mot. — Est-il bien garrotté? — Songez à les bien lier.

(Titus Andronicus rentre tenant un poignard, et Lavinia tenant un bassin.)

TITUS.

Viens, viens, Lavinia. Vois, tes ennemis sont enchaînés. — Caïus, fermez bien leurs bouches; qu'ils ne me parlent pas, mais qu'ils entendent les paroles terribles que je profère. — O scélérats, Chiron et Démétrius! voici la source pure que vous

avez souillée de votre boue, voilà ce printemps que vous avez mêlé avec votre hiver. Vous avez tué son époux, et pour ce lâche forfait de vos mains, deux de ses frères ont été condamnés au supplice; ma main a été tranchée, et vous vous en êtes fait un jeu barbare; ses deux belles mains, sa langue, et ce trésor plus précieux encore que sa langue et ses mains, son innocence virginale, traîtres inhumains, vous les avez mutilées et ravies! Que répondriez-vous si je vous laissais la liberté de parler? Lâches, vous auriez honte de demander grâce. Écoutez, misérables, comment je me propose de vous torturer. Il me reste encore cette main pour vous égorger; tandis que Lavinia tiendra entre les restes de ses deux bras mutilés le bassin qui va recevoir votre sang criminel. Vous savez que votre mère doit revenir partager mon festin, qu'elle se donne le nom de la Vengeance, et qu'elle me croit insensé. — Écoutez, scélérats, j'écraserai vos os en poussière, j'en formerai la croûte d'un affreux pâté où je ferai entrer vos deux têtes odieuses; et je dirai à cette prostituée, votre exécrable mère, de dévorer, comme le sein de la terre, sa propre progéniture. Voilà le repas auquel je l'ai conviée, et voilà le mets dont je veux que ses entrailles se remplissent. Vous avez traité ma fille plus cruellement que ne le fut Philomèle; je veux m'en venger plus cruellement que ne le fit Progné. Allons, tendez la gorge. — (*Il les égorge.*) Viens, Lavinia, reçois leur sang; et, quand ils seront morts, je vais réduire leurs os en poudre imperceptible, les humecter de ce vil sang, et faire cuire leurs têtes dans cette horrible

pâte. Viens, que chacun se prête et m'aide à préparer ce banquet nouveau; je désire qu'il puisse être plus sanglant que ne le fut la fête des centaures. Allons, entrez leurs cadavres ici; je veux être le cuisinier, et les voir apprêtés quand leur mère viendra.

(Ils sortent en emportant les cadavres.)

SCÈNE III.

Un pavillon avec des tables.

LUCIUS, MARCUS, OFFICIERS GOTHS, AARON prisonnier.

LUCIUS.

Mon oncle, puisque c'est la volonté de mon père que je rentre dans Rome, je suis satisfait.

UN GOTH.

Et notre volonté est la tienne, quel qu'en soit l'événement.

LUCIUS.

Cher oncle, chargez-vous de ce More barbare, de ce tigre affamé, de cet exécrable démon : qu'il ne reçoive aucune nourriture; enchaînez-le jusqu'à ce qu'on le produise en présence de l'impératrice, pour rendre témoignage de tous ses horribles forfaits, et veillez à ce que nos amis soient en force, et cachés en embuscade; je crains que l'empereur ne machine contre nous quelque perfidie.

AARON.

Quelque démon murmure ses malédictions à mon oreille, et excite ma langue à exhaler tout le venin dont mon cœur est gonflé.

LUCIUS.

Sors de ma présence, chien barbare, esclave infâme. — Amis, aidez à mon oncle pour l'entraîner. (*Les Goths sortent avec Aaron. Fanfares.*) — Ces trompettes annoncent l'approche de l'empereur.

(Entrent Saturninus et Tamora avec les tribuns et les sénateurs.)

SATURNINUS.

Quoi, le firmament a-t-il donc plus d'un soleil?

LUCIUS.

Que te sert-il de t'appeler un soleil?

MARCUS.

Empereur de Rome, et vous, mon neveu, entamez le pourparler. Cette querelle doit être discutée paisiblement. Tout est prêt pour le festin que le soigneux Titus a ordonné dans des vues honorables, pour la paix, pour l'amitié, pour l'union, et pour le bien de Rome. Daignez avancer, et prendre vos places.

SATURNINUS.

Volontiers, Marcus.

(Les hautbois sonnent. On apporte une table. Titus paraît en habit de cuisinier, plaçant les mets sur la table, et Lavinia l'accompagne, un voile sur le visage, avec le jeune Lucius.)

TITUS.

Soyez le bienvenu, mon digne souverain.—Hommage à votre grandeur, redoutable reine.—Salut, Goths belliqueux.—Bonjour, Lucius; soyez tous les

bienvenus. Quoique la chère soit peu splendide, elle suffira pour rassasier vos appetits : veuillez bien manger.

SATURNINUS.

Pourquoi paraissez-vous dans cet accoutrement, Andronicus?

TITUS.

Parce que je voulais m'assurer par moi-même que tout est en ordre pour fêter votre majesté et votre impératrice.

TAMORA.

Nous en sommes reconnaissans, bon Andronicus.

TITUS.

Vous le seriez sûrement si vous pouviez lire au fond de mon cœur. Mon auguste empereur, daignez répondre à ma question : Le fougueux Virginius fit-il bien de tuer sa fille de sa propre main, parce qu'elle avait été ravie, violée et déshonorée?

SATURNINUS.

Oui, son action fut légitime, Andronicus.

TITUS.

Votre raison, mon souverain?

SATURNINUS.

Parce que sa fille ne devait pas survivre à son déshonneur, et renouveler sans cesse par sa présence les douleurs de son père.

TITUS.

Cette raison est forte, décisive et convaincante. C'est un exemple, un modèle persuasif à suivre pour moi, le plus malheureux des pères. Meurs

donc, meurs, Lavinia, et ta honte avec toi; et avec ta honte le chagrin de ton père?

(Il tue sa fille.)

SATURNINUS.

Qu'as-tu fait, père barbare et dénaturé?

TITUS.

J'ai tué celle qui m'a rendu aveugle à force de me faire pleurer son affront : je suis aussi désespéré que l'était Virginius, et j'ai mille raisons de plus de lui faire cette violence; et la voilà faite.

SATURNINUS.

Quoi, est-ce qu'elle a été violée? Dis, qui a fait cette action?

TITUS.

Voudriez-vous manger? Que votre majesté daigne se nourrir.

TAMORA.

Pourquoi as-tu tué ainsi ta propre fille?

TITUS.

Ce n'est pas moi : ces furieux, Chiron et Démétrius, qui l'ont violée, qui lui ont tranché la langue, ce sont eux, oui, eux, qui lui ont fait tous ces outrages.

SATURNINUS.

Qu'on aille les chercher sur-le-champ.

TITUS.

Bon! ils sont tous deux assaisonnés dans ce pâté, dont leur mère s'est assez bien repue : elle a mangé la chair qu'elle a nourrie elle-même. C'est la vérité, c'est la vérité : j'en atteste le tranchant affilé de mon couteau.

(Il perce Tamora.)

SATURNINUS.

Meurs, frénétique vieillard, pour cet abominable forfait.

(Saturninus tue Titus.)

LUCIUS.

L'œil d'un fils peut-il soutenir la vue de son père sanglant et expirant? il y a salaire pour salaire, mort pour mort.

(Lucius poignarde Saturninus.)

MARCUS.

Romains, dont je vois les visages consternés de terreur, et que ce sanglant tumulte disperse comme une troupe d'oiseaux emportés par les vents et le tourbillon de la tempête, laissez-moi vous enseigner le moyen de réunir de nouveau dans une gerbe unique ces amas d'épis épars, et former de ces membres séparés un seul et même corps.

UN SÉNATEUR.

Oui, de peur que Rome soit le fléau de Rome; et que cette ville superbe, qui voit ramper devant son orgueil de vastes et puissans royaumes, désormais comme un proscrit errant dans l'abandon et le désespoir, exerce sur elle-même une honteuse et terrible justice! Mais si ces signes de vieillesse, ces rides profondes de l'âge, témoins sérieux de ma longue expérience, ne peuvent vous engager à m'écouter, parlez, vous, ami chéri de Rome (*à Lucius*), comme jadis notre illustre ancêtre, lorsque sa langue pathétique raconta à l'oreille attentive de l'amoureuse et triste Didon l'histoire de cette nuit de flammes et de désastres où les Grecs subtils surpri-

rent la fameuse Troie du roi Priam : dites-nous quelle perfide sirène avait enchanté nos oreilles, ou quelle main a introduit dans nos murs la fatale machine qui porte une blessure profonde à notre seconde Troie, à notre Rome? — Mon cœur n'est pas formé de roche ni de fer, et je ne puis faire le douloureux récit de nos maux sans que des flots de larmes viennent suffoquer ma voix, et interrompre mon discours dans le moment même où il exciterait le plus votre attention et attendrirait vos cœurs émus de pitié. Voici un guerrier : qu'il fasse lui-même ce tragique récit; vous ne pourrez l'entendre sans que vos cœurs sanglotent et que vos larmes coulent.

LUCIUS.

Apprenez donc, nobles auditeurs, que les exécrables Chiron et Démétrius sont ceux qui ont massacré le frère de notre empereur, que ce sont eux qui ont déshonoré notre sœur, et que nos deux frères ont été décapités pour les forfaits atroces dont eux seuls étaient coupables. Apprenez que les larmes de notre père ont été méprisées; et qu'il a été, par la fraude la plus lâche, privé de cette main illustre qui avait soutenu les guerres de Rome et précipité ses ennemis dans le tombeau. Enfin, vous savez que moi j'ai été injustement banni, que les portes de ma patrie ont été fermées sur moi, et que j'ai été chassé pleurant des murs de Rome, et réduit à aller chercher un asile parmi les ennemis de ma patrie, qui ont noyé leur haine dans mes larmes sincères, et m'ont ouvert leurs bras comme à un ami; et je suis le banni, il faut que vous le sachiez,

qui avais maintenu la sûreté de Rome au prix de mon sang, et détourné de son sein le fer ennemi pour l'enfoncer dans mon corps intrépide. Hélas! vous le savez que je ne suis pas homme à me vanter par orgueil : mes blessures, toutes muettes qu'elles sont, peuvent attester que je vous dis l'exacte vérité. Mais, arrêtons, il me semble que je m'écarte trop en citant ici les louanges de mon faible mérite. Daignez me pardonner ; les hommes se louent eux-mêmes quand ils n'ont plus d'amis qui le fassent pour eux.

MARCUS.

C'est maintenant à mon tour de parler. Voyez cet enfant. (*Il montre l'enfant qu'un serviteur porte dans ses bras.*) Tamora est sa mère ; c'est la progéniture d'un More impie, le premier artisan et l'auteur de tous ces maux. Le scélérat est vivant dans la maison de Titus, et il est là pour attester la vérité de ce fait. Jugez maintenant quelle raison avait Titus de se venger de ces outrages inexprimables, au-dessus de la patience, au-dessus de ce que peut supporter l'homme. Maintenant que vous avez entendu la vérité, que dites-vous, Romains? Avons-nous rien fait d'injuste? Montrez-nous notre crime, et après, de la place où vos regards nous environnent, nous allons, tous deux unis, nous précipiter ensemble, détruire tout ce qui reste de la triste famille d'Andronicus, écraser nos têtes sur les angles des roches, et éteindre d'un seul coup notre maison. Parlez, Romains, parlez, et à votre commandement, voyez, Lucius et moi, nous allons, les mains enlacées, nous précipiter.

ÉMILIUS.

Viens, viens, respectable citoyen de Rome, et conduis par la main notre empereur, notre empereur Lucius; car je suis bien sûr que toutes les voix vont le nommer d'un cri unanime.

TOUS LES ROMAINS s'écrient.

Salut, Lucius; salut, empereur de Rome.

(Lucius et ses amis descendent.)

MARCUS.

Allez dans la funeste maison de Titus, et traînez ici ce More impie pour le condamner à une mort des plus sanglantes, des plus cruelles, en punition de sa méchante vie.

LES ROMAINS.

Salut, Lucius; salut, empereur de Rome.

LUCIUS.

Grâces vous soient rendues, généreux Romains : puissé-je gouverner l'empire de façon à guérir les plaies de Rome, et effacer le souvenir de ses désastres! Mais, bon peuple, accordez-moi quelques instans, car la nature m'impose une tâche bien douloureuse. — Tenez-vous tous à l'écart. — Et vous, cher oncle, approchez pour verser les larmes funèbres sur ce mort respectable. — Ah! reçois ce baiser brûlant sur tes lèvres pâles et froides. (*Il embrasse Titus.*) Reçois ces larmes de douleur sur ton visage sanglant; c'est le triste et dernier tribut du respect et de l'amour de ton digne fils!

MARCUS.

Oui, larmes pour larmes, et baiser pour baiser,

ton frère Marcus te le donne sur tes chères lèvres : fût-elle inombrable, infinie, la somme de ceux que je devrais te payer, je voudrais m'acquitter.

LUCIUS, à son fils.

Approche ici, jeune enfant : viens apprendre de nous à fondre en pleurs. Ton grand-père t'aimait tendrement : mille fois il t'a bercé sur ses genoux, t'a doucement endormi sur son sein; il t'a tenu mille propos caressans à la portée de ta tendre enfance : en reconnaissance, comme un bon et sensible enfant, répands quelques larmes de tes yeux encore tendres, et paye ce tribut à la nature qui le demande : les amis associent leurs amis à leurs chagrins et à leurs peines : fais-lui tes derniers adieux ; dépose-le dans sa tombe ; rends-lui ce pieux devoir et prends congé de lui.

LE JEUNE LUCIUS.

O mon grand-père, mon cher grand-père ! oui, je voudrais de tout mon cœur être mort, et qu'à ce prix vous fussiez encore vivant. O mon père ! mes larmes m'empêchent de pouvoir lui parler : mes larmes m'étoufferont si je veux ouvrir la bouche.

(Entrent des serviteurs entraînant Aaron.)

UN DES ROMAINS.

Enfin, triste famille d'Andronicus, terminez avec le malheur. Prononcez la sentence de cet exécrable scélérat, auteur de ces tragiques événemens.

LUCIUS.

Enfouissez-le jusqu'à la poitrine dans la terre, et laissez-le périr sans nourriture [32] : qu'il reste là dans les cris et la rage de la faim : si quelqu'un lui donne

du secours et de la pitié, il meurt pour ce crime. Tel est notre arrêt : que quelqu'un demeure et veille à ce qu'il soit enfoui dans la terre.

AARON.

Eh ! pourquoi la rage serait-elle muette ? pourquoi la fureur garderait-elle le silence ? Je ne suis pas un enfant, moi, pour aller, avec les basses prières du repentir, demander grâce des maux que j'ai faits. Je voudrais, si j'avais encore ma liberté, joindre dix mille forfaits à ceux que j'ai accomplis ; et si jamais il m'arriva dans le cours de ma vie de faire une seule bonne action, je m'en repens du fond de mon âme.

LUCIUS.

Que quelques amis zélés emportent d'ici le corps de l'empereur, et lui donnent la sépulture dans le tombeau de son père. Le mien et Lavinia seront sans délai enfermés dans le monument de notre famille. Quant à cette odieuse tigresse, cette Tamora, nuls rites funèbres ne lui seront accordés, nul homme ne prendra pour elle les habits de deuil : nul son funéraire n'annoncera ses obsèques : qu'on la jette aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Sa vie fut celle d'une bête féroce ; elle vécut sans pitié ; elle n'en trouvera point à sa mort. Veillez à ce qu'il soit fait justice d'Aaron, de cet infernal More, la source de tous nos désastres : ensuite nous allons rétablir la paix et l'ordre de l'état, et prendre les mesures convenables pour que de pareils événemens ne viennent jamais hâter sa ruine.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

BALLADE.

PLAINTES DE TITUS ANDRONICUS.

Vous, âmes nobles et guerrières, qui n'épargnez pas votre sang pour la patrie, écoutez-moi, moi qui, pendant dix longues années, ai combattu pour Rome, et n'en ai reçu que de l'ingratitude pour récompense.

Je vécus soixante ans à Rome dans la plus grande considération, j'y étais aimé des nobles, j'avais vingt-cinq fils dont la vertu naissante faisait tout mon plaisir.

Je combattis toujours avec mes fils contre l'essaim furieux des ennemis de Rome; nous avons combattu dix ans les Goths, et nous avons essuyé mille fatigues et reçu nombre de blessures.

Le glaive m'enleva vingt-deux de mes fils avant que nous revinssions à Rome; et je ne conservai que trois de mes vingt-cinq enfans, tant la guerre en moissonna!

Cependant le bonheur suivit mes travaux, j'amenai prisonniers la reine, ses fils et un Maure, l'homme le plus meurtrier qui fut jamais.

L'empereur épousa la reine, source de maux funestes qui désolèrent Rome; car les deux princes et le Maure le trompèrent lâchement, sans égard pour personne.

Le Maure plut à l'impératrice, qui prêta l'oreille à sa passion; elle oublia ses sermens jurés à l'empereur, et elle mit au monde un enfant maure.

Jour et nuit ils ne pensaient tous les deux qu'à répandre le sang, et à me plonger avec les miens dans le tombeau par un assassinat.

Et j'espérais enfin vivre en repos, lorsque de nouveaux chagrins vinrent m'assaillir; il me restait une fille de qui j'attendais le soulagement de mes maux, et la consolation de ma vieillesse.

Cette enfant, appelée Lavinia, était fiancée au noble fils de l'empereur : dans une chasse, il fut massacré par les indignes complices de la meurtrière.

On eut la méchanceté de jeter son corps dans une profonde et sombre fosse; le scélérat Maure passa peu de temps après par cet endroit avec mes fils, et ils tombèrent dans la fosse.

Le Maure y fit passer ensuite l'empereur, et leur imputa toute la faute de ce meurtre; comme ils furent trouvés dans la fosse, on les arrêta et on les enchaîna.

Mais ce qui mit le comble à mon malheur, les deux princes eurent la cruauté d'enlever ma fille sans pitié, et souillèrent son innocence dans leurs bras impudiques.

Et quand ils l'eurent déshonorée, ils firent leurs efforts pour tenir leur crime secret; ils lui coupèrent la langue, afin qu'elle ne pût les accuser.

Ils lui coupèrent aussi les deux mains, afin qu'elle ne pût mettre ses plaintes par écrit, ni trahir les deux complices de ce forfait, en écrivant avec l'aiguille sur la broderie.

Mon frère Marcus la rencontra dans la forêt où son sang arrosait la terre, la vit les deux bras coupés, sans langue, sans pouvoir se plaindre de son malheur.

Et lorsque je la vis dans cet affreux état, je versai des larmes; je poussai pour Lavinia plus de plaintes que je n'en avais poussé pour mes vingt-deux fils.

Et quand je vis qu'elle ne pouvait ni écrire, ni parler, ce fut alors que mon cœur se brisa de douleur; nous répandîmes du sable sur la terre, afin de parvenir à dévoiler l'auteur de tant d'atrocités.

Avec un bâton, sans le secours de la main, elle écrivit sur le sable ce qui suit :

« Les fils abominables de la fière impératrice sont les seuls » auteurs de mes souffrances. »

J'arrachai mes cheveux gris, je maudis l'heure où j'étais né,

et je souhaitai que la main qui avait combattu pour l'honneur de Rome, eût été estropiée dans le berceau.

Le Maure, toujours occupé de scélératesses, dit que si je voulais délivrer mes fils, il fallait que je donnasse ma main droite à l'empereur, et qu'alors il laisserait vivre mes fils.

J'ordonnai au Maure de me couper sur-le-champ la main, et je la vis séparée de mon bras sans crainte et sans horreur ; car j'aurais volontiers donné au tyran mon cœur sanglant pour la vie de mes enfans.

Bientôt on me rapporte ma main qu'on avait refusée, et les têtes de mes fils séparées de leurs corps : je les contemplai, et mes larmes coulèrent à plus grands flots.

Alors en proie à ma misère, je m'en allai sans secours, je traçai ma douleur sur le sable avec mes larmes, je décochai ma flèche vers le ciel (1), et j'invoquai à grands cris les puissances de l'enfer pour me venger.

L'impératrice, qui me crut insensé, parut devant moi sous la forme d'une furie, avec ses fils travestis; elle se disait la Vengeance, et ses deux fils le Pillage et le Meurtre.

Je la laissai quelque temps dans cette idée, jusqu'à ce que mes amis, ayant épié le lieu et le moment, attachèrent les princes à un poteau, pour leur infliger la punition due à leur crime.

Je les égorgeai; Lavinia, des restes de ses bras mutilés, tint le bassin pour recevoir leur sang; je râpai ensuite leurs os, pour faire de cette poussière une pâte épaisse dont je fis deux pâtés.

Je les remplis de leur chair et les fis servir sur la table un jour de festin; je les plaçai devant l'impératrice qui mangea la chair et les os de ces deux fils.

Ensuite j'égorgeai ma fille sans pitié, et j'enfonçai le poignard dans le sein de l'impératrice, j'en fis de même à l'empereur, puis à moi, et terminai ainsi ma fatale vie.

---

(1) Si cette ballade est antérieure à la tragédie, c'est ici une expression métaphorique, empruntée probablement d'un passage du Psaume LXIV, 3. « Ceux qui visent avec des mots empoisonnés, comme avec des » flèches. » PERCY.

NOTES

SUR

TITUS ANDRONICUS.

---

(1) Hécube et Polymnestor.

(2) Allusion à la maxime de Solon : « Nul homme ne peut être estimé heureux qu'après sa mort. »

(3) *Canditatus*, candidat. On sait que ce mot a pris son origine de la robe blanche que portaient les candidats.

(4) Mot à mot, mettre une tête à Rome — sans tête.

(5) Selon Steevens, Lavinia mérite dans cette scène de perdre la langue.

(6) Chacun son droit.

(7) Allusion évidente à l'Ajax de Sophocle dont il n'existait aucune traduction du temps de Shakspeare. (*Steevens*).

(8) Cette scène, selon Johnson, doit continuer le premier acte.

(9) C'était par ces mots qu'on appellait au secours quand une querelle avait lieu dans la rue.

(10) A qui? à lui-même ou à d'autres? L'équivoque de la phrase permet de choisir entre ces deux sens, qui sont fort bons l'un et l'autre.

(11) Permis ou non.

(12) Je suis transporté à travers le Styx et les mânes.

(13) Saturne, dans l'astrologie, est la planète des cœurs froids.

(14) *Cimmeriæ tenebræ.* Cimmérien ici veut dire noir, par l'analogie qui existe entre le pays nébuleux des Cimmériens et la couleur noire.

(15) On prétendait que la mandragore poussait un cri plaintif quand on l'ouvrait.

(16) On suppose ici que cette bague jette non pas une lumière réfléchie mais une lumière qui lui est propre. (*Johnson.*)

(17) *Brew'd with her sorrows mesh'd upon her cheeks.*
Grossière allusion à l'art du brasseur.

(18) Suprême dominateur du monde! peux-tu voir, peux-tu entendre avec patience de si grands scélérats. (*Sénèque, tragédie d'Hyppolite.*)

(19) Début d'une ode d'Horace dont voici le sens :
L'homme dont la vie est pure et exempte de crime n'a besoin ni de l'arc ni des flèches du Maure.

(20 et 21) *Delivered*, veut dire : livrée, délivrée et accouchée. De là l'équivoque.

(22) *Thou hast undone our mother;... to undo*, défaire et perdre de réputation. Le Maure répond : je l'ai faite ou je lui ai fait....

(23) Secret de deux, secret de Dieu, secret de trois, secret de tous. *Tre tacerano se Due vi non sono.*

(24) Astrée quitte la terre.

(25-26-27) A Jupiter, à Apollon, à Mars, etc.

(28) Au lieu de Jupiter, le paysan entend Gibbet-Maker, faiseur de potences.

(29 et 30) *Tribunal peuple* est ici pour tribun du peuple, *imperial* pour l'empereur.

(31) L'abondance de cet herbage est nuisible aux troupeaux. (*Johnson.*)

(32) Dans la pièce de Ravenscroft, Aaron est mis à la broche et rôti sur le théâtre.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

MAR 26 19